

GILLES VAN GRASDORFF



L'HISTOIRE SECRÈTE DES DALAI-LAMAS

Flammarion

Gilles Van Grasdorff

L'histoire secrète des dalais-lamas

© Flammarion, 2009

ISBN : 978-2-0812-2203-8

À mes amis Meredith et Claude,
à Guy Guenoun,
au docteur Michel Vercoutère,
et à Marie.

Le sens de mes écrits comme de ma vie,
C'est le triomphe de ce qui est humain.

Goethe

Prologue

Le rire du *dalaï-lama*[\[*\]](#) a quelque chose de cosmique. Ce rire venu d'ailleurs, je l'ai entendu la première fois le samedi 30 octobre 1993, à 8 heures du matin, à l'hôtel Président, à Grenoble. J'avais fait la connaissance de Roland Barraux, un ancien diplomate français, auteur d'une *Histoire des Dalaï-lamas* [\[1\]](#) . C'est incontestablement lui qui est à l'origine de mes aventures tibétaines, car, à l'issue de notre discussion, il m'a proposé de rencontrer le souverain tibétain, dont la visite était programmée en France.

Mon entretien avec celui dont le nom religieux est Tenzin Gyatso a duré près d'une heure et demie. Ensuite, les jours ont passé. J'ai beaucoup cherché en librairie des ouvrages politiques sur le Tibet, rédigés par le dalaï-lama lui-même. À Grenoble, je n'ai trouvé que son autobiographie, *Mon pays et mon peuple*[\[2\]](#), qui datait déjà de 1984. Je me suis donc décidé à lui écrire en décembre 1993. J'ai reçu une réponse, une nuit d'avril 1994 – il était trois heures du matin et ce fax émanait du secrétariat

privé du dalaï-lama, qui me disait : « Puisque ce livre n'existe pas, écrivez-le ! »

Ce rire cosmique, je l'ai partagé de nombreuses fois par la suite. Fin juin 1994, un taxi Ambassador blanc m'a traîné, en pleine mousson, depuis New Delhi jusqu'à McLeod-Ganj [3], sur les premiers contreforts de l'Himalaya, au nord-ouest de l'Inde. Cet ancien lieu de villégiature des sujets de l'Empire britannique est surnommé *Little Tibet*, depuis que le souverain tibétain y a installé, en 1962, son gouvernement en exil, à mi-chemin entre McLeod et la partie basse de Dharamsala[4], dont la population est à majorité indienne.

Reçu en audience privée par le dalaï-lama, dès le lendemain de mon arrivée à McLeod, nous avons commencé à travailler sur notre livre d'entretiens, *Terre des dieux, malheur des hommes*[5]. Ces premiers dialogues éveillent de nombreux souvenirs et rencontres avec d'autres personnalités attachantes ; deux m'ont particulièrement marqué. Le premier est un extraordinaire contact avec un moine résistant. Il était arrivé du Tibet quelques semaines plus tôt et vivait dans un cabanon de deux mètres carrés à peine. Palden Gyatso venait de passer trente-trois ans dans les geôles chinoises. Il m'a montré les instruments qui ont servi à le torturer, puis il m'a conté son histoire, en me faisant promettre de l'aider à témoigner. Je lui ai offert son

tout premier voyage pour l'Europe, en 1995, et j'ai eu l'immense privilège de le présenter aux parlementaires français de l'Assemblée nationale et du Sénat, avant d'aller ensemble au Luxembourg pour une série de conférences, en compagnie d'Yves Duteil. Un peu plus tard, Palden et moi avons eu l'honneur de dîner à l'Élysée, dans le salon Pompidou, pour une rencontre avec un autre pensionnaire des geôles chinoises, Harry Wu, enfermé pendant dix-neuf ans pour avoir, entre autres accusations, caché dans une de ses manches un des volumes chinois des *Misérables* de Victor Hugo...

Un autre souvenir est tout aussi émouvant. C'était l'avant-dernière soirée passée à McLeod, en ce mois de juin 1994, au bar du *Tibet Hôtel* : une vingtaine de Tibétaines exilées de la première génération et quatre ou cinq Tibétains chantaient la résistance. La bière indienne, de la *Godfather*, coulant à flots. Et voilà qu'ils se levèrent d'un bloc pour entonner le chant national du Tibet en exil. L'émotion était à son comble.

Le surlendemain, dans l'Ambassador qui me ramène à New Delhi, je suis loin d'imaginer que mon histoire tibétaine ne fait que commencer. Je suis, en effet, retourné à Dharamsala, en octobre 1994, pour achever mes entretiens avec le dalaï-lama. C'est au cours de ce second voyage qu'est née l'idée d'un

livre avec Jetsun Pema [6], la sœur cadette de Tenzin Gyatso, présidente du *Tibetan Childrens Village*.

En 1996, une succession d'événements vont bousculer ma vie. Au mois d'avril, Tempa Tsering, le beau-frère du dalaï-lama, alors secrétaire-général du département de l'information et des Relations internationales du Tibet en exil, me remet la version chinoise des *Soixante-dix mille Caractères*, un pavé surprise dans la mare communiste, présenté en 1962 par le dixième panchen-lama au Symposium sur le travail pour les nationalités, à Pékin, lequel regroupait des Tibétains ainsi que des délégués provinciaux du Qinghai, du Sichuan, du Yunnan et du Gansu. Ce document revenait sur les horreurs commises par les Chinois à titre de représailles après le soulèvement tibétain de 1959, qui avait provoqué la fuite du quatorzième dalaï-lama en Inde. À Dharamsala, en 1996, alors que ce document vient de faire surface dans la communauté tibétaine de l'exil, le panchen-lama Choekyi Gyaltsen passe pour un lama rouge, entièrement à la solde de Pékin. Ces *Soixante-dix mille Caractères* m'ont donc permis de rétablir la vérité sur le véritable rôle joué par le dixième panchen-lama au Tibet.

Choekyi Gyaltsen est décédé en 1989, dans des conditions suspectes, après quinze années de travaux forcés dans les goulags chinois. Quelques

mois plus tôt, le 14 mai 1995, le dalaï-lama avait reconnu officiellement Guendun Choekyi Nyima, âgé de six ans, comme étant le onzième panchen-lama, c'est-à-dire l'une des plus hautes autorités du bouddhisme tibétain, chargée de désigner le prochain dalaï-lama. Or, quelques semaines après avoir été choisi, Guendun, ses parents et son frère sont arrêtés et déportés. Depuis, pas de nouvelles. Et celui qui fut longtemps le plus jeune prisonnier politique du monde est toujours porté disparu. Pis, les autorités chinoises lui ont substitué un autre enfant, Norbu, que la majorité des Tibétains tiennent pour un usurpateur, mais qui, en 2009, s'apprête à désigner le quinzième dalaï-lama, si, par malheur, Tenzin Gyatso, que l'on sait de santé fragile, venait à disparaître. Or, je n'ai jamais oublié, non plus, les menaces reçues un jour de mars 1998 par l'association Chine-Europe-Promotion – sept années d'emprisonnement –, pour diffusion de fausses informations. Je venais tout juste de publier mon livre, *Panchen-lama, otage de Pékin*, préfacé par le sénateur Claude Huriet et mon ami Louis de Broissia, à l'époque député de la Côte-d'or, et tous deux présidents des groupes de soutien au Tibet au Parlement français.

Toujours en 1996, le 21 juin, j'ai un nouveau rendez-vous avec Tempa Tsering, le mari de Jetsun Pema, pour un déjeuner au *Tibet Hôtel* : Tenzin

Choedrak, le directeur du Men-Tsee-Khang, l'institut de médecine et d'astrologie tibétaines, avait jusqu'alors refusé de raconter ses mémoires. Ce jour-là, j'ai connu un des moments les plus émouvants de ma vie, en devenant le seul biographe au monde de Tenzin Choedrak [7], le médecin personnel du dalaï-lama, qui, lui aussi, avait passé vingt et un ans dans les camps et les geôles chinois. Durant leur détention, Palden Gyatso et Tenzin Choedrak ont partagé une même cellule, dans le camp n° 1 de Drapshi, à Lhassa. Et c'est dans le jardin de mon bungalow que les deux hommes se sont retrouvés après plus de vingt ans de séparation. Tenzin arrivait le matin pour nos entretiens et Palden nous rejoignait pour le déjeuner. C'est avec eux que j'ai entendu parler pour la première fois du karma[*] collectif des Tibétains. À savoir, la rétribution de tout un peuple par rapport à ses comportements passés et présents, c'est-à-dire les exactions commises par les Tibétains sur les populations de l'Empire de Chine aux temps lointains où les rois de la dynastie Yarlung dominaient l'Asie centrale, et, plus près de nous, la collaboration avec les communistes, les conflits interreligieux entre les différentes écoles du bouddhisme tibétain et/ou entre pro-dalaï-lama et pro-Chinois. J'avais abordé cette question avec mon ami Choedrak et il m'avait alors répondu : « Notre

vie est un apprentissage. Et puisque tout est impermanence, elle s'arrêtera un jour. Mais une autre recommencera. Et si, aujourd'hui, dans un camp – à Jiuzhen, à Drapshi, à Yititu ou ailleurs – des Chinois ou des Tibétains éprouvent à notre égard de la haine, au point de nous faire subir les pires humiliations, demain, ces mêmes personnes se comporteront d'une manière tout à fait différente. Elles nous donneront de l'affection, de l'amour, et accorderont beaucoup de compassion aux autres. Nos relations seront donc tout autres, du simple fait que nous renaissions et renaissions encore... »

Le dixième panchen-lama Choekyi Gyaltsen et ses *Soixante-dix mille Caractères*, Guendun, l'enfant sacrifié par la communauté internationale, les témoignages des réfugiés sortis vivants des camps chinois, mes liens profonds avec Palden Gyatso, le moine résistant, et mon ami Tenzin Choedrak, autant d'hommes qui portent en eux le refus du renoncement et qui me touchent. Le Tibet, leur pays, est une nation occupée par la République populaire de Chine depuis 1950. Et, en 2009, sa culture, ses coutumes et ses traditions sont en voie de sinisation totale, puisque, depuis 1950, les Tibétains ont connu les transferts de population, les mariages mixtes, les avortements forcés, les stérilisations pour les jeunes filles à partir de douze ans, et servent de cobayes aux médecins et

scientifiques chinois...

Fasciné par le mythe du Tibet, comme nombre de lecteurs, j'ai lu et relu *Le Troisième Œil* de Lobsang Rampa et les voyages d'Alexandra David-Néel ont longtemps aiguïté ma curiosité, avant d'alimenter mon scepticisme. Jusqu'au moment où j'ai croisé sur mon propre chemin les plus grands maîtres du bouddhisme tibétain : le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso ; les dix-septième karmapa Urgyen Trinley Dordjé et Trinley Thayé Dordjé ; Shamar Rinpoché, le karmapa à la coiffe rouge ; l'oracle de Nechung, oracle d'Etat du souverain en exil ; des hommes de combat comme Tenzin Choedrak, Palden Gyatso, parmi de nombreux autres témoins que, pour des raisons de sécurité, je ne peux nommer dans ce livre, sans oublier les anonymes de l'histoire du Tibet. Des personnes, que dis-je des personnalités, dont le courage et le parcours m'ont marqués à jamais. Sans, cependant, me rendre aveugle à certaines réalités.

Car, depuis une dizaine d'années, des livres paraissent, qui mettent à mal le bouddhisme tibétain et ses lamas réincarnés, depuis Kalou Rinpoché jusqu'au dalaï-lama. L'Écossaise June Campbell[8] accuse ainsi les tulkus d'utiliser des « esclaves sexuelles » pour leurs rites tantriques. Colin Goldner [9] parle de la chute d'un Dieu-roi. Victor et Victoria

Trimondi se montrent particulièrement sévères contre le dalaï-lama, l'accusant notamment de ne pas savoir choisir ses amis. J'avais moi-même, de mon côté, déjà pris conscience des mille et une facettes du Toit du monde et du fait que l'histoire du dalaï-lama et du Tibet se cache derrière une vitrine bien trop idyllique pour être réelle. Voici quelques mois, j'ai donc repris la plume pour jeter sur le papier cette nouvelle enquête. En toute empathie mais aussi impartialité.

Depuis trop longtemps, le mythe du Tibet nous montre un Toit du monde non-violent, où le dalaï-lama incarne au mieux une légende et un enseignement idéal. Tenzin Gyatso parcourt la planète afin de conférer, à des foules de plus en plus nombreuses, l'initiation du *Kalachakra*^[*] pour la paix dans le monde. Or, travaillant avec Tenzin Choedrak à Dharamsala, j'ai dû m'imprégner d'astrologie et de médecine tibétaine, comme science, art et philosophie, indissociable du *Tantra*^[*] du Kalachakra et, j'ai découvert que la réalité était tout autre : des pratiques secrètes, transmises à une élite, jalouse de ses prérogatives, prônent une guerre interplanétaire contre les ennemis du bouddhisme, chrétiens, musulmans... Mieux – si je puis dire – ce serait le dalaï-lama réincarné qui mènera les armées de Shambhala au

combat !

Autre découverte surprenante : ce royaume mythique de Shambhala, cette « Terre pure », dont parle si souvent le dalaï-lama, a influencé explorateurs, savants, ethnologues, aventuriers et esprits aussi divers que Mircea Eliade, Helena Blavatsky, Alexandra David-Néel, René Guénon, Nicolas Roerich, Guisepppe Tucci et Georges Ivanovitch Gurdjieff, parrain de Mathieu Ricard, mais aussi les premiers missionnaires jésuites du Tibet au XVIIe siècle et les... expéditions nazies. Dès lors, je devais approfondir le sujet Shambhala et ses rois – dont les dalaï-lamas sont des émanations – ou les pratiques hermétiques du Kalachakra qui se trouvent être au cœur de cette histoire secrète...

Ce lien étroit entre mythe et réalités suffit-il à expliquer l'influence qui m'a sauté aux yeux de Gurdjieff sur le treizième dalaï-lama, ou les compromissions tibétaines avec les nazis – on citera Ernst Schäfer, Sven Hedin ou Heinrich Harrer –, et plus tard, même, avec les néo-nazis ? En tout cas, il existe une légende selon laquelle les *Aryens*^[*] conduits par Thor, furent un cataclysme pour aller s'installer sur le Toit du monde, c'est-à-dire au royaume de Shambhala, celui de la « Terre pure »...

Par ailleurs, que dire des relations pour le moins ambiguës dans les années 1980, de Tenzin Gyatso avec Shoko Asahara, le *gourou*^[*] de la secte Aum,

qui annonçait l'apocalypse, pour qui « tuer était parfois utile », et qui se disait disciple du dalaï-lama ? « Un ami, peut-être pas parfait, mais un ami [10] », furent d'ailleurs les mots du souverain tibétain après l'attentat au gaz sarin de Tokyo le 20 mars 1995...

On accuse le dalaï-lama d'avoir reçu le soutien de la CIA pour lutter contre l'invasion chinoise. Est-ce possible ? Il fallait en avoir le cœur net, tant le souverain tibétain, son gouvernement en exil et les services secrets américains aimeraient que l'on oublie cette période de la résistance tibétaine où le dalaï-lama était un homme aux visages multiples.

Au final, je connais le dalaï-lama. Et Tenzin Gyatso n'a jamais prétendu être, on l'aura compris, un individu parfait. En 1994, à Dharamsala, il me disait déjà : « Je suis un homme, un simple moine, et comme tout homme, j'ai commis des erreurs. »

En 1999, Tenzin Choedrak m'a, lui, demandé de raconter les réalités tibétaines : c'était à ses yeux comme un devoir de mémoire de laisser une trace pour la jeunesse tibétaine, qui méconnaît sa propre histoire. C'est pour lui – et pour eux – que j'ai décidé d'écrire cette histoire secrète.

Première partie

Des rois et des lamas

Tous les sages tibétains s'accordent sur deux points : l'eau recouvrait entièrement le plateau himalayen et le monde est né de l'imagination des dieux.

Les mêmes érudits parlent des premières présences humaines, nées ici encore de la seule volonté des dieux-montagne dans la vallée de Yarlung-Tsangpo. C'est cette région particulièrement fertile au cœur d'un espace immense qui deviendra alors le cœur même du premier royaume tibétain de la dynastie des Yarlung [\[11\]](#).

À propos des Yarlung...

Politiquement, on doit à deux rois d'avoir introduit le bouddhisme au Tibet.

Sous le règne du roi Songtsen Gampo [\[12\]](#) apparaît en effet, pour la première fois, l'idée de

nation, alors qu'il inaugure les mariages d'Etat. Et, en 635, Gampo épousera, à l'âge de dix-huit ans, la princesse népalaise Tritsun Bhrikuti Devi, fille du roi Amshuvarman [13], qui sera bouddhiste et apportera dans sa dot la statue du Bouddha Akshobya [14].

Le jeune souverain, qui s'apprête à se convertir au bouddhisme, cherche alors l'endroit idéal pour y construire un temple.

Un soir de plein été, à la nuit close, le roi et son épouse se sont approchés de la berge d'un lac immense. Tritsun se languit de n'avoir toujours pas de palais et encore moins un temple pour Akshobya. Cette nuit-là, la reine s'étonne de voir son époux retirer de son index la bague de turquoise qu'il lui avait offerte pour son mariage et de la lancer d'un air rageur au-dessus du lac. Aussitôt, le vent se lève, violent, imprévisible, et emporte la bague loin, très loin... L'air vibre encore quand ses eaux se teintent soudain d'un bleu vif à l'instant même où elle fut engloutie. Ce que voit alors le couple royal tient du merveilleux... Une piste sort de terre, des milliers de chèvres transportent des millions et des millions de sacs de sable pour contenir les eaux du lac, et cinq cents hommes et femmes se sont mis à bâtir une digue. Ra Sa, la vallée des chèvres, était devenue réalité...

Cependant, alors que le souverain tente de faire

bâtir sa vision, chaque fois que les fondations s'achèvent, une violente tempête frappe la région, et la construction s'écroule comme un château de cartes... Or, un chaman *bönpo*^[*] [15], qui vivait dans la montagne, connaît tous les secrets de ce lac, et accepte de les livrer directement au roi... Quelques jours plus tard, un énorme tremblement de terre secouera la vallée, provoquant une faille souterraine, qui absorbe les eaux pour les rejeter très loin à l'est du Tibet, dans l'Amdo : cet endroit s'appelle aujourd'hui le Kokonor [16]...

C'est alors toute une vallée qui se transforme : une magnifique rivière, la Khyi-chu, affluent du Tsangpo, y serpentera. Et Lhasa surgit de terre le long de ses rives, la province de Ü et sa capitale devenant une terre d'accueil pour les bouddhistes.

Songtsen Gampo fera ensuite bâtir son palais sur le Marpori, la Colline Rouge. Et c'est sur ses ruines qu'au XVII^e siècle, sera bâti le Potala, le mythique palais du bouddhisme... Bien sûr, Songtsen Gampo tiendra ses promesses pour la statuette d'Akshobya. Le Tsuklakang, un bâtiment de quatre étages lui sera réservé.

Six ans après avoir épousé la princesse népalaise, Songtsen Gampo se remarie avec une autre princesse bouddhiste. Nous sommes en 641. Dans sa dot, Wen Cheng, fille de l'empereur Taizong [17], impose, à son tour, un objet d'une valeur spirituelle

inestimable pour la dynastie Tang : une statue représentant un jeune homme portant une coiffe de gloire incrustée de pierres précieuses.

Il faut ainsi un autre temple pour abriter ce joyau ! Le Ramoché, dont les travaux ne s'achevèrent qu'en 650, deviendra la demeure de *Jowo*^[*] [18]...

Songtsen Gampo se convertit ensuite au bouddhisme, fait de Lhasa la capitale de son royaume, le cœur du bouddhisme tibétain, et les temples du Jokhang et de Ramoché deviendront bientôt les lieux de culte les plus vénérés du Tibet.

Songtsen Gampo a également épousé trois femmes de clans tibétains différents : une fille du clan Ruyong, roi de Minyag ; une fille du roi du Zhangzhung et une fille Mong [19]. Cependant, ses deux épouses étrangères, la Népalaise Tritsun Bhrikuti Devi et Wen Cheng, qui est la première reine chinoise du Tibet, seront, aux dires des Tibétains, une double émanation de Tara [20].

Par la suite, fortement influencé par l'Inde pour la religion, et par la Chine d'où il rapporte les lois, le recensement, les punitions, les récompenses, les impôts, le règlement sur les eaux du territoire, le roi demandera à son premier ministre Thënmi Sambhota d'élaborer la langue tibétaine inspirée du *devanagari*^[*], la transcription écrite de la langue népalaise, afin de traduire les textes sacrés du

bouddhisme.

Un siècle plus tard, c'est au tour de Trisong Detsen [21] d'affirmer la place et la puissance de la dynastie royale sur le Toit du monde. Entre 755 et 762, alors qu'une guerre embrase une partie de l'Empire Tang, le trône de l'empereur chinois Xuanzong [22] vacille. Aussi, en 763, les armées tibétaines envahissent le Céleste Empire, s'emparent de Chang'an [23] et mettent la capitale chinoise à sac. L'occupation de Chang'an durera moins d'un mois et troublera grandement les relations politiques avec l'Empire. À cette époque, le royaume du Tibet est aussi confronté aux armées arabes qui se sont avancées au sud, vers la plaine de l'Indus et du Gange. En 791, les accrochages sont de plus en plus fréquents entre les hordes tibétaines et les soldats de l'Empire islamique de Haroun al-Rashid [24].

Pendant ce temps, la rencontre de Trisong Detsen avec Padmasambhava, fondateur de l'école Nyingma, la plus ancienne du bouddhisme tibétain, s'avère déterminante pour l'avenir spirituel du royaume. Originaire de l'Uddiyana, une région que l'on situe dans la vallée du Swat au Pakistan, celui-ci a beaucoup voyagé. Il est allé du Cachemire au Ladakh, du Sikkim au Bhoutan, de l'Asie du Sud-Est en Chine et en Russie avant de s'aventurer au Tibet,

où il imprégnera sa propre philosophie de nombreuses coutumes locales avant de l'imposer sur le Toit du monde. C'est lui qui convainc Trisong Detsen à faire du bouddhisme la religion d'Etat du Tibet. Le décret est publié en 779. En cette même année, le monastère bouddhiste de Samyé, le tout premier du Tibet, commence à être bâti. Pendant douze longues années, des humains ont travaillé le jour – les démons les relayent la nuit [25]... – pour élever ces énormes bâtisses en forme de *mandala*[*], représentation symbolique du cosmos, du monde, du palais céleste d'une divinité ou d'un paradis, un monastère construit le long du Yarlung Tsangpo, dans la haute vallée du Brahmapoutre, entre Lhasa et Tséthang, la capitale de la dynastie royale tibétaine.

Alors que Padmasambhava est devenu Guru Rinpoché – le Précieux Guru – pour les Tibétains, Trisong Detsen meurt, en 797, à Dragmar, des suites d'une chute de cheval.

Après ces deux souverains très favorables au bouddhisme, Tritsug Detsen [26], alias Ralpachen, dit le Chevelu, inaugure son règne à la tête d'un royaume qui s'étend jusqu'au nord et à l'est de la région du Qinghai, sur le Gansu et sur une bonne moitié du Sichuan occidental. Mais le Tibet subit une grave crise. On reproche au roi les privilèges,

toujours plus nombreux, octroyés à quelques clans familiaux et aux grands maîtres nyingmapas et à leurs monastères. Le ressentiment grandit. La dynastie des Yarlung vacille.

Aux revers militaires, aux luttes intestines, s'ajoutent les ressentiments de tout un peuple. En 822, Ralpachen est poussé à signer un traité – le premier de leur Histoire commune – avec son voisin le plus dangereux, la Chine de l'Empire Tang. Ce texte dit, en substance :

« Le Tibet et la Chine se maintiendront dans les limites qu'ils occupent aujourd'hui. Tout ce qui est à l'est constitue le pays de la Grande Chine ; et tout ce qui est à l'ouest, incontestablement, celui du Grand Tibet. (...) Cet accord solennel ouvre une grande époque, où les Tibétains seront heureux sur la terre du Tibet, et les Chinois, sur la terre de Chine. Pour qu'il ne puisse jamais être changé, les Trois Précieux Joyaux (le Bouddha, le *Dharma*^[*] et la *sangha*^[*], c'est-à-dire l'Enseignant, l'enseigné et la communauté, sont aussi appelés les *Trois Refuges*^[*]) de la religion, l'assemblée des saints, le soleil et la lune, les planètes et les étoiles ont été invoqués comme témoins. (...) Si les parties n'agissent pas en conformité avec cet accord, ou qu'elles le violent, que ce soit le Tibet ou la Chine, rien de ce que pourra faire l'autre par représailles ne sera considéré comme rupture de traité de sa part.

[27] »

Une copie de ce traité se trouve en Chine, à Chang'an ; une autre, en tibétain, est écrite sur un pilier – la stèle de Doring – devant le temple du Jokhang.

Tritsug Detsen sera assassiné en 842. Son successeur, le roi Langdarma [28], fut le dernier souverain tibétain de la dynastie Yarlung. Durant les quatre années de son règne, il entreprendra des persécutions massives contre les bouddhistes de l'école Nyingma et des répressions féroces contre les bönpos.

Il est très important de retenir que Songtsen Gampo, Trisong Detsen et Tritsug Detsen sont considérés par les bouddhistes tibétains comme les trois rois du Dharma.

À PROPOS DES LAMAS...

Au caractère sacré des rois de la dynastie des Yarlung qui s'éteignit, en 842, avec l'assassinat du roi Langdarma, il faut ajouter le caractère tout aussi sacré des grands maîtres du bouddhisme tibétain.

Après le meurtre du dernier des souverains de la dynastie Yarlung, et l'éclatement du royaume tibétain en une multitude de puissances familiales ou religieuses – par exemple, les Khön, dont le prince Könchog Gyalpo [29] fonde, en 1073, le monastère

de Sakya, les Phagmodu, originaires du Kham, les Tsal installés à l'est de Lhassa, le long de la rivière Khyi-chu, et, bien sûr Dusum Khyenpa, le premier karmapa, etc. –, les principales lignées du bouddhisme tibétain se verront dans l'obligation de reconnaître une sorte de tutelle ou de protectorat de l'Empire mongol.

Dans ce contexte, l'école Karma-Kagyü, dont sont issus les karmapas, à partir du XII^e siècle, puis l'école Gelug, dont sont issus les dalaï-lamas, au tournant du XV^e siècle, se distingueront au fil de l'histoire du Tibet.

Du karmapa à la coiffe noire

Dusum Khyenpa[30] prophétise qu'à sa mort le karmapa – c'est-à-dire le chef de l'école Karma-Kagyü du Tibet, l'une des quatre écoles majeures du bouddhisme tibétain – se succéderait à lui-même en renaissant dans un autre enfant. Il laissera ainsi une lettre dans laquelle il confie tous les détails sur la façon de reconnaître sa *réincarnation*[*]. Ce faisant, il instaurera le fait de renaître dans un enfant. Cette pensée sera partagée par les autres écoles du bouddhisme tibétain.

Dans les pratiques des rituels de l'école Kagyü ou de celle des autres grands maîtres du bouddhisme tibétain, dont celle du dalaï-lama, les méditants

accomplissent des visualisations. Ce sont les *mudras*^[*], ce geste rituel qui éveille la réceptivité et la connaissance spirituelle ; ou encore les *mantras*^[*], dont le plus connu est Om Mani Padme Hum [31]. Mais seule la *renaissance*^[*] dans le monde des hommes permet d'accéder à la libération. Pour les hindouistes et les bouddhistes, l'être est prisonnier d'incarnations en réincarnations. D'après les bouddhistes, pour s'en libérer, il n'existe qu'une seule et unique voie possible, celle de l'Eveil.

Par la suite, la plus importante des célébrations chez les kagyupas sera la cérémonie de la coiffe noire. Au XIVE siècle, à l'époque du cinquième karmapa Deshin Shekpa [32], celui-ci pratique l'ascétisme depuis la naissance, signifiant à son entourage qu'il ne sortirait de son absorption méditative qu'après avoir atteint l'Eveil. L'état de bouddha, grâce que peu de gens peuvent appréhender de leur vivant, le cinquième karmapa va le connaître, mais au bout de plusieurs années... Or, pour y être parvenu, Deshin Shekpa se verra couvert d'hommages, et parmi les plus remarquables, l'apparition de millions de *dakinis*^[*] [33], passagères et protectrices célestes féminines, qui, chacune, lui offriront un cheveu. Symbole de sa réalisation, ces millions de cheveux se rassembleront alors en une magnifique couronne de sagesse... Depuis, toutes les réincarnations du cinquième

karmapa arborent cette coiffe.

Celle-ci, invisible pour le commun des mortels, apparaîtra cependant à l'empereur de Chine, Yongluo [34]. En 1405, le souverain conviera à Nankin, la capitale impériale, le cinquième karmapa. Le voyage dura deux longues années... A l'époque, on prêtait à l'empereur chinois l'intention d'envahir le Tibet, sous prétexte de réunir sous une même bannière, celle de l'école Kagyu, dirigée par le karmapa, l'ensemble des lignées bouddhistes. Mais, Deshin Shekpa parvint à l'en dissuader, expliquant qu'il y avait une grande différence entre le lien de chöyön, qui unissait alors la Chine et le Tibet, et une annexion pure et simple par une des deux parties. Pour le karmapa, chöyön incarne davantage les relations d'un maître spirituel avec son protecteur laïc que celles d'un sujet avec son souverain. Et Deshin Shekpa de préciser à Yongluo que l'existence des différentes lignées du bouddhisme tibétain permettait de répondre aux demandes et aux besoins des humains, chacun dans sa différence... Convaincu, l'empereur Ming ordonna le retrait immédiat de ses troupes qui étaient bel et bien déployées le long des frontières sino-tibétaines. Il demanda au karmapa de lui inculquer le Dharma, l'enseignement du Bouddha. Deshin Shekpa acceptera sans la moindre hésitation. C'est ainsi que, au cours d'une de ces initiations, Yongluo, devenu un

fervent pratiquant, eut la vision de la coiffe noire sur la tête du maître de l'école Kagyu... Conscient qu'il était un des rares à avoir pu la visualiser ainsi, l'empereur en fait confectionner une réplique avec l'accord du karmapa, et la lui offrit.

Longtemps conservée dans le monastère de Tsurphu, siège abbatial des kagyupas au Tibet, la coiffe noire originale se trouve aujourd'hui au monastère de Rumtek, au Sikkim, depuis que le seizième karmapa Rangjung Rigpé Dordjé [35] s'est exilé du Tibet, en 1959.

... aux dalai-lamas

En 1405, alors que le fameux cinquième karmapa se prépare à répondre à l'invitation de Yongluo et à se rendre à Nankin, l'ancien royaume du Tibet est englué dans des rivalités sans fin, où s'opposent la tradition bönpo et les ordres bouddhistes nyingmapas, sakyapas, kagyupas et une foule de sous-ordres ou sous-lignées.

Or, un événement majeur bouleverse le XVe siècle : Tsongkhapa [36], issu de l'Amdo tibétain, fondateur de la plus jeune des quatre écoles majeures du bouddhisme tibétain, l'école Gelug, devient de plus en plus omniprésent dans la vie spirituelle des bouddhistes. La réputation de ce grand réformateur du bouddhisme tibétain ne

tardera pas de se répandre et, en 1408, Yongluo décide de l'inviter à Nankin.

Mais Tsongkhapa refusera, préférant, cette année-là, inaugurer, dans le temple principal du Jokhang, à Lhassa, le *Mönlam Chenmo*^[*], la Grande Prière, que les Tibétains célèbrent depuis, chaque année, les quinze premiers jours suivant le nouvel an de leur nation, qu'ils appellent *lossar*^[*]...

1

Initiations et chemins de vie

En ces temps anciens, il existe, dans le bouddhisme tibétain, quatre écoles majeures, qui regroupent une multitude de sous-ordres se trahissant et s'entretenant.

Établis dès le VIII^e siècle, les nyingmapas, lignée dite des *Anciens*, réunissent les enseignements originels introduits par le maître bouddhiste Padmasambhava.

Les sakyapas, ainsi nommés d'après leur monastère d'origine situé à l'ouest du Tibet, dans la région du Tsang, furent fondés au XI^e siècle par Konchog Gyalpo. Grâce au soutien des Mongols, ils dominèrent politiquement le Tibet au XIII^e siècle [37].

Les kagyupas, *ceux de la transmission orale*, apparaissent au XI^e siècle : la lignée se ramifie en une douzaine de branches [38] parmi les plus importantes.

Les nyingmapas, les sakyapas et les kagyupas sont appelés les *Bonnets rouges* [*], en raison de la

coiffe rouge qu'ils portent durant les cérémonies religieuses. Leur sigle est un *svastika*[*] senestrogryre. Dans la religion hindoue, il symbolise la nuit, les puissances magiques et Kali, la déesse de la Mort.

La quatrième école du bouddhisme tibétain apparaît dans une atmosphère de rivalités sournoises, de guerres larvées, soutenues par les princes locaux, chefs de tribus et de clans. Ce sont les gelugpas, les *Vertueux*, qui voient le jour au XVe siècle à la suite de la réforme de Tsongkhapa. Les luttes intérieures et leurs liens avec les Mongols vont leur permettre de se hisser au sommet du pouvoir politique au milieu du XVIIe siècle.

Le dalai-lama et le panchen-lama sont tous deux issus de cette dernière lignée Gelug, mais ni l'un ni l'autre n'en est le chef spirituel, lequel porte le titre de *ganden tripa*[*]. *Ganden* est le nom du monastère ; *tri* signifie « trône » en tibétain ; *pa* est une particule, ce qui signifie littéralement : « Celui qui est assis sur le trône ».

On donne aux gelugpas le nom de *Bonnets jaunes*[*], car la coiffe qu'ils portent, lors des cérémonies religieuses, est de ce coloris. Leur sigle est un *svastika* dextrogryre. Il symbolise la course apparente du soleil, le feu ou encore la vie, puis par extension un signe de bon augure. Chez les bouddhistes, il représente la renonciation. Il est

également l'emblème du septième saint pour les adeptes du *jainisme*[*].

Le premier couronnement d'un dalaï-lama

Printemps 1576. Le *lama*[*] Gyalwa Sonam Gyatso [39] séjourne souvent au monastère de Chökhorgyal[40], à cent cinquante kilomètres environ de Lhassa, capitale du Tibet depuis le VIIe siècle. Le moine s'est aussi arrêté une dizaine de fois sur les berges du Lhamo-Latso, fixant les montagnes, belles et farouches, mystérieuses et mystiques. Le ciel joue une merveilleuse partition d'un bleu azur quand, l'instant d'après, un amalgame de nuages y dessine des ombres éphémères : un cheval au grand galop chevauché par un vieux prince mongol apparaît... Le lac des visions a fini par lui livrer ses secrets. Oui, le lama ira à ce nouveau rendez-vous fixé par Altan Khan [41]. Or, il ne sait pas encore qu'il lui faudra près de deux ans pour rejoindre celui qui n'est autre que le chef des Tümeds en Mongolie.

Altan Khan est le petit-fils de Dayan Khan [42], dernier descendant du grand Kubilaï [43], le premier grand *khan*[*] de la dynastie des Yuan [44] qui avait fait de Khanbalic – l'actuelle Pékin – la capitale de son immense empire. La nuit où le lama tibétain s'est mis en route, il s'est réveillé en hurlant

des mots incompréhensibles. Dans un rêve, il venait de revivre leur première rencontre, en 1569, il y a sept ans déjà. Les Mongols, qui n'ont jamais perdu leur inclination naturelle à se quereller, ont presque tous repris leurs vies en tribus séparées, aux ordres de khans, guerriers sanguinaires. Mais Altan Khan rêve d'unifier les tribus mongoles sous sa propre bannière, comme aux heures les plus glorieuses de l'empire, et de rétablir les liens entre la Mongolie et les chefs religieux du Tibet.

Dehors, un froid glacial sévit : l'hiver n'en finit pas. La nuit, la température descend très bas, tandis que le jour, un soleil éclatant réchauffe les yourtes. Cette nuit-là, alors qu'il s'attarde sur le seuil de sa yourte, les étoiles ont disparu du ciel et la lune est masquée par d'énormes nuages.

Unis sous la férule de Gengis Khan [45] d'abord, puis de Kubilaï Khan [46], l'empire mongol s'étendait de l'ouest de l'Ukraine et de ses frontières polonaises aux portes de Constantinople, et allait jusqu'aux berges du lac Kokonor, dans l'Amdo tibétain, province aujourd'hui rattachée à la région chinoise du Qinghai. C'est en ces temps lointains qu'au Tibet les structures monastiques commencèrent à se développer. Les abbés et les chefs religieux du plateau tibétain recherchèrent des protecteurs parmi les familles les plus puissantes de la région. La relation qui, dans le bouddhisme, unit

un être voué à la vie spirituelle à son bienfaiteur, est en effet très importante. Le premier prie pour le second. C'est cela, la relation de *chöyön*[*].

Mais, à mesure que les implications économiques et politiques des réseaux monastiques se précisaient, il leur parut nécessaire de se doter de protecteurs de plus en plus puissants. Les Mongols dominant la haute Asie, c'est vers eux que se sont tournés les Tibétains. Une fois les descendants de Gengis maîtres de la Chine, les lamas ont continué à entretenir des liens étroits avec la nouvelle dynastie des Yuan. Les empereurs mongols, reconnaissant alors l'autorité de la lignée sakyapa au Tibet, l'ont aidée à mettre en place les structures politiques du pays. En retour, les religieux sakyapas, précepteurs impériaux, dominaient les affaires bouddhistes de tout l'empire. Accepté au nom du clan Khön, un édit de 1260 implique un embryon de vassalité des Tibétains envers le premier grand khan de la dynastie des Yuan. Le grand intermédiaire de Kubilaï, Chogyal Phagpa, fut paré des titres flamboyants de *Noble Précepteur impérial, docteur des Cinq Domaines de la Connaissance* et de *desi*[*] – dont ce fut la première apparition : pris comme *régent*[*], peut-être aussi gouverneur, mais ce sont également les premiers ministres laïcs du gouvernement tibétain. Or, l'édit faisait de Chogyal Phagpa et du clan des Khön les maîtres de l'Amdo et

du Kham, autre province intégrée à l'actuel Qinghai chinois, de l'Ü et du Tsang, c'est-à-dire le Tibet central. Le lama sakyapa passa presque toute sa vie à Khanbalic, Kubilai entretenant grassement le clan des Khön, leurs protecteurs tibétains et étrangers, seigneurs de guerre, chefs de clans et autres brigands de grand chemin. À sa nomination, Chogyal Phagpa reçut quelque quinze mille kilos d'argent, deux cents kilos d'or ainsi que plusieurs dizaines de milliers de chevaux et quantité de vêtements de brocart.

Altan Khan eut toujours l'extrême simplicité de croire que le passé permettait au présent de revenir, et qu'il en allait de même avec le présent, qui permettait au passé d'exister. Il eut cette manière très personnelle d'expliquer aux plus jeunes de ses hordes ce que représentait la Roue de la Vie pour les Mongols et pour les Tümeds. L'histoire de son peuple intègre dans la conscience de chacun des instants plus éclatants les uns que les autres, ou plus sombres, en rapport avec ce processus inéluctable qui passe par la naissance, la vieillesse, la maladie, la mort, et conduit à la renaissance.

Ainsi, parfois, au premier instant, le prince sait que certaines rencontres vont se révéler capitales. C'est l'impression que produit sur Altan Khan le lama tibétain qui vient d'entrer dans le campement des Tümeds. Respectant scrupuleusement les

coutumes mongoles, Gyalwa Sonam Gyatso franchit les deux feux de camp pour se purifier, avant de se diriger vers la yourte du vieux chef, qu'il franchit en prenant garde de ne pas poser le pied sur le seuil même de la demeure. Dans cette pièce unique de dix murs, d'au moins cent cinquante pas de diamètre, avec une ouverture au centre pour évacuer la fumée du brasier et laisser filtrer la lumière, le lama est convié à s'asseoir sur le lit du chef, à l'opposé de la porte d'entrée qui s'ouvre plein sud. Tout autour des tapis de couleurs vives, se trouvent plusieurs lits qui servent de siège aux hôtes du khan pendant la journée, une table basse pour la nourriture, et une petite armoire.

Le lama trempe les doigts dans le *kumis*[*] et en bénit les quatre points cardinaux, « le feu au sud, l'air à l'est, l'eau à l'ouest, et les morts au nord [47] ». Le lait fermenté de jument au goût douceâtre est très apprécié des Mongols, comme l'est le *chang*[*], une bière à base d'orge, chez les Tibétains.

La rencontre entre Altan Khan et Gyalwa Sonam Gyatso a lieu, en 1578, près d'un monastère fortifié, où le vieux chef mongol avait installé son campement. C'est sur cet emplacement qu'avec son épouse Sanniangzi, trois ans plus tard, en 1581, il fera construire Hohhot, la *ville bleue*, couleur des murs du temple bâti en briques bleues, qui deviendra plus tard la capitale de la région

autonome de Mongolie intérieure de la République populaire de Chine.

L'entretien est historique. Car au terme de leur discussion, Altan Khan confèrera à Gyalwa Sonam Gyatso le titre de dalaï-lama. *Dalaï* est un mot mongol signifiant *océan*, dont l'équivalent tibétain est *gyatso*, et *lama* un équivalent tibétain de *gourou, maître spirituel*. Littéralement : *maître dont la sagesse est aussi grande que l'océan*. Ce qui fera de lui le troisième de sa lignée, son titre s'appliquant rétroactivement à ses prédécesseurs : le premier, Guendun Drub [48] ; le deuxième, Gyalwa Guendun Gyatso [49].

En retour, Gyalwa Sonam Gyatso verra dans Altan Khan la réincarnation du grand Kubilaï. Cette reconnaissance provoquera la conversion de nombreuses tribus mongoles au lamaïsme, rétablissant ainsi le très ancien lien de chöyön dans les relations tibéto-mongoles.

La première incarnation du dalaï-lama

Le titre de dalaï-lama est donc donné pour la première fois en 1578 à Gyalwa Sonam Gyatso. Ce titre s'appliquant rétroactivement à ses deux prédécesseurs, Guendun Drub se retrouve ainsi être, historiquement, le premier dalaï-lama. Or sa légende était déjà en marche.

Ce disciple de Tsongkhapa est né dans un campement de nomades établi à une dizaine de kilomètres du monastère de Sakya, dans la province du Tsang. Le lendemain de la naissance de Guendun Drub, alors que le jour n'est pas encore levé, éclate un bruit surprenant venu du fond de la vallée. Instinctivement, les nomades étreignent leurs armes. Soudain, la bande de pillards qui écume la région depuis plusieurs mois déjà investit le camp et rafle le bétail – les yacks, les moutons, les chevaux surtout. Fort heureusement, la jeune mère a réussi à s'enfuir, emportant avec elle son nouveau-né, qu'elle a caché dans sa *tchouba*^[*], ce vêtement porté aussi bien par les femmes que par les hommes.

L'aube est encore indécise quand la Tibétaine, épuisée, doit s'arrêter et décide d'abandonner là son bébé, à bonne distance du camp, dans un escarpement qu'abrite un énorme rocher. Elle l'enveloppe dans une couverture en poils de yack, puis s'éloigne à la hâte avec ses deux autres fils. Suit une nuit de tempête, une nuit sinistre, une nuit terrible durant laquelle les divinités se déchaînent sur cette vallée du Tibet. Balafrant un ciel d'encre, des éclairs illuminent des heures durant les dentelures des pics enneigés. Puis vient ce vent qui s'engouffre dans les entonnoirs, et le tonnerre sans cesse attiré par les sommets, qui roule par salves interminables d'une paroi à l'autre, un tonnerre

inouï dont nul fracas terrestre ne saurait donner l'idée.

À la pointe du jour, le calme revient cependant. Tandis que les nomades rejoignent le campement abandonné par les pillards, la jeune Tibétaine mène ses deux fils le long de l'escarpement où elle a laissé son bébé la veille. À une centaine de mètres à peine de son but, elle perçoit des jappements. Elle retient son souffle, ralentit, se fige. Ces cris sont ceux de chacals... Bravant la peur, elle avance, seule, vers la cachette. Ses genoux se dérobent sous elle, et la voici qui se laisse tomber à terre. Déjà, les charognards ont senti sa présence... Un énorme corbeau se tient près de son fils. La jeune femme, surprise, entend son enfant gazouiller. Il est vivant ! Hélas, sa joie disparaît quand elle voit le corvidé se dresser sur ses pattes, le regard perçant et le bec grand ouvert, en poussant des cris horribles. Battant puissamment des ailes, il provoque à lui seul la bande de chacals, les maintenant à bonne distance du nourrisson. La jeune femme trouve la force de traverser la horde et de s'approcher de son petit garçon. Ses yeux, son esprit sont comme envoûtés par le regard que lui lance le corbeau, puis par le visage de son fils, figé en une expression de bonheur absolu. L'abbé du monastère voisin lui confirmera plus tard cette révélation : les divinités n'ont jamais cessé de veiller sur son fils, et le corbeau qui le protégeait était en

réalité une émanation de Mahakala, le *bodhisattva*[*] de la sagesse.

Mahakala ou Gönpö, comme l'appellent plus volontiers les Tibétains, est une émanation courroucée de Chenrézig, le bodhisattva de la compassion infinie. Sa couleur noire, ses attitudes le rendent particulièrement effrayant. Il est le protecteur du Dharma, c'est-à-dire l'enseignement du Bouddha. Le Dharma, c'est aussi l'ordre des choses, le système cosmique, la Vérité absolue ; les dharmas désignent les phénomènes soumis à cet ordre ; Bouddha Dharma est l'explication fournie par le Bouddha sur cette réalité. Bouddha Dharma abrégé en Dharma est le nom que les bouddhistes donnent au bouddhisme.

Mahakala et le dalaï-lama jouent chacun un rôle dans la vie quotidienne de l'autre. Cela fut le cas lorsque la divinité protégea la vie du premier dalaï-lama. Le quatorzième dalaï-lama l'évoque encore dans son livre, *Une politique de bonté* : « Lorsque le premier dalaï-lama grandit et progressa dans sa pratique spirituelle, il eut un contact direct durant sa méditation avec la divinité protectrice Mahakala. Mahakala lui dit alors : "Quelqu'un comme vous qui êtes détenteur de l'enseignement du Bouddha a besoin d'un protecteur comme moi. Le jour même de ta naissance, je t'ai aidé." Nous pouvons donc voir qu'il y a une véritable connexion entre Mahakala, les

corbeaux et les dalaï-lamas [50]. »

Les corbeaux sont, en effet, symboliquement très présents dans l'histoire des dalaï-lamas. Ainsi, deux de ces oiseaux ont été vus le lendemain même de la naissance du quatorzième et actuel dalaï-lama Tenzin Gyatso, sur le toit turquoise de la maison familiale de Taktser, dans l'Amdo : les allées et venues des volatiles, le matin très tôt et jusqu'à la tombée de la nuit, ont duré plusieurs jours.

Disciple de Tsongkhapa depuis 1416, c'est trente et un ans plus tard, en 1447, que Guendun Drub va poser la première pierre du monastère de Tashilhunpo, dont il devient naturellement le premier abbé, près de Shigatsé, la capitale de la région du Tsang. Située à environ trois cents kilomètres de Lhasa, à 3 900 mètres d'altitude, au confluent de la rivière Nyang Shu et du Tsangpo, le Brahmapoutre de l'Inde, Shigatsé portait initialement le nom de Samdruptsé. Plus tard, les princes de la région en firent leur capitale.

Quinze années vont être nécessaires pour terminer la construction de Tashilhunpo. Guendun Drub convoquera des artistes pour leur demander d'en réaliser les décors : l'exécution de Maitreya, tantôt représenté comme un bodhisattva ou comme un bouddha, celui à venir après Sakyamuni, va, à elle seule, exiger l'emploi de deux cent quarante kilos d'or et de cent vingt tonnes de bronze ; elle fait

vingt-six mètres de hauteur. Ayant doté le monastère d'un atelier d'imprimerie, Guendun Drub y entreprend l'impression du *Kangyur*[*] et du *Tengyur*[*]. Le premier est le recueil des paroles du Bouddha Sakyamuni ; le second, la collection des commentaires composés ultérieurement par les maîtres indiens. Ces deux collections sont des traductions du *sanskrit*[*] en tibétain.

Tashilhunpo deviendra, au XVII^e siècle, par la volonté du cinquième dalaï-lama, la résidence des panchen-lamas.

Le lac des Visions

Comme toutes les renaissances des dalaï-lamas, la deuxième a été précédée, accompagnée et suivie de phénomènes singuliers. Le deuxième dalaï-lama Gyalwa Guendun Gyatso est né en 1475 à Tanag Sekme, près de Shigatsé, dans le Tsang.

Alors qu'il n'était qu'un fœtus, il récitait dans le ventre de sa mère des mots d'essence mantrique, des formules rituelles, dont le célèbre *Om Mani Padme Hum*, le mantra de Chenrézig. À la même époque, son père, praticien reconnu de l'école nyingmapa, celle des Anciens, fit un rêve dans lequel un homme tout de blanc vêtu lui apparut, disant qu'il devait appeler son fils Guendun Drub, du nom du premier dalaï-lama. C'est lui qui lui donnera son

éducation religieuse.

Peu après sa naissance, alors qu'il commençait à peine à parler, l'enfant s'assit, les jambes croisées, et disposa ses mains dans une gestuelle symbolique – mudras –, devant son ventre, les deux index liés, les autres doigts tendus vers l'avant, les paumes l'une en face de l'autre, la main droite légèrement plus haute que la gauche, éveillant ainsi la réceptivité et la connaissance spirituelle. Enfin, il posa sa main sur son visage. Après avoir observé quelques instants ses parents, il leur dit : « Je suis Pema Dordjé ! » C'était le nom de naissance du premier dalaï-lama Guendun Drub. Plus tard, alors qu'il venait d'avoir quatre ans, il reprit la même gestuelle pour expliquer à ses parents : « Je veux aller vivre avec mes moines à Tashilhunpo ! », le monastère construit par le premier dalaï-lama. Il a onze ans, en 1486, lorsqu'il est reconnu comme étant la réincarnation du premier dalaï-lama. Il est alors transporté à Drepung, puis à Tashilhunpo.

Les lacs sacrés sont nombreux au Tibet. Le deuxième dalaï-lama Gyalwa Guendun Gyatso va fréquemment visiter le Lhamo Latso. Voici ce qu'il écrivit à cette époque :

« Quand nous arrivâmes au lac, une clameur jaillit du sol, comme un appel sévère. J'étais venu avec dix maîtres de rituel pour ouvrir les portes de ce site sacré ; nous accomplîmes une cérémonie d'offrande

au gardien des esprits. Puis nous nous rendîmes, pour l'invocation rituelle de Palden Lhamo, sur les berges du lac, dans les eaux duquel nous jetâmes son effigie. Soudain, les eaux du lac changèrent sous nos yeux, prenant tour à tour chaque couleur de l'arc-en-ciel. De nombreuses scènes apparurent, sous l'aspect de mandalas et d'autres formes encore. Puis les eaux redevinrent aussi claires que le ciel ; dans cette clarté surgirent des images sans nombre et des motifs géométriques ainsi que toutes sortes de mirages spectaculaires. Finalement, le lac se mit à bouillonner, prenant la couleur du lait. Plus une seule goutte ne semblait être de l'eau. Durant ces instants, tous observèrent simultanément les mêmes prodiges. Depuis ces événements, des centaines de personnes ont visité le lac à l'affût d'une vision [51]. »

Il décédera vers 1452, un an donc avant la naissance de Gyalwa Sonam Gyatso.

Le grand réformateur

L'école Gelug des dalai-lamas est née de la réforme de Tsongkhapa, au XVe siècle. Sa naissance est précédée d'une légende.

Une famille de nomades a installé sa tente dans un coin désertique, juste à côté d'un point d'eau. Au coucher du soleil, une jeune femme enceinte bêche

un lopin de terre et ôte avec soin pierres et cailloux afin de pouvoir, à grand renfort de gestes minutieux, planter quelques légumes dans chaque petit espace libéré. Jusqu'au moment où l'air s'emplit d'un doux parfum de fleurs et le ciel se teinte de couches finement dorées... La jeune femme arrête son labeur. À cet instant précis, elle ressent les premières douleurs de l'enfantement... Aidée par Dubchen Karma Dordjé, un lama qui passait à quelques pas, elle met un petit garçon au monde. « Prends soin de cet endroit où vient de naître ton fils ; conserve-le intact et n'y plante rien qui puisse le polluer. Un jour, des pèlerins y afflueront, car ton enfant connaîtra un destin exceptionnel », lui dit le lama.

Le petit Tsongkhapa entre au monastère. Il s'y révèle studieux tout en y rencontrant les plus grands maîtres des différentes écoles bouddhistes[*]. Or, le jour de son arrivée, un arbre se met à pousser à l'endroit même où sa mère l'a mis au monde. On dit aussi que le sang provenant de la coupure du cordon ombilical donna naissance à cet arbre. Plus tard, un matin, un moine passe tout près du lopin de terre et, apercevant la mère de Tsongkhapa, s'approche : « Je m'appelle Amdo, lui dit-il. Voici quelques semaines, dans mon sommeil, j'ai rêvé de cet endroit. Quelqu'un m'y parlait, me demandant de me mettre immédiatement en route

et de trouver les premières pousses d'un santal. M'y voici rendu, et ce sont déjà les secondes qui s'épanouissent. Je suis chargé de veiller sur cet arbre. M'autoriseriez-vous à rester ici ?»

La jeune femme conte alors au moine les propos du lama au moment de la naissance de son fils.

Une fois établi, le religieux passe la majeure partie de la journée à prier au pied de l'arbre. Le santal s'épanouit, le moine ne manquant jamais de s'étonner : ses feuilles ont une forme bien particulière, semblable à des pétales de rose. Rien d'étonnant, dès lors, à ce que la nouvelle de l'existence de cet arbre d'exception se répande dans les environs. De plus en plus de curieux viennent visiter l'endroit, mais le moine monte bonne garde, empêchant quiconque de toucher une branche, une feuille.

Devenu moine, Tsongkhapa parcourt les monastères et finit par s'installer à Reting – ou Radeng –, le siège abbatial de l'ordre *Kadampa*^[*] et futur monastère des Reting. Il y séjourne de 1402 à 1405, et consacre ces trois longues années de retraites à réformer profondément le *Lamrin Chenmo*^[*], la voie graduelle vers l'Eveil enseignée jadis par Atisha [\[52\]](#).

La réputation de Tsongkhapa ne cesse de s'étendre. Elle atteint même la lointaine Chine, l'empereur Yongluo allant jusqu'à l'inviter à Nankin,

alors capitale impériale de l'Empire Ming. Mais, en 1408, nous l'avons vu, Tsongkhapa a préféré inaugurer, dans le temple principal du Jokhang de Lhassa, le Mönlam Chenmo, la Grande Prière, que les Tibétains célèbrent, depuis et jusqu'à nos jours, les quinze premiers jours suivant le lossar, le nouvel an tibétain.

Les cérémonies qui l'accompagnent commencent le vingt-neuvième jour du douzième mois, le jour du *Gütor*^[*], où l'on exorcise toutes les négativités de l'année passée. Chaque année du calendrier porte le nom d'un animal – souris, porc, chien, coq, singe, bélier, cheval, serpent, dragon, lièvre, tigre, bœuf –, auquel on adjoint celui d'un des cinq éléments – eau, feu, terre, bois, fer. L'année tibétaine est constituée de douze mois lunaires. Une lunaison débute le premier jour après la nouvelle lune et s'achève à la nouvelle lune suivante : elle dure en moyenne 29,5 jours solaires. L'année s'étend donc sur 354 jours solaires au lieu de nos 365,25 jours, si bien que l'on y ajoute un mois lunaire tous les trente mois du calendrier afin d'éviter un trop grand décalage entre l'année solaire et l'année lunaire. On doit à Atisha le bouleversement du calendrier tibétain instauré en l'an 127 avant J.-C. par le premier dieu-roi Nyatri Tsenpo, en y introduisant le cycle de soixante ans connu sous le nom de *Ragjung*^[*]. L'année tibétaine est alors appelée *lokhor*^[*], cycle et nom sous

laquelle nous les connaissons encore aujourd'hui. Dans ce système, inventé en Chine et adopté par les Turcs, chaque élément est lié deux fois au même animal et pour différencier les deux années de même nom, on qualifie le premier de mâle et la seconde de femelle : par exemple, une année Bois-Femelle-Bœuf se distingue de l'année Bois-Mâle-Bœuf. Les heures doubles du jour et de la nuit sont désignées par les douze animaux, à savoir : point du jour, lièvre ; lever du jour, dragon ; matinée, serpent ; midi, cheval ; après-midi, mouton ; soirée, singe ; coucher du soleil, oiseau ; crépuscule, chien ; début de la nuit, cochon ; minuit, souris ; fin de la nuit, bœuf ; aube, tigre. Dans ces années lunaires, les dates du 8, du 10, du 15 et du 25 sont considérées comme particulièrement propices. Du fait de la conjoncture de la phase de la lune et d'un moment spécifique du cycle de soixante ans, les jours défavorables seront retirés et un autre jour sera – ou plusieurs jours seront – doublé(s). Mais au contraire des Chinois et des Turcs, les astrologues tibétains vont numéroter leur calendrier [53].

Mais revenons dans l'Amdo où la mère de Tsongkhapa, qui ne l'a plus revu depuis fort longtemps, se languit de l'absence prolongée de son fils et se décide à confier à un marchand ce message de tendresse, mais aussi de chagrin : « Mon fils, je n'ai plus posé les yeux sur toi depuis ton départ au

monastère. Tu n'étais encore qu'un enfant. Tu as désormais une sœur. Aujourd'hui, je ne suis qu'une vieille femme pliée par le poids des ans qui ne rêve que d'une seule chose avant de quitter ce monde : revoir une dernière fois le fils dont on parle tant. Voilà un an déjà que *pala*^[*] – nom par lequel les Tibétains désignent leur père – est mort. Et puis ici, dans l'Amdo, ils sont si nombreux à vouloir recevoir tes enseignements... »

Le message parvient à Tsonkhapa, dans le centre du Tibet d'alors, aux antipodes de l'endroit où vit sa famille. « Ce ne sont pas les difficultés qui me retiennent d'entreprendre un tel voyage, fait-il savoir au messenger, mais son inutilité. » Lors d'une méditation, le maître a, en effet, perçu que son retour en Amdo était inutile, à l'heure où ses réformes se heurtaient à l'incompréhension de beaucoup, à la perfidie de certains. Il se contente donc de remettre au marchand une lettre pour sa mère, à laquelle il joint deux images : la première, pour sa mère, le représente ; la seconde, pour sa sœur, montre Manjushri, le bodhisattva de la connaissance suprême. Le culte de Manjushri est très répandu dans le *Mahayana*^[*], le Grand Véhicule. Si le Tibet compte plusieurs écoles, religieusement, toutes puisent leur légitimité dans les trois grandes sections du bouddhisme. Le *Hinayana*^[*], petit véhicule, forme la base ; le

Mahayana, grand véhicule, le corps et le *Vajrayana*^[*], la voie tantrique. Ce dernier s'inscrit davantage dans l'esprit du Mahayana, tout en s'appuyant sur le Hinayana. À l'origine, Manjushri aurait été un personnage historique, déifié par la suite. Les grands penseurs, Padmasambhava et Tsongkhapa, sont considérés comme des émanations de Manjushri. La tradition veut qu'il soit assis avec, dans sa main droite, une épée pour trancher l'ignorance, dans la gauche un livre posé sur un lotus.

« Maître, n'as-tu rien à dire au moine ? Sa fidélité à ta famille est exemplaire, et il veille depuis tant d'années sur le santal aux feuilles étranges. – Remets-lui simplement cette image de Demchog se dressant debout dans un halo de flammes sur le disque du soleil qui, lui-même, repose sur un lotus. S'il comprend mon message, il fera davantage encore pour cet arbre. »

Le messager regarde l'image que vient de lui remettre Tsongkhapa. Demchog, cette divinité à quatre têtes – jaune, bleue, verte et rouge – est considérée comme la forme courroucée de Chenrézig, le protecteur du Tibet, que tous les Tibétains vénèrent et dont le dalaï-lama est l'émanation humaine. Elle est généralement représentée avec deux ou douze bras, un corps bleu, une peau de tigre autour de la taille, une peau

d'éléphant sur le dos. Parée d'ornements en os, elle porte également une tiare constituée de crânes et, autour du cou, un collier de cinquante et une têtes fraîchement coupées. Une image très éloignée du message de paix et de non-violence véhiculé par le dalaï-lama... Le messager s'en retourne.

Plusieurs semaines après, le moine écoute avec attention son récit. Soudain, alors que son regard se fait plus perçant, le religieux s'écrie :

« Mais oui, quelle évidence ! »

Sur ce, il court jusqu'à la tente où la mère de Tsongkhapa préparait de la *tsampa*[*], de l'orge grillé.

« *Amala*[*], je me suis comporté comme un sot. Je dois vous avouer quelque chose d'important : la pousse dont je devais m'occuper était votre fils. Il n'est cependant pas trop tard pour le servir mieux encore. Je consacrerai dorénavant ce qui me reste à vivre dans ce monde, à bâtir ici un monastère pour les gelugpas. Je suis sûr maintenant que cet arbre renferme un secret et qu'il possède un pouvoir mystique. »

Pour la première fois depuis tant d'années, le moine déroule une des feuilles tombées sur le sol.

Et là, quelle surprise ! Sur une face, il découvre l'effigie de Manjushri ; sur l'autre, le mantra *Om Mani Padme Hum*. Cette formule rituelle, employée aussi bien dans l'hindouisme que dans le

bouddhisme comme support de méditation, est le mantra le plus célèbre du Tibet. D'après les enseignements, les six syllabes de ce mantra conduisent à la purification des six émotions – orgueil, jalousie, désir, ignorance, avidité et colère – qui sont à l'origine des six royaumes du *samsara* [*], la suite sans fin des existences, lequel est composé de six mondes : les êtres des enfers, les esprits avides et les animaux font partie des classes dites inférieures ; les hommes, les demi-dieux et les dieux ont, disent les bouddhistes tibétains, une existence meilleure. Seule la renaissance dans le monde des hommes permet d'accéder à la libération.

En 1409, Tsongkhapa achève la construction du monastère de Ganden, la Montagne de la Joie, lance l'ordre Gelug et en devient le premier ganden tripa. Un an avant l'ouverture de Ganden, en 1408, pour ne pas vexer Yongluo, troisième empereur de la dynastie Ming, l'érudit lui avait envoyé son disciple Jamchen Choje Shakya Yeshé. À son retour, le lama tibétain s'attachera à construire le monastère de Sera, dont les portes ouvriront en 1419. Un autre disciple de Tsongkhapa, Jamyang Chöje Tashi Palden, achève, lui, la construction du monastère de Drepung, en 1416. Enfin, c'est autour du santal blanc de Tsongkhapa que le troisième dalaï-lama Gyalwa Sonam Gyatso va faire construire le monastère de Kumbum, la lamasserie aux *cent mille images*,

située dans l'Amdo, à vingt-cinq kilomètres de Xining, capitale de la province de Qinghai.

Dès lors, Ganden, Drepung, Sera, Tashilhunpo et Kumbum deviendront les monastères les plus importants des Bonnets jaunes, et, à partir du XVII^e siècle, le cœur de l'histoire du Tibet et des dalaï-lamas.

Le quatrième sera un Mongol

Le troisième dalaï-lama Gyalwa Sonam Gyatso meurt en 1588. Sa réincarnation naît un an plus tard, en Mongolie. Yönten Gyatso est donc le premier dalaï-lama venu au monde à l'étranger. Il y en aura un autre : le sixième dalaï-lama, né dans la région de Monba, en Inde, dans l'Etat actuel de l'Arunachal Pradesh, au sein d'un groupe ethnique d'origine tibétaine des districts indiens de Tawang et de Kameng ouest. Les trois premiers dalaï-lamas sont tous originaires du Tibet central, des provinces de l'Ü-Tsang.

Né en 1589, Yönten Gyatso n'est autre que le petit-fils d'Altan Khan. La caravane qui doit le mener au Tibet emprunte la route de la soie, longe la Grande Muraille. Il a déjà douze ans lorsqu'il arrive à Drepung, où il est accueilli par Lobsang Choekyi Gyaltsen [54], l'abbé de Tashilhunpo, chargé de son éducation religieuse.

Un autre événement accompagne le quatrième dalaï-lama. Face aux tensions tribales qui régnaient dans son propre pays, Yönten Gyatso va désigner, peu avant son départ pour Drepung, un jeune Mongol comme son représentant officiel pour toute la durée de son absence. Cet enfant a exactement le même âge que le quatrième dalaï-lama et va exercer ses fonctions sous le titre de premier *bogdo gegen* ou *Maidari-Hutuktu*. Pour les Bonnets jaunes, le bogdo gegen va devenir le troisième personnage dans le Tibet politique des dalaï-lamas, après le dalaï-lama et le panchen-lama ; et la Mongolie, une terre de prédilection pour les multiples exils des souverains tibétains.

Yönten Gyatso meurt en 1617, à l'âge de vingt-huit ans. Il sera inhumé à Drepung, aux côtés des deuxième et troisième dalaï-lamas.

2

Le grand tournant

À l'aube du XVII^e siècle, les Tibétains sont plus divisés que jamais. Clans de Bonnets jaunes contre clans de Bonnets rouges. Princes et roitelets, chefs de tribus, cheftains mi-brigands mi-agriculteurs et nomades soutiennent tantôt les uns, tantôt les autres.

On se trahit sans regret, on s'entretue sans compter. Deux cents clans familiaux se répartissent les pouvoirs.

Dans le centre, le centre-ouest et le nord-ouest du Tibet, l'Ü, avec Lhassa, est devenu le fief des gelugpas et des dalai-lamas, tandis que le Tsang vit sous l'emprise des Bonnets rouges, qui ont fait de Samdruptsé, la future Shigatsé, leur capitale. Quand un monastère de l'obédience des Bonnets rouges est attaqué dans la région, il se voit contraint de changer de lignée et d'embrasser l'école réformée des Bonnets jaunes, ou de disparaître. L'inverse est également de mise.

En 1622, cinq longues années se sont déjà

écoulées depuis la mort du quatrième dalaï-lama. Il devient urgent de régler le problème de sa succession quand, enfin, les oracles des principaux monastères gelugpas confirment la présence de l'enfant-réincarné dans la Vallée des Rois.

L'aube ne perce pas encore.

Un groupe de cavaliers, conduit par Lobsang Choekyi Gyaltzen, file de toute la vitesse des chevaux le long du Tsangpo, en direction de Chongyé et de ses tombes royales [55]....

Les premiers pas du Grand Cinquième

Pour les dalaï-lamas, point de lettre, mais une succession d'événements avant et après la naissance. Foi de lama, on n'a jamais vu cela depuis les rois du Dharma ! Songtsen Gampo, Trisong Detsen et Tritsug Detsen, dit Tri Ralpachen, le chevelu, sont en effet, comme le dalaï-lama, des émanations de Chenrézig, le bodhisattva de la Compassion. Dans les premières heures de la naissance de l'enfant, des corbeaux sont venus se percher sur le toit de sa maison natale, et leurs croassements ont résonné comme de longs bavardages. Puis, ils se sont envolés pour revenir le lendemain matin et ce manège a duré une dizaine de jours. Malgré cette protection divine, apportée par les corbeaux, étroitement liés aux dalaï-lamas et à

Mahakala, le bodhisattva de la sagesse, le moral des habitants de la vallée de Chongyé n'a pas cessé de baisser. Avant la naissance de l'enfant, l'hiver a été si rude que l'accès à la vallée en avait été rendu impossible ; après sa naissance, c'est la pluie qui n'a plus cessé de tomber, et des tempêtes de grêle ont détruit les récoltes. La famine menace et les réserves des monastères de la région sont vides.

Qui est cet enfant-réincarné ? Il s'appelle Künga Nyingpo et il est né en 1617, l'année de la disparition du quatrième dalaï-lama. Son père, Dudul Rabten, d'obédience nyingmapa, a épousé le bouddhisme réformé de l'école Gelug. Sa mère suit, elle, les enseignements de l'école Jonang, du nom du monastère de Jomo Nang, dans la région du Tsang. Connus pour leurs pratiques du Tantra du Kalachakra, les jonangpas sont encore très influents dans les années 1620 et son fondateur, Taranatha [56], n'est autre que le tuteur du garçonnet : c'est lui qui, à sa naissance, lui a donné le nom de Künga Nyingpo. Quelques semaines plus tard, en 1618, Dudul Rabten est arrêté pour avoir tenté de renverser Karma Tenkyong Wangpo [57], le roi du Tsang, qui sème la terreur dans le Tibet central et qui s'est fait le protecteur des Bonnets rouges contre les Bonnets jaunes : il mourra en 1626 à Samdruptsé, dans une geôle de la forteresse royale, sans jamais avoir revu son fils.

En 1622, c'est donc bien Lobsang Choekyi Gyaltzen qui va présider les cérémonies de la tonsure de Künga Nyingpo, un garçonnet de cinq ans, et faire de lui le cinquième dalaï-lama sous le nom de Ngawang Lobsang Gyatso.

Devenu à son tour tuteur de l'enfant, il va l'accompagner tout au long de sa formation et de ses études, lui enseignant la philosophie du Dharma et le tronc commun du bouddhisme tibétain, sans faire l'impasse sur la logique, la culture, l'art, le sanscrit, la langue tibétaine. L'enfant apprend aussi la musique, le théâtre, la métrique, la stylistique, l'astrologie et la médecine. Seize longues années d'études fort complexes, un interminable apprentissage intellectuel, avec des matières incontournables : la perfection de la sagesse, *prajnaparamita*^[*] ; la philosophie de la Voie du Milieu, *madhyamika*^[*] ; le canon de la discipline monastique, *vinaya*^[*] ; la métaphysique, *abidharma*^[*] ; la logique et l'épistémologie, *pramana*^[*] ... Et ce n'est pas tout. Lobsang Choekyi Gyaltzen lui délivre aussi les spécificités et les secrets des autres lignées [58]. Enfin, il y a l'incontournable Tantra du Kalachakra, lequel appartient au groupe du tantra mère, l'Anuttara Yoga, littéralement *l'insurmontable tantra*, considéré en effet comme tel. Le cinquième dalaï-lama a autour de lui de grands spécialistes : son

premier tuteur Taranatha, fondateur de l'école Jonang ; et son nouveau tuteur, Lobsang Choekyi Gyaltzen, *khenpo*[*], c'est-à-dire abbé de Tashilhunpo. Ces enseignements du Kalachakra, comme tous les autres tantras, qui sont les enseignements et les écrits établissant le fondement du bouddhisme vajrayana, Tenzin Gyatso nous les résume ainsi : « Dans la vie quotidienne, nous sommes absorbés par toutes sortes de préoccupations et le temps passe, pour nous, inexorablement, que nos actions soient bonnes ou mauvaises. Notre existence s'écoule ainsi comme un flux continu sans que l'on puisse revenir en arrière ; chaque instant y est unique. Aussi le meilleur moyen de le vivre intensément est-il d'en devenir conscient. Pour cela, il nous faut faire un retour sur nous-mêmes, examiner notre attitude mentale, comprendre les mécanismes de notre esprit. Et c'est en le connaissant davantage que l'on découvre le moyen de l'affiner. Progressivement, on met au jour les moteurs qui nous poussent à agir, ainsi que les moyens de modifier son comportement, de le transformer, de l'améliorer... Il faut prendre ces enseignements comme des outils permettant la transformation et l'amélioration de l'être. Grâce à eux, il devient possible de remodeler l'esprit dans un sens plus positif, un peu comme si on l'avait mis en pièces pour l'observer, en comprendre les

mécanismes profonds, et au besoin les modifier [59]. »

Pour le Tibet, un chef d'Etat...

La guerre Imijn, de 1592 à 1598, qui oppose la Corée de la dynastie Choson [60] à son suzerain l'Empire de Chine au Japon, les provocations de la flotte japonaise sur les cités côtières durant le XVIIe siècle et les interminables guerres avec les Mongols ont fini par déstabiliser les empereurs de la dynastie Ming, qui vont finalement être renversés par la dynastie Qing ou mandchoue [61]. Enfin, de l'inaccessible plateau tibétain descendent des bandes entières de brigands, qui s'en prennent aux villes chinoises se trouvant sur leur chemin. Souvent soutenus par les tribus mongoles de l'Amdo et du Kham, les derniers empereurs Ming ont beaucoup de mal à les empêcher de pousser plus avant leurs incursions dans la Chine du Sud...

Gushri Khan [62] est à l'époque l'homme fort de la Mongolie occidentale. En 1630, le prince des Qoshots, l'une des quatre tribus principales des Oirats, a supplanté les Mongols Tümeds. On se souvient qu'en 1578, Altan Khan avait donné le titre de dalaï-lama à Gyalwa Sonam Gyatso et, depuis des relations très étroites ont existé entre les dalaï-lamas, les autres dignitaires des Bonnets jaunes et

certains princes mongols, tandis que d'autres soutenaient les Bonnets rouges. Gushri Khan s'est à son tour rapproché des Bonnets jaunes et, à leur demande, il s'oppose à Ligdan Khan, l'incontournable chef des Mongols Chogtus, dont les troupes soutiennent Karma Tenkyong Wangpo, roi du Tsang et protecteur du dixième karmapa Choying Dordjé [63].

Persuadé qu'il peut en finir définitivement avec le roi du Tsang et le karmapa, Gushri Khan décide, durant l'hiver 1640, de lancer ses hordes contre le royaume de Béri où les bönpos continuent à mener la vie dure aux bouddhistes. La guerre est partout, en Chine dans le Yunnan, région où les karmapas resteront très influents jusqu'en 1641 – c'est dans le petit royaume de Jang, dans le Yunnan justement, que le karmapa Choying Dordjé va s'exiler –, jusqu'au Kham, où le maître Kagyu va errer une trentaine d'années durant. Yunnan et Kham occupés, trente mille guerriers mongols traversent l'est tibétain et entreprennent une marche forcée jusqu'aux portes de Lhassa.

Dans ce chaos, le dalaï-lama, d'abord perplexe, va conserver une certaine neutralité. Tel ne sera pas le cas de Sonam Chöphel, le maître à penser de l'insurrection. Pris au piège, le roi du Tsang cherche son salut dans une fuite sans issue. Le danger ne lui saute aux yeux que lorsque les hordes de Gushri

Khan atteignent les portes de Shigatsé. Karma Tnenkyong Wangpo se rend. Le Tsang conquis, avec Gyantsé pour nouvelle capitale, un autre danger se met à planer sur le Tibet : et si Gushri Khan cherchait purement et simplement à annexer le pays ? Sur ce point capital, les avis divergent.

Conscient de la situation, Sonam Chöphel en parle au dalaï-lama. Ngawang Lobsang Gyatso se retire dans son ermitage pour méditer : la réponse lui viendra des divinités du panthéon bouddhiste. Le temps presse, en effet. L'émissaire, qui quitte Drepung, est chargé d'une mission essentielle : faire accepter par le Grand Khan la requête du dalaï-lama Ngawang Lobsang Gyatso, qui entend visiter les territoires nouvellement conquis dans le Tsang.

Gushri Khan accède à la demande. En 1642, alors que l'aube n'est pas encore levée, le dalaï-lama, flanqué de Sonam Chöphel et de quelques dignitaires, toutes écoles confondues, marche, sous escorte de plusieurs centaines d'hommes en tenue d'apparat, sur Tashilhunpo, où l'attend le chef mongol.

Dans le temple du monastère gelugpa, au cours d'une cérémonie religieuse particulièrement émouvante, Gushri Kahn remet les clés du Tibet au jeune lama de vingt-cinq ans : le cinquième dalaï-lama Ngawang Lobsang Gyatso devient le premier chef d'État de la nation tibétaine depuis la

disparition de la dynastie royale Yarlung.

Dalaï-lama et panchen-lama

Le titre de *panchen* est tiré des premières syllabes du mot sanskrit *pandita*, qui veut dire *érudit*, et de l'adjectif tibétain *chenpo*, qui signifie *grand*. Comme pour les dalaï-lamas, ses trois incarnations précédentes reçoivent rétrospectivement le même titre : le premier panchen-lama est Khedrup Gelek Pelsang [64] ; le deuxième panchen-lama, Sonam Chöklang [65] ; le troisième panchen-lama, Ensa Lobsang Töndrup [66] ; et, enfin, Lobsang Choekyi Gyaltsen, premier porteur du titre et abbé du monastère de Tashilhunpo depuis 1650, devient tout naturellement le quatrième panchen-lama, en même temps qu'une des plus hautes autorités spirituelles du Tibet.

C'est à Shigatsé que Guendun Drub a fondé, en 1447, le monastère de Tashilhunpo, dont il est devenu le premier abbé. Bien des années plus tard, entre la fin du XVIe et le début du XVIIe siècle, c'est Lobsang Choekyi Gyaltsen qui jouera un rôle prépondérant dans la formation spirituelle et l'ascension politique du cinquième dalaï-lama.

Les deux hommes ont l'un pour l'autre une grande estime, Ngawang Lobsang Gyatso

considérant l'abbé, plus âgé que lui, comme son tuteur[67]. Homme d'une très grande érudition, Lobsang Choekyi Gyaltsen a déjà ordonné le quatrième dalaï-lama Yönten Gyatso, le seul de la lignée d'origine mongole.

Lorsque, à l'âge de trente et un ans, il a été élevé au siège abbatial de Tashilhunpo, il avait composé vingt-trois magnifiques tableaux en satin brodé, de nombreuses tapisseries – des *thankas* – des statuettes en cuivre et en terre cuite. De quoi doter richement les monastères les plus démunis, notamment dans la région du lac Kokonor dans l'Amdo, de meubles et d'objets sacrés les plus divers.

Dans l'Histoire du Tibet, les dalaï-lamas et les panchen-lamas sont aussi inséparables que le Soleil et la Lune. Si le panchen-lama meurt, il appartient au dalaï-lama de rechercher et de désigner son successeur. Et, par la force des choses, si le dalaï-lama meurt, il appartient au panchen-lama de désigner le prochain dalaï-lama [68].

En 1642, le premier chef d'État dalaï-lama s'appelle donc Ngawang Lobsang Gyatso. Pour les Tibétains, il est le Grand Cinquième. Un an plus tard, le dalaï-lama et le panchen-lama instaurent la première forme constitutionnelle du pays et font de Lhasa la capitale théocratique du Tibet.

Ce gouvernement, le *Gaden Phodrang*, va

traverser plusieurs siècles jusqu'en 1959, date de la fuite du quatorzième dalaï-lama, aujourd'hui en exil à Dharamsala, dans l'État indien de l'Himachal Pradesh.

3

La théocratie des dalaï-lamas

Au pouvoir depuis 1642, le cinquième dalaï-lama Ngawang Lobsang Gyatso sera le maître absolu d'une nouvelle ère. Possédant droit de vie et de mort sur tous ses sujets, protégeant et dirigeant la nation, d'essence divine, il veillera à la morale des Tibétains – le bouddhisme ayant été imposé comme religion d'Etat en 779 sous le règne de Trisong Detsen.

Le Tibet du XVIIe siècle – 2,5 millions de kilomètres carrés – est alors composé par les trois grandes régions que sont l'Ü- Tsang – dont une grande partie a été intégrée à l'actuelle région autonome –, l'Amdo – c'est-à-dire les provinces chinoises du Qinghai et du Gansu – et le Kham, éclaté entre les provinces du Sichuan, du Yunnan et de la région dite autonome, qui ne dépasse guère 1,2 million de kilomètres carrés.

Ce Tibet-là comptait six millions d'habitants [69].

Des clans, des frères jurés, des serfs et des

esclaves...

La société tibétaine, très hiérarchisée, n'a guère évolué depuis le VII^e siècle. A l'intérieur des deux cents clans familiaux, qui ne représentent que 5 % de la population, c'est l'indivision qui prime, dont les règles générales ont été fixées aux temps lointains des rois.

Les mariages, arrangés, sont souvent le trait d'union entre les membres de clans différents. Les Tibétains pratiquent l'exogamie sur sept générations et prohibent l'inceste. Pourtant, lorsqu'un père, un oncle ou un frère meurt, il épouse la belle-mère, la tante ou la belle-sœur, et le mariage d'un père épousant sa bru est habituel. Pour la survie économique des clans et des familles, on rencontre trois formes de mariage au Tibet : la polygamie chez l'aristocratie, la noblesse et les riches marchands ; la polyandrie chez les agriculteurs, les éleveurs, les sédentaires, les semi-nomades ; enfin, la plus récente, la monogamie [70].

Les clans forment l'*élite* de la société tibétaine, à charge pour eux de fournir les fonctionnaires de l'État et les officiers de l'armée. En guise de rémunération, les nominés reçoivent des domaines et ont droit de vie et de mort sur les populations qui y habitent. Le système est héréditaire, aussi longtemps que le clan peut donner un fils à l'État ;

en cas d'impossibilité se négocie le mariage d'une des filles du clan, son époux prenant alors le nom patronymique de sa nouvelle famille.

Des familles relativement riches, qui sont appelées *mi-sèr*^[*], et d'autres souvent très pauvres, que l'on nomme *duchung*^[*], *petite maison* ou *petite fumée*, forment la grosse majorité de la population tibétaine. Les premiers ont une identité légale, un lien de dépendance héréditaire à un domaine ou à un monastère : c'est le servage du Moyen Âge. Lorsqu'une famille *mi-sèr* possède plus de dix unités de terres, de superficie variable, elle en abandonne systématiquement une au monastère. Quant aux *duchung*, qui représentent un bon quart de la population, on peut les comparer pour certains à des ouvriers itinérants portant le statut de *bail humain*. Les autres sont fixés au domaine dont ils dépendent : ils peuvent louer une parcelle de terre, ne payent pas de taxe, mais c'est loin d'être une règle générale ; tout dépend du seigneur ou du monastère du clan ou de la famille qui les dirige.

Une autre partie de la population tibétaine est esclave : ce sont les *nangzan*^[*]. Ces derniers appartiennent aux domaines, aux monastères et aux aristocrates. Le plus souvent, ce sont des enfants enlevés à leurs parents, comme cela se fait régulièrement dans le nord-ouest du Tibet. Les *nangzan* représentaient moins de 5 % de la

population, mais, les statistiques n'existant pas, il est difficile de les chiffrer avec exactitude.

Il n'y avait pas d'évolution possible pour ces esclaves du Toit du monde, leur statut étant héréditaire. Les Tibétains offraient des esclaves pour repeupler les régions dévastées par des guerres fratricides ; ils en offraient aussi pour payer tribut. Vivant du troc de denrées, thé, sel contre viande, beurre contre fromage ou de métaux précieux, or, argent, cuivre... ils échangeaient enfin volontiers des esclaves contre des marchandises[71].

Une dernière partie de la population était considérée comme paria, des Tibétains exerçant des métiers jugés indignes par la religion : porteurs de cadavres, bouchers, forgerons. Méprisés, ils vivent à l'écart et leur statut est, lui aussi, héréditaire.

Sous le règne du cinquième dalaï-lama, plus de 80 % de la population tibétaine était illettrée [72].

Et dans les monastères...

Depuis que le Tibet est une théocratie, les monastères sont indissociables de la vie politique, économique et sociale du pays. C'est au monastère que l'on apprend à lire et à écrire. Or, depuis qu'il est au pouvoir, le cinquième dalaï-lama s'attache à réorganiser les hiérarchies religieuses. Chaque monastère possède son propre règlement, rédigé

sous forme de charte. La population monacale est subdivisée en *lecteurs*[*] et *non-lecteurs*[*] : les premiers suivent le cursus normal de la formation monastique et certains deviendront des érudits et des *tulkus*[*] (ce sont souvent les mêmes) ; les autres sont chargés de la lecture et de la récitation des mantras et s'occupent du bon fonctionnement du monastère : ce sont, en réalité, des hommes à tout faire. Enfin, chaque monastère a ses moines guerriers : les *dobdos*[*] pratiquent le *Sengueï Ngaro*[*] ou *Rugissement du Lion*, un art martial secret redécouvert au XVe siècle, dont les origines remontent aux temps lointains du royaume légendaire de Shambhala.

On le comprend, devenir moine au Tibet, comme devenir prêtre ou missionnaire dans les monarchies chrétiennes du XVIIe siècle, est un privilège : si confier le deuxième fils de la famille est presque une obligation dans le cadre du régime des corvées, donner un fils au monastère permet d'acquérir des mérites pour une meilleure renaissance. L'enfant n'a aucun pouvoir de contester ce choix. Ses parents décident de son sort en fonction des conditions matérielles ou des promesses faites à une divinité du panthéon bouddhique ; ce peut être également pour s'acquitter d'une dette ou d'un impôt.

Ganden, Drepung, Sera, Kumbum et Tashilhunpo constituent, sous le règne de Ngawang Lobsang

Gyatso, les principaux monastères des Bonnets jaunes, dont sont issus les dalaï-lamas et les panchen-lamas. De ces sites dépend une multitude de petits monastères quasi autonomes : les *collèges*[*]. Chacune de ces structures se subdivise, à son tour en plusieurs *khamtsen*[*], des sous-résidences comprenant les chambrées, les cellules individuelles des moines et les demeures des aristocrates monastiques. Gérant leurs propres domaines, leurs propres ressources, ces derniers exercent une influence considérable sur le monastère, dont ils occupent le plus souvent les postes-clefs. Les moines se rattachent à tel ou tel établissement du fait de leur inscription à un collège. La discipline y est plus ou moins sévère. Mais gare à celui qui enfreint les règles ! En cas de faute grave, c'est le servage garanti[73].

Rituels et sacrifices humains

À la fin du Xe siècle et au début du XIe siècle, avec la disparition de la dynastie royale des Yarlung, on s'inquiète de l'effervescence qui secoue le Toit du monde et nombreux sont les princes et chefs de clans à penser que le Dharma, l'enseignement du Bouddha, y vit ses derniers instants. Ce ne sera finalement pas le cas. Le bouddhisme continue à se propager au Tibet. Trois grandes écoles de pensée

finissent par s'imposer, essentiellement dans le Tibet central, depuis Lhasa jusqu'au lac Kokonor, dans l'Amdo. Avec elles, surgit une multitude de sous-ordres ou de sous-lignées.

Chacune de ces écoles, qu'elle soit nyingmapa, sakyapa ou kagyupa, a introduit dans ses enseignements des différences venues souvent des traductions du sanscrit en tibétain, dont la langue, d'origine tibéto-birmane, est apparue au VIIe siècle sous le règne de Songtsen Gampo en même temps que l'encre et le papier : à base d'écorce de *shogping*[*], il résiste à toute agression d'insectes et à l'humidité et servira jusqu'au XXe siècle, puisque le treizième dalaï-lama l'utilisera pour imprimer les billets de banque et les timbres-poste.

C'est encore au XIe siècle qu'apparaît une autre école du bouddhisme tibétain, à Dergué, dans le Kham. *Dzogchen*[*], ou la *Grande Perfection*, est née de la transmission directe de Sakyamuni, le Bouddha historique, au premier maître *dzogchenpa*[*], Garab Dordjé, puis de celui-ci à son premier disciple, et ainsi de suite, jusqu'à Padmasambhava, introducteur du bouddhisme au Tibet, que les Tibétains appellent Guru Rinpoché et considèrent comme le deuxième Bouddha après Sakyamuni. Ces enseignements furent également transmis aux traducteurs de Padmasambhava, dont Vairocana, exilé au Sinkiang : expulsé de la province

chinoise, c'est lui qui va fonder le monastère de Dergué et en faire le siège abbatial du Dzogchen.

Étrange Tibet... Au XI^e siècle, des lamas, fervents adeptes du *tantrisme* [*], se sont pourtant faits brigands et, déferlant sur les villes frontalières de la Chine de la dynastie Song [74], attaquent les caravanes de la route de la soie, pillent, violent et tuent. Mais ce n'est pas tout. Ces lamas, fervents adeptes du Dharma, pratiquent des meurtres rituels, à la suite desquels ils mangent certaines parties du corps de leurs victimes en les mélangeant à de la tsampa [75]. Dans son livre, *L'initiation de Kalachakra*, Alexander Berzin explique que l'on peut désigner le mot *tantra* comme un « courant à caractère infini et continu. En tant que tel, il opère sur trois plans : en tant que base, voie et résultat (ou fruit). Comme base, le courant infini et continu signifie l'esprit humain, et plus précisément son niveau très subtil, c'est-à-dire la *claire lumière* [*] primordiale, qui subsiste de vie en vie, (...) comparable à un poste de radio dont on supposera qu'il puisse fonctionner sans interruption à travers le temps. Le fait de changer de longueur d'ondes, ou de fréquence, n'affecte en rien le fonctionnement de base du poste ». La pratique du tantrisme est très complexe, et nombre d'Occidentaux le simplifient et s'imaginent que le « tantra fait accéder ses adeptes à un monde de magie, de sexualité exotique et de

pouvoirs stupéfiants [76] ». La constitution progressive de la théocratie des dalaï-lamas a bel et bien aussi été souillée, à différentes époques [77], par la barbarie des hommes...

Tortures, meurtres et empoisonnements

Le cinquième dalaï-lama va s'atteler à des réformes telles que le rassemblement des féodaux sous son autorité unique, le développement du commerce, ce qui va permettre à des colons mongols, népalais, chinois de s'installer sur le territoire tibétain, et interdire, en vain, les rites sacrificiels – humains et animaux. Pas facile de donner au pays une véritable assise politique ! Plus difficile encore est de trouver le juste équilibre dans le système politico-religieux. À peine installé au Potala et devenu le premier chef d'État dalaï-lama du Tibet, voici que disparaît son partisan le plus fidèle : Gushri Khan meurt en 1655. Puis, en 1656, c'est son régent laïc, le desi Sonam Choephel. Il sera remplacé aussitôt par Trinley Gyatso, qui décède à son tour en 1688. L'année 1662 voit encore la mort du quatrième panchen-lama Lobsang Choekyi Gyaltsen. Rappelons qu'il est le premier porteur du titre et, subtilités tibétaines, le dalaï-lama est tantôt le tuteur et maître spirituel du nouveau panchen-lama, tantôt disciple ; il incombe donc à Ngawang

Lobsang Gyatso, de son vivant, de trouver la réincarnation du panchen-lama décédé. C'est en 1664 que le cinquième dalai-lama reconnâtra Lobsang Yeshé comme cinquième panchen-lama, et qu'il le formera.

Maintenant que la nation tibétaine existe, il lui faut aussi une justice. C'est seulement en 1679 qu'est édicté un *Code en 13 articles* sur la base d'un autre document en seize points établis, quelques années plus tôt, par le roi du Tsang Karma Tenkyong Wangpo. Les sanctions vont des simples compensations financières à l'esclavage, en passant par les bastonnades et les tortures : rupture du talon d'Achille, énucléation, amputation du pied ou de la main, jusqu'à la peine de mort.

Le *Code en 13 articles tibétain* n'a rien à envier au Code des Qing, qui fixe la législation civile et la procédure criminelle dans la Chine mandchoue, sous le règne de l'empereur Kangxi. Ici, les litiges civils, dès lors qu'il n'y a pas de fonctionnaire d'État au village, se règlent généralement par arbitrage des villageois. Le recours au magistrat du district est rare, par peur du personnage lui-même et des frais encourus. De plus, un mauvais procès aboutit inévitablement à la punition du plaignant. Parmi les châtiments, la *cangue*^[*], version chinoise du carcan.

La Chine des Mandchous est également familière de la peine de mort, prononcée exclusivement par

l'empereur...

4

La mort cachée du cinquième dalaï-lama

Février 1682. Le cinquième dalaï-lama souffre d'un léger refroidissement, mais il accepte de présider la Môm lam Chenmo, la Grande Prière, et les rituels collectifs qui accompagnent cette fête religieuse instaurée en 1409 par Tsongkhapa, le fondateur de l'École gelugpa, et célébrée dans les quinze jours suivant le nouvel an tibétain. Le lossar est l'occasion pour tous les Tibétains de faire un grand ménage. Les maisons sont nettoyées de fond en comble, les temples aussi. C'est pour chacun le moment de changer les brocarts qui habillent les divinités. En cette fin de février, en observant le Potala et surtout les appartements du dernier étage, c'est avec soulagement que les Tibétains se rendent aux cérémonies : le dalaï-lama est là, les rideaux de soie dorée battent au vent, la vigueur de son souffle est un heureux présage pour cette année nouvelle... Alors, suivant la coutume, les Tibétains se sont levés

aux aurores, se sont lavés les cheveux et habillés de vêtements neufs pour participer à la cérémonie de *tashi delek* [*], durant laquelle on se salue et on échange des *khatas* [*], des écharpes de soie. Par sa seule présence, le dalaï-lama rassure, car d'inquiétantes rumeurs sur son état de santé courent alors la capitale.

Quelques semaines plus tard, l'absence du souverain tibétain est toutefois remarquée par les moines de Namgyal, son monastère privé, à une transmission du Tantra du Kalachakra. Sangyé Gyatso préside ces trois journées d'enseignement. Afin d'apaiser leurs inquiétudes, le régent affirme que le dalaï-lama ne souffre d'aucun mal, mais qu'il est entré en retraite pour une très longue durée. Hélas ! La vérité est tout autre. L'état de santé de Ngawang Lobsang Gyatso s'est soudain dégradé, il a perdu l'appétit, arpenne sa chambre, le souffle court, et connaît des quintes de toux. Ses quatre médecins, de l'institut de Chakpori, diagnostiquent le mal qui ne l'a jamais quitté depuis sa plus tendre enfance et décident de lui administrer des pilules précieuses.

Le lendemain, sur le coup de dix heures, après s'être longuement entretenu avec le régent, le dalaï-lama tombe dans l'inconscience et gère lui-même sa fin de vie : il est en *samadhi*, c'est-à-dire en absorption méditative. Cette technique va lui permettre de projeter sa conscience hors du

chakra^[*] coronal – le centre d'énergie qui correspond au sommet de son crâne –, et, guidé par les lamas de son monastère, de choisir l'instant précis de son ultime respiration afin d'effectuer ce transfert de conscience. Dès lors, ni l'espace ni le temps ne compteront plus pour lui, puisque le souverain tibétain sera libéré de son aspect physique... Pour le dalaï-lama et les autres bodhisattvas, ce transfert s'effectue toujours par le sommet du crâne, mais, pour les autres hommes, il peut se faire par les orifices inférieurs : ils risquent alors de renaître dans un autre monde que celui des humains, parmi les six que compose le samsara, le cycle sans fin des existences, dans lequel ils renaîtront jusqu'au moment de leur totale libération. Rappelons que seule une renaissance dans le monde des hommes permet d'accéder à la libération.

Nyawang Lobsang Gyatso, nous venons de le voir, est entré en samadhi, en absorption méditative, par la méditation, dont les mantras sont un support. Celle-ci comprend deux grandes étapes préliminaires : la pensée, la réflexion, la concentration forment la première ; l'Éveil ou les visions, la seconde. La spontanéité dans la méditation s'acquiert avec la pratique ; elle réclame une parfaite maîtrise de l'esprit. La visualisation n'est pas quelque chose d'exceptionnel en soi. Vous croisez sur votre chemin une personne que vous

n'avez jamais rencontrée auparavant. Le soir, vous y repensez. Si vous vous concentrez, vous allez visualiser une ombre, plus ou moins distincte au début ; mais, si vous poussez plus loin votre concentration, son visage vous apparaîtra, net, précis, comme si elle se tenait en face de vous. Avec de la pratique, vous pouvez aller très loin, jusqu'à faire aller votre esprit là où vous le voulez, dans le monde des enfers ou visiter un mort parmi vos proches. Une nuit, un moine appartenant à l'institut de Dialectique bouddhique de Dharamsala, vécut un moment étonnant mais pas si rare chez les bouddhistes tibétains. Alors qu'il avait beaucoup de mal à trouver le sommeil, il sentit, sur le coup de trois heures du matin, que son maître, un lama de haut rang, prenait possession de son esprit, l'invitant à vivre plusieurs étapes très différentes dans son rêve. Dans la journée, le maître avait parlé à son disciple des souffrances vécues dans les enfers, et, cette nuit-là, il l'entraîna avec lui pour voir ce qu'il s'y passait... Au cours de la première étape, le moine vécut un moment agréable : il se laissait bercer par la magnificence des espaces qu'il traversait, des jardins qu'il visitait, il s'étonnait de l'extrême gentillesse des êtres rencontrés en chemin. C'est au début de la seconde étape que tout a basculé. Plongé dans une incompréhension totale, le voici confronté à des gens qui répondaient à des reproches par des

insultes, puis qui en venaient aux mains ; bref, des altercations violentes auxquelles apparemment le moine n'était guère habitué. Ultime étape de son rêve : des rapaces volaient autour de lui, dans un ciel obscur. Ce n'étaient pas des aigles. Ces volatiles étaient plus énormes encore. Battements d'ailes soudains, cris perçants, griffes largement ouvertes, les voici qui piquaient tout droit vers des formes qui ressemblaient à des humains, et, de leurs becs en acier, déchiquetaient des chairs sanguinolentes. Que de souffrances ! D'autant qu'au fur et à mesure qu'ils les arrachaient, les lambeaux de chair repoussaient [78]... Un maître bouddhiste peut donc méditer au gré des événements et improviser ainsi que le ferait un virtuose avec son instrument de musique. *Om Mani Padme Hum* et tous les autres mantras sont sans effet pour un non-initié, s'ils ne sont pas prononcés d'une certaine manière, précise et particulière. Ils lui servent de support pour maintenir son attention et purifier son esprit. C'est ce qui arrive à Ngawang Lobsang Gyatso, le Grand Cinquième.

La mort comme initiation

La mort chez les Tibétains n'est donc pas une fin en soi. Et les dignitaires qui entourent le souverain tibétain savent qu'un cycle est en train de s'achever

et qu'un autre va bientôt commencer. Les dignitaires de son monastère se tiennent tous à son chevet pour lui lire le *Bardo Thödol*, une coutume qui va l'accompagner dans chacune des étapes de sa fin de vie. Dans son commentaire du *Livre des Morts tibétain*, Cari Gustav Jung [79] confirme cette nécessité incontournable dans l'accompagnement des mourants chez les bouddhistes tibétains : « Il est judicieux, écrit-il, d'expliquer au défunt, en tout premier lieu, la primauté de l'âme, car la vie se charge de vous expliquer tout le reste, plutôt que cela. Dans la vie, nous subissons une quantité de contraintes qui se bousculent de telle sorte que l'on ne trouve plus le temps – en face de toutes ces *données* – de se demander qui les a au fond *données*. C'est de ces données que se libère le défunt, et l'enseignement a pour but d'appuyer sa libération. Si nous nous mettons nous-mêmes à la place du défunt, nous tirons autant de profit de l'enseignement, en apprenant dès le premier paragraphe que le donateur de toutes ces *données* nous habite nous-mêmes – vérité que l'on ne sait *jamais*, malgré toute son évidence dans les choses les plus grandes comme dans les plus petites, alors qu'il serait si souvent utile, voire indispensable, de la connaître. (...) L'enseignement du Thödol vise lui aussi à rappeler au défunt les expériences initiatiques ou les

enseignements du gourou, car au fond l'enseignement n'est rien d'autre qu'une *initiation du défunt* à la vie *bardo*^[*], de même que l'initiation des vivants n'est rien d'autre qu'une préparation à l'au-delà : il en est ainsi, du moins, dans tous les Mystères d'Égypte et d'Éleusis. Or, dans l'initiation des vivants, l'*au-delà* n'est point en premier lieu un au-delà de la mort, mais une conversion de l'esprit et donc un au-delà psychologique, en termes chrétiens : une *délivrance* des liens du monde et des péchés. La délivrance est une séparation et une libération d'un état antérieur d'obscurité et d'inconscience pour accéder à un état d'illumination, de détachement, de victoire et de triomphe sur les *données* [80]. »

Le Gyü-zhi [81] et le Tantra du Kalachakra, qui comprend les enseignements de la médecine et de l'astrologie, évoquent de très nombreux signes selon que la mort est plus ou moins proche. Voici ce qui se passe chez le cinquième dalaï-lama – et c'est ce qui se passe chez tous les humains au seuil de la mort : quand les poumons se dégradent, les narines se dilatent et une sorte d'écume apparaît dans le nez. Quand le cœur s'affaiblit, la langue noircit, sa partie médiane s'assèche, se rétracte, et la personne a de plus en plus de mal à parler. Le dysfonctionnement de la rate produit un affaissement de la lèvre inférieure, tandis que la lèvre supérieure se

retrousse. L'air passe normalement par le follicule pilo-sébacé, et, si ce n'est plus le cas, le visage devient alors couleur cendre et s'assèche ; la personne exhale un air froid. Les textes mentionnent aussi la perte de la chaleur corporelle : le corps est froid à l'extérieur et fiévreux à l'intérieur, comme lorsque l'on frissonne sous l'empire d'une forte fièvre ; l'inverse se produit également chez certaines personnes, comme là, chez le dalaï-lama : elles ont froid à l'intérieur du corps et chaud à l'extérieur.

Un vivant bien mort

Quand Ngawang Lobsang Gyatso s'éteint, le tonnerre roule dans le ciel sombre. À cinq heures du matin environ, par un froid de 20° au-dessous de zéro, un groupe de douze moines, crâne rasé, coiffés d'un bonnet jaune, chaussés de bottes en étoffes de trois couleurs, blanche, rouge et verte, la tige de la botte retenue au-dessous du genou par des jarretières bariolées, vêtus d'une robe safranée serrée à la taille par une longue ceinture en laine jaune et d'un gilet jaune sans manches, les deux bras et une partie des épaules nues, quittent Namgyal pour les appartements du dernier étage du Potala. C'est le début d'un plan machiavélique fomenté par le régent, et, pendant qu'une dizaine de lamas

poursuivent la lecture du *Livre des Morts* tibétain, tout se met en place pour le plus étonnant des subterfuges de l'histoire des dalaï-lamas, un habile stratagème pour cacher, le plus longtemps possible, la mort du souverain tibétain [82].

Le régent, Sangyé Gyatso [83], s'est longuement attardé au chevet du souverain tibétain après que sa mort a été constatée par les lamas médecins du Chakpori. Ngawang Lobsang Gyatso est resté encore en samadhi pendant près de cinq jours : cet état se manifeste par une certaine chaleur au niveau du cœur qui empêche la putréfaction du corps. Dès la fin du samadhi, deux lamas ont entrepris sa momification : le corps a alors été placé dans un récipient empli de sel, procédé qui active le drainage de tout le liquide, puis ils ont versé très méticuleusement une dose de mercure dans sa bouche, technique qui permet de nettoyer les organes internes. Une fois le corps totalement asséché, les lamas ont recouvert le dalaï-lama, assis en position du méditant, de bandages sur lesquels ils ont appliqué une fine couche d'or. C'est avec une certaine frénésie que l'opération s'achève enfin, sous le roulement de *Om Mani Padme Hum*, car les moines savent qu'un nouveau cycle a commencé [84]...

Le sosie...

L'année 1682 est terrible et celle à venir ne s'annonce pas meilleure. Il y a d'abord eu cette succession de tempêtes, qui ont accompagné la longue période du nouvel an tibétain et ce tonnerre qui ne termine jamais, comme des roulements de tambour accompagnant les chants funèbres. Le jour même de lossar, des corneilles blanches sont venues se poser sur le toit du Potala et, malgré des ciels d'orage, elles y sont restées toute la journée. Sans oublier ces chiens qui aboient, une... deux... cinq... six fois. Que de mauvais présages, généralement annonciateurs de mort.

Les Lhassapas s'inquiètent, marchent le nez levé vers les derniers étages de la résidence de leur souverain. Car les rumeurs persistent, en dépit des dénégations des lamas de Namgyal disant avoir passé avec Kundun les derniers jours ayant précédé son entrée en retraite, pour au moins trois ans. C'est à n'y plus rien comprendre !

Depuis longtemps déjà, le régent a en fait élaboré un scénario lentement mis en place afin de conserver les pleins pouvoirs après la mort du Cinquième. Il y a d'abord eu la promenade avec le dalaï-lama sur les berges de la Khyi-chu, le jour de son soixantième anniversaire, cinq ans avant sa mort. Le souverain adorait participer aux piqueniques organisés en son honneur. Les drapeaux à

prières battaient au gré des vents. Les célébrations avaient commencé par des offrandes d'encens de genévrier. Le kashag, le gouvernement et le régent lui avaient offert des pilules de longue vie et souhaité de rester longtemps encore parmi eux. Les pèlerins et le tout Lhassa se bousculaient. Des tentes avaient été dressées à cinq kilomètres de la porte sud de Lhassa, en bordure de la rivière. Les offrandes, les traditionnels échanges de khatas durèrent plus de quatre heures, danses et chants se prolongèrent... Alors que la fête battait son plein, Sangyé Gyatso sentit une tension inhabituelle sous la tente où se trouvait le dalaï-lama. En l'observant, il surprit un léger frémissement sur sa peau. Le froid, peut-être... Le régent ordonna le retour au Potala dès cinq heures de l'après-midi. Le cortège s'ébranla bientôt, au rythme des roulements de tambours, de hautbois et de flûtes... Des lignes à la craie avaient été tracées sur les bords du chemin emprunté par le Grand Cinquième. Tous les vingt ou trente pas, des encensoirs répandaient une odeur apaisante. D'un côté, les Lhassapas, de l'autre les moines formaient une haie d'honneur. À l'entrée du Potala, le cortège s'arrêta. Le dalaï-lama descendit de son palanquin, protégé par un immense parasol doré. C'est là que le régent remarqua pour la toute première fois un moine du monastère de Namgyal, qui ressemblait trait pour trait à son maître et souverain, si ce

n'était ses yeux ronds et perçants. Sangyé se prit à sourire et s'enquit de son nom : le moine s'appelait Terab et portait bien la cinquantaine. Il ne savait pas qu'il serait bientôt l'élément clef d'un terrible stratagème.

Quelques jours avant les célébrations du nouvel an tibétain de 1682, Terab était là, assis dans le temple principal de Namgyal, à l'intérieur du Potala. Ce matin-là avait commencé, pour lui et les autres moines du monastère, par des offrandes aux différentes divinités... Le régent se tenait à quelques pas et suivait chacun de ses gestes. Le calme de Terab pouvait rappeler l'implacable sérénité du Grand Cinquième. La période de deuil tirait à sa fin. Sangyé devait agir et s'apprêtait à dire à Terab ce qu'il adviendrait bientôt de lui, mais il s'en abstint, se promettant de le faire aussitôt que les circonstances s'y prêteraient... après consultation des oracles d'État, du lama-astrologue de Namgyal, des dignitaires religieux des Bonnets jaunes et, bien sûr, du cinquième panchen-lama.

Et puis le jour arrive et Terab joue le rôle du Grand Cinquième. Du jamais vu dans l'histoire du Tibet ! Dans les appartements supérieurs du Potala, le vieux moine tente de vaincre l'angoisse qui le tenaille. Des images défilent devant ses yeux : son enfance dans le Tsang, ses parents qui avaient quitté ce monde depuis longtemps, son adolescence à

Drepung, puis son intégration au monastère de Namgyal... Images imprécises de souvenirs surgissant de l'abîme de sa mémoire, mêlés à des instantanés de vie du Grand Cinquième pour essayer de se rappeler là un de ses gestes, ici une de ses attitudes... S'il interprète au mieux son rôle, ses yeux ne parviendront à cacher, à une personne avertie, l'énorme supercherie qui consiste à dissimuler le plus longtemps possible la mort du souverain. Pour éviter tout soupçon, lors de ses courts déplacements entre ses appartements privés et son lieu de retraite, on l'affuble d'une visière rabattue grossièrement sur son visage [85]. Les repas lui sont servis comme du vivant du dalaï-lama, accompagnés des rituels et des prières habituels. Comme le souverain est censé être en retraite, un lama a été chargé de disposer sur le trône du Lion – d'une hauteur de deux mètres environ, de forme carrée et de bois doré, soutenu par huit lions sculptés dans le bois – sa robe de cérémonie dans la salle d'audience du Potala. Là, les *ambans*[*], commissaires mandchous envoyés par l'empereur Kangxi, l'aristocratie tibétaine et les dignitaires des autres lignées du bouddhisme, peuvent constater que Ngawang Lobsang Gyatso est bel en bien en retraite, et, que le protocole suit les règles strictes de cet éloignement aussi soudain qu'imprévisible.

En apparence, rien n'a changé. À l'heure et aux

jours habituels, le régent continue à gérer les affaires de l'État. En 1690, la partie blanche du Potala étant pratiquement achevée, il ordonne l'extension des travaux à la partie rouge de la résidence des dalaï-lamas. Sangyé Gyatso maintient le monastère de Namgyal et les services administratifs du gouvernement dans le palais et décrète la construction de mausolées pour abriter les corps des souverains tibétains décédés et celle du tombeau du cinquième dalaï-lama Ngawang Lobsang Gyatso.

Pour les principaux dignitaires religieux des Bonnets jaunes, le régent répond aux vœux du Grand Cinquième, qui lui aurait demandé de retarder au maximum l'annonce de sa disparition afin de maintenir le pouvoir entre les mains des gelugpas et de préparer, dans le plus grand secret, la venue du sixième dalaï-lama. La réalité est moins reluisante. Sangyé Gyatso s'est, en fait, emparé du pouvoir aussitôt la mort du souverain tibétain et mène, depuis, les affaires d'une poigne de fer, rétablissant la peine de mort et les mutilations, abolies par le dalaï-lama [86].

La justice au nom du Dharma, tel est le principe qui est invoqué. Les codes juridiques en vigueur ont tous une origine lamaïque. Les jugements sont prononcés par les juges et s'inspirent de la Loi du Bouddha. La procédure d'instruction se déroule en trois temps, au cours desquels l'accusé est fouetté à

trois reprises avec trois fouets différents, lors de sa présentation, puis de son interrogatoire et enfin durant la prononciation de la sentence. À Lhassa, cette procédure se déroule sur la place publique. Les juges y mettent en scène l'idée du karma pour orienter son réquisitoire sur la recherche des causes de la faute commise – vies antérieures, naissances difficiles, pauvreté... – et de ses conséquences présentes et futures... Le verdict final – mutilations, énucléations, émasculations, peines de mort, coups de fouet... – devra amener l'accusé à mieux appliquer le Dharma dans cette vie comme dans les prochaines.

Terab s'avère excellent dans son rôle de sosie. Mais le Tibet se radicalise sous la coupe de Sangyé Gyatso. Et si les nouvelles lois, les décrets délivrés au nom du Dharma portent tous les sceaux de cire rouge du dalaï-lama, comme si le souverain avait décidé du durcissement soudain de sa politique, rien n'est vrai. Comme le régent menace de faire assassiner ou d'empoisonner quiconque briserait le silence, la tension est extrême à l'intérieur du Potala.

Reste que le secret de la mort cachée du Grand Cinquième tient...

Une étrange situation...

Jusqu'à l'époque où s'en mêle Kangxi, le premier grand empereur mandchou de la dynastie Qing. Un homme à poigne qui, s'il a reçu autrefois une éducation typiquement mandchoue, ne renie pas pour autant les influences bouddhiques chères à son père, l'empereur Shunzhi [87].

Or en 1683, il entreprendra deux voyages en Mandchourie pour aller se recueillir sur les tombes de ses ancêtres. Cette année-là, il conquiert l'île de Taïwan, et, toujours en 1683, il se rend pour la première fois à Nankin et y rencontre le cinquième panchen-lama, porteur d'un message de Sangyé Gyatso, régent et fils de sang du souverain tibétain, qui l'informe de la retraite du dalaï-lama. Pour autant, peu à peu, il a des doutes tant la rumeur enfle : « Le dalaï-lama serait mort depuis longtemps ; un sosie tiendrait sa place. » Aussi envoie-t-il plusieurs ambassades à Lhasa. Ses ambans sont toujours revenus, victimes d'infortunes diverses et auteurs de comptes-rendus troublants. L'empereur écoute et lit leurs rapports. Si rien ni personne ne parvient à percer la supercherie élaborée par Sangyé Gyatso, lui-même pressent une entourloupe.

Il devient quasiment obsédé par la question tibétaine. Surtout lorsque le régent et son gouvernement soutiennent Galdan, le khan dzoungare en lutte ouverte contre les Qoshots du lac

Kokonor, les Chakhars et les Khalkhas. Rappelons qu'au XVII^e siècle, Altan Khan, petit-fils de Dayan Khan et roi des Tümeds, a donné le nom à la lignée des dalaï-lamas, tandis que les Mongols se convertissaient au bouddhisme tibétain. Quand, en 1644, les Mandchous renversèrent la dynastie chinoise des Ming et fondèrent la dynastie des Qing, les Mongols méridionaux se sont trouvés rattachés à l'Empire de Chine : vivant dans ce qu'on appelle la Mongolie intérieure, ils ne retrouveront jamais leur indépendance. Or, Galdan, qui est un puissant chef dzoungare, rêve de reconstituer le vaste empire mongol d'antan. Ce qui n'est pas pour plaire à l'empereur mandchou, devenu en 1691 grand khan des tribus mongoles !

Et puis, le 22 avril 1697, Kangxi découvre le pot aux roses. Une délégation de dignitaires religieux tibétains, des Bonnets jaunes et des princes dzoungares lui dévoilent le terrible secret : le cinquième dalaï-lama Ngawang Lobsang Gyatso est mort en 1682 ; un moine du monastère de Namgyal, nommé Terab, a servi de sosie ; et, depuis quinze ans, Sangyé Gyatso a usurpé le pouvoir.

Une histoire rocambolesque, une supercherie de haut vol, à la suite de laquelle Kangxi va tenter d'imposer l'Empire Qing sur le Toit du monde, car, plus que jamais, l'empereur mandchou considère le Tibet comme le vassal de la Chine. Eternel

leitmotiv ! La vassalité du Tibet à la Chine et à ses empereurs... La question reviendra inlassablement au fil de leur Histoire commune.

5

Kama-sutra au Potala

Lhasa, entre 1682 et 1697.

Avec la disparition de Ngawang Lobsang Gyatso, la pérennité de la lignée des dalaï-lamas repose sur le régent et sur le cinquième panchen-lama. La période de deuil à peine achevée, une première réunion se tient autour de Sangyé Gyatso et de Lobsang Yeshé dans le temple de Namgyal, à l'intérieur du Potala, dans le but d'évoquer la renaissance du souverain tibétain. Y participent les trois oracles d'État, un des oracles du Panchen-lama et les principaux religieux gelugpas.

Les mêmes dignitaires se retrouvent à Lhasa, un matin d'avril de 1683 : le régent demande à Lobsang Yeshé de se rendre au lac des Visions. Malgré la mort cachée du souverain tibétain, les recherches de sa réincarnation se poursuivent. Mais rien n'indique pour l'heure que le dalaï-lama est déjà revenu.

Il est de retour...

C'est pure folie que de s'aventurer si près des berges par une nuit de pleine lune. La tempête secoue la montagne, le vent mugit. Début mai 1683, le Panchen-lama s'est installé au monastère de Chökorgyal. Le 22, Lobsang Yeshé, accompagné par dix lamas de son monastère, entreprend une série de rituels quand, soudain, le lac se met à parler. Des scènes apparaissent. Indéchiffrables d'abord, elles prennent peu à peu la forme de mandalas, qui se forment, se déforment... D'autres signes s'ajoutent : les eaux déferlantes découvrent le mont Kailash [88] ; et ce *AH...* oui, c'est bien la lettre suprême, de plus en plus présente dans les visions et les interprétations qu'il en fait. Le visage du Grand Cinquième lui apparaît dans un tumulte assourdissant : Ngawang Lobsang Gyatso sourit en lui indiquant l'ouest du Tibet d'un léger mouvement de la tête...

Autres métamorphoses, autres visions, cette fois dans le ciel, où le vent bourrasque et transforme les nuages : une femme sort d'une maison ; jeune, belle, elle porte une ravissante coiffe multicolore et lui présente son nouveau-né.

Nouveau vacarme, juste au-dessus des eaux qui se cristallisent, avant de devenir laiteuses. Un enfant pleure... Son visage apparaît, de plus en plus net. S'approchant du panchen-lama, il lui murmure à l'oreille : « Je serai bientôt auprès de toi... et nous

irons ensemble dans mon palais. »

Le panchen-lama médite toujours. Il est le seul à avoir vécu ces visions, qu'il retranscrit soigneusement sur un parchemin, avant de le sceller de son sceau aux armes de Tashilhunpo.

À Lhasa, le document est ouvert en présence du régent et les signes sont interprétés une première fois : le *AH*, nous l'avons vu, est le signe d'une réincarnation ; l'enfant est protégé par les divinités du mont Kaikash ; la coiffe est d'origine monba, une région des Indes aux confins de la frontière bhoutanaise, dans l'actuel Arunachal Pradesh.

C'est à Tashilhunpo que le cinquième panchen-lama se voit confirmer une dernière fois les visions. Ses trois oracles et le conseil des khenpos, les abbés qu'il consulte pour chaque décision importante le concernant ou liée à la vie de son monastère, s'accordent sur un même point : l'urgence de se mettre en route, à la recherche de l'enfant réincarné.

Sur ordre du régent, plusieurs groupes de recherches ont déjà quitté Lhasa. De Tashilhunpo, partent trois autres délégations : deux ont pour mission de sillonner l'ouest du pays et de repérer les candidats à la succession du Grand Cinquième ; la troisième franchit la frontière et se dirige tout droit vers le pays monba, qu'elle atteint au printemps 1684.

C'est ce groupe conduit par un des khenpos de Tashilhunpo qui finit par trouver l'enfant. Son père, Tashi Tenzin, et sa mère, Tsewang Lhamo, ont des origines tibétaines. Ils sont bouddhistes de l'ancienne école Nyingma et leur clan s'avère très influent dans la vallée du Mœun.

Pour permettre au panchen-lama et au régent de saisir l'importance de cette rencontre, le lama a pris le soin de noter le moindre détail de la vie des parents du petit garçon, né au mois de mars 1682, l'année de la disparition du cinquième dalai-lama. Tashi Tsering et Tsewang Lhamo ont fait des confidences sur la naissance de leur fils, racontant leurs rêves, les corbeaux battant des ailes, le halo si particulier de l'arc-en-ciel, et l'insistance de l'enfant à rejoindre son palais-résidence... Cependant, ces éléments ne sauraient suffire pour faire de lui un successeur : il y a une centaine d'autres candidats ! Mais ceux-ci seront très vite écartés.

Un matin de septembre 1684, bien avant l'aube, le garçonnet de deux ans et ses parents sont transportés à Tsöna, un des monastères gelugpas les plus proches de Tawang. Ses attitudes, l'attention que les lamas de Tashilhunpo lui portent, tout semble indiquer qu'il est un tulku important, mais de là à deviner ce qu'il adviendra de lui...

Ainsi que le veut la constitution tibétaine élaborée par le Grand Cinquième et le quatrième panchen-

lama, Lobsang Yeshé va devenir le tuteur de l'enfant de Tawang. Le cinquième panchen-lama le rencontre à plusieurs reprises entre 1685 et 1690, afin d'entreprendre son éducation et sa formation. Un problème majeur demeure : son intronisation. Aucune cérémonie n'a été fixée par le régent et il n'est pas question d'amener l'enfant à Lhasa. Voici le Tibet avec deux secrets jalousement gardés : la disparition du cinquième dalaï-lama et la présence à Tsona de son successeur. Le temps passe et, en 1697, enfin, les événements se bousculent... Toujours sur ordre de Sangyé Gyatso, l'enfant de Tawang, âgé désormais de quinze ans, est transporté avec toute sa famille vers Nankartsé, à une centaine de kilomètres de Lhasa. Le panchen-lama l'y attend.

En mars, le régent annonce une double nouvelle : la disparition du Grand Cinquième et la découverte de sa réincarnation. Le sixième dalaï-lama se voit ordonné par le cinquième panchen-lama, qui lui a donné le nom de Lobsang Rigdzin Tsangyang Gyatso.

Une autre cérémonie, plus officielle, se déroule au mois de septembre 1697, à Nyethang, près de Lhasa. La tente de Paon en satin jaune a été dressée. Elle n'avait plus été utilisée depuis 1622 et l'intronisation du Grand Cinquième. Le régent est là, entouré des dignitaires religieux et laïcs des

principaux monastères gelugpas. Les autres écoles du bouddhisme tibétain sont présentes. Les délégations étrangères se pressent, les Mongols mais aussi les ambans. L'interrègne s'achève.

À la fin du mois, le sixième dalaï-lama Rigdzin Tsangyang Gyatso a fini par rejoindre Lhassa. Le jeune souverain de quinze ans peut dès lors s'installer dans le Potala, dont les travaux sont achevés depuis 1693, il y a quatre ans déjà : les *appartements d'en haut*, c'est-à-dire tout le dernier étage, sont désormais réservés aux dalaï-lamas ; les *appartements d'en bas*, l'avant-dernier étage, aux régents. Cette coutume perdurera jusqu'en 1959 et la fuite du quatorzième dalaï-lama.

Initiations sexuelles

À Tsöna d'abord, au monastère de Drepung ensuite, le panchen-lama enseigne au sixième dalaï-lama la philosophie du Dharma et les premières pratiques du Kalachakra, d'après les commentaires de Tsongkhapa, fondateur des Bonnets jaunes. Cette transmission, commune aux quatre écoles majeures du bouddhisme tibétain, contient plusieurs interdits comme de se moquer de son maître ou de ses condisciples tantriques, de renoncer à la *bodhicitta*[*], *l'esprit d'éveil*, de se railler des femmes ou encore de dévoiler les secrets du

Kalachakra [89]...

Mais à peine le dalaï-lama est-il installé au Potala qu'un scandale éclate : l'adolescent est amoureux de la fille d'un aristocrate tibétain et lui écrit des poèmes.

*Des hautes montagnes de l'est
La lune neuve s'est levée
De cette femme pas encore femme
Le visage me hante [90]...*

Si ses poèmes comptent parmi les plus beaux de la littérature tibétaine, ce n'est pas l'attitude attendue du sixième dalaï-lama. Celui-ci s'est pourtant déjà distingué par sa passion pour l'écriture et la poésie, ayant confié au cinquième panchen-lama les préférer à la politique. L'ennui, c'est que là son cœur est pris. Pendant des jours, des semaines, il espère. Assis en tailleur, à même le tapis devant l'autel, il tente de se réfugier dans la méditation pour oublier, seul, mais se désespère. L'épaisseur des murs ne permet à aucun bruit de l'extérieur de venir troubler sa prière, or la religion ne l'intéresse guère... contrairement aux choses de l'amour.

Cette fois, c'est à une fille de Shol, le village à flanc du Potala, qu'il adresse ce poème :

Ô mon amour, mon cœur s'en va
À la pensée d'avoir pu t'épouser ;
Tu serais à mon bras, tel le joyau prisé
Que découvre l'océan au creux de ses draps [91]

...

Une étrange impression flotte alors dans le palais. Car le dalaï-lama, qui suit les enseignements du Dharma tantôt avec le panchen-lama, tantôt avec les lamas de Namgyal ou de Drepung, se montre de plus en plus réticent aux études monastiques. Seuls les rites sexuels du Tantra de Kalachakra retiennent son attention. Commencées à l'âge de quatorze ans, ses premières initiations se sont faites avec des fillettes de dix ans : jusqu'à leurs vingt ans, elles sont considérées porteuses d'énergies positives.

Victor et Victoria Trimondi expliquent dans *Der Schatten des Dalai-Lama, L'Ombre du dalaï-lama*, que « dans le Vajrayana, la sexualité est l'événement sur lequel tout est basé. Ici, la rencontre entre les deux sexes est élevée à la hauteur d'une véritable obsession, non pas pour son intérêt propre, mais plutôt pour accomplir quelque chose d'autre, quelque chose de supérieur dans le schéma tantrique des choses [92] ». Ils ajoutent : « Le sexe est considéré comme la *prima materia*, la substance primale brute qui est utilisée par les partenaires sexuels pour en extraire le *pur esprit*,

de même que l'alcool fort peut être extrait des grappes de raisin. Pour cette raison, le maître tantrique est convaincu non seulement que la sexualité contient les secrets de l'humanité, mais qu'elle fournit aussi le moyen par lequel on peut atteindre la divinité. » Les Trimondi précisent en outre que « plus le sexe est *hot*, plus le rituel tantrique devient efficace. Dans le *Candamaharosana Tantra* par exemple, l'amant avale avec une avidité joyeuse le liquide qui suinte du vagin et de l'anus de l'amante et goûte sans nausée ses excréments, son mucus nasal et les restes de nourriture qu'elle a vomis sur le plancher. Le spectre complet des déviations sexuelles est présent, même si c'est sous la forme de rite [93]. »

Par ces initiations tantriques, la sexualité se transforme donc en puissance temporelle et spirituelle. Des pratiques secrètes qui ont été délivrées au sixième dalaï-lama et qui se perpétuent de nos jours aux degrés les plus élevés de l'usage du Kalachakra dans les monastères du bouddhisme tibétain. Ainsi, « une seule femme participe aux étapes initiatiques 8 à 11 du Tantra du Kalachakra, mais dans les 12 à 15, dix femmes s'impliquent dans le rite aux côtés du maître. L'élève se doit même d'offrir des femmes à son gourou, et les laïcs qui veulent être initiés d'amener leurs mères, sœurs, leur épouse, filles ou tantes... Les moines ayant reçu

la consécration ou les novices ont le droit d'utiliser des femmes de diverses castes qui ne sont pas parentes. Dans le rite secret lui-même, les participants font des expériences avec les semences masculines et féminines (sperme et menstruation) [94] ».

À l'occasion d'une initiation du Tantra du Kalachakra à Barcelone, en 1994, le dalaï-lama expliqua un peu plus ces coutumes : « Puisque l'orgasme est un état où l'expérience de la claire lumière apparaît naturellement et peut être utilisée, les textes des tantras font référence à de nombreuses pratiques méditatives concernant l'union. Il est important de connaître le contexte de ces pratiques et ce qu'elles présupposent. Tout d'abord, un adepte du tantra de la classe supérieure doit être bien ancré dans les fondements de la voie. Il est donc censé avoir une aspiration sincère à se libérer du cycle des existences. Il faut pour cela qu'il ait profondément ressenti la nature de la souffrance, éprouvant répulsion et dégoût pour des émotions aussi négatives que la haine, l'attachement, l'avidité. Par conséquent, cette union sexuelle ne doit pas être considérée comme un accouplement ordinaire, car le pratiquant tantrique ne doit ressentir que rejet pour ce genre d'émotions dont il a déjà pleinement éprouvé la nature destructive et perverse. Toutefois, ayant reconnu le potentiel et l'énergie

contenus dans ces émotions, il les utilise dans un but plus positif et plus élevé : faire apparaître l'esprit de claire lumière [95]. »

La crise

Le dalaï-lama s'est levé à quatre heures du matin, comme chaque jour. Il a consacré deux heures à la méditation et trois autres heures à sa passion de l'écriture. Nous sommes en 1702 et Rigdzin Tsangyang Gyatso a tout juste dix-neuf ans. Son premier amour l'a quitté mais, depuis, le dalaï-lama multiplie les aventures avec les courtisanes et serveuses des tavernes. C'est de retour dans ses appartements qu'il écrit de petites pièces de théâtre, déclamées les soirs de beuveries ci et là dans Lhassa, et des poèmes :

*Son sourire brillait
Pour la foule de la taverne
Mais du coin des yeux
Elle ne parlait d'amour que pour moi [96].*

Ce matin de printemps, le souverain tibétain mange avec appétit une soupe de *momos*[*] – des raviolis de légumes et de mouton –, des fruits et des galettes. Il consacre ensuite presque tout l'après-midi à de joyeuses séances de tir à l'arc avec ses

amis, sur un terrain situé derrière le Potala. De retour dans ses appartements, il lit la vie et l'œuvre de Drukpa Kunley, le fou tibétain, dont chacun ici connaît la légende... Kunley est au beau milieu de nulle part, occupé à faire vœu de compassion envers les êtres humains, quand il se réfugie dans une grotte pour dormir. Au milieu de la nuit, le feu s'est éteint et près du foyer un démon rôde. « — Qui es-tu donc pour te permettre de parler ainsi de compassion ? — Je m'appelle Drukpa... Drukpa Kunley. — Et qu'as-tu de si particulier ? — Hélas, répond le fou, je n'ai rien d'autre que ceci... » Silencieux et solennel, Kunley lui montre son pénis : il est dur comme l'acier. Le démon l'observe, l'étudie, se gausse : « — Quelle étrange chose ! Il a une tête comme un œuf, un tronc comme un poisson, une racine comme le groin d'un porc... » Quelque peu déstabilisé, le démon poursuit : « — À quoi sert cette chose ? — Cette chose, comme tu dis si bien, c'est mon Foudre de Sagesse Flamboyant. Et il me permet ceci... » Drukpa Kunley s'approche du démon et lui assène un coup de pénis à lui éclater les dents. Le démon s'enfuit en hurlant. Le lendemain, le voici qui revient à la rencontre du Tibétain. Tout est différent : ses mots, son attitude ne surprennent guère Kunley, qui sourit ironiquement lorsque le démon promet de se mettre au service de tous les bouddhas pour porter la compassion aux voyageurs

qu'il rencontrera dans les montagnes. Une légende qui ne peut que plaire à un sixième dalaï-lama très porté sur la chose.

Ce soir-là, comme tous les soirs, le dalaï-lama troque sa robe monacale pour des habits civils de soie et de brocart. Quelques minutes plus tard, il pénètre dans une petite maison de Shol, à flanc de la Colline rouge, laquelle abrite une taverne à bière où il est connu sous le nom de Chelpo Dangzang Wangpo, le *débauché*.

Le souverain repère immédiatement le régent Sangyé Gyatso, devenu, au fil des semaines et des mois, son compagnon de débauches nocturnes. Cette nuit encore sera longue et il n'est pas rare alors de voir le dalaï-lama interpréter une de ses pièces de théâtre ou de parodier les Trois Refuges que sont le Bouddha, le Dharma et la sangha, c'est-à-dire l'Enseignant, l'enseigné et la communauté, avec un texte que l'on attribue à Drukpa Kunley :

Je prends refuge dans le pénis assagi du vieillard, desséché à la racine, renversé comme un arbre mort.

Je prends refuge dans le vagin flasque de la vieille femme, délabré, impénétrable, comme une éponge.

Je prends refuge dans le Foudre viril du jeune tigre, fièrement dressé, indifférent à la mort ;

Je prends refuge dans le Lotus de la jeune fille, la remplissant de vagues déferlantes de félicité, et la délivrant de toute honte et inhibition [97]...

Coup de théâtre logique : cette année-là, Rigdzin Tsangyang Gyatso refuse sa pleine ordination et déclare vouloir rester laïc : c'est le premier et le dernier dalaï-lama à agir de la sorte.

Kangxi et le débauché

Maintenant que Galdan est mort et qu'avec lui a disparu l'idée d'un vaste empire mongol à la Gengis Khan, la Chine mandchoue de l'empereur Kangxi s'en trouve renforcée avec l'annexion du Turkestan oriental, des territoires conquis autrefois par Galdan, dont il va faire le Xianjiang, et avec l'instauration d'une sorte de protectorat sur la Mongolie intérieure, où il installe des garnisons mandchoues.

Reste à s'occuper du Tibet, repaire de brigands, et de sa capitale, Lhassa, qui vit toujours sous la coupe du régent Sangyé Gyatso. On le sait, Kangxi ne l'apprécie guère. Non seulement il lui reproche d'avoir soutenu Galdan Khan, le chef des Dzoungares, mais encore d'avoir caché la mort du cinquième dalaï-lama et la présence de son successeur pour pouvoir régner seul sur le Tibet. Or,

voici que lui sont parvenues à l'oreille les frasques du sixième dalaï-lama. Certes, Rigdzin Tsangyang Gyatso ne représente pas de danger immédiat, mais ce qui l'irrite, c'est que Sangyé Gyatso favorise les débauches du jeune souverain afin de garder les pleins pouvoirs. Aussi Kangxi attend-il la première occasion pour se débarrasser du régent et lui choisir un successeur.

Depuis le début des années 1700, les Qoshots, alliés de la Chine mandchoue, occupent le Kham. Or, le chef Qoshot – Lhabsang, un petit-fils de Gushri Khan –, qui a déjà échappé à deux tentatives d'empoisonnement fomentées par Sangyé Gyatso, n'attend qu'un mot de l'empereur pour lever ses hordes et marcher sur Lhasa. En 1705, l'ordre tombe. Lhabsang Khan occupe bientôt Lhasa et tue le régent. Le sixième dalaï-lama ne lui oppose, de son côté, aucune résistance. Il est destitué le 27 juin 1706 et placé en résidence surveillée au monastère de Drepung. En remplacement, le chef des Qoshots impose son fils naturel, lama médecin au Chakpori.

À Pékin, Kangxi applaudit des deux mains et fait de Lhabsang le nouveau roi du Tibet, titre en vigueur depuis que Gushri Khan, le grand-père du chef qoshot, avait imposé le cinquième dalaï-lama comme chef temporel.

Fin octobre 1706, Kangxi ordonne le transfert du sixième dalaï-lama en Chine. C'est depuis le lac

Gunganor, au sud du Kokonor, dans l'Amdo tibétain que Rigdzin Tsangyang Gyatso écrit ce dernier poème qui fera office de testament :

Ô vous rassemblés ici !

Écoutez la chanson triste que je veux vous chanter.

*Moi qui voyage loin de mon pays de neige,
Et vous qui êtes nés dans cette terre lointaine,
Nous voilà face à face en ce jour d'auspices,
Et les clefs des hautes castes se saluant l'un
l'autre Se sont rencontrés en ce jour merveilleux.*

*Bien que j'aie laissé ma patrie derrière moi,
Tout augure bien du succès de grands desseins.*

Profondément en moi, trois fois naît le souci...

Dans mon cœur enfermés, trois regrets aussi

[\[98\]](#)...

Quelques jours plus tard, le 14 novembre, le sixième dalaï-lama sera assassiné. Sur ordre de Kangxi ? Rien ne permet de l'affirmer aujourd'hui...

6

Les incarnations de Chenrézig et les Fils du Ciel

Il existe une vieille tradition tibétaine qui est de construire les monastères et les forteresses des rois sur le sommet des collines, jusqu'à les rendre presque inaccessibles. Ce choix n'est pas anodin. Les Tibétains considèrent, en effet, les montagnes comme les demeures des divinités. Rien d'étonnant non plus que le cinquième dalaï-lama ait choisi de bâtir son palais sur le Marpori et sa Colline Rouge et sur les ruines du palais-forteresse des rois mythiques du Tibet puisque les trois rois du Dharma et le cinquième dalaï-lama sont des émanations humaines de Chenrézig [99], le protecteur du Tibet.

Le Potala, c'est le *Palais du Sommet*, c'est aussi le nom donné à la demeure céleste de Chenrézig. En recréant le lien divin avec les rois du Dharma, le cinquième dalaï-lama va faire du Potala le centre névralgique de la vie politique et religieuse du Tibet, souvent aux dépens des monastères liés à l'histoire

originelle des Bonnets jaunes. Le palais résidence surplombe Lhassa et comporte deux parties : la blanche, construite du vivant du Grand Cinquième, et la rouge, ajoutée en 1693 par le régent Sangyé Gyatso. Le Potala renferme les quartiers d'habitations, les bureaux, le séminaire et l'imprimerie, et, plus tard, les mausolées des dalaï-lamas.

La génuflexion du dalaï-lama face à l'empereur Shunzhi

Le XVIIe siècle sino-tibétain et le règne du cinquième dalaï-lama Ngawang Lobsang Gyatso auront parfaitement illustré les premières difficultés politiques entre Tibet et Chine, aussi nous faut-il revenir un instant sur cette ère. Si les religieux du Toit du monde n'ont jamais cessé d'entretenir des liens particuliers avec les empereurs de Chine, quelles que fussent leurs dynasties, il s'agissait alors de relations d'individu à individu et non de relations entre États. Or, lors de l'accession au pouvoir du cinquième dalaï-lama, ces relations vont cependant se maintenir dans les premières années. Car, à peine le chef temporel du Tibet est-il installé au pouvoir par Gushri Khan, que l'on assiste, en Chine, à l'effondrement de la dynastie Ming et à l'avènement de la dynastie mandchoue des Qing.

Non sans rechigner, le premier empereur Qing, Shunzhi [100], acceptera donc de reconnaître l'autorité politique du dalaï-lama, en rappelant avec insistance qu'il a, lui, reçu un mandat du Ciel... Shunzhi, comme ses prédécesseurs et tous ses successeurs, est en effet considéré comme le *Fils du Ciel*. Pour en comprendre toute la signification, il faut remonter à la très lointaine époque des Zhou [101] et au *Yi fīng*, le *Livre des mutations*, qui occupe une place fondamentale dans l'histoire de la pensée chinoise. Voici l'explication qu'en donne Louis Frédéric : « La dualité cosmique, celle du Yin[*] et du Yang[*], polarités complémentaires de signes contraires, y dirige toutes les forces de l'univers. Le Ciel, considéré comme un élément mâle, s'y accouple avec la Terre, élément femelle, de manière à engendrer les forces qui régiront la destinée des créatures. Il s'ensuit que l'empereur, père de la nation, est considéré comme le *Fils du Ciel* (*Tianzi*) et son intermédiaire direct gérant l'État. Cet être quasi divin, placé au sommet hiérarchique des hommes est, de droit divin ou presque, le plus haut des fonctionnaires, l'organisateur suprême de l'économie, le chef de l'administration et le guide de la pensée chinoise. Le mandat qu'il est censé avoir reçu du Ciel, le *Tianming*[*], et que le Ciel peut lui retirer en cas de malversation ou de tyrannie, lui confère un droit absolu sur toutes choses ici-bas

[102]. »

Shunzhi adresse une première invitation au dalaï-lama durant l'hiver 1644. Une deuxième suit, en 1648 ; et une troisième, en 1649. Le dalaï-lama accepte enfin de quitter Lhassa pour la Chine. Quand il atteint la province de Ningxia, une escorte de trois mille cavaliers de l'armée impériale, chargée de sa sécurité, l'attend. De son côté, Shunzhi entreprend un voyage de quatre jours à sa rencontre et parcourt quatre-vingts kilomètres jusqu'à Chenlou. Nous sommes en 1652, trois ans se sont déjà écoulés. Une autre rencontre aura lieu à Pékin, en 1653 : le dalaï-lama va s'installer dans le *Temple jaune*, un palais construit en son honneur.

Cependant, rien n'est simple, et ne le sera jamais entre le dalaï-lama et l'empereur mandchou. Ngawang Lobsang Gyatso refuse de se prosterner jusqu'à terre devant Shunzhi, parce qu'il entend traiter d'égal à égal avec l'empereur du Céleste Empire. Il ne concède qu'une simple gémissement respectueuse. Le scandale éclate, quand se repose l'inévitable question de la vassalité du Tibet envers la Chine. L'empereur campe sur ses positions, le dalaï-lama aussi.

Dans un livre écrit sous le règne de Kangxi, le missionnaire Louis Le Comte – qui constitua le noyau fondateur de la mission [103] jésuite française en Chine avec Jean de Fontaney, Joachim Bouvet,

Jean-François Gerbillon, Guy Tachard et Claude de Visdelou – décrit les subtilités de ce mandat, qui vaut à l'empereur d'être le Fils du Ciel et l'Unique Maître du Monde. « Les grands de la cour, les princes du sang, ses propres frères se courbent jusqu'à terre, non seulement en sa présence, mais encore devant son trône. Et il y a des jours réglés chaque semaine ou chaque mois pour les assemblées des seigneurs qui se rendent dans une des cours du palais pour reconnaître, par des prosternations profondes, l'autorité de ce prince, quoiqu'il n'y soit pas en personne. Dès qu'il est malade, surtout si la maladie est dangereuse, le palais est plein de mandarins de tous les ordres qui passent le jour et la nuit à genoux au milieu d'une vaste cour, pour lui marquer leur douleur et pour demander au Ciel sa guérison. La pluie, la neige, le froid, les incommodités particulières ne sont pas des raisons pour s'en dispenser. Et tandis que l'empereur souffre, ou qu'il est en danger, ses sujets ne doivent pas s'apercevoir qu'il y ait pour eux autre chose à craindre en ce monde que sa perte. Cette profonde vénération est encore fondée sur l'intérêt que chacun a de lui faire sa cour. Dès qu'il a été proclamé empereur, toute l'autorité de l'Empire est réunie en sa personne, et il devient l'arbitre unique de la bonne ou mauvaise fortune de tous ses sujets [\[104\]](#)

... »

Réincarnations sous influences

Le Grand Cinquième au XVIIe siècle, le septième dalaï-lama au XVIIIe siècle, puis les treizième et quatorzième dalaï-lamas au XXe siècle seront considérés comme les bâtisseurs de la théocratie tibétaine. Les autres n'ont guère influé sur le cours des événements.

Le septième dalaï-lama, homme d'ouverture et œcuméniste, entreprend des réformes de fond, sous le regard bienveillant de l'empereur mandchou, très lié aux deux maîtres gelugas et surtout au sixième panchen-lama Palden Yeshé [105] : en 1713, il lui décerne le titre prestigieux de *panchen erdeni*^[*] et lui offre en même temps un magnifique sceau en or. Il est essentiel de rappeler que Lobsang Yeshé avait été ordonné par le cinquième dalaï-lama, avait intronisé le sixième dalaï-lama et s'apprêtait à en faire autant avec le septième. Kangxi souhaitait le recevoir dans la capitale de son empire, mais le maître de Tashilhunpo refusa d'entreprendre un si long voyage, sous prétexte qu'il risquerait d'attraper la petite vérole en chemin.

L'attribution des titres, courante dans la Chine et le Tibet de l'époque, ne doit rien au hasard. Chinois et Tibétains en sont friands. Ainsi, pour affirmer son autorité sur le Toit du monde, Yongzheng distribue

les titres de noblesse avec largesse. Et, pour la première fois, le père du dalaï-lama reçoit celui de *kung*^[*], ce qui équivaut à un duc en Occident.

En 1735, le retour du septième dalaï-lama au Potala coïncide avec la disparition de Yongzheng [\[106\]](#) et son remplacement par Qianlong [\[107\]](#). Le cinquième panchen-lama participe à son intronisation. Deux ans plus tard, Lobsang Yeshé meurt. Son successeur, le sixième panchen-lama Palden Yeshé [\[108\]](#), sera intronisé par le septième dalaï-lama, qui sera son tuteur et formateur.

Les années qui suivent s'avèrent difficiles pour le Tibet. La Chine mandchoue continue à priver le dalaï-lama de ses prérogatives politiques, au seul bénéfice de Pholanay Sonam Topgyal [\[109\]](#), le nouvel homme fort du Tibet. Et, pour marquer sa confiance, en 1740, Qianlong lui donne le titre de prince de second rang, acte symbolique que le Fils du Ciel accorde seulement aux grands féodaux d'une province chinoise, et qui, sournoisement, fait du Tibet le vassal de la Chine, tant que Pholanay sera régent et Premier ministre. Lorsque ce dernier meurt, en 1747, l'empereur investit son fils cadet, Gyurmé Namgyal, du même titre et rang.

Le nouveau régent promet de poursuivre la politique de son père, assure Pékin de sa fidélité, mais s'adoube avec les Mongols dzoungares pour briser la tutelle du Céleste Empire devenue trop

pesante. Le complot est découvert et l'ère des querelles et des guerres fratricides reprend. Gyurmé Nangyal est assassiné, le 13 novembre 1750, par les ambans, Fu Qing et La Fouten, qui, attrapés, se suicident pour échapper à la lapidation.

Quelques semaines plus tard, après avoir présidé au lossar de 1751, le septième dalaï-lama décide d'entrer en politique et d'assumer, enfin, son statut de chef d'État de la nation tibétaine : il a quarante-trois ans.

Le printemps 1751 est lourd de sens pour le peuple tibétain. Qianlong a ordonné la mise à mort des instigateurs du décès de ses deux ambans. Après avoir désigné deux nouveaux fonctionnaires pour le représenter à Lhassa, l'empereur remet cependant l'autorité politique entre les mains du dalaï-lama.

Les Tibétains aiment faire étalage de ces marques de distinction et conserveront cette tradition... jusqu'au début du XXe siècle. Le treizième dalaï-lama estimera alors que derrière cette avalanche de titres se cache sournoisement l'expression d'une subordination politique au Céleste Empire. Les réformes du Septième concerneront également les réincarnations. Il faut quelquefois plusieurs années pour trouver un enfant-réincarné, et il en faut de très nombreuses pour le former et l'amener à sa majorité... s'il n'est pas assassiné avant. Depuis que

les dalaï-lamas sont les chefs temporels du Tibet, depuis le règne du Grand Cinquième, le pays a presque toujours vécu sous régence. Seuls les cinquième, septième, treizième et quatorzième dalaï-lamas ont eu le temps d'appliquer leur politique. Les autres seront assassinés ou empoisonnés. Ainsi, au XIXe siècle, en pleine guerre des régences, le neuvième dalaï-lama meurt à l'âge de neuf ans ; le dixième dalaï-lama, mort à vingt et un ans, connaîtra seulement trois ans de pleins pouvoirs, la Constitution tibétaine prévoyant que le dalaï-lama doit avoir dix-huit ans pour régner sur son pays. Le onzième dalaï-lama mourra l'année de ses dix-huit ans et le douzième dalaï-lama, l'année de ses dix-neuf ans. Une fois les dalaï-lamas éliminés, le pouvoir reste aux mains des Bonnets jaunes et des clans qui les soutiennent. À peine le septième dalaï-lama disparu, le 22 mars 1757, à l'âge de quarante-neuf ans, les hauts dignitaires gelugpas vont décider non seulement de rétablir la régence, mais de la confier à des lamas réincarnés choisis au sein de leurs institutions, appelés *gyeltsab*^[*] et non plus *desi*. Et il y a cette nouveauté, loin d'être anodine : la mère d'un tulku peut désormais donner naissance à deux ou trois enfants réincarnés. Ainsi, en renaissant tantôt Bonnet jaune, tantôt Bonnet rouge, les tulkus vont se partager tous les pouvoirs – religieux, politique et économique [110].

Du vivant du septième dalaï-lama Kelsang Gyatso, l'empereur Qianlong lance finalement ses armées sur le Toit du monde, en 1751, contre les Mongols dzoungares. Il recommencera l'opération en 1791, sous le règne du huitième dalaï-lama Jampel Gyatso [111], contre les Gurkhas. Endossant son habit de protecteur pour soutenir Kelsang Gyatso dans son combat politique et imposer ses réformes, l'interventionnisme impérial est tout d'abord symbolique. Mais il est aussi politique : par l'édit du 23 avril 1751, le souverain tibétain supprime la régence laïque de *desi* [112] et rétablit le kashag, qui devient l'organe principal du gouvernement tibétain [113]. Le kashag est composé de quatre membres : un moine et trois laïcs. Deux bureaux dépendent directement de cette première institution : le secrétariat, ou Conseil monastique, *Yigtsang* [*], et le bureau des Finances. *Tsikhang* [*]. Quatre moines dirigent le premier sous la responsabilité du dalaï-lama : ils seront chargés des questions religieuses. Quatre laïcs s'attachent à la gestion séculière de l'État. L'équivalent d'une Assemblée nationale peut, elle, se réunir selon trois critères distincts. En session ordinaire, elle comprend les huit membres du Yigtsang et du Tsikhang, ainsi que les représentants des monastères de Drepung, Ganden et Sera, et de quelques laïcs, soit une vingtaine de personnes. Si

cette Assemblée doit statuer sur des problèmes spécifiques, le groupe décideur s'élargit à trente représentants. Pour des questions de la plus haute importance, l'Assemblée en session extraordinaire s'élargit à quatre cents membres, sous l'autorité du souverain tibétain. Cependant, le septième dalai-lama maintiendra le maître de l'école Sakya dans son titre mythique de *roi du Tibet*, un statut qui le rendait indépendant du gouvernement de Lhassa. Ce qui n'arrangera pas les affaires de l'État.

Quand les tulkus s'en mêlent !

Au XVIII^e siècle, pour la première fois, une mère peut donc donner naissance à plusieurs réincarnations. Le sixième panchen-lama Palden Yeshé eut en effet deux frères tulkus [\[114\]](#) : Drungpa Rinpoché, son secrétaire-trésorier au monastère de Tashilhunpo et le dixième shamarpa Mipham Chopdrup Gyatso [\[115\]](#). Rappelons que, depuis le XII^e siècle, le lama indiqua les conditions d'apparition de son tulku, formant la très importante lignée des karmapas. Son successeur, Karma Pakshi compliqua bigrement la situation, en prédisant de se manifester sous la forme de deux bodhisattvas : le karmapa à la coiffe noire, chef de l'école Kagyu, et le shamarpa, connu sous le nom de karmapa à la coiffe rouge. Plus proche de nous, la

famille de l'actuel dalaï-lama compte, en plus de la sienne, deux autres réincarnations : Thubten Jigme Norbu sous le nom de Taktser Rinpoché, abbé de Kumbum, le monastère fondé par Tsongkhapa, et Tenzin Choegyal, renommé Ngari Rinpoché. Cette démultiplication des réincarnations dans une même famille va alimenter une impitoyable guerre de clans qui fait encore rage, alors que l'on évoque de plus en plus la succession du dalaï-lama.

En 1793, l'empereur mandchou, bien décidé à ramener l'ordre au Tibet, publie les *29 Règlements*, un édit qui contient l'article suivant :

« Le gouvernement Qing a le pouvoir de confirmer la réincarnation de tous les bouddhas vivants du Tibet, y compris le dalaï-lama et le panchen-lama. Quand le garçon réincarné aura été trouvé, son nom sera noté sur un papier, qui doit être déposé dans une urne d'or remise par le gouvernement central. Les hauts commissaires, ambans (nommés par l'empereur), réuniront les bouddhas vivants de haut rang appropriés afin de déterminer l'authenticité du garçon réincarné par tirage au sort de l'urne d'or [116]. »

Les dixième, onzième, douzième dalaï-lamas et les huitième et neuvième panchen-lamas seront désignés par ce procédé, avec trente-neuf autres tulkus... Même si l'influence mandchoue se veut symbolique, les ambans, au nom de leur empereur,

tenteront systématiquement d'avoir leur mot à dire dans ce choix.

Un Tibet indépendant ?

Le septième dalaï-lama s'est manifesté le 3 septembre 1708 à Litang, dans le Kham. Son père, Sonam Dargyé, est un lama défroqué du monastère de Drepung ; de sa mère, Lobsang Chotso, on sait peu de choses sinon qu'elle lui enseigna les rudiments du Dharma. En 1710, le petit garçon de deux ans dit au cinquième panchen-lama, alors âgé de quarante-cinq ans, avoir eu des visions de Chenrézig, le protecteur du Tibet, et de Tsongkhapa, le fondateur de l'école Gelug. Il lui confie aussi vouloir rejoindre au plus vite Kumbum, le monastère, où il passera une grande partie de son enfance. Et, comme pour le sixième dalaï-lama, Lobsang Yeshé, assisté d'un autre tuteur, se charge de sa formation religieuse.

Depuis Lhassa, Labsang Khan, le chef des Qoshots et roi du Tibet, dépêche des émissaires à Kumbum, le monastère fondé par Tsongkhapa, où l'enfant de Litang a été transporté. La délégation tibéto-dzoungare s'empresse évidemment d'émettre les

plus grandes réserves sur le choix de l'enfant comme successeur du sixième dalaï-lama, n'ayant aucun intérêt à l'apparition de ce symbole tant redouté. Au contraire des ambans, persuadés eux de se trouver en présence de la réincarnation tellement attendue.

À Pékin, l'annonce ne déride pas Kangxi. Lequel veut empêcher que le petit garçon de Litang ne tombe aux mains des Qoshots. L'heure est en fait venue de régler le cas de l'omniprésent Labsang Khan, prince qoshot vieillissant et alcoolique. Même s'il continue à lui payer tribut, l'empereur est en effet exaspéré par la situation à Lhassa. Du coup, un décret impérial du 10 avril 1710 officialise la reconnaissance du septième dalaï-lama.

Cette ingérence dans les affaires politico-religieuses du Toit du monde est un acte fort qui, pense-t-il, jouant des divisions tibétaines, lui permettra d'imposer le vieux rêve impérial d'une Grande Chine incluant le Tibet comme vassal d'abord avant de l'annexer définitivement. Par ailleurs, son soutien officiel au septième dalaï-lama l'aidera à transférer l'enfant-réincarné en Chine, pour éviter qu'il ne tombe entre les mains de Tsewang Rabtan, nouvel homme fort des Mongols dzoungares, et qu'il ne soit assassiné. Devenu Grand Khân de l'Ili (Turkestan), la puissance de ce dernier paraît devoir égaler au moins celle de son oncle

Galdan. Or, Kangxi va soutenir Rabtan dans son conflit armé contre Labsang, les deux hommes se vouant une haine farouche et le second ayant déjà essayé d'empoisonner le premier.

Le temps des doutes

Juillet 1717... Six mille hommes, sous le commandement de Tsering Döndrup, un moine de Tashilhunpo converti en général d'armée dzoungare, marchent sur Lhasa. Ses troupes défont les Qoshots sur le plateau du Changthang, puis reprennent leur progression. En octobre, ils entreprennent le siège de la capitale tibétaine.

À l'intérieur de la ville fortifiée, un autre Tibétain, Pholanay Sonam Topgyal, commandant militaire pro-Qoshot, organise la défense de Labsang Khan, de sa famille et du faux sixième dalaï-lama, réfugiés dans les derniers étages du Potala. Quoique affaibli par des problèmes d'approvisionnement, il repousse un premier assaut le 21 novembre.

Neuf jours plus tard, les Dzoungares s'infiltrèrent dans la capitale tibétaine, tuent les gardes et ouvrent les portes de la ville. Lhasa tombe une première fois. Shol, le petit village à flanc de la Colline rouge, est incendié, et le Potala investi. Pholanay est arrêté et emprisonné. Labsang est tué et le faux sixième dalaï-lama retenu en résidence

surveillée : transféré à Pékin, il y mourra en 1725. Voici Tsewang Rabtan maître du Tibet.

À Lhassa, la situation reste explosive. Le chef dzoungare avait promis de ramener avec lui le septième dalaï-lama, retenu en Chine par Kangxi. Quand il s'est agi de récupérer l'enfant de neuf ans, ses hommes se sont heurtés à une forte garnison chinoise et ont dû battre en retraite. Lorsque la nouvelle court à Lhassa, la tension devient insupportable. Les Bonnets jaunes, qui avaient fait appel au khan, commencent à regretter leur choix et se retournent contre leurs anciens alliés. Il faut dire que les Dzoungares violent, tuent, pillent leurs monastères ; même le Potala a subi une razzia en règle. À Tashilhunpo, le cinquième panchen-lama lui aussi a dû défendre son monastère pris d'assaut par les hommes de Rabtan.

À Pékin, Kangxi suit l'évolution de la situation, pendant que Pholanay, jusqu'alors retiré dans ses terres, prépare le soulèvement anti-dzoungare et rentre à Lhassa, avec l'aval du cinquième panchen-lama. L'empereur, qui craint toujours de voir se reconstituer l'ancien empire mongol sous la houlette de Tsewang Rabtan, nomme alors son fils, âgé de quatorze ans, à la tête d'une puissante armée.

En 1718, deux colonnes avancent. L'une pénètre au Tibet par l'Amdo et le lac Kokonor, l'autre par la route de la soie qui passe par Tatsienlou, capitale

des Marches tibétaines mi-chinoise, mi-tibétaine. Les troupes impériales soumettent Litang, Batang, Dergué et Chamdo et font leur jonction aux portes de Lhassa. La capitale tombe aux mains des Mandchous en octobre 1720. Tsewang Rabtan s'enfuit : il sera assassiné sept ans plus tard par des lamas tibétains qui voulaient se venger de la destruction de leurs monastères.

Lhassa est occupé par l'armée impériale chinoise. L'empereur nomme d'abord un gouverneur militaire : il va commander une garnison de deux mille hommes, laquelle stationnera en permanence dans la capitale tibétaine. Puis il rétablit un gouvernement composé de sept ministres, trois Mandchous, deux Mongols et trois Tibétains. Enfin, il ordonne que le septième dalaï-lama, âgé de douze ans, soit ramené de Chine et intronisé. C'est chose faite le 16 octobre 1720 dans le temple du Jokhang par le cinquième panchen-lama sous le nom de Kelsang Gyatso.

Nouveaux soubresauts

Les événements se bousculent, en Chine comme au Tibet.

Kangxi meurt le 22 décembre 1722. Son quatrième fils lui succède. Né le 13 décembre 1678 d'une concubine impériale, Yongzheng est âgé de

quarante-quatre ans quand il monte sur le trône. Comme c'est l'usage, aidé par les eunuques il procède à la toilette funéraire de son père, dont le corps est transporté dans la nuit au palais de Pékin, où, trois jours plus tard, seront accomplies les cérémonies funéraires.

Sitôt au pouvoir, Yongzheng prend des mesures draconiennes pour éviter que n'éclatent des troubles dans son vaste empire, convoité par ses demi-frères du vivant même de leur père. Au Tibet, les Bonnets jaunes s'opposent aux Bonnets rouges et une énième guerre civile provoque, en 1727, une nouvelle intervention des armées impériales mandchoues, cette fois à la demande commune de Pholanay, devenu un héros à Lhassa, et du panchen-lama Lobsang Yeshé.

La capitale étant occupée par l'armée impériale, une cour de justice va statuer sur le sort réservé aux traîtres et aux comploteurs : les lamas sont décapités, les ministres tranchés, selon la méthode de la mort en mille rouelles [117]. Enfin, un décret oblige le septième dalaï-lama et son père à se réfugier dans le Kham. Son exil va durer de 1728 à 1735, années durant lesquelles, loin de la vie politique, Kelsang Gyatso se consacrera à l'étude des textes sacrés et à l'écriture : il est incontestablement le plus érudit des quatorze dalaï-lamas.

Pendant ce temps, à Lhassa, Pholanay, nouvel

homme fort du Tibet, organise son gouvernement sous la très haute surveillance des Mandchous : l'armée d'occupation est commandée par un général en chef assisté de six officiers choisis au sein de grandes familles chinoises. Des ambans sont nommés dans trois lieux de résidence différents : le premier, à Lhassa ; le deuxième, à Shigatsé, la deuxième ville du pays ; le troisième, dans la région du Kokonor, contrôle l'axe Tatsienlou, Batang, Chamdo, Lhassa, c'est-à-dire la route de la soie empruntée par les caravanes, les *mandarins*^[*] et les troupes impériales chinoises.

Pholanay s'octroie, de 1728 à 1747, le poste de régent-Premier ministre, une première dans l'histoire du Tibet. Il est assisté de trois ministres nommés à vie : le premier est en charge des Domaines et des Impôts ; le second de la Justice ; le troisième de l'Administration intérieure. Les provinces tibétaines, l'Amdo, le Kham, l'Ü, le Tsang... sont organisées selon le modèle mandchou [\[118\]](#).

La question des traités

Quand, le 16 octobre 1720, Kangxi fait introniser le septième dalaï-lama Kelsang Gyatso, aucun traité n'est signé entre les protagonistes, la Chine mandchoue et le nouveau gouvernement du Tibet.

Cependant, l'empereur va faire graver un texte en chinois et en tibétain qui rappelle les liens indéfectibles unissant le Tibet des dalaï-lamas à l'empire de la dynastie Qing.

Or, bien des siècles plus tôt, un autre événement avait marqué définitivement l'histoire de la Chine et du Tibet. Ce document est un décret impérial du 19 mai 707.

Le Céleste Empire vivait alors sous la dynastie Tang et le règne de Zhongzhong [119]. Sa fille adoptive Kin Cheng devait épouser le futur roi du Tibet Tridé Tsukten [120]. L'empereur, Fils du Ciel, avait en effet refusé de donner, à celui qu'il considère comme un « vassal », la main d'une princesse de sang de premier rang.

Bien sûr, Lhasa contesta aussitôt toute vassalité du royaume. Mais le papier exista. Et ce décret, édicté en 707 à Chang'an sous le règne de l'empereur Zhongzhong, renégocié à maintes reprises sous celui de Ruizong [121], et finalisé sous celui de Xuanzong [122], sera l'un des arguments et alibis utilisés par la Chine communiste pour s'approprier, en 1950, définitivement le Tibet.

Et ce alors qu'au VIIIe siècle, Tridé Tsukten, devenu roi en son pays, avait réussi à maintenir les frontières du royaume tibétain aux portes de Turfan, Kucha, Khotan (repris par le Céleste Empire), d'Orkhon et d'Ili (Turkestan) – où les

Turcs régnaient en maîtres absolus –, de Tarim – alors aux mains des Ouïgours –, de l'Iran et des oasis de Sogdiane, des Perses de Tazig, des Indes – aux dynasties éclatées après l'invasion des Huns ephthalites dont les Tibétains connaissaient surtout les royaumes de Harsha, Kanaus, sur le cours supérieur du Gange –, et des Pagh du Bengale...

Bien des siècles se sont écoulés depuis les empereurs de la dynastie Tang et depuis l'empereur Kangxi de la dynastie mandchoue des Qing. Pourtant, lorsqu'en 1913, le treizième dalaï-lama proclame l'indépendance du Tibet, Sun Yatsen [123], père de la Chine moderne et son tout premier président – elle est devenue une république le 26 décembre 1911 –, n'a rien perdu de ses vues sur le Tibet voisin, qu'il souhaite un jour voir dans une Grande Chine nationaliste.

Cette année-là, le treizième dalaï-lama Thubten Gyatso ne juge pas utile d'ouvrir des ambassades dans différentes capitales de la planète. Il ne pense pas non plus adhérer à la Société des nations, tant l'indépendance n'a jamais fait le moindre doute à ses yeux.

Ce ne sera pas le cas de tout le monde...

Deuxième partie

Spiritualité et mystères

Entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle, quatre dalaï-lamas vont se succéder. Le huitième dalaï-lama Jampel Gyatso est sans aucun doute le plus faible de toute la lignée. C'est une époque où l'Empire Qing de Chine s'implique énormément dans les affaires tibétaines. La situation s'y prête. Le sixième panchen-lama est mort à Pékin en 1780 et sa réincarnation, le septième panchen-lama Tenpei Nyima, est née dans la famille du huitième dalaï-lama.

Jampel Gyatso meurt en 1804. Son successeur naît le 20 janvier 1806 à Denma Thubten Chükor, un village du Kham, dans la haute vallée du Yang-Tsé-Kiang : Lungtok Gyatso est intronisé le 10 novembre 1808. C'est en pleine guerre de régence que le neuvième dalaï-lama meurt à l'âge de neuf ans. Nous sommes en 1815 et c'est cette époque que choisit Jiaqing, le nouvel empereur mandchou [\[124\]](#), pour remplacer ses ambans à Lhassa ; il est imité en

1823 par Daoguang [125], son successeur sur le trône mandchou.

Est-ce un crime ? une mort naturelle ? Le jeune souverain a assisté aux célébrations de la Mönlam Chenmo. Les rumeurs vont bon train. Comme pour le dixième dalaï-lama Tsultrim Gyatso : le panchen-lama Tenpei Nyima soupçonne le régent Tsomönling de l'avoir empoisonné. Intronisé le 6 février 1822, Tsultrim Gyatso ne prononce ses vœux qu'en 1933 : quatre ans plus tard, il n'est plus de ce monde. Ce qui va conduire Tenpei Nyima à accepter la régence, certes durant une courte période, entre 1844 et 1845, mais ce sera une première dans l'histoire politique du Tibet qu'un panchen-lama se retrouve, en tant que régent, à mener les affaires de l'Etat, à la demande de l'empereur Daoguang.

Le septième panchen-lama meurt en 1854, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a une particularité : il aura connu quatre dalaï-lamas. Le dernier d'entre eux qu'il aura reconnu est, en effet, Khedrup Gyatso : intronisé en 1855, quelques mois après la mort du panchen-lama, le onzième dalaï-lama décède à son tour en 1856, d'une mort inexplicée, l'année de ses dix-huit ans. Son successeur, le douzième dalaï-lama Trinlé Gyatso, ne sera aux affaires que pendant une courte période qui n'excédera pas deux ans : il disparaît, l'année de ses dix-neuf ans, au cours d'un pèlerinage. Une nouvelle

mort suspecte, jamais prouvée [126].

Cependant, à Tashilhunpo, le panchen-lama est revenu : le huitième panchen-lama Tenpei Wangchuk [127] conduira les affaires de son monastère de 1860 à 1882, avant de laisser la place à Choekyi Nyima, le neuvième panchen-lama que nous évoquons dans ces pages. Découvert et intronisé par le régent Reting Ngawang Yeshé, celui-là même dont la réincarnation découvrira, dans les années 1930, l'actuel dalaï-lama ainsi que le dixième panchen-lama, avant d'être confronté à la montée du nazisme en Europe et du communisme en Asie...

Entre mystères et secrets

Mais, avant d'avancer directement sur le XXe, riche en événements majeurs et en ambiguïtés politiques essentielles pour apercevoir les enjeux de cette histoire secrète des dalaï-lamas, il nous faut nous arrêter un instant sur les différentes facettes métaphysiques, mythologiques et sociales qui sont au cœur du bouddhisme tibétain tel que les dalaï-lamas l'enseignent...

Une langue, une nation, un code d'éthique...

Au VIIe siècle, l'avènement du roi Songtsen Gampo et son mariage avec deux princesses

étrangères et bouddhistes, la Népalaise Tritsun Bhrikuti Devi et la Chinoise Wen Cheng, s'accompagnent, pour la première fois sous une même bannière, d'une révolution linguistique avec l'apparition de la langue nationale tibétaine et d'un bouleversement social et spirituel : un code général d'éthique comprenant seize vertus morales servira, en effet, à préparer ses sujets à la pratique du bouddhisme et de ses lois monastiques, connues sous le nom de *vinaya*[*].

Le quatorzième dalai-lama Tenzin Gyatso les a résumés ainsi :

Réfugie-toi dans le Bouddha, le Dharma et la Sangha ;

Celui qui tue, vole, ou commet l'adultère, paiera une amende, sera puni autrement ou banni du pays ;

Perpétue la tradition du respect des parents et des anciens de la communauté ;

Pratique la non-violence ; vit sans hostilité ni ressentiment et respecte celui qui révèle la plénitude en lui-même et dans les autres ;

Montre une amitié sincère envers tous, surtout tes proches et amis et encourage-les quand ils ont besoin de soutien ;

Aide tes proches comme tu aimerais qu'ils t'aident ;

Sois modeste et franc dans tes paroles en étant honnête et direct ;

Suis les saines influences des autres ; ceux qui possèdent la connaissance et la sagesse ou qui sont les chefs respectés de la communauté ;

Conserve tes biens acquis et sois modéré dans la consommation de nourriture et de boisson ;

N'utilise pas de langage dur, violent, amer ou trompeur vis-à-vis de tes amis ;

Paye toujours tes dettes ;

Sois franc dans tes accords financiers et ne trompe pas les autres par la contrefaçon, le mensonge ou la ruse ;

Pratique l'équilibre de tes émotions et n'envie pas celui qui a obtenu ce que tu désires ;

N'entretiens pas les personnes hostiles ou dangereuses, surtout celles qui cherchent à déranger la communauté ;

Les paroles prononcées devraient être précédées de la réflexion, économise tes paroles et parle dans un réel souci des autres ;

Ne laisse pas ta langue courir sur les erreurs des autres, ni n'interviens dans leurs affaires personnelles à moins qu'on ait sollicité ton aide

[\[128\]](#).

... sur fond de Dharma

Songtsen Gampo avait été impressionné par les enseignements du Bouddha, et il s'était inspiré du Dharma pour faire rédiger par les érudits de sa cour ce code général d'éthique. Or, les enseignements de Sakyamuni, condensés dans *Les Quatre Nobles Vérités*, renferment l'essentiel de son message.

Voici ce qu'en dit l'actuel dalai-lama :

« Dans la première Noble Vérité, Bouddha enseigne que toute la vie est imprégnée de Souffrance – *dukkha*, insatisfaction profonde, frustration – qui peut d'ailleurs se manifester sous la forme de souffrances physiques ou mentales. Mais, plus profondément, le caractère fugitif, temporaire, des moments de bonheur empêche durablement l'être humain de goûter à un contentement et à une paix véritables.

« Dans son premier enseignement, le Bouddha dit : “ Voilà la Vraie Souffrance. Voilà la Vraie Cause. Voilà la Vraie Cessation et voilà le Vrai Chemin... ” Et il dit encore : “ Connaissez la Souffrance, Renoncez à ses Causes. Parvenez à la Cessation de la Souffrance. Suivez le Vrai Sentier. ”

« C'est en nous faisant part du caractère intrinsèque des causes et des effets que le Bouddha a délivré son message spirituel. C'est sur l'énoncé de ses Vérités fondamentales que repose tout l'édifice du bouddhisme. Néanmoins, bien que destiné à un public d'auditeurs, ce message est resté

relativement obscur par sa profondeur et sa simplicité. Il a fallu attendre Nagarjuna, un sage du II^e siècle de notre ère, pour avoir quelques éclaircissements. Celui-ci nous a expliqué la signification ésotérique du message. D'après lui, lorsque le Bouddha parle de la Vraie Souffrance, il fait référence au samsara, autrement dit au cycle complet de l'existence, de la naissance à la renaissance. L'origine du samsara est le karma, c'est-à-dire l'ensemble de nos actes, bons ou mauvais, et de leurs inévitables conséquences en retour.

« La deuxième Noble Vérité – l'origine de dukkha : *samudaya* – nous dit que l'origine de la Souffrance est la soif insatiable de paix et de plénitude qui conduit l'être à éprouver un désir passionné pour tous les objets des sens susceptibles de l'étancher, déclenche une agressivité envers tout ce qui semble se mettre sur le chemin de cette paix et une indifférence envers tout ce qui n'est pas relié à ce but. Le jeu perpétuel de ces trois forces – *désir*, *agression* et *ignorance* – est la source même de dukkha. La puissance de ce désir de se perpétuer est la force même qui oblige l'être à se réincarner.

« Ce désir, source de toutes les illusions de la vie, est certes un facteur important de souffrance, mais on considère que son pouvoir n'atteint pas les sphères supérieures de l'esprit, la nature profonde

de l'être. En revanche, elle peut créer des troubles propres à écarter l'individu de la source qui le relie à sa conscience intérieure. Cette manière de se laisser gouverner par un ego très fort n'aboutit en réalité qu'à rester dans l'ignorance. Nombreux sont ceux qui cultivent ce genre de comportement, considérant les sombres penchants que sont le désir-attachement, la colère, l'orgueil, la haine ou l'hostilité... comme des qualités nécessaires à leur survie.

« La troisième Noble Vérité est la cessation de dukkha : *nivodha*. Non contents d'avoir à épurer aujourd'hui les conséquences d'actes issus de vies précédentes, ils se forgent de toutes pièces un karma négatif, qu'ils devront épurer dans leur vie présente ou bien dans leurs vies futures, donnant matière à de nouveaux cycles et donc de souffrance. Inverser le processus en pratiquant au quotidien et à chaque instant les vertus les plus exemplaires enseignées dans le bouddhisme est un formidable gage de libération et d'ascension vers des sphères où la paix et l'harmonie sont omniprésentes. Dans la tradition bouddhiste, cet état se nomme le Nirvana...

« Y parvenir suppose avoir éliminé toutes les raisons qui justifient une nouvelle incarnation. Cela dit, même si l'incarnation par elle-même représente une Souffrance, elle nous offre par ailleurs une chance supplémentaire de nous parfaire, donc de

nous rapprocher du Nirvana. Dans cet état ultime, l'être se voit débarrassé de son corps matériel, mais cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas. Bien au contraire, libéré des chaînes de la matière, il continue à disposer d'une conscience, ainsi que d'un corps spirituel délivré de l'ignorance. Arrivé à ce degré de réalisation, la Souffrance est absente et cet aboutissement pourrait être considéré comme le degré final.

« La quatrième Noble Vérité est le chemin qui mène à la cessation de dukkha : *maggā*. Il existe une méthode, une Voie du Milieu, qui permet d'accéder au Nirvana en évitant les deux extrêmes : la poursuite du bonheur dans la dépendance unique des plaisirs des sens ou dans la mortification selon les différentes formes d'ascétisme. Cette Voie du Milieu est également appelée le Noble Sentier octuple, car elle comporte huit divisions, dont il convient de poursuivre simultanément le développement. Elles sont liées entre elles et chacune aide à cultiver les autres : compréhension juste, pensée juste, parole juste, action juste, moyens d'existence justes, efforts justes, attention juste, concentration juste...

« Ces huit branches permettent le développement et la perfection des trois principaux éléments de l'entraînement et de la discipline bouddhiste : conduite éthique – *shīla* –, discipline

mentale – *samadhi* – et sagesse – *prajna* [129]. »

L'esprit et le corps

Le Tibet fascine. Peut-être est-ce le souvenir nostalgique des récits de voyage, depuis Marco Polo, jusqu'à Alexandra David-Néel, depuis Lobsang Rampa jusqu'à... Tintin.

Cet inépuisable enjouement reste aujourd'hui, plus que jamais, très sensible aux mythes, aux légendes et aux mystères qui entoure le Toit du monde. Ne sont-ils pas l'interprétation de la vie passée des peuples qui y vivent ? de leur histoire ? de leurs aventures ? de leurs exploits ? de leurs drames ? Demeure des dieux et des dalaï-lamas, pays des neiges éternelles et du... yéti, c'est tout un ensemble de symboles qui interpelle, attire [130]...

Pour les Tibétains, « tout ce qui paraît dans ce monde, tout ce que l'on expérimente, toute manifestation intérieure ou extérieure n'a d'autre origine que l'esprit, et n'est rien d'autre qu'une illusion de l'esprit lui-même [131] ». Cette idée est essentielle pour comprendre le Kalachackra, le royaume de Shambhala ainsi que la psyché profonde ou les pratiques méditatives du bouddhisme tibétain.

La maîtrise des illusions et du corps

Cette réflexion sur l'illusion, khenpo Choedrak Tempel, l'abbé du dix-septième karmapa, va l'imager à sa manière. Nous sommes au Tibet, au monastère de Tsurphu, le siège de l'école Kagyu, du vivant du seizième karmapa. Le khenpo est alors son secrétaire particulier... Tous deux sont installés dans le bureau de Sa Sainteté Rangjung Rigpé Dordjé. Assis à un immense bureau tibétain, le karmapa écrit sur un parchemin à l'aide d'une longue plume de paon. Soudain, la plume lui échappe des doigts, tombe et roule sous le bureau. Choedrak Tempel se précipite. Le karmapa se retourne, le stoppe net dans son mouvement et lui dit : « Ne bougez pas ! C'est inutile ! » Le khenpo assiste alors à une scène incroyable, surnaturelle, mais qui ne surprend guère : le karmapa qui se redresse, se penche sur son bureau, passe la main et une partie de son bras à travers l'entière épaisseur du plateau en bois, ramasse la plume de paon, se rasseoit et continue à écrire comme si rien ne s'était passé [132]. »

Ce jour-là à New Delhi, le khenpo, devenu professeur du dix-septième karmapa Trinley Thayé Dordjé, se lance dans une étonnante explication : « Le karmapa et les êtres réalisés (comme le dalaï-lama) voient que le temps n'est qu'une illusion. Mais, ils voient aussi l'illusion dans laquelle nous

nous trouvons. Afin de nous en libérer, ils utilisent le temps pour nous instruire à travers cette illusion. Même à l'âge qu'il a aujourd'hui (dix-huit ans au moment de cette rencontre avec l'auteur), le karmapa voit tout cela, et il le voyait il y a bien longtemps... En ce moment, le karmapa étudie, mais il n'a pas besoin de tout cela. Il le fait pour donner l'exemple, pour nous montrer comment faire pour nous libérer... Par rapport au temps, nous disons qu'il n'y a pas un présent existant de manière inhérente, car s'il existait ne serait-ce qu'un instant présent véritable, il y aurait de part et d'autre de cet instant présent d'autres instants véritables, et nous ne serions pas dans le temps, dont le propre est l'impermanence, mais dans l'éternité immuable [133]. »

Point de magie chez les tulkus tibétains ! Point de sorcellerie ! Juste une parfaite connaissance de ce qu'est la réalité : nous sommes une illusion et tout ce qui nous entoure est illusion. Cela concerne aussi bien la plume de paon du seizième karmapa, le méditant pratiquant *tummo*, la chaleur mystique, sortant de son corps par cette méditation, pour ne pas sentir les coups de ses tortionnaires. Cela fut le cas de Tenzin Choedrak. Le médecin du dalaï-lama est un rescapé des laogaïs : en partie en utilisant les plantes et les racines que la nature lui offrait dans les champs où il travaillait ; et, en pratiquant

tummo, un exercice secret de méditation, tandis qu'autour de lui des prisonniers réclamaient la mort, en l'écrivant de leur propre sang sur les murs de leur cellule. Ainsi, sur les soixante-douze Tibétains, transférés en octobre 1959, à Jiuzhen, il n'est resté que trois survivants ; et l'ensemble du camp de sept cents prisonniers a été décimé [134].

Même les scientifiques s'y sont longtemps cassés les dents ! Il y a d'ailleurs cette histoire, qui se déroule à Dharamsala d'abord, aux Etats-Unis ensuite. Un ami ermite de Tenzin Choedrak vit dans la montagne, à plus de 4 000 mètres d'altitude, au nord de McLeod, devenu Little Tibet. L'homme a atteint un tel niveau de réalisation que les chercheurs américains ont fini par s'intéresser à son cas. Ils se sont donc rendus au siège du gouvernement en exil, en Inde, et ont demandé au dalaï-lama de ramener l'ermite avec eux aux États-Unis, afin de le soumettre à un certain nombre d'expériences médicales. En plein hiver, par des températures variant de -15° à -30° , parfois davantage, l'ermite tibétain pratiquait tummo, ce qui lui permettait de maintenir, en permanence, son corps à la température de $37,5^{\circ}$. Chose étrange, autour de lui, à l'entrée de sa grotte, là où il pratiquait, la neige fondait. Aux États-Unis, les expériences effectuées sur l'ami de Tenzin Choedrak vont susciter l'étonnement. Retranscrites sur un

document, une copie fut remise au dalaï-lama... De retour à McLeod, l'ermite demanda une audience à Tenzin Gyatso. Accordée ! Sa tâche était maintenant accomplie, et le souverain l'autorisa à rejoindre son ermitage. Cette bénédiction remplit l'homme de joie. Mais, quelques jours plus tard, on découvrit son corps. Il avait, à l'entrée de sa grotte, adopté la posture en sept points qui avait pour effet d'établir un équilibre des souffles d'énergie et d'apporter une grande clarté dans l'esprit. Contrairement aux apparences, il n'y a jamais de fin à l'existence. L'ami de Tenzin Choedrak avait décidé du moment de sa mort, et arrêté son cœur, ce que peuvent faire tous les tulkus, y compris le dalaï-lama. Des Tibétains qui lui rendaient régulièrement visite pour lui faire des offrandes trouvèrent son sac de moine accroché à la branche d'un arbre dénudé, bien en contrebas de sa grotte. Il contenait quatre billets de cinq roupies, l'équivalent de cinquante centimes d'euros, et un papier de toilette froissé, sur lequel l'ermite avait écrit ces quelques mots : « Pour les lamas de mon monastère [135]. »

S'il est vrai que des Tibétains peuvent résister à des températures très basses, le contraire est vrai, aussi. C'est le cas de l'actuel dalaï-lama. Nous sommes aux États-Unis dans les années 1980, en plein désert de l'Arizona. Un chef Navajo invite Tenzin Gyatso à le rejoindre dans la hutte à

sudation, portée intentionnellement à une température très élevée. Le dalaï-lama s'installe dans la hutte, en position du lotus. Aussitôt, il entre en méditation et contrôle parfaitement la situation : pas une goutte de sueur ne perle sur son front. Mais, à peine sorti de la hutte, Tenzin Gyatso libère les vannes : l'eau coule alors de tous les pores de son corps.

Là encore, les lamas tibétains s'accordent à conclure que tout repose sur le pouvoir créatif de notre esprit. Si nous en prenons conscience, nous ne serons plus prisonniers de l'illusion. Ces enseignements sont contenus dans le Tantra du Kalachakra.

Et bien plus encore...

8

Le Kalachakra

Construite sur le Marpori, la Colline rouge et les ruines de l'ancien palais-forteresse des rois mythiques du Tibet, la partie rouge du Potala est en pleins travaux quand le cinquième dalaï-lama décide, en 1649, d'y transférer son gouvernement et son administration, de même que *Phende Lekshe Ling*, le collège fondé au monastère de Drepung en 1574 par le troisième dalaï-lama. Les Bonnets jaunes venant d'absorber les jonangpas, connus pour leur science et leurs pratiques du Kalachakra – la *roue* ou *cycle du temps* –, Ngawang Lobsang Gyatso adopte ces enseignements pour l'école Gelug et fait de *Phende Lekshe Ling*, rebaptisé Namgyal, son monastère personnel. C'est donc sous l'autorité du dalaï-lama que le petit monastère de Namgyal va devenir le centre d'études du Kalachakra, considéré par les érudits gelugpas comme l'or des tantras. Celui-ci présente trois subdivisions : le *Kalachakra extérieur* ou *temps extérieur* ; le *Kalachakra intérieur* ou *temps intérieur* ; et le *Kalachakra*

autre ou *temps autre*. À Barcelone, du 11 au 19 décembre 1994, au cours d'une initiation, l'actuel dalaï-lama a expliqué à ses disciples : « Le Tantra de Kalachakra met en évidence deux types de vacuité (Tenzin Gyatso fait référence ici à la nature de l'esprit, c'est-à-dire la claire lumière) : la vacuité avec aspect et la vacuité sans aspect. La première est un processus où les constituants atomiques du corps deviennent de plus en plus subtils. On aboutit ainsi à une absence de corporalité, un état où l'individu est libre de toute réalité corporelle. Cet état de vacuité est dit *avec aspect* car malgré l'absence de matérialité, la perception formelle de la déité est maintenue avec une grande clarté. La vacuité dite sans aspect est celle des *soutras*^[*] [136] c'est-à-dire une négation ou une absence totale de réalité intrinsèque, et nous expérimentons alors, au niveau de nous-mêmes et des phénomènes, une totale absence [137]. » Autant dire que, dans le Tantra du Kalachakra, les sujets sont vastes, complexes et, qu'il est impossible d'en étudier le fond. Pour Alexander Berzin, le Kalachakra « constitue une véritable encyclopédie de techniques finement élaborées, qui tendent toutes vers le même but : la réalisation de l'Eveil. Il comporte également des commentaires d'ordre social et des analyses scientifiques poussant à la réflexion [138]. »

À Dharamsala, le monastère de Namgyal, où les

moines se spécialisent dans l'étude du Kalachakra, se trouve à quelques centaines de pas de la résidence de l'actuel dalaï-lama...

Il était une fois...

Au programme dans le *Kalachakra extérieur*, l'histoire et l'eschatologie, la géomancie et l'astrologie ; dans le *Kalachakra intérieur*, la psychophysiologie, notamment avec les chakras, les *nadhis*[*] et les *bindus*[*], c'est-à-dire les énergies subtiles ; enfin, dans le *Kalachakra autre*, la création et l'achèvement, c'est-à-dire l'enseignement des pratiques destinées à nous libérer du temps extérieur et du temps intérieur.

La chronique dit que le Bouddha Sakyamuni délivra à Suchandra, roi de Shambhala, l'initiation du Kalachakra et un commentaire s'y rapportant. Cette transmission aurait eu lieu en 878 av. J.-C., lors de la pleine lune de Chaitria, soit entre le mois de mars et avril, dans le sud de l'Inde, en un lieu situé dans l'actuel État de l'Andra Pradesh, dans le même temps que, dédoublé, il donnait son célèbre sermon du mont des Vautours, à Rajagriha.

Disciple majeur du Bouddha, Suchandra est le premier des sept *rois de la loi*, *Dharmaraja*[*], descendants directs de la lignée des Shakyas, à laquelle appartient le Bouddha historique. Bien des

années plus tard, Manjushrikirti, premier roi de la dynastie des Kalkis ou Kulikas à monter sur le trône de Shambhala, entreprit la rédaction d'un condensé en mille vers du Tantra de Kalachakra. Son fils et successeur Pundarika, qui régna de 176 av. J.-C. jusqu'en l'an 76 de notre ère, écrivit, lui, un commentaire intitulé *Vimalaprabha, La Lumière immaculée*. Suchandra, Manjushrikirti, Pundarika, comme tous les rois de Shambhala, vont régner chacun cent ans.

Entre les Xe et XIe siècles, deux érudits indiens cherchèrent à se rendre à Shambhala. Empruntant chacun un itinéraire différent, ils reçurent la transmission du Kalachakra, ses enseignements et commentaires. C'est à cette époque que ces textes apparaissent au Tibet, alors que Atisha, supérieur du monastère de Vikramishila en Inde, s'installait sur le Toit du monde pour les treize dernières années de sa vie : il vivifiera l'enseignement bouddhiste devenu moribond et redonnera une place prépondérante à la discipline monastique. Le Tantra de Kalachakra est connu de toutes les lignées du bouddhisme tibétain, mais c'est à partir du XVe siècle que les Bonnets jaunes des dalaï-lamas et des panchen-lamas s'en feront les chantres les plus fervents, avec les dzogchenpas et les jonangpas, que le cinquième dalaï-lama a assimilé aux gelugpas. Finalement, l'école à laquelle appartient l'enseignant

importe peu. En revanche, la transmission des pouvoirs du Kalachakra est essentielle.

C'est au XVe siècle, à Tashilhunpo, le monastère des premiers dalaï-lamas et futur siège abbatial des panchen-lamas, que, dans un premier temps, les gelugpas vont s'attacher à l'étude et à la diffusion du Kalachakra : la chronique situe quelquefois le royaume de Shambhala à Tashilhunpo... Le Tantra du Kalachakra est également pratiqué, à la même époque, dans l'Amdo et dans le Kham, autrement dit dans l'est du Tibet, puis, au XVIIe siècle, en Mongolie intérieure. Un siècle plus tard, sous le règne du septième dalaï-lama Kelsang Gyatso, on assiste à une forte propagation de collèges tantriques du Kalachakra en Chine. Fer de lance de cette tradition, le sixième panchen-lama. Invité à plusieurs reprises par Qianlong, Palden Yeshe préside, le 13 août 1780, les cérémonies du soixante-dixième anniversaire de l'empereur mandchou au monastère de Johol : au programme, l'enseignement du Kalachakra et... la visite du harem impérial. Atteint de la petite vérole, le panchen-lama meurt à Pékin, le 27 novembre 1780, à l'âge de quarante-deux ans : quelques semaines avant sa disparition, le maître de Tashilhunpo prédit, dans une prière, qu'il renaîtra sous le règne de Raudra Chakrin, vingt-cinquième et dernier roi de la dynastie Kalki, monté sur le trône de Shambhala en... 2327. À

Tashilhunpo, nombreux sont alors les moines à penser que Palden Yeshé se réincarnera dans le corps de Raudra Chakrin pour terrasser les ennemis du Dharma ; d'autres, au contraire, disent que c'est le dalaï-lama réincarné en Raudra Chakrin qui mènera les armées de Shambhala [139] au combat. On le voit : le message de paix du Tantra du Kalachakra recouvre une autre facette, plus sombre et radicale.

Guerre interplanétaire et nouveau royaume

Le texte original du Tantra du Kalachakra comptait cinq chapitres et douze mille vers. Perdu, il reste sa version abrégée de mille vers. Ces pouvoirs et ces pratiques, le quatorzième dalaï-lama les a délivrés, en mars 1970, pour la première fois en exil, à Dharamsala, sur les contreforts himalayens de l'Etat de l'Himachal Pradesh. D'autres initiations auront lieu : en décembre 1974, à Bodhgaya, là où le Bouddha Sakyamuni atteignit l'Eveil ; en 1983, au Spiti, en Inde ; en 1985, à Rikon, en Suisse ; en 1994, à Barcelone ; enfin, en 2008, à Nantes, en France. Et plusieurs centaines de milliers de personnes, depuis une quarantaine d'années, aux Etats-Unis, en Europe, au Canada, en Australie, en Inde et en Mongolie, reçoivent de Tenzin Gyatso l'initiation du Kalachakra. Mais savent-ils ce que cachent

véritablement ces enseignements et ces rituels, dont l'immense partie est aujourd'hui encore tenue secrète ?

Dans la pratique, le Tantra du Kalachakra est présenté aux Occidentaux comme une initiation à la paix dans le monde. Ainsi le quatorzième dalaï-lama s'exprimait-il à Barcelone, du 12 au 18 décembre 1994, lors d'une réunion organisée par l'UNESCO et par le centre UNESCO de la Catalogne [140]. En conclusion de sa transmission du Kalachakra, Tenzin Gyatso faisait le constat suivant : « Les religions ont contribué à la paix mondiale mais elles ont également conduit à la division, à la haine et à la guerre. Nous ressentons le devoir d'appeler à des actes sincères de repentir et de pardon mutuel, à la fois personnellement et collectivement, les uns envers les autres, envers l'humanité en général, envers la Terre et tous les êtres vivants. Les personnes religieuses ont trop souvent trahi les idéaux élevés qu'elles avaient elles-mêmes prêchés [141]. » Il y évoquait la paix : « (Elle) suppose que l'amour, la compassion, la dignité humaine et la justice soient pleinement préservés... La paix implique la compréhension de notre interdépendance de notre lien mutuel. Nous sommes collectivement et individuellement responsables du bien commun, y compris des générations futures... La paix requiert le respect de la terre et de toutes

les formes de la vie, en particulier la vie humaine. (...) La paix est un voyage, une évolution sans fin [142]. » Le dalaï-lama s'engageait, avec ses nouveaux initiés de Barcelone, « à supporter et à renforcer le foyer et la famille en tant que pépinières de paix [143]... » Et d'ajouter : « Nous prenons l'engagement de résoudre ou de transformer les conflits sans recourir à la violence, et de les prévenir par l'éducation et la poursuite de la justice... Nous nous engageons à vaincre toutes les formes de discrimination, de colonialisme, d'exploitation et de domination (...) à œuvrer pour un monde sans armes et à démanteler l'industrie de la guerre [144]. » Pour autant, si on analyse les textes, force est d'admettre que le quatorzième dalaï-lama ne diffuse pas le message entier en Occident.

Les enseignements secrets du Tantra du Kalachakra sont en fait réservés à une élite, jalouse de ses prérogatives tant ces enseignements doivent se concrétiser par la prise de pouvoir des initiés sur le monde. Tout non-bouddhiste se révèle en fait l'ennemi du Tantra du Kalachakra, et particulièrement les grandes figures de la Bible, du Coran et leurs héritiers. N'oublions pas, soit dit en passant, que le texte date de l'époque à laquelle les bouddhistes et les *hindouistes*[*] avaient maille à partir avec les peuples d'autres civilisations, appelés *barbares* – en sanskrit *mlecchas*[*] – c'est-à-dire

étrangers à leur religion. Dans *Shambhala, la voie sacrée du guerrier*, Chögyam Trungpa [145] explique : « Par art du guerrier, nous n'entendons pas le fait de faire la guerre à autrui. L'agression est la source de nos problèmes, non leur solution. Ici, le mot guerrier traduit le mot *pawo*[*], qui signifie littéralement *vaillant*. L'art du guerrier dans ce contexte est la tradition de la vaillance humaine, la tradition du courage. Les Indiens d'Amérique du Nord possédaient une telle tradition et elle a aussi existé dans les sociétés indigènes d'Amérique du Sud. L'idéal japonais du samouraï représentait également une tradition guerrière de sagesse, et les sociétés chrétiennes d'Occident ont elles aussi connu des principes de l'art du guerrier éclairé. Le Roi Arthur est un exemple légendaire de guerrier dans la tradition occidentale. » Contrairement à ce qu'analysent certains tibétologues, les populations musulmanes ne sont pas les seules concernées par ces textes. D'autres voient comme adversaires visés les huit prophètes *asuras*[*], ces démons que sont, pour les bouddhistes tibétains, Adam, Noë, Abraham, Moïse, Mani, Mahomet et le Mahdi... En fait, le Tantra du Kalachakra annonce la guerre totale, interplanétaire, pour l'année 2424, c'est-à-dire 3 200 ans après la naissance de Suchandra, premier roi de Shambhala. Raudra Chakrin, réincarnation du panchen-lama ou/et du dalaï-lama,

prendra alors le commandement de ses troupes, des armées féroces, soutenues par douze dieux, dont Brahma, Shiva et Indra : quatre-vingt-dix millions de cavaliers, parmi lesquels se trouvent de nombreux initiés du Kalachakra qui ont *décidé* de se réincarner *en soldats de Shambhala* ; quatre cent mille éléphants ; cinq cent mille chars. Ils disposeront d'armes ultrasophistiquées, comme des soucoupes volantes, des canons capables de percer tous les matériaux, des missiles, engins de destruction dignes des plus grands films de science-fiction [146]. Raudra Chakrin rétablira une ère de paix, sur une planète où tous les habitants pratiqueront le Kalachakra. Cette ère verra l'apparition de Maitreya, le cinquième des mille bouddhas historiques. Le Bouddha du Futur ayant succédé à Sakyamuni – le Bouddha historique de notre ère – redonnera vie au Dharma : il n'y aura plus de guerre ; les hommes vivront jusqu'à mille huit cents ans ; la mort ne sera qu'un ultime passage vers un paradis encore plus beau... Après ? C'est écrit, le monde entier sera bouddhiste : cet état idyllique durera vingt mille ans, avant qu'une nouvelle guerre ne se déclare.

Chögyam Trungpa précise cependant : « Les enseignements de Shambhala se fondent sur la prémisse qu'il existe réellement une sagesse humaine fondamentale qui peut nous aider à

résoudre les problèmes du monde. Cette sagesse n'est pas l'apanage d'une culture ou d'une religion, pas plus l'exclusivité de l'Occident et de l'Orient. Il s'agit plutôt d'une tradition humaine de l'art du guerrier, qui a existé dans de nombreuses cultures et à bien des périodes de l'histoire [147]. »

Les mystères du temps

Dans les confessions de saint Augustin, on peut lire cette réflexion : « Si tu ne me demandes pas ce qu'est le temps, je sais ce que c'est, mais dès que tu me demandes ce qu'est le temps, je ne sais plus ce que c'est. »

Le rapport au temps fait évidemment partie des enseignements. Pour le dalai-lama, comme pour tous les sages du bouddhisme tibétain, le temps n'est qu'illusion. « Nous disons qu'il n'y a pas un présent existant de manière inhérente, car s'il existait ne serait-ce qu'un instant présent véritable, il y aurait de part et d'autre de cet instant présent d'autres instants véritables, et nous ne serions pas dans le temps, dont le propre est l'impermanence, mais dans l'éternité immuable [148]. » De renaissance en renaissance, les Tibétains cheminent dans le samsara, le cycle sans fin des existences pour les bouddhistes et les hindouistes, composé de six mondes : les êtres des enfers, les esprits avides et

les animaux font partie des classes dites inférieures ; les hommes, les demi-dieux et les dieux ont, affirment les bouddhistes tibétains, une existence meilleure. Seul moyen d'échapper à ce rite incontournable de la vie et de la mort, atteindre l'Eveil... Ainsi, la vie et la mort sont des réalités transitoires, perpétuellement changeantes, qui s'appellent bardos. Une existence humaine se divise en quatre bardos : le bardo naturel de cette vie, c'est-à-dire la vie elle-même ; le bardo douloureux de la mort, c'est-à-dire le processus de la mort et la mort elle-même ; le bardo lumineux de la *dharmata*^[*], c'est-à-dire la période après la mort ; et, enfin, le bardo karmique qui correspond à la renaissance. En un mot, au moment de la mort, l'être ne disparaît pas complètement. Laissant derrière lui son corps physique, sa continuité mentale passe par quarante-neuf étapes intermédiaires, avant de retrouver un support d'existence nouveau : une sorte de deuil en somme. Ces étapes font partie du phénomène universel, lequel est composé de sept globes disposés en une chaîne planétaire, chaque globe comprenant sept étapes d'évolution.

Le nombre 49, carré de 7, chiffre sacré dans bien des civilisations, voilà tout un symbole ! Ce sont les sept jours de la semaine ; en Chine, les fêtes populaires qui ont lieu le septième jour ; les

circumambulations de La Mecque qui comprennent sept tours. Dans la Bible, la *Menorah*^[*] est le chandelier à sept branches. Ce sont encore les sept premiers diacres nommés par les apôtres ; les sept cieux de l'islam et les sept villes saintes de l'hindouisme ; les Sept merveilles du monde, les bottes de sept lieues, les sept marraines de la *Belle au bois dormant*, les sept nains de *Blanche neige*. Ou encore, à New York, les sept rayons de la couronne de la statue de la Liberté, représentation des sept mers et continents et les sept couleurs de l'arc-en-ciel...

L'or des tantras, la semence de l'Univers

En 1679, le cinquième dalaï-lama fait de Sangyé Gyatso son nouveau régent. L'homme est un laïc, connu pour son érudition et ses conquêtes féminines. C'est avec lui que le Grand Cinquième va décider la fondation du premier institut de médecine et de chirurgie tibétaines, disciplines qui sont au cœur de l'enseignement du Kalachakra et de ses secrets. Fondé au monastère de Drepung, le *Chakpori* sera transféré, lui aussi, sur la *montagne de fer*, une colline de la capitale, à deux pas du Potala : le Tibet connaît alors les grands débuts de la *médecine publique*, le régent Sangyé Gyatso imposant à tous les monastères d'accueillir un lama-médecin formé à

Lhasa. La médecine est gratuite, les médicaments aussi.

Les futurs médecins tibétains étudient le Gyü-zhi, les Quatre Tantras de médecine, sous la direction de Sangyé Gyatso ; ils reçoivent notamment les commentaires du lapis-lazuli bleu, *Vaidurya ngongpo*, des traités écrits par Sangyé Gyatso en personne, parmi les plus importants sur les Quatre Tantras ; ils apprennent les horoscopes, les calculs astrologiques, le sanskrit, les traités de grammaire, la poésie... sans oublier la calligraphie. Le cinquième dalaï-lama a même enjoint le Chakpori d'envoyer chaque promotion d'étudiants – Tibétains, Mongoles, Bouriates, Transbaïkaliens, Chinois... – travailler six mois au Jokhang, un complément pratique à la perfection des deux systèmes médicaux existant alors sur le Toit du monde : le *Zur-lug*^[*], le système de Zur – de son initiateur Zurkarpa – et le *Jang-lug*^[*], le système de Jang, – de son initiateur Jangpa. Les commentaires et les méthodes de ces deux érudits du XIV^e siècle étant de plus en plus contestés, Sangyé Gyatso entreprendra la rédaction de ces nouveaux commentaires du Gyü-zhi, lesquels perdureront jusqu'à nos jours [\[149\]](#)... La médecine tibétaine est une science, un art et une philosophie. Elle consiste en une approche holistique de la santé. C'est une science, parce que ses principes s'inscrivent dans un

cadre systématique et logique, fondé sur une certaine compréhension de notre corps et des relations avec notre environnement. C'est un art parce qu'elle met en œuvre différentes techniques de diagnostic pour identifier les problèmes et les mesures thérapeutiques correspondantes. C'est une philosophie parce qu'elle embrasse les principes clés du bouddhisme que sont l'altruisme, le karma et l'éthique. Elle repose sur cette idée forte, que tout dans l'univers est composé de cinq éléments – terre, eau, feu, air et espace [150].

Le corps humain représente un univers en miniature : la colonne vertébrale, c'est la montagne axiale, le mont Mérou ; les bras et les jambes, ce sont les quatre continents de notre planète ; enfin, l'œil droit, c'est le soleil, et l'œil gauche, la lune. Quand il y a blessure de l'un des organes viscéraux, le médecin, *emchi*[*], identifie la pression sur le corps qui en est la cause. Il prend alors les mesures adéquates pour la contrecarrer. Lorsqu'un patient présente comme symptômes des vertiges, une léthargie et une légère fièvre, en plus de problèmes gastro-intestinaux par exemple, la diminution de la fonction gastro-intestinale est considérée comme étant sa pathologie de base, celle qu'il faut soigner en premier. D'où une amélioration des différents symptômes associés. « La médecine tibétaine se caractérise par l'identification de la personnalité

fondée sur les principes du *rlung*^[*] (se prononce *loung*), vent, *mkhris-pa*^[*] (se prononce *tripa*), bile, et, *badkan*^[*], flegme. La personnalité du patient est également importante ; le vent, la bile, le flegme sont les systèmes d'énergie principaux qui servent de médiateurs aux processus physiologiques et biologiques [151]. »

Le médecin de l'actuel dalaï-lama s'est longuement expliqué sur ces trois humeurs que sont *rlung*, *mkhris-pa* et *badkan*, car elles correspondent à trois processus fonctionnels intimement liés qui s'influencent réciproquement : « La compréhension de ces trois humeurs et leurs relations l'une à l'autre demeurent la base fondamentale. Tout dépend du degré d'interaction entre les organes et ces trois systèmes principaux d'énergie. L'évaluation de l'état de santé et de la pathologie de l'organisme, la détermination des types de constitution, l'âge, les facteurs de temps et de saison, les conditions environnementales, les principes de diagnostic, la classification des maladies et la définition des propriétés des ingrédients médicinaux sont liés aux aspects fonctionnels de notre trio d'humeurs. La rupture de l'équilibre entre ces trois énergies clefs se traduit par la maladie, physique ou mentale. Les individus étant tous de constitution différente, leurs réactions à la même pathologie varient elles aussi. Ainsi, une infection par le même élément pathogène

ne donnera jamais une image clinique similaire chez deux patients. Et puisque chaque maladie représente un individu unique, le concept d'idiosyncrasie médicale n'a aucune place dans cette médecine-là [152]. »

Le Gyü-zhi, textes établissant le système médical tibétain, suit strictement les lois de la nature. La théorie des cinq énergies cosmo-physiques a valeur de principe fondamental : l'élément terre donne forme au corps ; l'eau l'aide à l'assembler et à lier les éléments ; le feu le mène à maturité ; l'air donne le mouvement ; enfin, l'espace permet de grandir, de se développer. Le Gyü-zhi et ses Quatre Tantras contiennent cent cinquante chapitres, répertorient mille six cents états pathologiques, décrivent deux mille deux cent quatre-vingt-treize substances médicinales, et dénombrent quatre cent quatre maladies : le Tantra Racine décline toutes les maladies et la manière de les examiner pour les déceler ; le Tantra des Explications indique les doctrines de la thérapie ; le Tantra des Instructions essentielles – le plus important – explique en détail toutes les maladies répertoriées ; enfin, il y a le Tantra final et ses multiples méthodes de soins, examens des pouls et de l'urine, bains médicaux, massages...

La médecine tibétaine a pour particularité d'employer le mercure. Les textes sacrés expliquent

la manière de l'utiliser. Doshah Rinpoché, un lama médecin de la région de P'ari, proche du treizième dalaï-lama, avait effectué plusieurs déplacements aux Indes. Il avait rencontré, entre 1934 et 1935, un scientifique nazi du nom de Ernst Schàfer [153], à Darjeeling d'abord, puis à Tashilhunpo, où l'Allemand rencontra le neuvième panchen-lama. Schàfer lui parla de la présence de mercure dans la médecine tibétaine. La voie mercurielle restait cependant une énigme pour le lama tibétain. Le scientifique l'avait renvoyé à des temps lointains où de très anciennes civilisations partageaient une science commune, dont le savoir avait constitué le corpus alchimique. Il se pouvait que les origines de l'alchimie [154] provinssent de l'antique Egypte : la fameuse *Table d'émeraude* [155] attribuée à Hermès Trismégiste [156] énonçait un postulat que le Tibétain retrouvait dans le bouddhisme : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », c'est-à-dire : « Toutes les oppositions s'ordonnent en fonction de l'opposition mâle/femelle : le Suprême Grand Œuvre, c'est l'union de l'élément mâle, le soufre, et de l'élément femelle, le mercure. » Ces connaissances avaient-elles été transmises depuis la Chine ou les Indes par la route de la soie ? Les Arabes découvrirent-ils le secret du mercure dans quelque temple solaire de la vallée du Nil ? Schàfer

et ses compagnons étaient convaincus que l'Égypte avait eu accès à des connaissances héritées de la mythique civilisation de l'Atlantide.

De retour dans son monastère de P'ari, Doshah entreprit de retrouver la trace des textes qui en parlaient et, lorsqu'il y parvint, ce fut pour se rendre à l'évidence : les pilules mercurielles étaient nées de l'incommensurable héritage de la science tibétaine. Le mercure, comme espèce minéralogique, se trouvait à l'état libre, c'est-à-dire non combiné à d'autres éléments chimiques, et appartenait donc aux éléments natifs. Liquide dans des conditions normales de température, il se solidifiait à -39° environ, se figeant en une masse argentée de cristaux appartenant au système rhomboédrique. Le mercure natif se formait généralement par oxydation naturelle ou par dissociation thermique – fort réchauffement – du cinabre [157].

Le lama découvrit dans les textes chinois que la « voie du cinabre » était ce sulfure de mercure dont les alchimistes extrayaient le sang du dragon, « cette huile teingeante » à la préparation jalousement gardée : elle était l'un des piliers de la médecine alchimique, une médecine considérée comme régénératrice des tissus et des énergies, ce que les Chinois appelaient le secret de la longévité et du bonheur. Aux Indes et en Birmanie, « cette eau-de-feu qui ne mouille pas les mains » était transmise de

maître à disciple, dans le cadre d'un enseignement où matière physique et spiritualité étaient intimement liées [158]. En médecine, le mercure était-il la porte induite vers la bio-énergie ? Une résonance avec les grands souffles de vie, que les Hindous appelaient la *respiration cosmique* ? Ou plus encore, était-il le *sperme de l'univers*, sans lequel la vie ne pouvait être ?

Suivant la maxime chère aux alchimistes, « Prie, lis, prie et relis, et tu trouveras », Doshah s'était lancé dans une rude épreuve : il avait entrepris de purifier le mercure et les autres métaux pour les réintroduire dans certaines pilules de la médecine tibétaine, dites précieuses. Ce furent le texte originel et ses propres recherches et travaux que le lama transmit à Tenzin Choedrak, le médecin du quatorzième dalaï-lama : « Le mercure purifié, détoxifié, clarifie l'esprit et la vue ; l'odorat est exacerbé et l'on entend avec beaucoup d'acuité. Les cinq sens sont extrêmement aiguisés. Nous, médecins tibétains, le considérons comme la plus éminente des substances médicinales. Il confère au corps des forces considérables, améliore le fonctionnement des organes vitaux, permet d'accroître la longévité et fortifie les éléments constitutifs du corps – le sang, les graisses, les muscles, les os, la moelle osseuse. Le mercure joue également un rôle préventif contre les esprits, les

sorts ou les malédictions qui pourraient nous être jetés. Il agit aussi très favorablement dans le traitement des radiations [\[159\]](#). »

Purification du mercure... soit, mais ce n'est pas tout. Il est essentiel aussi d'évoquer la purification de l'or, et d'autres métaux. L'or est un poison, comme le mercure. Purifié, l'or, à la façon du mercure, devient un précieux ingrédient dans les préparations médicinales tibétaines. Il existe trois sortes d'or : l'or pur qui est jaune, un or tirant au jaune contenant une sensible couleur rouge brunâtre, et un autre or tirant plutôt vers une couleur blanchâtre. Sa purification est longue, mais un peu plus facile que celle du mercure : on va placer le métal dans des récipients en argile, que l'on va déposer dans un feu de bois, au préalable soigneusement préparé. On alimente le feu, en soufflant dessus, il doit être suffisamment actif, sans excès toutefois. Au départ de l'opération, l'argile a une couleur grisâtre qui est sa couleur naturelle. Mais, dans le feu, l'argile va changer de couleur. Quand l'argile est portée au rouge vif, cela signifie que l'or est purifié. Il faut alors sortir l'or du récipient. L'or, séparé de l'argile, tombe en poussière lorsqu'il est purifié [\[160\]](#).

Les pierres précieuses se retrouvent aussi dans la médecine tibétaine, telles la turquoise ou l'opale, donnant naissance à des pilules que Tenzin

Choedrak utilisera pour soigner les victimes de la pollution chimique de Bhopal en Inde et de la catastrophe de Tchernobyl de 1986 [161]. L'anecdote est symbolique : c'est sur l'invitation de Mikhaïl Gorbatchev [162] que le médecin du quatorzième dalaï-lama se rendra à Tchernobyl. Transporté à l'hôpital, Choedrak proposera, en présence de dix-huit médecins, de prescrire aux patients irradiés des pilules précieuses *rintchen rilbu* : pour soulager leurs souffrances. Profitant de sa présence, les autorités soviétiques, notamment le département de la Santé, lui proposeront de construire un hôpital doté d'une antenne tibétaine. Le projet ne verra jamais le jour mais c'est à Moscou, que, depuis sa chambre d'hôtel, le médecin du dalaï-lama assistera, en août et septembre 1991, au putsch et à la tentative de renversement de Mikhaïl Gorbatchev. C'en fut alors fini des projets d'un centre médical tibétain à Moscou...

L'influence de l'astrologie

L'astrologie exerce un grand rôle dans la médecine tibétaine et a donc une place toute particulière dans le Kalachakra. Pourquoi ? Parce que le médecin doit être capable de calculer le meilleur moyen de fabriquer des médicaments à base de plantes et de minéraux, et connaître la date

propice pour les prescrire à ses patients. L'astrologie des éléments saisonniers entre pour une part importante dans la prise du pouls et dans l'analyse des urines... Dans le calendrier tibétain, l'astrologue accorde une très grande attention au caractère favorable ou non du jour, comparé à celui de naissance de la personne concernée. Certains jours, les énergies quotidiennes sont bonnes ou mauvaises pour chaque individu, quelles que soient ses particularités astrologiques. Voici ce qu'en dit Tenzin Gyatso : « Il est toujours possible qu'un médecin ne parvienne pas à guérir un patient. L'astrologie tibétaine étant intégrée dans notre quotidien, de la naissance jusqu'à la mort, il est tout à fait logique que ce patient puisse consulter l'astrologue, si la médication ne suffit pas ou si on la juge inefficace... L'astrologue peut intervenir sur toutes les maladies comme un support, un complément au traitement médical, mais il sera plus efficace sur les maladies karmiques et sur les maladies provoquées par les esprits... Trois méthodes s'offrent alors à lui... Le *kartsis*^[*] ou les calculs blancs, c'est-à-dire l'étude des planètes et des étoiles. Comparable à l'astronomie occidentale, cette première méthode est essentiellement basée sur l'interprétation des astres... Le *kartsis* prend ses sources en Inde, dans le Tantra du Kalachakra, et dans l'écllosion du tantra Sarodhoya : il s'agit ici d'étudier les relations

humaines fils-mère, ami-ennemi... Le kartsî comprend une partie tantrique et secrète, le *yang shar*^[*], éclosion des voyelles, et c'est la seconde méthode qui est à la disposition de l'astrologue : ainsi, pour soigner les maladies provoquées par les esprits, c'est *yang shar* qu'il va utiliser... Enfin, il a à sa disposition une troisième possibilité, le *nagtsî*^[*], qui ressemble davantage à l'astrologie chinoise, et qui met en relation les cinq éléments, terre, feu, air, eau, espace. Le *nagtsî* exige énormément de calculs [\[163\]](#)... »

L'astrologie fixera également la vie quotidienne des Tibétains. Le quatorzième dalaï-lama commente : « Trois grands courants culturels sont à son origine... Le très ancien fonds tibétain, animiste et magique, l'astrologie chinoise introduite au VII^e siècle, et l'astrologie indienne tirée, au XI^e siècle, du Tantra du Kalachakra... Les plus grands érudits tibétains en firent une synthèse solide... L'astrologue, *tsipa*^[*], est plutôt un lama dans les villages tibétains et ailleurs, en règle générale, un religieux, moine ou laïc. À cette fonction il faut ajouter celle de devin, *mönpa*^[*]. Dans nos monastères, c'est lui qui va établir le calendrier lunaire, fixer les prévisions annuelles ou saisonnières pour le climat et les récoltes. Il va rédiger l'horoscope du nouveau-né et indiquer les rituels susceptibles d'éloigner les influences planétaires qui

pourraient mettre en danger la vie de l'enfant... Dans les mariages, il va étudier la compatibilité des futurs époux et dresser leur profil astrologique... L'astrologue joue également un rôle prépondérant au moment de la mort. Il établira l'horoscope fixant les rituels qui accompagnent les funérailles : sortie du corps de la maison, mode des funérailles liées aux éléments tels que l'air, les plus fréquentes, le feu, l'eau ou la terre (enterrement). La crémation, rare au Tibet, est surtout réservée aux religieux. L'astrologue définit également les rituels de purification du mort en vue de lui permettre une meilleure renaissance. [\[164\]](#) »

Les méditations

Autre pratique qui est un point essentiel du Tantra du Kalachakra : la méditation. Au cours des dernières décennies, les scientifiques occidentaux se sont lancés dans des études concernant les changements physiologiques provoqués par la pratique du yoga et de la méditation, pour arriver aux résultats décrits par le docteur Lobsang Rabgay : « Ceux qui utilisent de telles techniques peuvent effectivement réduire leurs maux de tête et les angines de poitrine, baisser la pression artérielle, maîtriser les insomnies, prévenir les attaques d'hyperventilation, soulager leurs angoisses,

contrôler les nausées, les vomissements, les diarrhées, la constipation, réduire le stress général, et atteindre un plus grand équilibre émotionnel [165]. »

Rabgay explique encore dans son rapport : « Alors que la capacité d'altérer des fonctions involontaires du corps n'a été découverte que très récemment en Occident, les médecins tibétains et les yogis d'autrefois savaient, eux, que par le mental, une personne peut acquérir le contrôle de toutes ces fonctions. Grâce à une grande variété d'activités psycho-physiologiques, ils étaient capables d'altérer des fonctions comme le rythme de respiration, le battement du pouls, la vitesse du métabolisme et les fonctions nerveuses [166]. »

Rabgay cite alors une série d'expériences : « En 1981, un groupe de scientifiques dirigé par le docteur Herbert Benson, M. D., directeur du département d'Hypertension du Beth Israël Hospital, et la faculté de médecine de Harvard, aux Etats-Unis, a fait des expériences sur des moines bouddhistes tibétains pratiquant un yoga spécifique appelé femme féroce, qui permet d'élever la température du corps à la demande. Tous les moines ont montré leur capacité de chauffer leur peau, beaucoup plus que ne l'avaient rapporté les expériences précédentes réalisées en Occident, qui utilisaient l'hypnose et les techniques biofeedback – réaction biologique. La

température des doigts des moines s'était élevée de plus de 5 °C, et la température des orteils s'était, elle, élevée de façon encore plus marquante – de presque 7 °C à 9 °C. Le fait que des moines tibétains puissent scientifiquement démontrer ce qui avait été considéré jusque-là comme un fait surnaturel, en dilatant mentalement les vaisseaux sanguins, est hautement significatif pour comprendre la capacité du corps à changer, volontairement, certaines de ses fonctions [167]. »

Le dalaï-lama, tous les grands maîtres du bouddhisme tibétain, et les yogis, qui, tous, savent gérer leur santé, utilisent, entre autres yogas, le *yantra yoga*[*], union de l'esprit – par la méditation – et du corps, par des *asanas*[*] – postures d'élongation. Il s'agit d'une auto-thérapie : des activités méditatives et physiologiques pour promouvoir sa santé physique et mentale, avec ou sans application spirituelle. Pendant très longtemps, le *yantra yoga* n'a été connu que de ses seuls pratiquants. Pourtant, les traités médicaux tibétains y font tous référence. Pour comprendre la philosophie développée par ce *yantra yoga*, il faut toujours se souvenir que tous les phénomènes vivants et non vivants sont constitués des cinq éléments – terre, eau, feu, air, espace. « Chez les êtres vivants, ces cinq éléments fonctionnent comme les trois processus physiologiques, que sont : *rlung*,

vent, l'humeur de l'activité, est associé avec le système nerveux central et secondaire ; mkhris-pa, la bile, l'humeur métabolique, l'est avec le système digestif et endocrinien ; badkan, flegme, l'humeur de structure, l'est avec la structure des fluides et des tissus de notre corps... Les voies selon lesquelles ces trois processus physiologiques fonctionnent sont connus comme blanc – rlung – noir –, mkhris-pa –, et fluide – badkan –, qu'il ne faut pas confondre avec les trois voies tantriques, que nous appelons communément, central, droite, gauche. Ce sont des voies imaginaires, proches du système chinois des méridiens. Les chakras – roues de l'énergie –, situés dans ces cinq parties vitales du corps, sont composés de ces voies. Les explications des érudits tantriques sur le sujet diffèrent parfois de celles des physiologistes : certains affirment qu'il s'agit d'une seule et même chose ; d'autres soulignent que les deux sont tout à fait différentes, bien qu'ils disent que les trois voies physiologiques ont leur origine dans les voies tantriques [168]. » Hier comme aujourd'hui, les médecins tibétains et les yogis estiment que contrôler toutes les fonctions de son corps est possible par un énorme travail sur l'esprit ou la conscience. « Il faut savoir, explique Tenzin Choedrak, qu'en psychologie tibétaine et dans le yoga, rlung, vent, l'humeur d'activité, est considérée aussi comme la base de toute activité consciente. Le

système nerveux sert de monture ou passage, par lequel rlung répond à des stimuli. La relation entre l'esprit et le corps – il y a trois types de corps – est décrite comme celle d'un cavalier – l'esprit –, et d'un cheval – rlung. Le médecin tibétain traite physiologiquement les problèmes de rlung ; les thérapeutes utilisent le yantra yoga, pour traiter rlung dans ses aspects physiologiques [169]. »

Pour les Tibétains, le corps est comme une plante, avec une tige, des feuilles et des fleurs, qui poussent et s'épanouissent en fonction des saisons, et qui meurent aussi pour repousser. « Pour nous, une saison représente notre vie antérieure, notre vie présente, et notre prochaine renaissance... Il en va donc de même pour notre corps. Enfant, c'est badkan, le flegme, qui sera l'humeur dominante. Un bébé est généralement bien dodu et sa peau très blanche. Il est aussi attiré par tout ce qui est sucré. Tout cela est lié à badkan. Mais, quand l'enfant grandit, le corps se transforme, sa peau aussi, ses traits également. Quand il entre dans l'adolescence, c'est alors mkhris-pa, la bile, qui sera l'humeur dominante. Un adolescent se montre volontiers orgueilleux, coléreux, nerveux, et il est de plus en plus attiré par une alimentation plus acide ou par des aliments crus. Tout cela est lié à mkhris-pa... Et, lorsque des hommes comme moi atteignons le temps de la vieillesse, les rides apparaissent, on est

hésitant à chacun de nos pas, au contraire des années où, jeunes encore, nous aimions les efforts physiques, la compétition, c'est alors de plus en plus rlung qui prédomine [170]. »

9

Les mœurs tantriques

Le Tantra du Kalachakra et, de façon plus générale, le bouddhisme tantrique portent la femme aux nues et la placent en grande estime. Comme dans beaucoup d'autres religions, elle est vénérée en tant que mère, en tant que sœur, mais aussi en tant qu'épouse, maîtresse et objet de désir. Le tibétologue Rolf Stein écrit en 1982 : « Que ce soit dans la religion ou dans le monde, c'est le sexe féminin qui est en fait l'important... Mieux que cela, on dit que les lamas excellents qui pratiquent la voie de l'union sexuelle doivent vénérer leur *femme de gnose* (*vidya*^[*], la compagne rituelle) comme un instrument indispensable [171] » Dans le bouddhisme, le vagin est en fait la porte de la réincarnation, l'accouplement une cérémonie qui permet l'accession au secret de l'univers. La relation sexuelle est fondamentalement ritualisée : chaque regard, chaque caresse, chaque forme de contact reçoit un sens symbolique. Les partenaires recherchent ensemble la voie vers quelque chose de

supérieur à l'acte lui-même. L'acte sexuel leur confère un pouvoir, un savoir, que l'on n'obtient pas autrement. Il n'y a pas de limite dans la dévotion de la femme, l'homme lui est assujéti le temps d'un accouplement. Les moines bouddhistes ne sont pas gênés d'évoquer les pouvoirs de l'acte d'amour, et le Tantra du Kalachakra délivre un enseignement loin du détachement pour les sens qui opposerait l'esprit à la chair. La chair permet ici à l'esprit une libération qui le fait accéder à quelque chose de supérieur : « Les deux partenaires tantriques se rencontrent non comme deux personnes naturelles, mais plutôt comme deux déités. "L'homme (voit) la femme comme une déesse, la femme (voit) l'homme comme un dieu. En unissant le sceptre de diamant, le phallus, et le lotus, le vagin, ils se font une offrande l'un à l'autre", lisons-nous dans une citation d'un tantra [172]. (...) Même l'âge de la femme, son apparence, et le forme de ses organes sexuels jouent un rôle important dans la cérémonie sexuelle [173] » du Kalachakra.

Tout pratiquant du bouddhisme tibétain possède ordinairement quatre objets, le moulin à prières, le mala, le *vajra* ou *dordjé*[*], et la cloche ou *gantha*[*]. Le mala est un rosaire qui sert à compter les mantras et aide à maintenir l'attention. Le vajra ou dordjé, symbole masculin, est le symbole de la voie, du chemin qu'il faut suivre : c'est le *diamant*.

Tout ce qui est mâle est vajra ou dordjé. Le vajra ou dordjé, c'est aussi le phallus, ce sont encore les semences mâles. Tout ce qui est féminin ou femelle est *padma*^[*], fleur de lotus, ou gantha, la cloche, laquelle incarne la connaissance, la vacuité.

L'association du vajra ou dordjé et de la cloche ou gantha incarne à plusieurs niveaux la complémentarité du masculin et du féminin... Ils sont utilisés simultanément dans les rituels, le dordjé étant toujours tenu dans la main droite ; et la cloche, dans la main gauche. Les Trimondi expliquent : « Le pôle masculin est le dieu du temps Kalachakra, le pôle féminin est la déesse du temps Vishvamata. Les symboles principaux de la divinité masculine sont le sceptre de diamant, vajra, et le *lingam*^[*], phallus. La déesse tient une fleur de lotus ou une cloche, toutes deux des symboles du *yonî*^[*], vagin. Il règne en tant que *Seigneur du Jour*, elle en tant que *Reine de la Nuit* [\[174\]](#). »

L'art d'aimer tibétain

C'est dans les années 1930 que paraît au Tibet le *Traité sur la Passion*. Son auteur, Guendun Choephel [\[175\]](#), disait marcher dans les pas de Drukpa Kunley. Le moine a en tout cas dressé soixante-quatre tableaux sur l'art de l'amour au Tibet, en s'inspirant très largement du Kamasutra

indien [176] et un peu du *Tao de l'Art d'aimer*, le premier ayant des relations très étroites avec la religion, et le second constituant une branche importante de la médecine chinoise [177]. Le moine y indique les quatre positions fondamentales et ses variantes, lesquelles sont au nombre de vingt-six. Pas question de conseiller une position idéale, à chacun celle qui lui convient le mieux. Choephel y explique aussi le passage d'une position à une autre, le baiser érotique et ses avantages, la masturbation chez la femme et chez l'homme pour la stimulation du pénis et du clitoris, le contrôle de l'éjaculation, l'usage de godemichés et comment vaincre l'impuissance.

L'homosexualité est condamnée mais finalement assez peu répréhensible. Elle n'est certes pas encouragée, et pour cela les textes proscrirent tous les rapprochements qui pourraient encourager ce penchant : interdiction de dormir ensemble, de prendre des douches ensemble, de s'habiller ensemble... hommes comme femmes. L'homosexualité féminine est cependant moins gênante, car peu considérée. L'homosexualité chez les lamas inclut la pédérastie, des relations qui découlent d'un rapport hiérarchique disciple/maître.

Dans une interview accordée à l'hebdomadaire français *Le Point*, le 22 janvier 2007, à la question d'un journaliste : « Que pensez-vous de

l'homosexualité ?», le quatorzième dalaï-lama répondit : « Cela fait partie de ce que nous, les bouddhistes, appelons “une mauvaise conduite sexuelle”. Les organes sexuels ont été créés pour la reproduction entre l'élément masculin et l'élément féminin et tout ce qui en dévie n'est pas acceptable d'un point de vue bouddhiste : entre un homme et un homme, une femme et une autre femme, dans la bouche, l'anus ou même en utilisant la main (il mime le geste de la masturbation). »

L'onanisme est en effet rigoureusement interdit et peut occasionner des exclusions temporaires si cette pratique est découverte. « Le Bouddha a édicté des préceptes pour gouverner l'activité corporelle, non pour gouverner l'activité mentale. » Le quatorzième dalaï-lama ajoute que « par conséquent, si l'éjaculation a lieu au cours d'un rêve, il n'y a pas faute [178] ». La jouissance involontaire et non désirée, attendue ou provoquée, est le seul cas toléré.

Les femmes ont la même interdiction. Elles sont de plus considérées à la fois comme objets de désir pour les hommes – et doivent pour cela porter des vêtements qui ne les tentent pas – et comme êtres faibles soumis à leur désir. Les précautions pour ne pas être tentées et ne pas prendre, presque à leur insu, du plaisir, sont nombreuses. Les textes indiquent aux religieuses la façon exacte de procéder

pour leur toilette, du geste de la main à la position du jet d'eau, pour la période des règles, etc. Bien entendu, il est strictement interdit de se satisfaire avec tout objet, phallique ou non.

Esclaves sexuelles des lamas

Il est important de rappeler les principales écoles du bouddhisme tibétain : l'ordre Nyingma, le plus ancien ; l'ordre Sakya ; l'ordre Kagyu et ses karmapas ; et, enfin, l'école Gelug, qui a instauré la lignée des dalaï-lamas et des panchen-lamas. Pourquoi ? Parce que la société tibétaine conserve un fort caractère clanique.

Dans toutes les écoles du bouddhisme tibétain, deux règles prévalent en matière d'unions matrimoniales : obligation pour le plus jeune de deux frères de se marier pour entretenir la filiation et les lamas et les moines doivent faire vœu de célibat, excepté les nyingmapas et les sakyapas qui peuvent se marier. Cependant, il est courant que des moines quittent leur établissement monastique, fondent une famille, puis le réintègrent pour finir leur vie dans la prière et la méditation. Dans la famille du quatorzième dalaï-lama, Thubten Jigme Norbu, que nous avons vu abbé du monastère de Kumbum sous le nom de Taktser Rinpoché, a ainsi abandonné son statut de religieux pour se marier avec Phuntsok

Tashi : le couple a eu deux enfants. De même Tenzin Choegyel, troisième réincarnation de la famille sous le nom de Ngari Rinpoché, s'est uni à Rinchen Khamdo : ils ont eu deux enfants aussi. Moins ordinaire est le mariage du quinzième karmapa Khachap Dordjé [179], le chef religieux de l'ordre Kagyu, pour raison de santé !

Plus près de nous, Reting Rinpoché, le premier précepteur de l'actuel dalaï-lama, a eu le privilège suprême de raser le crâne du petit garçon de Taktser dans le temple du Jokhang à Lhassa et de lui attribuer son nom religieux [180]. Le 22 février 1940, Tenzin Gyatso est ainsi devenu officiellement le quatorzième dalaï-lama. Or Reting possédait la troisième structure économique du Tibet, gérée depuis ses appartements de l'avant-dernier étage du palais. En outre, d'aucuns lui attribuent des frasques nocturnes dans les bouges de Shol et une relation officielle avec une dame de Lhassa. Nous sommes alors dans les années 1940 et Reting use et abuse du *Traité sur la Passion* de Guendun Choephel. Or sa liaison fuit. « Le Kama-sutra au Potala ! » dit-on, le scandale éclate. Et pour cause : la dame vit quasiment à demeure dans les appartements du régent. On s'en amuse beaucoup puisque à Lhassa des affiches, placardées tous les soirs sur les arbres, près du Jokhang et des autres temples de la capitale, se mirent à conter les

galipettes de la dame et de son amant. Sept ans plus tard, le 17 avril 1947, Reting fut arrêté, jugé et emprisonné dans les geôles du Potala. Il mourra trois semaines plus tard, le 8 mai, dans sa cellule, ses organes génitaux broyés [181].

Un cas isolé ? Pas exactement puisque, depuis, de nombreuses affaires ont défrayé la chronique. Notamment l'une concernant la communauté américaine du bouddhisme et l'un de ses maîtres les plus en vue, Osel Tenzin. Reconnu pour apprécier les pratiques du *Traité* de Choephel, et pour son appétit sexuel, le lama avait fini par contracter le Sida dans les années 1980.

À la même époque, un lama réincarné surnommé *la sagesse folle* par ses pairs et ses disciples, était connu pour son alcoolisme et ses excentricités sexuelles et financières. Par ailleurs, un article de Jack Kornfeld dans le *Yoga Journal* révèle, sous le titre de *Sex and Lives of the Gurus* que, sur cinquante maîtres bouddhistes, hindous et Jaïns, trente-quatre ont eu des rapports sexuels avec leurs disciples [182].

En 1994, un autre lama se voit accusé, lui, d'avoir, sur une période de plusieurs années, abusé de son statut de réincarnation et de guide spirituel pour imposer des relations sexuelles à des jeunes femmes disciples. De médiation en médiation, le guru tibétain aurait versé plusieurs millions de dollars à ses

victimes...

Le 10 février 1999, le journal américain *The Independent* annonce un autre scandale sexuel sous la plume de Paul Vallely : la philosophe écossaise June Campbell, traductrice officielle des lamas tibétains, affirme en effet avoir été « l'esclave sexuelle tantrique » de Kalou Rinpoché, un des lamas tibétains les plus vénérés au monde. On s'en doute, l'affaire fait grand bruit : « C'était, dit-elle, comme si j'avais accusé Sœur Teresa d'avoir joué dans des films porno. » Menacée de mort, l'Écossaise a attendu onze ans avant de parler de cette histoire [183]. Ses accusations furent vivement démenties par les proches de celui qu'elle dénonce.

Une autre fois, c'est à Samye Ling Centre, en Écosse, que le scandale éclate. Dans un article du *Sunday* du 10 septembre 2000, Robert Mendick raconte qu'un moine adulte de Samye Ling a abusé d'une jeune fille de quatorze ans. Or Samye Ling est un lieu considéré comme le poumon de la culture tibétaine en Occident, où l'on accueille les artistes amis du dalaï-lama, tels Richard Gere ou David Bowie.

Le 10 juin 2009, j'ai demandé au dalaï-lama de bien vouloir répondre à quelques questions, notamment sur le fait que, depuis un certain temps, des articles de presse et des livres évoquent les dérapages de lamas de renom, accusés d'agressions

sexuelles et de viols ou encore d'avoir des « esclaves sexuelles tantriques ». Une vingtaine de jours plus tard, le 4 juillet, Sa Sainteté le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso répondra, par l'intermédiaire de son secrétaire Chhime R. Chhoekyapa :

« Cher Monsieur Gilles Van Grasdorff,

Veillez excuser notre retard à répondre à votre courrier électronique du 10 juin 2009, dans lequel vous demandiez des éclaircissements de la part de Sa Sainteté concernant le bouddhisme à certaines des questions soulevées dans votre lettre. Sa Sainteté a été très occupée ces dernières semaines, qui ont inclus de grands voyages. Nous n'avons donc pas été en mesure de répondre plus tôt. Nous espérons que vous comprendrez.

Dans le même temps, nous voudrions qu'il soit bien clair pour vous dès le départ que tout comportement non conventionnel n'est pas en accord avec les enseignements de Sa Sainteté et la pratique. Dans le bouddhisme tibétain aussi il y a des personnes qui s'égarer et si elles ne respectent pas leurs vœux, des mesures appropriées sont prises. Dans la mesure où nous en sommes conscients, ceux qui ne peuvent pas garder leurs vœux monastiques, etc. ... quittent le monastère... »

Ces histoires de sexe dans les lamasseries et les

monastères occidentaux peuvent choquer nos esprits occidentaux redevenus pudibonds mais il est important de souligner que les lamas tibétains n'ont jamais cessé d'utiliser des « esclaves sexuelles » dans les rites tantriques, dont le Kalachakra. Et ce au nom d'une tradition de pratiques secrètes qui remonte au VIII^e siècle, et à ce temps lointain où Padmasambha introduisait le bouddhisme au Tibet. Le fondateur de l'école Nyingma avait lui-même cinq « esclaves sexuelles tantriques » parmi ses disciples. Dès lors, on peut dire qu'en 2009, rien n'a vraiment changé au pays des lamas tibétains et que certains – des brebis galeuses – s'égarent. Si ce n'est que des femmes comme June Campbell et des chercheurs comme Victor et Victoria Trimondi osent briser la loi du silence imposée par les propagateurs du Tantra du Kalachakra.

10

Renaissances

Dans la cosmographie bouddhiste et hindouiste, lamas et brahmanes interprètent le monde comme un univers soigneusement hiérarchisé. Leur savoir repose sur l'astronomie, patiemment étudiée depuis les origines, notamment dans le *temps autre* du Tantra du Kalachakra : à partir de la cartographie des deux visibles, elle présuppose aussi l'existence de systèmes invisibles ou non encore étudiés ; et elle estime que les deux sont le symbole des puissances supérieures à l'homme, les unes protectrices et bénéfiques, les autres courroucées et maléfiques. Mircea Eliade, un des fondateurs de l'histoire des religions, explique que le seul fait d'être *en-haut* se traduit, au sens spirituel du mot, par être le tout-puissant : « La transcendance divine, dit-il, se révèle directement dans l'inaccessibilité, l'infinité, l'éternité et la force créatrice du ciel (la pluie). Le mode d'être céleste est une hiérophanie inépuisable. Par suite, tout ce qui se passe dans les espaces sidéraux et dans les régions supérieures de l'atmosphère – la

révolution rythmique des astres, la poursuite des nuages, les tempêtes, la foudre, les météores, l'arc-en-ciel – sont des moments de cette même hiérophanie [184]. » Au centre du cosmos, le mont Mérou est entouré d'océans et de montagnes, à leur tour encerclés par les continents. Au-dessous sont les enfers, lieux d'expiation, et au-dessus les différents cieux habités par les dieux.

Les mondes invisibles des dieux sont donc soigneusement ordonnés. Les cieux des sens de Brahma sont à l'étage supérieur, couronnés par le ciel appelé Suprême, porte ouverte sur le *nirvana*[*], la *perfection divine* ou le *suprême apaisement*. Dans les textes tantriques, et donc dans le Tantra du Kalachakra, le nirvana s'oppose au samsara : le premier « est lumineux et libre de toute construction mentale, débarrassé de la souillure de l'attachement et des autres passions... Son essence est suprême. Rien ne lui est extérieur... Rien d'autre que lui n'existe pour ceux qui, désirant la libération, souhaitent voir disparaître l'infini des douleurs et obtenir le bonheur de l'illumination... », tandis que, le second, « c'est l'esprit affligé et obscurci par d'innombrables constructions mentales, vacillant tel l'éclair dans la tempête et recouvert par la souillure tenace de l'attachement et des autres passions [185]. » Enfin, la notion d'un dieu créateur est absente de la plupart des traditions bouddhistes. Ni

Brahma dans l'hindouisme, ni le Bouddha dans le bouddhisme ne sont perçus comme le créateur de l'univers avec les attributs du dieu, et ils sont sujets à l'impermanence, comme tous les êtres vivant dans le samsara.

L'interprétation bouddhiste du concept de renaissances et de réincarnations étant fondée principalement sur la notion de continuité de la conscience, le dalaï-lama ne se volatilise pas dans la nature. Une renaissance suivra, plus ou moins heureuse, plus ou moins bonne. Chacun accepte cette notion de renaissance, telle qu'elle est imposée par la nature de leurs propres karmas et par les impressions psychiques laissées par les actions passées du corps, de la parole et de l'esprit. Si, quand survient la mort, un mode de pensée favorable prédomine, il s'ensuit une renaissance heureuse. Si l'on s'abandonne à des idées malsaines, on renaît dans l'un des trois niveaux inférieurs correspondants, où une souffrance intense sera endurée. Le défunt renaîtra indifféremment ami, ennemi, frère, sœur, mère, père dans ses prochaines vies, et c'est dans la matrice que l'on reprend naissance, c'est là que le fœtus va traverser différentes expériences. Nous savons qu'un délai moyen de quarante-neuf jours est nécessaire à cette renaissance. Des réincarnations comme le dalaï-lama peuvent renaître plus rapidement, tandis que

d'autres attendront des années avant de réapparaître sous une forme humaine ou une autre manifestation...

La grande réincarnation

Dans le cadre des réincarnations des lamas, il nous faut évoquer le principe particulier du tulku, c'est-à-dire la réincarnation d'un maître du passé, qui a parfois les mêmes traits que son incarnation précédente. L'idée de réincarnation est intégrée à la structure philosophique du bouddhisme. Elle n'est pas pour autant un enseignement du Bouddha, mais elle est considérée comme un phénomène naturel, une évidence, par tous les Asiatiques, quelle que soit leur confession, contrairement aux Européens.

C'est là une longue tradition qui remonte au XII^e siècle et à Dusum Khyenpa. Les livres anciens évoquent volontiers cette prédiction du Bouddha : « Un jour naîtra un homme de grande compassion qui, au long de ses incarnations, sera reconnu sous le nom de karmapa. » C'est en 1147 que Dusum Khyenpa créa la lignée Karma-Kagyü. On lui doit l'institutionnalisation de la réincarnation par le choix de son chef spirituel. Selon la chronique, après avoir passé trois longs hivers et trois étés sur un rocher où les dakinis, les messagères célestes, venaient le nourrir, le premier karmapa se rendit dans un

endroit appelé Tsurphu, à l'ouest de Lhassa, où il prépara la construction du monastère qui allait devenir le siège des Karma-Kagyü. Dusum Khyenpa avait acquis le pouvoir de traverser les montagnes ; il guérissait les malades qu'il croisait sur son chemin, et redonnait la vue aux aveugles. Disciple de Gampopa [186], médecin et médium de la région de Dakpo qui lui enseigna le Dharma, le premier karmapa promit de vivre jusqu'à quatre-vingt-quatre ans et de renaître dans un enfant. Peu avant sa disparition, en 1193, il laissa dans une lettre tous les détails pour trouver sa réincarnation. Cet enfant était apparenté à la famille du roi Trisong Detsen, le second des trois rois du Dharma qui fit du bouddhisme une religion d'Etat en 779. À l'âge de six ans, il retranscrivait des livres, alors que personne ne lui avait appris à écrire. À dix ans, il lui suffisait d'écouter les moines réciter un texte sacré pour le répéter immédiatement, sans la moindre faute. L'enfant eut pour maître le lama qui connaissait tous les détails de la prédiction du premier karmapa. Alors que le lama se trouvait en face de la réincarnation, la toute première de l'histoire du bouddhisme tibétain, il annonça alors à l'enfant : « Aujourd'hui, les dakinis se sont manifestées dans le ciel, semblables à un amoncellement de nuages. Tu es fortuné car tous les maîtres Karma-Kagyü et Dusum Khyenpa sont apparus. Tu es le deuxième

karmapa et ton nom sera Karma Pakshi [187] !»

Or, le dalaï-lama est lui aussi un tulku. L'interprétation bouddhiste du concept de renaissances et de réincarnations est fondée principalement sur la notion de continuité de la conscience. Voici ce qu'en dit l'actuel dalaï-lama :

« Son interprétation est principalement fondée sur la notion de continuum de conscience. Prenons, par exemple le monde physique : nous considérons que l'on peut remonter à l'origine de tous les éléments de notre univers actuel – et même au niveau microscopique – jusqu'à un point initial où tous les éléments du monde matériel sont condensés dans ce que l'on appelle en termes techniques des *particules d'espace*. Ces particules sont, à leur tour, l'état résultant de la désintégration d'un univers précédent. Il existe donc un cycle constant dans lequel l'univers évolue, se désintègre et revient à l'existence. Notre esprit fonctionne de manière analogue. Il est tout à fait évident que nous possédons ce que nous appelons *esprit* ou *conscience* : notre expérience en témoigne. Il est aussi manifeste que ce que nous appelons esprit ou conscience est sujet au changement, quand il est exposé à différentes conditions et circonstances. C'est là une preuve de sa nature variable d'instant en instant, de sa prédisposition à se modifier.

« Il est également évident qu'au niveau le plus

grossier, l'*esprit* ou *conscience* est intimement lié aux états physiologiques du corps ; en fait, il dépend d'eux. Pourtant, il doit exister une certaine base, une énergie, une source qui permet à l'esprit, dans son interaction avec les particules matérielles, de produire des êtres vivants conscients. Tout comme au plan matériel, cette base est aussi, sans aucun doute, en continuum avec le passé. Si donc vous remontez à l'origine de notre esprit actuel, de notre conscience présente, vous vous apercevrez que, de même que pour l'origine de l'univers matériel, vous remontez alors à l'origine du continuum de conscience jusqu'à une dimension infinie. Comme vous pouvez le constater, le continuum de l'esprit est sans origine.

« Par conséquent, il doit exister des renaissances successives pour rendre ce *continuum* de l'esprit possible.

« Le bouddhisme croit en la causalité universelle : tout est soumis au changement, à des causes et à des effets. Il n'accorde donc aucune place à un Créateur divin, ni à une *génération spontanée* des êtres. Tout se manifeste au contraire comme une conséquence de causes et d'effets. Ainsi l'état présent de l'*esprit* ou *conscience* résulte-t-il de ses instants précédents...

« Les causes et effets dont nous parlons sont principalement de deux types : les *causes*

substantielles, qui sont à l'origine de ce qui produit, et les *différents facteurs* qui contribuent à produire la situation de causalité. Dans le cas de l'esprit et du corps, bien que l'un puisse affecter l'autre, l'un ne peut pas devenir la substance de l'autre... Bien que l'esprit et la matière dépendent l'un de l'autre, l'un ne peut être la cause substantielle de l'autre.

« C'est sur cette base que le bouddhisme accepte la notion de renaissance [\[188\]](#). »

Si la renaissance des lamas les moins importants est reconnue sur simple déclaration de leurs pairs, la procédure de la désignation d'une réincarnation d'un chef de lignée comme le karmapa, d'un chef temporel comme le dalaï-lama ou d'un supérieur de monastère particulièrement important comme celui de Tashilhunpo pour le panchen-lama, devient beaucoup plus complexe. Elle inclut rêves visionnaires et consultation d'oracles, puis choix définitif d'un candidat, lequel doit distinguer, parmi de nombreux objets similaires, ceux qui ont appartenu à la précédente incarnation.

Pour le Bouddha, il n'y a donc pas de *moi* ou d'*âme* qui transmigre, mais plutôt une *énergie conscience* qui fait qu'une vie découle de la précédente. Ainsi, le passé porte le présent à bout de bras, nos actes sont interdépendants les uns des autres, et notre conscience, un peu comme le ferait un ordinateur, a assimilé tous nos actes négatifs et

tous nos actes positifs de nos vies antérieures et de notre vie présente. Cependant, pour l'actuel dalai-lama, il existe différents niveaux de conscience à l'intérieur de la conscience même : « Pour certaines écoles de pensée du bouddhisme, il y a six principales sortes de conscience. Prenons l'exemple de la conscience visuelle qui dépend entièrement de l'organe de la vision, l'œil. Tant que cet organe est sain, la conscience associée peut continuer d'exister et de fonctionner. Si l'organe est altéré, cette conscience n'est plus. Certains niveaux de conscience dépendent donc entièrement d'un organe physique. Mais il existe un autre type de conscience. Lorsque nous rêvons, nous pouvons faire l'expérience d'un niveau de conscience profond. Durant la phase de sommeil dit profond, sans rêves, cet état de conscience est plus profond encore. Lorsque quelqu'un s'évanouit ou cesse de respirer, il passe à ce moment-là par un état de conscience nettement plus profond que le précédent. Ce niveau, atteint au moment de la mort, est le plus profond de tous. Toutes les fonctions biologiques s'arrêtent. C'est alors que nous goûtons au plus subtil des états de conscience. La conscience y est sereine et plus autonome... Lorsqu'un enfant est très jeune, les consciences antérieures exercent toujours une influence, sous la forme d'une force encore présente en lui. Puis la conscience, liée à la croissance du

nouveau corps, grandit en même temps que celui-ci, et devient plus forte ; pendant ce temps, la conscience antérieure s'affaiblit. Si l'on fait des efforts particuliers pour aiguïser l'esprit et la mémoire par la méditation, notre esprit sera en mesure de se remémorer sa vie passée. La conscience est quelque chose qui ne peut être touché ni vu, mais c'est une énergie très particulière. Sa nature est d'une grande clarté ; quelquefois, nous l'appelons la Claire Lumière. La lumière signifie qu'il est possible de tout comprendre, jusqu'à voir le futur, si l'esprit s'aiguïse [189]. »

Un individu arrivé à un haut degré de maîtrise de sa conscience est capable de s'orienter au moment de sa mort, puis dans les étapes intermédiaires du bardo et de se réincarner dans la famille de son choix. Ayant pris les vœux de bodhisattva, c'est-à-dire décider durant toutes ses vies futures à guider les êtres vers la délivrance, il renonce lui-même à sa propre délivrance du cycle des réincarnations.

Le karma et l'éveil

Pour les bouddhistes, les renaissances sont liées aux lois du karma. Celles-ci régissent tous nos actes et leurs conséquences. Il en va ainsi pour tous les êtres sensibles – insectes, animaux, plantes et êtres humains. La vie du dalaï-lama est donc liée au

karma de ses vies antérieures et à celui de ses parents. Il en va de même pour tous les bouddhistes. Une histoire édifiante illustre cette loi. Un jour, dans la montagne, une mère est en train de réduire en poudre une tête de chèvre, qu'elle glisse ensuite dans sa tchouba. Son enfant est attaché sur son dos et elle échange des regards tendres avec lui quand arrive un chien affamé. La mère s'empare de la pierre dont elle se sert comme ustensile pour en frapper l'animal. Un lama qui passait par là observe la scène et s'en va en souriant. En vérité, cette femme s'employait à écraser avec soin la tête d'une chèvre qui avait été son père dans une vie antérieure ; elle venait de frapper sauvagement le chien qui avait été sa mère, et elle offrait la plus grande tendresse à son enfant, alors qu'il avait été, par le passé, son pire ennemi.. Ainsi, comme l'enseigne le Bouddha, nous avons tous été un jour le père, la mère, le frère, la sœur, l'ami, l'ennemi de chacun des êtres que nous côtoyons, et à moins que de purifier son esprit et d'atteindre l'Eveil, les Tibétains seront toujours confrontés aux actes karmiques qu'ils ont provoqués. Selon le Bouddha, un être doit développer conjointement la compassion (qualité de cœur) et la sagesse (qualité de l'intelligence) pour atteindre la perfection. Lorsque le sentier a été entièrement parcouru, le pratiquant devient lui-même un bouddha ou un éveillé, c'est-à-

dire un être qui a éveillé en lui toutes les potentialités et les a portées à leur plein épanouissement.

Le message fondamental du Bouddha est que tous les êtres peuvent devenir un bouddha.

11

Le mythe de Shambhala

La mythologie tibétaine évoque très souvent Shambhala, un royaume mythique auquel les Tibétains croient fermement. C'est leur pays caché, une Terre pure, physique pour les uns, spirituelle pour les autres : un vrai mystère, encore aujourd'hui, confiné entre mythes, légendes et histoire. Voilà de quoi rêver...

Les uns situent Shambhala dans la région entourant le mont Kailash, qui culmine à 6724 mètres d'altitude : surnommé le *Précieux Joyau des Neiges*, il est le point de rencontre entre les trois anciennes civilisations que sont la Chine, les Indes et le Tibet. Du Kailash, les *Hindous*^[*] en ont fait la demeure de Shiva. Le fondateur du jaïnisme, Rishabanatha, y a reçu l'illumination à son sommet. Les bônpos, quant à eux, en font l'âme de la région, la montagne de la Svastika. Symboliquement, le mont Kailash, *demeure de la félicité*, abrite dans ses grottes cinq cents bodhisattvas et arahs invisibles. Il est aussi la résidence des divinités indiennes Shiva

et Parvati, ainsi que celle de Demchog, le bodhisattva de la compassion dont le dalaï-lama est là encore l'émanation. Enfin, il aurait abrité le poète ermite Milarépa [190] dans sa *grotte aux miracles...*

D'autres hypothèses existent pour situer Shambhala, dont celle du scientifique Alexander Berzin, qui parle de « quatre lieux saints entourant Vajrasana (Bodhgaya), le lieu de l'illumination du Bouddha Sakyamuni : la montagne à cinq pics à l'est, le mont du Potala au sud, Shambhala au nord de l'Uwiyana à l'ouest. Ces lieux sacrés sont associés respectivement à Manjushri, Avalokiteshvara (ndla, Chenrézig), aux rois Kalki et à Guru Rinpoché (ndla, alias Padmasambhava). Ceux-ci peuvent être identifiés comme le mont Wutaishan dans le nord de la Chine, le mont Vindhaya dans le sud de l'Inde, le mont Kailash dans le sud-ouest du Tibet et la vallée de Swat dans le nord du Pakistan [191]. »

Il existe une autre tradition qui fixe le Royaume de Shambhala au monastère de Tashilhunpo, siège des panchen-lamas. Plusieurs écoles s'opposent en effet, situant Shambhala et son histoire contée dans le Tantra du Kalachakra en Russie, en Mongolie, au Japon et bien sûr au Tibet. L'exploratrice Helena Blavatsky [192], qui a étudié le bouddhisme tibétain entre 1867 et 1870 avec des maîtres indiens des contreforts himalayens, place de son côté Shambhala dans le désert de Gobi puisque les populations

mongoles, bouriates et kalmoukes suivent en grande partie les enseignements du bouddhisme tibétain des Bonnets jaunes. Son séjour à Tashilhunpo et les travaux publiés en 1833 par le Hongrois Alexander Csomo de Körös [193], qui fut le premier à rédiger pour l'Occident un dictionnaire et une grammaire en langue tibétaine, sont à l'origine de son engouement.

Des années plus tard, le prix Nobel de la paix Nicolas Roerich [194], sa femme Héléna [195] et son fils Georges, associés, en 1926 et 1928 en Asie, au James Bond soviétique Yakov Blumkin [196], agent secret de la Tchéka [197], monteront deux expéditions en Asie pour retrouver le royaume mythique de Shambhala.

Alors que le treizième dalaï-lama était aux prises d'un côté avec les Chinois, de l'autre avec les Britanniques, le Bouriate Gurdjieff [198], espion du tsar puis conseiller du souverain tibétain, essaiera en vain de convaincre le dalaï-lama de faire appel au tsar de Russie, affirmant que Nicolas II [199] était la réincarnation de Tsongkhapa, le fondateur de l'école gelugpa, et que Shambhala se trouvait en Russie. De l'autre côté, le même Gurdjieff va convaincre Nicolas II de construire un temple du Kalachakra à Saint-Petersbourg. La première cérémonie de longue vie se déroulera en 1913, en l'honneur des Romanov, qui célébraient alors leur trois centième anniversaire. Gurdjieff expliquait ainsi à qui voulait

l'entendre que la dynastie des Romanov était des émanations des rois de Shambhala.

Enfin la Société de Thulé [200] et le professeur Karl Haushofer [201], qui a aidé Hitler à rédiger *Mein Kampf*, féru d'occultisme et connaissant l'existence de Shambhala, pousseront les nazis à envoyer plusieurs expéditions scientifiques sur le Toit du monde, à la recherche du royaume de la Terre pure...

Rien n'est banal à Shambhala !

Shambhala serait un royaume immense prenant la forme d'un lotus à huit pétales, dont on dit que les frontières sont bordées de montagnes si hautes qu'elles tutoient la demeure des dieux. Sa capitale, Kalapa, péricarpe du lotus, protégée elle aussi par une redoutable chaîne montagneuse, est reconnue des bouddhas, des dieux et des divinités, car ses palais d'or, d'argent, de turquoise, explosent au firmament.

Shambhala et ses neuf cent soixante millions de villages, répartis de manière égale sur les huit pétales du lotus, ont un roi, Suchandra [202], que l'on connaît aussi sous le nom de Chandrabhadra. Il sait son peuple en danger s'il continue à suivre la voie de l'hindouisme. Il ne veut plus de guerres, plus de castes, plus de divisions, mais un royaume de

Terre pure. Il en est si convaincu qu'il décide de rejoindre le Bouddha qui délivre ses enseignements, un an avant son Illumination, à un parterre de disciples. C'est là que le monarque va recevoir, le premier, les pratiques secrètes du Tantra du Kalachakra, un système de méditations appartenant à l'Annutara Yoga tantra : douze mille versets répartis en cinq sections. Il y est naturellement question de l'univers, de la connaissance, de l'esprit, et, enfin, des pratiques et initiations, dont il aura besoin pour enseigner le Dharma à son peuple. Pour ce voyage initiatique, Suchandra était accompagné par quatre-vingt-seize généraux, vice-rois, princes et gouverneurs. De retour à Kalapa, le roi décide donc de faire du Kalachakra la religion d'Etat de son royaume de Shambhala. C'est la naissance d'un mythe !

Bien des années plus tard, Manjushrikirti hérite du trône de Shambhala. Premier roi de la lignée Kalki, il porte le titre de *kulika*^[*], porté par tous les rois de Shambhala par la suite : ce sont les Gardiens du Château. Manjushrikirti rédige un compendium du *Tantra de Kalachakra* et Pundarika, son fils et successeur, en rédigera un commentaire sous le titre *La Lumière immaculée*. Ces deux textes fondamentaux, deux érudits, Chilupa et Kalachakra l'Ancien, les ont transmis à l'Inde [\[203\]](#).

Suchandra, premier roi de Shambhala, est

considéré comme l'émanation du bodhisattva Vajrapani, la personnification de la puissance spirituelle de tous les bouddhas. Le dalaï-lama est considéré comme l'émanation de Pundarika, fils et successeur de Manjushrikirti.

Si le deuxième dalaï-lama Gyalwa Guendun Gyatso et le septième dalaï-lama Kelsang Gyatso ont eu des liens très forts avec les rois du royaume mythique de Shambhala, le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso parcourt aujourd'hui le monde pour enseigner aux Occidentaux le Tantra du Kalachakra : il y évoque un peu ce royaume mais se garde bien d'en délivrer tous les secrets...

Les jésuites à Shambhala

Au début du XVIIe siècle, le missionnaire portugais Antonio de Andrade [204] est probablement le premier Occidental à pénétrer au Tibet en passant par les Indes [205]. Né à Oleiros, il rejoint la Compagnie de Jésus le 15 décembre 1595. Quatre ans plus tard, il se retrouve en charge des missions jésuites de l'Hindoustan, une vaste région sous l'emprise du Grand Moghol Abkar [206], dont l'empire s'étendait de la Perse à l'ouest, à l'Assam à l'est et au Cachemire au nord, en passant par le Bengale et l'Orissa et se prolongeant au Deccan et à la Goldoravi, dans le sud.

Antonio de Andrade, accompagné de Manuel Marques, se trouve à Delhi au début du printemps 1624, quand il croise un groupe de pèlerins en chemin pour Badrinath et son temple dédié à Vishnou, une des trois divinités de la *trimourti*^[*], la trinité hindoue, avec Brahma et Shiva. L'occasion est trop belle ! Le 30 mars 1624, déguisés en marchands parsis, Antonio de Andrade et Manuel Marques, accompagnés d'un guide local, intègrent une caravane au départ de Delhi.

À Badrinath, que les missionnaires [207] atteignent non sans quelques mésaventures, Andrade décide de poursuivre seul, vers le nord, en empruntant la piste qui va du temple au village de Mana et plus loin vers Mana Pass, la seule piste d'accès entre deux montagnes à 5 585 mètres d'altitude au royaume de Gugé. À Mana, il rencontre des marchands du pays de Bod [208] : c'est la partie centrale du Tibet, située de part et d'autre du Tsangpo, fleuve qui prend sa source dans l'ouest du pays, tout près du mont Kailash.

Les Tibétains lui fournissent moult informations sur la région et Andrade revient sur ses pas. Le temps d'organiser son voyage et le voici reparti. Le jésuite parvient dans la haute vallée de Sutjleh et atteint Tsaparang, au royaume de Gugé, au mois d'août 1624. Non seulement le roi lui accorde sa protection mais il aurait assisté, le 11 avril 1626, à la

pose de la première pierre d'une chapelle. C'est à Tsaparang également que le missionnaire portugais entend pour la première fois parler de Shambhala, mais il n'apportera aucun éclairage dans ses récits sur l'existence ou non de ce royaume [209].

À la suite d'Antonio de Andrade vont arriver deux autres missionnaires de la Compagnie de Jésus. Stephano Cacella et Giovanni de Cabrai ont pour intention de rejoindre la mission ouverte par leur confrère. Les deux hommes quittent Hugli, la grande place commerciale du Bengale, le 26 août 1626, et prennent la direction du nord, passent quelques jours à Dakka, l'actuelle capitale du Bangladesh, avant de franchir le Brahmapoutre dans des conditions là encore extrêmement difficiles. Ils arrivent, le 28 octobre 1626, à Cooch Behar au Bengale, à quatre cents kilomètres au nord de Calcutta, au confluent du Brahmapoutre et de la Tîsta. Ils y passeront l'hiver 1626-1627, et prépareront la suite de leur voyage.

Nous sommes le 2 février 1627, quand ils quittent Cooch Behar. Leur route les mène par Alipur Duar, sur la rive nord de la rivière Kaljani, aux pieds des Himalayas, et par Buxa Duar. Les deux villes ne sont distantes que de vingt-quatre kilomètres, mais quelle aventure avant d'atteindre enfin le Bhoutan !

Les missionnaires sont reçus dans la défiance car le roi n'a jamais rencontré le moindre Blanc. La

chance cependant leur sourit. Un lama de Tsaparang, qui a entendu parler de Andrade à Gugé, se fait leur interprète et, après moult palabres, parvient à convaincre le monarque bhoutanais de les laisser séjourner au Bhoutan. Mieux encore, le roi charge un lettré de la cour de leur enseigner le *dzongkha*^[*], la langue employée par les lamas bhoutanais.

Pendant que Stephano de Cacella et Giovanni de Cabrai se livrent à l'étude, ils ne laissent passer aucune occasion de collecter auprès des autres moines de la lamasserie, tous les renseignements sur les traditions locales, la géographie, la faune, la flore. Il ne passe pas un lama à Tsimphou sans qu'il ne vienne saluer les jésuites. Malgré cela, ils ne parviendront pas à percer le mystère qui leur tient tant à cœur :

— Avez-vous déjà entendu parler d'un pays que l'on appelle Cathay ?

Les lamas s'interrogent du regard.

— De quel pays parles-tu, étranger ?

— D'un pays immensément grand, où vivent des chrétiens pratiquant la même religion que moi.

Le khenpo, abbé du monastère, écoute avec stupeur.

Cacella se tient près de l'autel, tantôt arpente la pièce, ne voulant surtout pas interrompre la discussion. Et Cabrai l'observe, mais ne dit mot.

— Ah ! s'écrie soudain le lama. Il existe de l'autre côté de nos montagnes un royaume que nous appelons *Xembala*. Ses frontières s'étendent jusqu'aux lointains territoires de *Sopo*.

En dzongkha, comme en tibétain, *Sopo* est le nom que les Bhoutanais et les Tibétains donnent aux Mongols et aux autres nomades d'Asie centrale.

Un court silence et le lama reprend :

— On dit qu'à Xembala, les habitants, tous habillés de blanc, sont égaux devant la loi... Sais-tu quelle religion ils pratiquent ?

— Je l'ignore, étranger. Mais c'est peut-être le Cathay que toi et ton frère recherchez ?

Cette route de Shambhala, Cabrai la connaît pour avoir lu la correspondance de son confrère Antonio de Andrade. Cependant aucun des deux missionnaires ne semble avoir été informé du succès de l'expédition qui, en 1605, a permis à Bento de Goes [210], un de leurs homologues de la Compagnie de Jésus, d'atteindre la Grande Muraille et de découvrir que le Cathay des récits de Marco Polo [211] et la Chine de Matteo Ricci [212] ne forment qu'un. Et que ces territoires n'ont rien à voir avec le royaume de Xembala évoqué par le roi du Bhoutan.

De là à imaginer que la route de Cathay passait par Xembala et par le royaume de Gugé... Un pari fou ! Les deux missionnaires ne tiennent plus en place et décident de tenter l'aventure en se

séparant. C'est dans le plus grand secret que Caccella quitte la capitale bhoutanaise. Le roi, n'ayant pas été informé du départ du missionnaire, sera fou de rage. Cabrai finira pourtant lui aussi par se mettre en route, avec, cette fois, l'autorisation du monarque.

Nous sommes le 18 décembre 1627. Les deux hommes marchent à distance par des chemins rudes, ardues et souvent coupés de torrents. C'est le plein hiver, et les deux missionnaires vont voyager misérablement jusqu'à Samdruptsé, c'est-à-dire Shigatsé, où ils se retrouvent, le 20 janvier 1628, sains et saufs [\[213\]](#).

Dans une de ses lettres, Cabrai donne quelques indications géographiques intéressantes : le nord de l'Ü-Tsang irait jusqu'à la Tartarie ; les deux territoires auraient une religion identique ; les caravanes en provenance de la Cochinchine à l'est et de la Chine au nord-est, transportent de nombreuses marchandises. Enfin, deux autres régions sont proches, le Kham, et le royaume de Shambhala, qui, selon lui, « n'est pas Cathay », donc pas la Chine, laquelle se situerait plus au nord [\[214\]](#). Les deux missionnaires découvrent dans le royaume de Tsang le caractère sacré des grands maîtres du bouddhisme tibétain et du roi de cette région du Tibet central, qui s'ajoute à celui du roi du Bhoutan.

Que sait Cabrai exactement de Shambhala ? Ce

que les lamas auront bien voulu lui dire : une Terre pure, un royaume merveilleux, dont le premier roi s'appelait Suchandra, émanation de Vajrapani, la personnification de la puissance spirituelle de tous les bouddhas... Le mythe toujours ! Ses sept successeurs forment la toute première dynastie de ce royaume spirituel, visible seulement par ceux qui ont été initiés : Devendra [215], Tejasvin [216], appelé aussi Taji, Chandradatta [217], alias Somadatta, Deveshvara [218], alias Sureshvara, Chitrarupa [219], alias Vishvamurti, et Devesha [220], alias Sureshana, sont tous des descendants des Shakyas, la lignée directe du Bouddha Sakyamuni... Les rois de Shambhala vivraient donc dans un palais construit de bijoux et de diamants, avec un temple consacré au Soleil et un autre à la Lune, autant dire qu'il s'agit là d'une incroyable réplique du zodiaque et des orbites astrales...

Là s'arrêtent les révélations. Pas question d'évoquer les enseignements secrets du Tantra du Kalachakra. Cabrai sera cependant le premier Occidental à rapporter l'existence de Shambhala dans ses écrits. Au XVIIe siècle, si le roi du Bhoutan ou les pandits hindous avouent leur ignorance, les érudits du bouddhisme tibétain n'hésitent pas à le situer quelque part entre le mont Kailash et le monastère de Tashilhunpo, celui des panchen-lamas, dans la province du Tsang. Peu importe la précision

géographique, Shambhala revêt, pour les Tibétains, un intérêt tout particulier : il symbolise le royaume de la connaissance suprême ou de la révélation primordiale. Il n'est donc pas étonnant que, depuis toujours, les explorateurs, fascinés par le mythe du Tibet, se soient lancés à sa recherche, que, dans les années 1930, les nazis y aient projeté leurs rêves les plus fous et, que, plus près de nous, les néonazis en aient fait l'endroit où Adolf Hitler préparait le Quatrième Reich...

En 2009, le quatorzième dalaï-lama continue à maintenir le mythe de Shambhala dans le Tantra du Kalachakra, sans pour autant en dévoiler tous les mystères...

Troisième partie

Le Tibet du XXe siècle

À ère nouvelle, situations nouvelles. Hier État tampon, voici un Tibet sous... influence. Avec l'affaiblissement de la dynastie Qing en Chine, Russes et Britanniques avancent leurs pions sur le grand échiquier asiatique, mais se neutralisent aux portes de Lhassa. Les premiers sont incontournables en Asie centrale depuis le XVIIe siècle et les Indes britanniques cherchent à renouer des relations avec le Tibet, initiées au XVIIIe siècle lors du séjour d'un émissaire [221] de l'East India Company auprès du sixième panchen-lama Palden Yeshé. Après la première guerre anglo-afghane (1838-1842), les armées russes ont occupé Tachkent en 1865, Samarkand en 1868, Boukhara en 1869, Khiva en 1873, et Kholand en 1876. Après la seconde guerre anglo-afghane (1878-1880), elles prennent le Turkménistan en 1881, Merv en 1884 et le Pamir en 1895, une expansion vers l'Asie qui se poursuivra après 1917 et l'arrivée des bolcheviks au pouvoir.

Enfin, Russes et Britanniques vont profiter de la guerre sino-japonaise, en août 1894, qui se terminera par le traité de Shimonoseki et l'abandon par l'Empire mandchou de la Corée et de Formose, pour faire du Toit du monde un élément majeur de leur stratégie.

Quand la chine s'éveillera

En Chine aussi, les événements se bousculent. Le jeune empereur Guangxu [222] s'est entouré d'un groupe d'intellectuels désireux de réformer l'administration. À l'image de leurs voisins de l'ère Meiji, ceux-ci tentent de contrer le morcellement de la Chine en diverses zones d'influence européennes, en modernisant la politique, l'éducation et l'économie du pays. C'est la réforme des Cent-Jours [223], à laquelle va s'opposer l'impératrice Cixi, traditionaliste et anti-occidentale. Forte de son influence dans les milieux conservateurs, elle va œuvrer pour stopper les projets de son neveu empereur, en favorisant les activités des sociétés secrètes telles que le *Yihetuan*[*] [224], milices de la justice et de la concorde. Composés essentiellement d'anciens paysans victimes des inondations de 1898 et de la sécheresse de 1900, de charretiers et de porteurs victimes de l'occidentalisation, les *Boxers*[*] – c'est ainsi que les nomment les

Britanniques du fait de l'art martial qu'ils pratiquent – sèment la terreur dans toutes les provinces du nord de la Chine. Au commencement de juin 1900, quatre cent cinquante militaires occidentaux pénètrent dans la capitale chinoise pour protéger les délégations étrangères. Plusieurs dizaines de milliers de Boxers prennent le contrôle de Pékin. Ils assiègent le quartier des ambassades. Le chancelier japonais est assassiné le 6 juin, le ministre allemand von Ketteler, le 20. Les cinquante-cinq jours de Pékin [225] s'achèveront dans le sang. Un corps de troupes de quarante-cinq mille hommes – Allemands, Austro-Hongrois, Américains, Italiens, Français – prend Tianjin le 14 juillet, puis Pékin le 14 août 1900. Assassinats, viols, pillages s'ensuivent, une terreur commanditée par l'empereur Guillaume [226] qui veut mettre au pas l'impératrice Cixi et prévenir toute autre révolte. Le protocole des Boxers est finalement signé le 7 septembre 1901. La dynastie Qing sort de ce conflit à genoux, humiliée et placée de facto sous tutelle étrangère. Cette défaite va contribuer à renforcer le sentiment pro-républicain au sein de la population chinoise. Les Mandchous vivent leurs dernières années de règne.

LE TIBET, UNE SITUATION GÉOPOLITIQUE DÉLICATE

Pendant ce temps, au Tibet, le treizième dalaï-lama fait son entrée sur la scène internationale, en devenant, le 8 août 1895, à l'âge de dix-huit ans, le nouveau chef d'Etat. C'est donc avec les pleins pouvoirs que le jeune souverain entre dans le XXe siècle. Or, la situation sur le Toit du monde est explosive. En 1901, les Boxers s'emparent de Tatsienlou, capitale des Marches tibétaines. La Chine mandchoue, qui espère placer les principautés tibétaines semi-autonomes du Sichuan sous son contrôle direct, craint de plus en plus que, à l'instar du Bhoutan et du Sikkim, le Tibet ne se transforme en un protectorat britannique, ayant Lhasa comme capitale. Les menaces d'invasion sont, en effet, grandes, depuis que des dépêches, expédiées de Saint-Pétersbourg à Londres, évoquent, avec insistance, l'étrange amitié liant le dalaï-lama Thubten Gyatso à un Khory Bouriate mongol, citoyen russe, du nom de lama Dorjiev, alias Aghwan Dorjiev [227], alias Tsenyi Khenpo, maître de philosophie bouddhiste au monastère de Drepung, près de Lhasa. Mais le dalaï-lama entretient d'autres amitiés. Elles inquiètent aussi...

C'est dans ce climat géopolitique tendu que négociations, affaires et scandales ébranleront un Tibet déjà fortement affaibli politiquement. En voici leurs récits respectifs.

12

Des espions comme négociateurs d'une période sombre

Le 8 août 1895, le treizième dalaï-lama devient le nouveau chef d'État du Tibet. Thubten Gyatso a tout juste dix-huit ans et auprès de lui son tuteur, un lama qui porte le nom religieux de Ngawang Lobsang. Arrivé à Lhassa en 1880 comme simple pèlerin, celui-ci a rejoint le monastère de Drepung. C'est là qu'il a étudié, durant de très nombreuses années, le bouddhisme tibétain au milieu d'une ruche bourdonnante de lamas et de moines. L'homme est brillant : docteur en philosophie bouddhiste, *Gueshé lharampa*^[*], puis maître de philosophie et de métaphysique bouddhiste, *Tsanit Khenpo*^[*], Ngawang Lobsang, de son vrai nom Aghwan Dorjieff, intègre le monastère de Namgyal pour devenir le tuteur de Thubten Gyatso, son protecteur aussi tant les intrigues continuent à

secouer le palais-résidence des dalaï-lamas. Il se voit nommé ministre des Affaires étrangères, à l'heure où le Tibet est confronté à une menace d'invasion britannique. Pro-tsariste, Aghwan Dorjjeff est un Khory Bouriate mongol d'une cinquantaine d'années. Si une partie des dignitaires bouddhistes l'a mis en garde contre un rapprochement avec la Russie, il bénéficie de l'appui de la plupart des nobles de Lhassa et des tulkus, gardiens des monastères les plus influents chez les Bonnets jaunes, comme Drepung, Ganden, Sera, et Tashilhunpo. C'est donc Dorjjeff qui s'apprête à conduire les deux délégations tibétaines à Saint-Pétersbourg, en 1898 et en 1901.

Dans la tourmente

La situation du Tibet est alors des plus complexes. Dix ans plus tôt, en 1888, le kashag avait rejeté l'idée d'un protectorat britannique sur le Sikkim en envoyant des troupes. Adoptant une vision simpliste des choses et estimant que le Tibet relevait de l'autorité chinoise, les Britanniques demandèrent à l'empereur d'user de son influence pour régler leurs différends avec Lhassa. En vain. Si les armées de l'empereur Qianlong, en protecteur soucieux du panchen-lama et du dalaï-lama, étaient intervenues à deux reprises au Tibet – une première fois contre les Mongols dzoungares en

1751, puis contre les Gurkhas en 1791 –, cette aide était totalement inexistante au XIXe siècle, à tel point que le Tibet se déclara, en 1851, tributaire non pas de la Chine en pleine déliquescence, mais du Népal. Cependant, le Céleste Empire continuait à présenter le Tibet comme l'une de ses dépendances politiques.

Il y eut trois batailles, au cours desquelles les troupes tibétaines furent refoulées. La Grande-Bretagne, ignorant totalement la délégation tibétaine, signa directement avec Pékin une série d'accords appelés à régler les questions afférentes au commerce et à la circulation au Tibet et en Birmanie. Le premier, du 17 mars 1890, délimitait la frontière entre le Tibet et le Sikkim et établissait les normes de communication devant régir les relations entre Tibétains et autorités britanniques aux Indes. Le deuxième, le 5 décembre 1893, octroyait à Londres certains droits dans le sud du Tibet, entre les frontières du Sikkim et du Bhoutan. Ces règlements bilatéraux, paraphés à Darjeeling, confirmaient un protectorat symbolique de la Chine sur le Tibet :

« Article 1 – Un marché sera établi à Yatung, du côté tibétain de la frontière et ouvert à des fins commerciales à tous les sujets britanniques, à partir du 1er mai 1894. Le gouvernement de l'Inde sera libre d'envoyer des fonctionnaires résider à Yatung

afin de surveiller les conditions de commerce britannique sur ce marché...

Article 2 – Les sujets britanniques faisant du commerce à Yatung seront libres d'aller et venir à leur gré entre la frontière et Yatung, de résider à Yatung et de louer des maisons et des entrepôts pour leur propre logement et l'emmagasinage de leurs marchandises. Le gouvernement chinois s'engage à fournir aux sujets britanniques les locaux correspondant à ces besoins et à procurer une résidence privée et convenable au(x) fonctionnaire(s) désigné(s) par le gouvernement de l'Inde pour résider à Yatung, en vertu de l'article 1. Les sujets britanniques seront libres de vendre leurs marchandises à qui bon leur semblera, d'acheter des produits indigènes, que ce soit en espèces ou en nature, de louer des moyens de transport de toutes sortes et, en général, d'opérer leurs transactions, en conformité avec les usages locaux et sans aucune restriction vexatoire. Lesdits sujets britanniques bénéficieront d'une protection efficace de leur personne et de leurs biens...

Article 3 – Le commerce d'importation et d'exportation des articles suivants : armes, munitions, matériel militaire, sel, boissons alcooliques, narcotiques et stupéfiants, pourra être, au gré de l'un ou de l'autre gouvernement, soit totalement interdit soit autorisé, conformément aux

conditions que l'un ou l'autre gouvernement jugera bon d'imposer...

Article 4 – Les marchandises autres que celles énumérées à l'article 3, en provenance des Indes britanniques et entrant au Tibet par la frontière Sikkim-Tibet ou vice-versa, seront, quelle que soit leur origine, exonérées de droits pour une période de cinq ans commençant à la date d'ouverture du marché de Yatung. Mais, à expiration de cette période, les deux parties pourront, si elles le jugent opportun, adopter et mettre en vigueur un tarif douanier. Le thé indien pourra être importé au Tibet à condition que les droits de douane n'excèdent pas ceux du thé chinois importé en Angleterre, mais le commerce du thé indien ne sera pas engagé au cours des cinq années pendant lesquelles d'autres produits sont exonérés de droits [228]... »

Ces textes placèrent donc le Tibet sous l'autorité chinoise. Mais, deux ans après la signature de la convention, Thubten Gyatso, à peine intronisé à l'âge de dix-huit ans, considéra comme nulles et non avenues les clauses des accords anglo-chinois de 1890 et de 1893.

Refusant de reconnaître le commissaire britannique siégeant à Yatung, le dalaï-lama ordonna la destruction des bornes frontalières imposées par les représentants britanniques et les ambans chinois.

Le ton monta entre Calcutta et Lhassa.

Le négociateur

Le premier contact de la Russie avec le bouddhisme date de la fin du XVIIe siècle et du tout début du XVIIIe siècle, à Saint-Pétersbourg, sous le règne de Pierre Le Grand [229] et d'Elisabeth Petrovna [230]. L'empire tsariste voulait créer de solides relations diplomatiques et économiques avec les pays d'Asie majoritairement bouddhistes. En 1698, le traité sino-russe de Nertchinsk [231] lui permet d'annexer la Transbaïkalie et ses habitants, dont les Bouriates, devinrent sujets du tsar. Aghwan Dorjjeff, le Khory Bouriate Mongol, était donc un citoyen russe à part entière, comme les Kalmouks et, plus tard, comme les Touvas [232]. Ces populations, majoritairement bouddhistes de tradition tibéto-mongole, reconnaissaient le dalaï-lama et le panchen-lama comme maîtres et guides spirituels. Nul ne s'étonnera donc de la décision du Bouriate de se retourner vers le tsar Nicolas II [233], pour demander aide et soutien contre les ingérences britanniques dans les affaires tibétaines.

Or, depuis une dizaine d'années déjà, Dorjjeff travaille à implanter dans les esprits des lamas tibétains l'importance de la Russie, ce qui l'a conduit à rencontrer le panchen-lama dans son monastère

de Tashilhunpo. Se référant aux prières prémonitoires de son prédécesseur, le sixième panchen-lama, Choekyi Nyima était certain que le dalaï-lama et le panchen-lama réincarnés conduiraient les armées de Shambhala dans une guerre apocalyptique contre les ennemis du Dharma. Et, dans cette hypothèse, qui s'appuyait sur une croyance propagée depuis le XI^e siècle, le neuvième panchen-lama ne chercha jamais à dissuader Aghwan Dorjieff dans ses tripotages politico-religieux, faisant de la Russie le royaume de Shambhala, de Nicolas II la réincarnation de Tsongkhapa, fondateur de l'école gelugpa et, enfin, des Romanov, les émanations de la dynastie Kalki [234]. Ce qui permit, en 1898 et en 1901, de transformer le tsar en sauveur et protecteur panbouddhiste.

Le tsar de toutes les Russies, émanation des rois de Shambhala, sauveur du bouddhisme tibétain et du dalaï-lama, voilà de quoi combler les rêves les plus fous de Nicolas II ! Car, depuis l'avènement de Pierre Le Grand, les tsars cherchaient à occuper une zone tampon entre la Russie et l'Asie [235]. Pourquoi pas au Tibet ?

Les négociations entre les Russes et les Tibétains se déroulent au Peterhof Palace, dans la grande salle du trône. À l'heure où la Chine de la dynastie mandchoue des Qing perd de son influence à Lhassa,

plus rien ne semble empêcher un rapprochement entre les deux pays.

Dorjjeff entreprend donc de briser le lien de chöyön, qui existait encore entre l'empereur de Chine et le dalaï-lama, pour le transférer au profit de la Russie. Une relation symbiotique entre une autorité spirituelle – ici, le treizième dalaï-lama Thubten Gyatso – et son nouveau protecteur laïc – le tsar Nicolas II.

Interrogations sur une identité et une naissance

Lama Dorjjeff, alias Tsenyi Khenpo, alias... « Gurdjieff » [236] ? L'agent russe féru d'ésotérisme est-il pour autant un seul et même « homme » ? La question mérite d'être posée tant les cartes sont traditionnellement brouillées dans ce Tibet où conspirations et alliances politiques se font de plus en plus... nébuleuses. En cela, Dorjjeff se fait un personnage qui illustre parfaitement son époque. En effet, des hypothèses circulent sur son identité et le plus invraisemblable finit par tutoyer le plus farfelu, la confusion ayant même été entretenue par... Gurdjieff en personne.

Aghwan Dorjjeff et Georges Ivanovitch Gurdjieff sont bel et bien deux hommes distincts : le premier – que nous venons d'évoquer – est mort en 1938, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, tandis que l'autre est

décédé le 29 octobre 1949 à l'hôpital américain de Neuilly [237]. Or, certains ont émis l'idée qu'il s'agirait du même personnage, supposition en partie reprise par Alexandra David-Néel dans un article intitulé « Gurdjieff-Dorjjeff », paru dans les *Nouvelles littéraires* d'avril 1954.

De son côté, James Webb [238] propose une autre réflexion sur la véritable identité de Dorjjeff, pour qui le lama bouriate au nom tibétain de Ngawang Lobsang n'était pas Aghwan Dorjjeff, mais son « associé » le Kalmouk bouddhiste Ushe Narzunoff [239]. Cette dernière hypothèse est loin d'être fantaisiste. Narzunoff aurait étrangement disparu de la scène tibétaine en novembre 1908, peu de temps avant que Gurdjieff n'apparaisse, lui, à Saint-Pétersbourg [240] ; et, depuis le traité de Nerchinski, les Russes recrutaient volontiers leurs agents dans les lamasseries, parmi les populations bouriates, kalmoukes et autres sujets russes de l'empire tsariste. À Lhassa, parmi les plus connus des espions russes, se trouvait un certain Tsibikoff [241].

James Moore, le biographe de Gurdjieff, se garde bien d'écarter totalement cette hypothèse, tant il est également vrai que Georges Ivanovitch multiplie les identités et les passeports au gré de ses pérégrinations à travers le monde. En mai 1931, alors qu'il se trouve aux Etats-Unis, Gurdjieff

voyage sous le nom de *Nansen* et son passeport indique comme date de naissance, le 1er janvier 1864 [242].

La confusion sur les diverses identités de Gurdjieff, alimentée par différents surnoms, va donc traverser le premier tiers de ce XXe siècle tibétain : « Dès son enfance, écrit James Moore, il fut appelé *Tatakh*, puis, dans sa jeunesse, le *Basané*, puis, plus tard, le *Grec noir*, et enfin, dans les années de sa maturité, le *Tigre du Turkestan*. Sans parler des nombreux noms, surnoms et autres pseudonymes qui ont fleuri ensuite autour de lui : *prince Ozay*, le *Miracle*, *Monsieur Bonbon*, le *Professeur* et le *Maître de danse* [243]. »

En 1931, dans la capitale américaine, par un soir d'hiver, O'Hara Cosgrave, ancien directeur du *New York World*, recevra à dîner Gurdjieff et un écrivain aventurier, Ahmed Abdullah, pseudonyme de Nadir Khan, parmi d'autres invités. Les deux hommes sont assis l'un en face de l'autre et l'auteur croit reconnaître le Dorjjeff de Lhasa en la personne de Gurdjieff. En 1903, Khan se trouvait, en effet, au Tibet ; officier et agent du *Secret Intelligence Service* (SIS) britannique, il était attaché au corps expéditionnaire du colonel Younghusband [244], en passe d'occuper Lhasa. Ce soir-là, sans le savoir, Abdullah, l'ancien espion de Sa Gracieuse Majesté, relance la polémique Gurdjieff-Dorjjeff : « (...) je n'ai

aucune manière de prouver que j'ai raison, sauf que je sais avoir raison, écrira-t-il même plus tard, en évoquant ce moment... Lorsque je le connus, il y a environ trente ans au Tibet, il était, outre ses fonctions de précepteur du jeune dalaï-lama, l'agent principal de la Russie au Tibet. Il était de race russe bouriate, et bouddhiste de religion. Ses connaissances étaient énormes et son influence à Lhassa considérable, puisqu'il récoltait les tributs des Tartares Baïkals pour le compte du dalaï-lama, et qu'il avait reçu le titre, fort élevé, de Tsannys-Khan-po [245]. En Russie, il était connu sous le nom de Hambro Akvan Dorzhieff. Pour l'*Intelligence Service* britannique, il était lama Dorzhieff. Quand nous envahîmes le Tibet, il disparut avec le dalaï-lama en direction de la Mongolie. Il parlait russe, tibétain, tartare, tadjik, chinois, grec, français (avec beaucoup d'accent) et, ajoute Abdullah, un anglais assez fantaisiste. Quant à son âge, eh bien ! je dirai qu'il était sans âge. Un grand homme, encore qu'il ait pataugé dans la politique impérialiste russe, et cela – je le crois assez volontiers – plus ou moins pour s'amuser. Je rencontrai Gurdjieff quelque trente ans plus tard à un dîner chez un ami commun, John O'Hara, ancien directeur du *New York World*, à New York. J'étais convaincu qu'il était le lama Dorzhieff. Je le lui dis et il cligna de l'œil. Nous parlâmes en tadjik [246]. »

Nous retiendrons uniquement l'année 1866 comme date de naissance de Georges Ivanovitch Gurdjieff, le seul et l'unique. Et, alors que nous nous apprêtons à le retrouver à Saint-Pétersbourg en 1898, Gurdjieff était âgé de trente-deux ans.

Premiers pas

En 1895, Gurdjieff fonde les *Chercheurs de vérité* : au tout début, un groupe d'une quinzaine de jeunes gens en quête de connaissances ésotériques. L'univers pensé par Georges Ivanovitch se veut antiscientifique et spirituel, donc sacré.

Dans la foulée de la fondation des *Chercheurs*, on le retrouve, en 1896, en Crète, sur les traces d'une civilisation fort ancienne « sur l'île de Hannin » – grossièrement la Grèce d'aujourd'hui –, dont son père lui avait conté la légende : des milliers et des milliers d'années avant le Déluge, les sages de la « confrérie des Imastun », férus d'astrologie et de télépathie, réglementaient le quotidien de ses habitants. Cette quête providentielle le plonge, en février 1896, dans la révolte des Grecs contre les Turcs. Gurdjieff aux côtés des Hellènes comme agent de l'Ethnike Hetairia, autant dire une association révolutionnaire ! Blessé par balle, nul ne sait comment il sera évacué vers Jérusalem, ni comment il rejoignit Alexandropol, d'où il repartit à

peine rétabli.

Poursuivant sa quête, Gurdjieff voyage beaucoup. On le voit à La Mecque, à Médine, en Abyssinie, au Soudan, à Babylone, à Tabriz, au Turkestan, à Orenbourg, à Merv, en Sibérie, dans le désert de Gobi et dans le nord de l'Inde : « Ma tendance, écrit-il, à toujours voyager, à me trouver partout où se produisaient, dans le processus de la vie collective, des événements aussi significatifs que guerres, révolutions, guerres civiles, etc., se rapportait à ce but (spirituel) unique [247][248]. » Selon Moore, Georges Ivanovitch Gurdjieff « portait en germe une authentique question existentielle » et une volonté farouche de comprendre « la signification précise du processus de la vie sur terre », qui lui apparaissait comme un mystère qu'il entendait percer un jour. Or, comme les temps ont changé et que la modernité commence à toucher la Russie, il se déplace toujours plus vite, toujours plus loin, seul ou avec ses chercheurs, c'est-à-dire « toutes sortes de spécialistes [249] », princes, prêtres, médecins et charlatans...

En 1898, à Boukhara, une cité de la Route de la Soie au nord de l'Afghanistan, Gurdjieff fait la connaissance de Soloviev, voleur, faux-monnayeur, tricheur, alcoolique, mais possédant des dons de télépathe et d'hypnotiseur reconnus. Leurs rencontres se multipliant, Gurdjieff finit par

proposer à Soloviev d'entreprendre avec lui le voyage vers le principal monastère de la confrérie des Sarmoung. Le temps de monter l'expédition, de recruter quatre guides karakirghizes, d'acheter des chevaux et des ânes, et les voilà partis pour un voyage de huit jours, rendu particulièrement difficile aux dires de Gurdjieff qui fait tout le trajet les yeux bandés. Le départ a été fixé à la première lune. Un orage terrible les accompagnera pendant vingt-quatre heures, une journée entière où toute la montagne tremble comme secouée par un volcan. Ils franchissent des rivières, traversent des gorges, passent des cols : « Le cercle magique des Sarmoung, explique son biographe, peut difficilement dépasser les huit cents kilomètres de diamètre – desquels nous pouvons retirer provisoirement les parties septentrionale et occidentale, qui côtoient respectivement les déserts du Kizilkoum et du Karakoum. À l'évidence, les allusions suggestives de Gurdjieff aux vallées des rivières Zéravchan et Piandje (ou Ab-i-Pandj) nous mènent directement vers l'est, le long de *la route dorée de Samarkande*. »

Par la suite, Gurdjieff présentera le monastère des Sarmoung comme la source de sa pensée et de sa symbolique. Sarmoung, son monastère, sa confrérie, c'est aussi... le Shambhala gurdjévien.

Psychologie tibétaine

En 1898, la délégation tibétaine repart donc sous la conduite de Dorjjeff [250]. Des semaines et des mois s'écoulent. À la cour du tsar, le moment est venu d'utiliser les capacités linguistiques et intellectuelles de Gurdjjeff pour une mission au Tibet. Comme Georges Ivanovitch cherche des fonds pour entreprendre une expédition spirituelle vers le Toit du monde, l'affaire se conclut rapidement. Après avoir travaillé pour la société de défense arménienne de l'Armanakan en 1887, après avoir été un temps au service de la société secrète arménienne du Drachnaktsoutioun à partir de 1890, puis agent pour les Grecs de l'Etnike Hetairia en 1896, voici Gurdjjeff espion du tsar pour dix ans, de 1898 à 1908 à Lhasa et ailleurs [251].

Nous sommes en 1901. Roubles et faux passeport en poche, Gurdjjeff, déguisé en Kalmouk bouddhiste d'Astrakhan, franchit le col de Mustagh, pénètre au Tibet et s'installe dans une lamasserie, où il apprend le tibétain. Un lama médecin lui enseigne le Gyü-zhi, cette science médicale tibétaine fort appréciée à la cour sous le règne d'Alexandre Ier [252] : une partie des Quatre Tantras de médecine avait déjà été traduite en russe. Durant ce séjour, Gurdjjeff se serait marié à une Tibétaine, dont il aurait eu deux enfants. Rumeur invérifiable, qu'il lança peut-être

lui-même. Une certitude dans son voyage vers Lhassa : Georges Ivanovitch est blessé une seconde fois – après la Crète – durant une rixe entre bandes rivales [253] ; il se rétablira dans l'oasis de Yangi Hissar, aux portes du désert du Taklamakan. Son biographe explique : « Sa faiblesse physique et l'étrangeté de la situation contribuèrent sans doute à façonner ses expériences mystiques suivantes, lorsque la doctrine aride des correspondances – ce qui est en haut est en bas – se mit soudain à fleurir, s'épanouissant en un nouveau pressentiment, celui d'une responsabilité et d'un pouvoir stupéfiants [254]. » Et il ajoute ces mots de Gurdjieff : « Il est Dieu, et, par conséquent, moi aussi je suis Dieu (...) Il est le Dieu de toutes les présences de l'univers et de tout mon monde extérieur. Moi aussi je suis Dieu, mais de tout mon monde intérieur. (...) Les mêmes possibilités et impossibilités qu'il a à l'égard de la présence entière de l'univers, je dois les avoir à l'égard de la présence qui m'est confiée [255]. »

Illuminé ? En tout cas, il restera l'un des témoins essentiels de cette époque mouvementée...

D'autres espions errent à Lhassa...

Avec le XXe siècle [256], le Japon est très présent en Asie. Averti par ses diplomates qu'un accord secret tibéto-russe aurait été signé à Saint-

Pétersbourg en 1898, le Japon décide d'envoyer au Tibet un de ses espions : âgé de trente-quatre ans, Narita Yasuteru arrive à Lhassa, en 1901, quelques mois après Ekai Kawaguchi [257], un bonze qui fut le premier Japonais à visiter le Népal, en 1899, avec la secrète intention de pénétrer au Tibet. Deux autres Japonais ont tenté l'aventure tibétaine, sans succès : Enga Teremoto, qui semble s'être arrêté en cours de voyage ; et Hiroshi Kan Naomi, qui sera assassiné sur la route menant du Yunnan au Tibet.

Yasuteru ne jouera aucun rôle dans les événements qui vont suivre. On sait peu de choses de lui et il est impossible de savoir quels renseignements il rapporta à son gouvernement, en ayant séjourné si peu de temps dans la capitale tibétaine. Il est plus opportun de nous intéresser aux faits et gestes de Kawaguchi, alors qu'il se trouve encore à Darjeeling, en Inde, en 1899, où vit également son ancien professeur de tibétain, Sarat Chandra Das. Devenu plus tard un des grands spécialistes du Tibet et du bouddhisme tibétain, le maître s'est transformé en espion au service de Sa Gracieuse Majesté.

Ekai Kawaguchi est un personnage étonnant, à la hauteur d'un Gurdjieff. Recteur à Tokyo du monastère Gohyaku Rakan, de tradition zen, il passe trois années dans un ermitage à Kyoto, à étudier les textes du bouddhisme chan, le bouddhisme chinois,

avant de se lancer dans la grande aventure tibétaine. Il quitte le Japon au mois de juin 1897 et il met près de deux ans pour arriver à Darjeeling, en Inde, où il étudiera l'anglais et le tibétain auprès de Sarat Chandra Das. Lorsqu'il entreprend son voyage vers Lhasa, le bonze japonais a trente-quatre ans.

Il lui a fallu prendre de nombreuses précautions pour ne pas éveiller l'attention, alors qu'il glane de précieux renseignements touchant la partie tibétaine limitrophe de la région de Darjeeling et du Népal. Le temps de saluer Sarat Chandra Das, et le voici en partance pour le Tibet. On le voit à Tsarang dans le Mustang, qu'il a atteint en passant par Pokhara, une cité du centre du Népal, Turkche et Marpa. À Tsarang, il étudie, auprès d'un lama d'origine mongole, le bouddhisme tibétain et sa rhétorique ; à Marpa, il fait une retraite. Puis, il entre au Tibet dans le plus grand secret ; se faisant passer tantôt pour un moine, tantôt pour un autochtone, il séjournera dans plusieurs monastères puis entreprendra le pèlerinage du mont Kailash.

Parti de Darjeeling en 1899, Kawaguchi finit donc par arriver à Lhasa, le 21 mars 1901. La population de Lhasa est en liesse. Elle sort à peine des célébrations du lossar, le nouvel an tibétain, et, comme chaque année, avec l'arrivée du printemps, le dalaï-lama a quitté ses appartements d'hiver du Potala pour le Norbulingka [258], son palais d'été,

ses jardins, ses fleurs et ses animaux.

Quatre mois plus tard, au mois d'août, Ekai Kawaguchi, qui s'est installé comme médecin dans la capitale tibétaine, rencontre Thubten Gyatso pour une première audience.

En 1901, le treizième dalaï-lama est âgé de vingt-six ans. Au fil des audiences au Norbulingka, puis au Potala, Kawaguchi se rend à l'évidence : le dalaï-lama vit comme une obsession la menace de voir son pays tomber sous protectorat britannique. En ce début de XXe siècle, tout s'y prête. Dans l'Inde voisine, Lord Curzon [259] est devenu vice-roi en 1899. Très « imbu de la supériorité de la civilisation britannique », il apprécie peu les dépêches qui lui sont transmises régulièrement depuis Saint-Pétersbourg : elles lui content l'étrange amitié qui lie le treizième dalaï-lama à des espions russes et bouriates.

Est-ce à la demande de son ancien maître de tibétain et d'anglais que, en 1901, Ekai Kawaguchi devient à son tour un espion ? Aucun document ne l'indique, mais c'est probable car le Japonais s'attache non seulement à dénoncer la fameuse alliance tibéto-russe, mais il y raconte avec détails ses rencontres avec le dalaï-lama et son éminence grise. Le Japonais aurait même croisé, sur le plateau de Changtang, une caravane de deux cents chameaux portant des caisses très lourdes et

contenant des armes fabriquées aux États-Unis... Le XXe siècle se prépare [260]...

Réunions au sommet

La fin du XIXe et le début du XXe siècle sont marqués par la montée des pulsions expansionnistes de l'Europe alémanique d'un côté, et le rapprochement des trois grandes puissances que sont la Grande-Bretagne, la Russie et la France : une coopération franco-russe a d'ailleurs été signée en décembre 1893. Les Russes s'opposent à l'axe Allemagne/Autriche-Hongrie sur les questions de l'Orient, autour du démembrement de l'Empire ottoman et de la lutte des autres grandes puissances sur l'Europe balkanique et les pays de la Méditerranée orientale. Fidèle à la politique expansionniste de son père, le tsar Alexandre III [261], les grands objectifs de Nicolas II sont de pousser la zone d'influence russe vers la mer Noire, puis vers les Balkans et la Méditerranée, et enfin de contrôler les détroits ouvrant l'accès aux mers libres : en 1898, les Allemands négocient toujours avec le gouvernement ottoman la concession du chemin de fer de Bagdad ; commencées en 1893, elles aboutissent, en 1903, à un accord, qui stipule même que les Allemands pourront exploiter les ressources du sous-sol sur une distance de vingt

kilomètres de part et d'autre de la voie ferrée. Ce chantier va devenir avec la Première Guerre mondiale un enjeu majeur pour les belligérants [262]. Plus tard, la convention anglo-russe de 1907 va partager la Perse en deux zones d'influence, les deux Empires s'engageant, d'une part, à respecter l'intégrité territoriale de l'Afghanistan et, d'autre part, à ne pas intervenir dans les affaires tibétaines.

À Calcutta, Lord Curzon penche de plus en plus pour une intervention militaire au Tibet. Le 8 janvier 1903, le vice-roi des Indes écrit : « Il ne semble guère y avoir de raisons d'anticiper une solution plus favorable du problème tibétain que lors de nos efforts antérieurs, sauf à être prêts à assumer un ton comminatoire et à menacer le Tibet d'aller plus loin, si les relations politiques et commerciales entre nous venaient à être réduites à rien par sa politique d'inaction obstinée [263]. » Le 18 février, le marquis de Landsdowne s'attarde sur une conversation qu'il a eue avec l'ambassadeur russe de Londres : « Disposant d'une carte de l'Asie centrale devant moi, j'ai indiqué à Son Excellence que Lhassa se trouvait à une distance relativement proche de l'Inde. Elle était, d'autre part, éloignée de bien plus de mille miles des positions asiatiques de la Russie. J'ai mentionné que toute activité ou intérêt soudain de la Russie pour des régions jouxtant directement les possessions de la Grande-Bretagne

ne manquerait sans doute pas de créer l'impression que l'influence britannique régressait, alors que celle de la Russie gagnait rapidement du terrain dans des régions considérées dans leur ensemble jusque-là comme extérieures à sa sphère d'influence [264]. »

Toujours en 1903, au Potala, se tiennent également de nombreuses réunions en présence du dalaï-lama. Gurdjieff y participe et il note : « La nécessité de rechercher le patronage d'un pays étranger a été débattue en secret au plus haut niveau du Tibet. (...) J'ai assisté à l'une de ces réunions et exprimé l'opinion que préférence devait être donnée à la Russie [265]. » Une nouvelle délégation tibétaine se rend aussitôt à Saint-Petersbourg. Mais le tsar est trop occupé avec son voisin nippon à propos de la Mandchourie : les relations diplomatiques entre la Russie et le Japon sont rompues le 5 février 1904.

Le 31 mars 1904, les Tibétains se font massacrer à Guru par les troupes anglo-indiennes. Gurdjieff sera particulièrement touché par la mort d'un ami tulku. Puis une hydropisie l'oblige à quitter le Tibet pour Alexandropol, sa ville natale.

Le dalaï-lama décide de fuir en direction de la Mongolie : Thubten Gyatso laisse le pouvoir entre les mains de Lobsang Gyaltzen, le ganden tripa chef de l'école Gelug.

Le colonel anglais Younghusband entre à Lhassa,

le 3 août. Le régent Lobsang Gyaltzen reconnaît la suzeraineté britannique sur le Sikkim, le 7 septembre 1904, et le gouvernement tibétain accepte d'engager des relations commerciales avec les Indes : l'ouverture du comptoir de Yatung est confirmée ; une indemnité fixée à 500 000 livres, soit l'équivalent de 7,5 millions de roupies de l'époque, est versée aux autorités britanniques pour les frais occasionnés par l'envoi de troupes à Lhasa.

À Pékin, l'empereur Guangxu démet le treizième dalaï-lama de ses fonctions, spirituelles et temporelles, un acte particulièrement fort accreditant, aux yeux de la planète, que le Tibet est sous autorité chinoise...

En Mongolie

L'exil en Mongolie est difficile pour le dalaï-lama et ses pairs russes. Ils viennent d'essayer une série de défaites militaires et diplomatiques. La seule chance pour le dalaï-lama est de se trouver des alliés pour l'aider dans son retour au Tibet, et d'essayer de renforcer ses alliances à l'intérieur de ses frontières. Cette ambition n'est pas nouvelle, mais depuis que les dalaï-lamas sont au pouvoir, toutes les tentatives d'ouverture ont échoué. Or, une des seules chances de sortir de l'isolationnisme dans lequel le Tibet s'est englué au fil des siècles, est, en

cas de retour à Lhassa, de transformer la société, avec une seule obsession : moderniser... moderniser... moderniser.

Quelques mois avant de s'enfuir de Lhassa, l'idée d'adhérer à l'Union postale internationale commençait à faire son chemin : le premier bureau de poste a ouvert, le 7 juillet 1903, à Khamba Jong, au-dessus de la vallée de Chumbi, à plus de 4 500 mètres d'altitude, au moment de l'expédition britannique commandée par le colonel Younghusband ; dans la foulée, un second a été inauguré à Tuna.

Les mois suivant son arrivée à Ourga, Thubten Gyatso consacre beaucoup de temps et d'efforts à rencontrer les diplomates étrangers, les princes mongols locaux et les personnalités les plus influentes de la région. On ne sait à quel moment ni à quel endroit les relations entre lui et le bogdo gegen ont commencé à se détériorer, mais il fallait songer à quitter la Mongolie, la présence du souverain tibétain entachant de plus en plus l'aura du dieu-roi mongol. Il y aurait beaucoup à dire sur les deux hommes, mais leur histoire rappelle étrangement les rencontres entre les dalaï-lamas et les empereurs de Chine : les délégations passaient des mois et des mois à négocier la place du trône du tulku tibétain par rapport au Fils du ciel : devait-il être à la même hauteur ? Ou plus bas ? Dans les

chroniques du Tibet, le trône du dalaï-lama a toujours été placé à un niveau plus élevé que celui du bogdo gegen.

Décidément, la chance ne veut pas sourire à Thubten Gyatso, obligé d'envisager un retour rapide à Lhassa : « Le bogdo gegen, écrit Ya Hanzhang dans sa biographie, avait un grand respect pour le dalaï-lama, parce qu'il voyait que le peuple mongol le révérait plus que lui-même. Mais il en vint progressivement à éprouver du ressentiment et de l'aversion à son égard et souhaita qu'il quitte la Mongolie [266]. »

Le dalaï-lama se montre aussi de plus en plus tendu et nerveux, surtout au sujet des diverses informations qui lui parviennent de Saint-Pétersbourg, de Pékin, et surtout du Tibet.

Une délégation tibétaine se rend évidemment à nouveau en Russie, qui est elle aussi confrontée à d'énormes difficultés [267]. Le lien de chöyön, qui existait entre le dalaï-lama et la Russie, introduite par Dorjjeff et développée par Gurdjieff, est mise à mal.

Un siècle plus tard, personne ne s'étonnera dès lors des propos du quatorzième dalaï-lama. En 2004, au cours d'un déplacement en Russie, Tenzin Gyatso dit en effet vouloir croire en cet autre présage : « La Russie pourrait, dans le futur, devenir l'un des pays bouddhistes les plus influents à partir

duquel l'enseignement du Bouddha se répandra dans le monde entier. »

Le quinzième dalaï-lama pourrait même renaître à l'intérieur de la Fédération russe, c'est-à-dire dans le royaume de Shambhala de l'ancien Empire russe, au sein des populations kalmoukes, bouriates et touvas, de forte tradition bouddhiste tibéto-mongole...

Tous les chemins mènent à Lhasa

Lorsque Thubten Gyatso quitte Ourga, la capitale mongole, en avril 1906, pour le monastère gelugpa de Kumbum, dans l'Amdo tibétain, on aurait pu supposer qu'après des mois et des mois d'un exil difficile, les Bonnets jaunes se seraient unis pour préserver l'autorité du dalaï-lama.

Il n'en a rien été.

Seul un retour à Lhasa du souverain eut peut-être pu mettre fin au vent de trahison qui soufflait alors violemment dans les monastères gelugpas et qui menaçait la souveraineté même du Tibet.

Tashilhunpo, dans la tourmente

À Shigatsé, les *panchen khenpos*[\[*\]](#) poussent leur maître à s'engager davantage dans les affaires politiques. Qu'impliquerait un tel engagement du panchen-lama ? Pour commencer, un déplacement

aux Indes : officiellement il s'agit de visiter les principaux sites du bouddhisme ; officieusement, de rencontrer les autorités anglo-indiennes.

Les différents épisodes de ce voyage sont restés gravés dans les mémoires. Usant de son autorité, le neuvième panchen-lama n'a eu aucun scrupule à écarter les lamas et les aristocrates mal disposés à son égard. Depuis la fuite de Thubten Gyatso, les relations de Tashilhunpo avec les autres grands monastères gelugpas de la région de Lhasa se sont considérablement détériorées. Pour les dignitaires de Drepung, Sera et Ganden, la conduite de Choekyi Nyima n'a rien de louable. Déjà en 1903, Younghusband avait espéré convaincre Choekyi Nyima de se joindre à lui, en rencontrant un de ses représentants. Une demande audacieuse ? Pas vraiment. Les Britanniques, comme les Chinois, jouent sur les différends qui opposent les panchen-lamas aux dalaï-lamas. Le projet de lord Curzon incluait déjà la nomination d'un représentant diplomatique dans la capitale tibétaine. Choekyi Nyima consent à un compromis en autorisant son installation, non à Lhasa, mais à Gyantsé, ville, avec Gartok, désormais ouverte au commerce anglais, et c'est sans le moindre remords que le maître de Tashilhunpo apposera son sceau au bas de ce document.

À Lhasa, la position de Lobsang Gyaltsen, le chef

de l'école Gelug en charge des affaires en l'absence du dalaï-lama, est fragilisée et moins forte qu'elle aurait dû être si les tulkus, Bonnets jaunes comme Bonnets rouges, étaient parvenus momentanément à s'entendre. Dans pareille situation, avec un souverain en exil et un pays occupé, les chamailleries des dignitaires religieux et de leurs partisans – princes, aristocrates, chefs de tribus... – sont totalement inconvenantes. Les tulkus et les khenpos de Tashilhunpo rivalisent de prières et d'incantations dans les temples et dans les monastères tibétains, chacun revendiquant d'être dans la vérité. Parallèlement, la situation du pays ne cesse de se détériorer.

Lobsang Gyaltzen qui, à aucun moment, n'a été convié à la table des négociations, a été secrètement informé de la nomination, à Gyantsé, de Frederick O'Connor. Le représentant de Sa Gracieuse Majesté va immédiatement chercher à utiliser Choekyi Nyima contre le dalaï-lama et contre la Chine, qui refuse toujours de reconnaître le protectorat britannique sur le Tibet. Pour arriver à ses fins, il pousse Londres à rencontrer le neuvième panchen-lama, en Inde, et à le soutenir dans sa marche vers le pouvoir. Voici un peu plus d'un demi-siècle, entre 1844 et 1845, le septième panchen-lama Tenpei Nyima n'avait-il pas occupé la régence au Potala ? Dès lors, pourquoi l'histoire ne se répéterait-elle pas,

avec le neuvième panchen-lama Choekyi Nyima, pour le plus grand bénéfice de la Grande-Bretagne ?

L'invitation de lord Curzon arrive à Gyantsé en septembre 1905. Choekyi Nyima, qui se rend très bien compte que la situation est périlleuse, se montre d'abord hésitant, puis finit par se mettre en route. C'est à Calcutta, au mois de janvier 1906, qu'il est reçu par le prince de Galles, futur George V [268] et, par lord Minto[269], qui vient d'être nommé vice-roi et gouverneur général des Indes en remplacement de lord Curzon.

À Calcutta, le panchen-lama ignore tout des bouleversements intervenus dans l'administration britannique et, dans ce voyage, va aller de déception en déception : l'aide militaire, qu'il était venu réclamer, lui est refusée. Le traité du 27 avril 1906, entre la Grande-Bretagne et l'Empire Qing, change la donne sur le Toit du monde : Londres conserve les comptoirs de Yatung, Gyantsé et Gartok, mais reconnaît la suzeraineté de la Chine sur le Tibet. Du coup, les autorités impériales mandchoues décident de régler, en lieu et place du gouvernement tibétain, l'indemnité de 500 000 livres pour les frais occasionnés par l'envoi de troupes britanniques à Lhassa. Enfin, le retour, bredouille, de Choekyi Nyima à Tashilhunpo signe la fin de l'aventure tibétaine pour Frederick O'Connor.

Sven Hedin, le scientifique

En ce début du XXe siècle, un explorateur suédois internationalement connu va entrer en jeu sur la scène tibétaine.

Sven Anders von Hedin [270] est né le 19 février 1865 à Stockholm. Mêlant études de géologie, de minéralogie et de zoologie dans plusieurs universités suédoises, il monte différentes expéditions en Asie centrale entre 1886 et 1935. Passionné par le mystère de Shambhala et la recherche de la Terre pure, ces expéditions croisent rencontres politiques et religieuses.

Hedin cartographie le Tibet et on lui doit les premières cartes détaillées de certaines régions du Pamir, du désert de Taklamakan et des Himalayas. Il se trouve au Tibet entre 1899 et 1902. Malgré son déguisement mongol, il n'atteindra cependant jamais Lhasa, l'un de ses grands regrets. C'est d'ailleurs pour cette raison que dans aucun des écrits du Suédois datant de cette période, il n'est fait mention des conseillers et espions russes – Aghwan Dorjjeff, Georges Ivanovitch Gurdjjeff, etc. – qui entouraient le treizième dalaï-lama à Lhasa ; enfin, il ne semble avoir croisé ni l'agent japonais Narita Yasuteru ni Ekai Kawaguchi.

Quelques années plus tard, Sven Hedin se lie d'amitié avec Heinrich Harrer, le futur précepteur

du quatorzième dalaï-lama. L'Autrichien, auteur de *Sept Ans au Tibet*, fervent admirateur de l'explorateur et scientifique suédois, le rencontre pour la première fois durant ses études et lors d'une conférence à Graz, en Autriche.

Les relations épistolaires entre les deux amis ne cesseront plus jusqu'à la mort de Hedin [271]. Quand, en 1947, Harrer écrit à Hedin qu'il se trouvait à Lhassa, le Suédois lui répondit : « Vous avez atteint la ville de mes rêves [272] ! »

Entre rêve et réalité, on le verra plus tard, un autre lien unit les deux hommes au Tibet et aux dalaï-lamas : le nazisme.

Opération Tibet !

Revenons d'abord sur les pas de Sven Hedin, qui s'apprête à partir pour une nouvelle expédition en Asie centrale.

Le 16 octobre 1905, l'explorateur suédois entreprend un nouveau voyage, qui passe « par Trébizonde, par l'Arménie turque, la Perse, le Séistan, le grand désert béloutche, pour atteindre à Nouschki le réseau ferré de la péninsule indienne [273]. » Il lui faut sept mois pour atteindre Simla, la résidence de lord Minto, vice-roi et gouverneur des Indes. Nous sommes alors à la fin mai 1906.

C'est une « visite d'ordre diplomatique », afin de

tester les dispositions du gouvernement anglo-indien à son égard. Lors d'un précédent voyage, lord Curzon lui avait promis aide et assistance pour cette nouvelle expédition au Tibet et au royaume de Shambhala. De son côté, lord Minto, son successeur, pense que l'entreprise scientifique projetée par l'explorateur suédois pourrait renforcer l'image de la Grande-Bretagne en Asie centrale.

Sven Hedin a un ami dans la place, le colonel Francis Younghusband, qui, le lendemain de son arrivée à Simla, le présente à lord Morley, chargé des affaires indiennes. Les deux hommes sont relativement confiants. Cependant, l'affaire est classée *sensible*. Morley consulte Londres, où le gouvernement conservateur d'Arthur Balfour [274] a cédé la place aux libéraux de Campbell-Bannerman [275]. Or dans la capitale anglaise, toutes sortes de rumeurs circulent sur le voyage de l'explorateur suédois, qui n'aurait de scientifique que le nom : l'homme irait chercher de l'or au Tibet !

À Simla, Hedin attend : « De très bonne heure, écrit-il, je me réveille en proie à la plus vive anxiété. Je suis dans l'état d'esprit d'un prisonnier attendant le prononcé du jugement qui doit lui rendre la liberté ou l'envoyer en prison. Pour passer ces heures qui n'en finissent pas, je m'absorbe dans la contemplation du merveilleux panorama visible de ma terrasse. Au premier plan, un étincellement de

toits pittoresques dans un cadre de cèdres magnifiques, et, au-delà, par un large trou ouvert à travers la verdure, l'Himalaya ruisselant de glaciers, une vision céleste ! Sur un ciel d'un bleu profond, les cimes blanches se détachent avec une netteté si parfaite que tous leurs moindres détails se distinguent : par derrière, c'est le mystérieux Tibet, le pays de mes rêves, le pôle de mon imagination [276]. »

La réponse de Londres, directement de la main de Campbell-Bannerman, tombe le lendemain de la rencontre avec Morley : les autorités britanniques interdisent à Sven Hedin d'entrer au Tibet en utilisant la route des Indes. Il faudra même user de la force si d'aventure il s'obstinait dans son projet. Fureur de l'explorateur, qui hurle sa colère aux Britanniques : « Je suis davantage chez moi en Asie centrale que vous [277] ! » Et de maudire le moment où il a décidé d'entreprendre ce nouveau périple vers l'Asie centrale en passant par les Indes. Il eût mieux fait de rejoindre Saint-Pétersbourg, où la diplomatie tsariste se serait certainement montrée plus souple à son égard. La colère de Younghusband est grande aussi, mais il continue à soutenir son ami Hedin. De son côté, Morley ne cache pas sa déception et contacte à nouveau Londres. Il suggère que l'on revienne sur ce non et adjoigne à l'expédition le capitaine Rawling [278], un homme

d'expérience, plus spécialement chargé de surveiller le Suédois. Rien n'y fait [279].

« Jusqu'au seuil de la mort, l'homme garde l'espérance [280]. » Sven Hedin quitte finalement Simla, le 13 juin 1906. Il rejoint Leh, en passant par le Cachemire. Aussitôt arrivé dans la capitale du Ladakh, il organise une caravane à destination du Turkestan chinois. Mais personne n'est dupe, ni Minto ni Morley. C'est à ce point vrai que même son ami Francis Younghusband l'entoure de précieux renseignements pour son voyage et lui suggère de prendre Mohamed Isa comme chef de caravane. Un sacré gaillard ! Isa connaît presque toute l'Asie centrale et a accompagné le colonel à Lhasa, lors de l'expédition militaire de 1904.

Les autres membres de l'expédition sont au nombre de vingt-cinq : « Sonam Tsering avait pris part aux expéditions de Deasy [281] et de Rawling et Choukkour Ali avait suivi Wellby. Le plus ancien de notre troupe, Gouffarou, un bonhomme droit et solide comme un chêne, malgré ses soixante-deux ans, avait débuté, il y a trente-trois ans, comme simple caravanier lors de l'ambassade de Forsyth auprès de Yaqub Beg [282]. » Le gros de la caravane est de tradition lamaïste, excepté neuf d'entre eux, qui sont musulmans. Ce qui amène Hedin à cette réflexion : « Je n'avais point à craindre que la différence de croyances engendrât des discussions et

des haines entre mes gens, pour l'excellente raison qu'ils étaient complètement dépourvus de toute véritable croyance et qu'ils avaient l'habitude de changer de religion suivant les circonstances. Ainsi, un de mes lamaïstes, chaque fois qu'il allait à Yarkand, se faisait raser la tête et accomplissait toutes les pratiques d'un bon musulman [283]. »

La caravane s'organise, de jour en jour. Il faut acheter du matériel et des vivres : du riz, des briques de thé, de la graisse, des centaines de boîtes de conserve (pour Hedin), des bâts, des cordes, des feutres, des fers pour les chevaux – cinquante-huit au total, dont une trentaine seront utilisés dans le premier mois –, des pelles, des pioches, des chaudrons et tout le matériel de cuisine pour les hommes, cinquante-six mules pour le transport, et une centaine de têtes de bétail. Les derniers paquetages sont harnachés et vérifiés le 12 août 1906 au soir.

La caravane se met en route le lendemain à l'aube : « De Leh au rebord du plateau tibétain, écrit Hedin, la route n'est qu'une suite d'escalades et de descentes vertigineuses, à travers d'énormes montagnes. C'est d'abord le Tchan-la, un col de 5 360 mètres, pour arriver dans la vallée de Cheyok, affluent de l'Indus ; puis une seconde passe, celle-là relativement basse, qui nous ouvre l'accès du bassin fermé du Panggong-tso. Près de ce lac, aux environs

du hameau de Pobrang, se rencontre le dernier grand pâturage, avant la stérilité des grands monts. Nous y demeurons un jour pour laisser les animaux du convoi se remplir congrûment la panse ; de plus une marche lente s'impose, afin d'accoutumer progressivement bêtes et gens aux grandes altitudes [284]. »

Direction Shigatsé, la deuxième ville du Tibet, à proximité de Tashilhunpo, le monastère des panchen-lamas, que Sven Hedin espère atteindre en six mois. Le 13 août 1906, il y a tout juste vingt et un ans que le Suédois entreprenait sa première exploration en Asie centrale.

Une ville... et Tashilhunpo

En 1907, le Tibet vit sous la suzeraineté de la Chine mandchoue de la dynastie Qing.

Le 11 février, à six heures du matin, Sven Hedin ne s'étonne guère de voir débarquer dans le campement un lama tibétain du nom de Lobsang Tsering, secrétaire du neuvième panchen-lama, affublé d'un jeune Chinois. Il en sera ainsi tant qu'il séjournera dans la ville. La veille déjà, alors que Mohamed Isa, le chef de la caravane, avait annoncé leur arrivée, le commandant de la garnison chinoise de Shigatsé avait marqué son étonnement que l'expédition n'ait jamais été arrêtée par les

Tibétains. Mais Isa se garda bien de lui indiquer la route suivie par la caravane, depuis Leh jusqu'à la capitale du Tsang.

Shigatsé ? Deuxième ville du Tibet après Lhassa et capitale du Tsang, ce sont à première vue trois cents maisons à un étage, que Sven Hedin décrit ainsi : « De loin très pittoresque, cette bourgade avec ses façades claires, rehaussées au sommet d'un badigeon rouge ou noir, et sa forêt de bannières et de drapeaux multicolores destinés à préserver les habitants des maléfices des démons [285]. » Mais lorsque l'on s'en approche, tout est différent : « Rien que des ruelles étroites, raconte Hedin, sordides de borbiers, de cadavres de chiens et de détritrus, avec çà et là quelques placettes non moins sales. Dans un contraste frappant avec cet amas de bicoques, sur un mamelon isolé se dresse un entassement de constructions grandioses. Une vision de puissant château protégeant un village de manants [286]. »

C'est ici que chaque jour se tient le marché, sur lequel le Suédois aime à s'attarder, caché dans ses habits de Ladakhi : « D'un côté sont les poteries, de l'autre le bois, un peu plus loin la ferraille ; l'ornementation : les perles de verre, le corail ; la mercerie ; les objets de piété ; enfin l'alimentation [287]. » On y trouve tous les produits de l'Asie : « Les porcelaines et le thé de Chine, les mandarines du Sikkim, les fruits secs et les turquoises du

Ladakh, les queues et les peaux de yack du Changtang, les marmites et les cuivres du Tibet [288]. »

Les étalages sont presque tous tenus par des femmes. Avec « leurs robes décolorées, élimées, recouvertes d'un enduit de poussière, de boue et de crasse [289] » et « leurs coiffures échafaudées en arcs de cercle, garnies de verroteries et de clinquants [290] », Hedin s'extasie : « Elles composent des groupes pittoresques au milieu d'une cohue bigarrée de Ladakshis, de Cachemiriens, de Népalais, de Chinois, de Tibétains [291]. » Et d'un Suédois, probablement le seul Occidental présent à Shigatsé, car la Chine a interdit le Tibet à tous les étrangers.

Un Suédois à Shambhala

Enfin, évoquons Tashilhunpo, que Sven Hedin va avoir l'immense chance de visiter. En 1907, le monastère qu'il découvre est situé à l'est de la ville : « Enveloppé de silence, l'immense couvent de Tashilhunpo blanchit au flanc de collines ensoleillées. Représentez-vous, dans le cadre d'un mur de forteresse, un étagelement d'édifices, les uns isolés, les autres groupés, tous pittoresques et étranges. Dans cet entassement de constructions extraordinaires, au premier regard on distingue deux motifs

principaux. Tout en haut, dominant cette ville de temples et de monastères, le *labrang*^[*], la résidence du Tashi-lama [292], un palais de style italien, d'une admirable pureté de lignes, et, au pied de cette imposante façade, cinq énormes tours coiffées de toits chinois, les chapelles funéraires des derniers pontifes [293]. »

Son rôle, ses origines, ses rapports difficiles avec le dalaï-lama, ses étranges liens avec le royaume de Shambhala, les pratiques secrètes du Kalachakra, et même le futur âge d'or qu'annoncent les grands maîtres du bouddhisme tibétain, de tout cela Sven Hedin a déjà entendu parler lors de ses précédentes expéditions au Tibet. Mais, cette fois, tout est si différent ! Le Suédois s'apprête à rencontrer le neuvième panchen-lama Choekyi Nyima, dans sa résidence privée de Tashilhunpo, ce lieu que le missionnaire jésuite Giovanni de Cabrai avait atteint, en 1627, et qu'il avait décrit comme étant le cœur de Shambhala, une Terre pure, dont le premier roi s'appelait Suchandra [294].

Quelques années plus tôt, au cours d'une de ces explorations sur le Toit du monde, Hedin avait appris que le panchen-lama était l'émanation humaine d'Amithaba, le bodhisattva de la Lumière infinie, et, que le dalaï-lama était l'émanation d'Avalokiteshvara, sous le nom tibétain de Chenrézig, le bodhisattva de la compassion. Mais,

quelle surprise d'entendre de la bouche même de Lobsang Tsering, le lama secrétaire de Choekyi Nyima, que, dans le panthéon du bouddhisme tibétain, le panchen-lama occupe un rang plus élevé que le dalaï-lama, même si celui-ci est le chef temporel du Tibet depuis le XVII^e siècle... C'est, en effet, devant Amithaba, le père spirituel dont il est issu, que Chenrézig fit vœu de bodhisattva, afin de libérer tous les êtres de la souffrance et de ses causes, et de protéger le Tibet et son peuple. Le Tibet semble bien divisé...

L'audience auprès du neuvième panchen-lama est fixée à neuf heures du matin, le 13 février 1907. Nous sommes à quelques jours à peine de lossar, le nouvel an tibétain. Dans la ville, dans les monastères et les temples, chacun s'active au grand nettoyage annuel.

Marchons dans les pas de Hedin – désormais en costume et cravate –, et entrons avec lui, sans escorte, dans Tashilhunpo, ce qui n'était plus arrivé depuis les événements de 1904 et l'occupation de Shigatsé et de Lhasa par les troupes anglo-indiennes, sous les ordres du colonel Younghusband : « C'est, raconte l'explorateur, d'abord un labyrinthe de ruelles sombres, entre d'énormes constructions, puis un dédale de pièces noires et d'interminables escaliers. Parfois cette obscurité s'éclaire de la petite lumière du jour ; nous

passons sur une terrasse pour enfile ensuite de nouveaux couloirs obscurs. Finalement, nous arrivons dans une pièce couverte de coussins rouges où l'on me prie d'attendre [295]. »

Le maître des lieux médite. Il faut patienter.

Un certain temps passe.

Enfin, voici le Suédois dans le saint des saints de l'école Gelug. Le panchen-lama demeure dans la partie la plus élevée de Tashilhunpo, comme le dalaï-lama occupe le dernier étage du Potala : « Ici, un silence absolu ; dans les corridors, des lamas glissent sans bruit comme des ombres ; une impression de profond mystère et de secret [296]. »

Une porte s'ouvre.

Sven Hedin est introduit et s'incline plusieurs fois en avançant vers Choekyi Nyima : « Le Tashi-lama est assis sur un banc fixé au mur, dans l'embrasement d'une fenêtre, devant une petite table garnie d'une tasse à thé, d'une jumelle et de quelques feuillets imprimés. Il est vêtu, comme un simple lama, d'une large toge serrée à la ceinture sous laquelle apparaît un gilet jaune garni de broderies d'or. Les deux bras et la tête sont nus [297] » Puis Hedin ajoute : « C'est un petit homme bien bâti, ayant toutes les apparences de la santé. Son teint est clair avec une très légère nuance de jaune [298] »

L'audience se passe en présence d'un interprète, mais sans les Chinois.

Le panchen-lama, un jeune homme de vingt-quatre ans, observe un long moment ce Suédois blond comme les blés en costume assis à quelques pas de lui. Il le regarde avec compassion, avant de lui demander :

— Quel est ton nom ?

— Hedin, je m'appelle Sven Anders von Hedin.

— Quel âge as-tu ?

— Quarante-deux ans, Panchen Rinpoché.

— Quel est le nom de ton caravanier ?

— Mohamed Isa.

— Il est un bon chef de caravane ?

— Oui, très bon.

— Quelle route as-tu suivie ?

— De Leh, nous avons franchi le col de Tchang-la, puis celui de Marsimik, avant de nous enfoncer dans le Tibet septentrional.

— As-tu perdu beaucoup de bêtes ?

— Dix chevaux, une mule.

— Quelle est la distance entre Leh et Shigatsé ?

— Plus de huit cents kilomètres.

Le panchen-lama sourit :

— Tu as eu beaucoup de chance, Hedin. Mais ce n'est pas ton premier voyage au Tibet ?

— Non, Panchen Rinpoché, j'ai traversé le plateau tibétain pour la première fois en 1893 et j'y ai mené des explorations entre 1899 et 1902.

Revenu quelques mois plus tôt de l'Inde, le

panchen-lama se montre curieux de tout :

— De quel pays viens-tu ?

— De la Suède.

— Il a un roi ? Est-ce un pays indépendant ?

Hedin se lance alors dans un long récit sur la monarchie de son pays, les relations avec la Grande-Bretagne, la Russie, avant d'évoquer les conflits qui ont secoué l'Asie à la fin du XIXe et au tout début du XXe siècle : « Le Tashi-lama me montre une gravure représentant les principaux chefs d'État. En-dessous de chaque portrait, une inscription en tibétain indique le nom du souverain et celui du pays qu'il gouverne. Sur ces hauts personnages, mon interlocuteur m'interroge avec la plus vive curiosité [299]. »

Et l'audience se termine, après trois heures de conversation ininterrompue.

Les deux hommes se retrouvent quatre jours plus tard. Cette fois, Choekyi Nyima évoque avec l'explorateur une prophétie très ancienne, qui souligne la disparition de certaines valeurs morales, et le danger à perturber l'équilibre écologique de la planète : « Au cours de l'ère de décadence, les gens feraient toutes sortes d'actions non vertueuses ; les extrémistes tant redoutés produiraient différents produits nucléaires et chimiques nocifs ; il y aura de grandes profanations, qui, toutes, provoqueront la colère de la Mère nature, sous la forme de

nombreuses maladies nouvelles, horribles épidémies, qui tueront presque un tiers de l'humanité [300]. »

Pour le panchen-lama, il y a encore un espoir. Un jour viendra où les hommes vivront dans la paix du Dharma. Le panchen-lama lui livre alors quelques secrets du Tantra du Kalachakra, évoquant tour à tour Mahabala, le vingtième roi de la lignée Kalki, qui, en 1927, doit laisser la place au roi Aniruddha ; puis viendront encore quatre souverains, jusqu'à Raudra Chakrin, le vingt-cinquième roi de la dynastie Kalki, en 2327 : il sera le dernier roi de Shambhala. Le maître révèle alors à Sven Hedin que son prédécesseur, le sixième panchen-lama Palden Yeshé, mort à Pékin, le 27 novembre 1780, à l'âge de quarante-deux ans, avait prédit, dans une prière, qu'il renaîtrait sous le règne de Raudra Chakrin, mais que lui et la plupart des lamas de Tashilhunpo sont persuadés que Palden Yeshé se réincarnera dans le corps de Raudra Chakrin lui-même pour terrasser les ennemis du Dharma. Rappelons que d'autres tulkus du bouddhisme tibétain avancent l'idée que c'est le dalaï-lama qui se réincarnera en Raudra Chakrin pour mener les armées de Shambhala au combat.

Sven Hedin est à nouveau autorisé à photographier le panchen-lama. Comme, lors de son récent voyage en Inde, un lama de Tashilhunpo

avait été initié au maniement des appareils photographiques, l'explorateur put développer un stock de plaques dans le petit laboratoire du monastère. Il écrit : « Après cette audience, je ne revis plus le Tashi-lama, de crainte que sa bienveillance à mon égard n'éveillât la méfiance des soupçonneux mandarins chinois. Mes entrevues avec lui m'ont laissé l'impression d'un esprit très vif, d'un caractère droit, d'une rare noblesse de sentiments [301]. »

Sven Hedin va passer quarante-sept jours à Shigatsé. Mais, l'heure du départ approche, les mandarins chinois se montrant de plus en plus nerveux à son égard, ne cessant de lui rappeler que le Tibet est interdit aux étrangers.

Le 27 mars 1907, Mohamed Isa présente les vœux du Suédois au neuvième panchen-lama Choekyi Nyima. Sven Hedin écrit alors : « Adieu pour toujours, divin Tashi-lama, mon rêve est vécu ! » L'explorateur aurait pu ajouter : « Au royaume de Shambhala. »

Une terrible attente

Pendant ce temps, à Lhassa, le kashag et les autorités gelugpas de Drepung, Sera et Ganden font pression sur les deux ambans, le Chinois Lien Yu et le Mandchou Zhang Yin Tang, afin de favoriser le

retour du dalaï-lama dans leur ville. Les deux hommes ont été nommés pour préparer l'annexion du Tibet par la Chine de l'Empire Qing et toute démarche concernant directement ou indirectement Thubten Gyatso reste vaine.

Quand le dalaï-lama a quitté Ourga, la capitale mongole, en avril 1906, pour rentrer dans son pays, des mandarins mandchous l'attendaient pour lui enjoindre de demeurer au monastère de Kumbum jusqu'à nouvel ordre. Un acte fort destiné à montrer la détermination de l'empereur à le maintenir le plus longtemps possible éloigné de Lhassa !

Cependant, il semble que ce soit le dalaï-lama lui-même qui ait demandé à Lobsang Gyaltsen, le chef de l'école gelugpa, d'obtenir pour lui une audience à la cour impériale, à Pékin.

Thubten Gyatso sait qu'il n'a plus grand-chose à attendre de la Russie, depuis qu'elle a paraphé, à Saint-Pétersbourg, un accord avec la Grande-Bretagne relatif à la Perse, à l'Afghanistan et au Toit du monde. Or, l'article 2 de cette convention entérine la vassalité du Tibet envers la Chine et valide les accords de 1906 entre la Grande-Bretagne et l'Empire Qing.

L'année 1906 marque donc la fin de l'influence de la Russie tsariste au Tibet. Par ailleurs, le dalaï-lama est conscient que son pays est en train de perdre son statut d'Etat souverain. Il lui faut réagir au plus vite.

À Pékin, il en a fallu du temps pour que Guangxu et l'impératrice Cixi se décident à accueillir officiellement le treizième dalaï-lama. Pour l'occasion, le Temple jaune, construit au XVIIe siècle afin de recevoir le Grand Cinqième, a été entièrement rénové. Une première audience est fixée au 6 octobre 1908. Les devoirs cérémoniels sont nombreux, et, depuis que les empereurs chinois, Fils du Ciel, et les dalaï-lamas se rencontrent, il se pose toujours des questions épineuses, comme la place du siège de Thubten Gyatso par rapport au trône de l'empereur Guangxu, ou le rituel des prosternations. Les négociations durent et la rencontre tant attendue entre Guangxu et Cixi, de fervents bouddhistes, est finalement reportée au 14 octobre.

La vie à la cour est très perturbée, on le devine. Le dalaï-lama est d'abord reçu par l'impératrice, puis par l'empereur. Pour l'un et pour l'autre, il a des présents, selon une liste minutieusement préparée par la délégation tibétaine et chinoise. Point de prosternation, mais une légère gémflexion devant Cixi et devant le Fils du Ciel. Le scandale est évité de justesse.

Le calme revenu, le 30 octobre, l'empereur et l'impératrice reçoivent le dalaï-lama à un banquet organisé en son honneur. Quatre jours plus tard, à l'occasion de l'anniversaire de Cixi, un échange de

titres a lieu, dans lequel la vieille impératrice affirme la vassalité du Tibet envers la Chine mandchoue, en faisant du dalaï-lama « le très obéissant et très parfait réincarné Bouddha actuel de l'Ouest ». Pourtant, profitant de sa présence à Pékin, le souverain tibétain, qui s'apprête à rentrer à Lhassa, a multiplié les contacts avec les diplomaties étrangères : mais ces rencontres seront minutieusement filtrées par les autorités impériales et n'aboutiront à rien...

Thubten Gyatso se trouve encore à Pékin quand l'empereur Guangxu meurt, le 14 novembre 1908, à 15 heures. Le lendemain, à 2 heures du matin, l'impératrice Cixi succombe à son tour.

Le dalaï-lama assiste à la cérémonie d'intronisation du dernier empereur mandchou de la dynastie Qing, Xuantong, un petit garçon de deux ans et dix mois plus connu sous le nom de Puyi [302]. Le prince Ch'un, qui vient d'être nommé régent, lui demande de conduire les cérémonies funéraires puisque l'empereur et l'impératrice étaient de fervents bouddhistes.

Le 19 décembre, Thubten Gyatso célèbre un dernier culte public avant de quitter la capitale chinoise pour Lhassa.

Le 25 décembre 1909, Thubten Gyatso entre dans la capitale tibétaine après cinq années d'exil. Le souverain tibétain est accueilli par une population en

liesse.

Les voies de l'indépendance

Dans les jours qui suivent le retour du dalaï-lama au Potala, Pékin envoie des troupes. Officiellement, il s'agit de se conformer au traité de Calcutta de 1908 entre la Grande-Bretagne et l'Empire Qing, qui attribue à la Chine un rôle de gendarme sur les voies marchandes du Toit du monde. En réalité, le but des Chinois est de surveiller les faits et gestes du dalaï-lama. Le temps que Thubten Gyatso se rende compte que les deux ambans, les commissaires impériaux mandchous de Lhassa, l'ont berné, l'armée impériale est déjà dans la capitale.

Le 12 février 1910, le dalaï-lama confie à nouveau les affaires de l'État au ganden tripa, le chef de l'école Gelug, et s'enfuit, cette fois en direction de l'Inde.

Protégé par une centaine d'hommes, Thubten Gyatso atteint Yatung le 20 février, franchit la frontière tibéto-indienne le 21 et arrive, le 25, à Kalimpong pour un nouvel exil. C'est ce jour-là que Pékin publie un décret impérial, dont il fait parvenir

une copie aux autorités britanniques : « Le dalaï-lama a reçu d'abondants privilèges des mains de nos prédécesseurs impériaux. Il aurait dû cultiver avec dévotion les préceptes de la religion, conformément aux précédents établis, de manière à répandre la doctrine des Bonnets jaunes. Mais, depuis qu'il assume le contrôle de l'administration, il s'est montré fier, extravagant, lubrique, paresseux, d'un vice et d'une perversité sans pareils, violent et désordonné. Il a désobéi aux commandements de l'empereur et opprimé les Tibétains. En juillet 1904, il s'enfuit pendant une période de troubles, et l'amban impérial le dénonça auprès de nous comme étant un personnage peu fiable. On publia alors un décret le privant temporairement de ses titres. Il se rendit à Ourga, d'où il revint ensuite à Xining. Soucieux de sa fuite dans une région lointaine, et espérant qu'il se repentirait et rectifierait son comportement malveillant, nous avons ordonné aux fonctionnaires locaux de lui prêter l'attention qui lui revient. Il y a deux ans, il vint à Pékin où il reçut, lors d'une audience, de nouveaux titres et des cadeaux. Sur son chemin du retour vers le Tibet, il traîna et provoqua des troubles ; nous avons pourtant fait preuve d'indulgence à son égard afin de lui manifester notre compassion. Dans notre grande générosité, nous lui avons pardonné le passé. Les soldats du Sichuan ont été envoyés au Tibet dans le

seul but d'y maintenir l'ordre et de protéger les marchés commerciaux. Les Tibétains n'avaient aucune raison d'avoir des soupçons sur nos intentions. Mais le dalaï-lama a répandu des rumeurs. Il s'est rebellé ; il a tenu des propos diffamatoires sur les ambans ; il a refusé de l'aide et il n'a pas voulu entendre raison. Lorsque l'amban nous a télégraphié que le dalaï-lama s'était enfui dans la nuit du 12 février, nous avons ordonné que l'on prenne toutes les mesures nécessaires pour le ramener. On ignore cependant à présent où il se trouve. Il est coupable de trahison et il s'est éloigné de notre faveur impériale. Il n'est pas digne d'être la réincarnation d'un Bouddha. C'est pourquoi, nous ordonnons, à titre de châtement, qu'il soit déchu de ses titres et de sa position de dalaï-lama. De ce fait, peu importe l'endroit où il se rendra et résidera, que ce soit au Tibet ou ailleurs, nous le traiterons comme un individu ordinaire. Nous ordonnons que l'amban commence aussitôt à rechercher des enfants mâles présentant des signes miraculeux. Qu'il inscrive leurs noms sur des tablettes et place celles-ci dans l'urne d'or, de manière à ce que l'on puisse tirer un nom désignant la véritable réincarnation des précédents dalaï-lamas. Que cette affaire nous soit ensuite soumise afin que nous puissions accorder notre faveur impériale à l'enfant choisi qui

continuera ainsi à répandre la doctrine bouddhiste. Nous récompenserons la Vertu, mais le Vice peut souffrir. Vous, les lamas et les laïcs du Tibet, vous êtes nos enfants. Obéissons tous aux lois et préservons la paix. Ne laissons personne déconsidérer notre désir de soutenir la lignée des Bonnets jaunes et préservons la tranquillité de nos territoires frontaliers [303]. »

En 1910, le treizième dalaï-lama n'a toujours pas retrouvé ses prérogatives politiques. Heureusement, il a mis à profit le temps de l'exil pour apprendre au contact de Georges Ivanovitch Gurdjieff et des Occidentaux qui passaient en Inde, les rouages de la politique moderne, celle-là même qu'il entendait développer dans son propre pays dès son retour.

À Darjeeling, où il séjourne habituellement, il a analysé les événements qui ont conduit le Tibet à être occupé à deux reprises, en 1904 et en 1910. Sa conception du monde s'est élargie et il entend bien inaugurer une nouvelle ère dans les relations entre la Chine et le Tibet ; il s'agirait, entre autres, d'utiliser la Grande-Bretagne et l'Inde comme médiateurs, voire comme soutiens, contre Pékin. Or, l'Empire Qing, déjà en pleine déliquescence, se disloque chaque jour un peu plus en raison des soubresauts internes.

L'indépendance retrouvée

En Chine, la révolution républicaine éclate en octobre 1911. Le 12 février 1912, l'empereur Puyi, qui n'est encore qu'un enfant, abdique. Le 15, le général Yuan Shikai [304], ancien militaire de la dynastie Qing, se fait élire président provisoire de la République de Chine ; il installe sa capitale à Nankin. N'ayant perçu ni soldes ni vivres, les troupes chinoises stationnées sur le Toit du monde se mutinent. Lorsque les militaires apprennent la création d'une République dans leur pays, ils pillent la résidence des ambans de Lhassa et les capturent.

Ordre est donné à tous les soldats chinois basés au Tibet de rallier la capitale tibétaine.

Dans le même temps, une armée quitte le Sichuan, alors secoué par de terribles soubresauts [305], pour mater les rebelles tibétains.

Le 21 avril 1912, Yuan Shikai déclare que le Toit du monde continue à être une province chinoise. Les nationalistes, eux, s'engagent dans la reconquête du Tibet.

Aux Indes, le dalai-lama organise la rébellion armée contre l'occupant. Il a déjà ordonné à ses ministres de regagner Lhassa pour préparer son arrivée.

À Shigatsé, le panchen-lama se propose comme intermédiaire entre Thubten Gyatso et les Chinois. Rappelant les promesses britanniques de lui fournir

des armes et des munitions, il demande au représentant de Sa Majesté deux cents fusils modernes, deux mitrailleuses lourdes et des munitions pour la défense de Tashilhunpo. Faute de réponse, Choekyi Nyima s'adresse à l'agent commercial britannique de Gyantsé, l'implorant d'intercéder auprès des autorités britanniques afin d'organiser une rencontre avec le souverain tibétain à Ralung ou à Kangma...

Une demande identique est adressée à l'agent anglais basé à Yatung, mais celle-ci est signée de la main du treizième dalaï-lama.

Les Britanniques décident de ne rien faire, mais se placent en observateurs.

En 1913, Thubten Gyatso proclame l'indépendance du Tibet. La relation de chöyön qui unissait les dalaï-lamas aux empereurs mandchous ayant pris fin avec la disparition de la dynastie Qing, les liens sont, à présent, totalement rompus avec la Chine. Pour la première fois depuis le XVII^e siècle, aucun représentant officiel chinois ne vit sur le sol tibétain. Mais pour autant, la Chine n'abandonnera jamais ses prétentions de suzeraineté ou de souveraineté [le mot apparaît avec les nationalistes chinois, en 1911] sur le Toit du monde.

En janvier, une délégation tibétaine conduite par Aghwan Dorjieff, toujours ministre des Affaires étrangères du gouvernement tibétain, signe avec la

Mongolie, devenue elle aussi indépendante, un traité de paix, dont le texte original [306], en langue tibétaine, a été retrouvé, en 2007, en Mongolie. Ce document officiel, longtemps mis en doute, prouve que le Tibet et la Mongolie agissaient en tant que nations indépendantes, libérées de toute ingérence étrangère : la signature apposée par les Tibétains porte le sceau du ministre des Affaires étrangères Aghwan Dorjjeff et celui du représentant mongol, des ministres plénipotentiaires dotés des pleins pouvoirs pour signer ce traité [307].

La société tibétaine

Le monde change, mais le Toit du monde reste immuable. En 1913, après deux exils et une longue suite de conflits au cœur même du panthéon bouddhiste tibétain, le dalaï-lama, âgé de trente-huit ans, va se montrer déterminé à rompre avec le passé. La vérité est toute simple : la théocratie élaborée par le Grand Cinquième a traversé deux siècles et demi sans évoluer. Les clans familiaux représentent toujours 5 % de la population. Les mariages, arrangés, sont encore le trait d'union entre les membres de clans différents, et la polygamie est toujours de mise dans l'aristocratie, la noblesse et chez les riches marchands, ainsi que la polyandrie chez les agriculteurs, les éleveurs, les

sédentaires et les semi-nomades.

Si, chez les nyingmapas et les sakyapas, les moines continuent à se marier, Ekai Kawaguchi, le bonze japonais, s'était étonné du libertinage [308] qui régnait dans les lamasseries tibétaines. Comme il avait appris le tibétain auprès de Sarat Chandra Das, il avait lu le *Traité sur la Passion*. Son auteur, Guendun Choephel, avait dressé soixante-quatre tableaux sur l'art de l'amour au Tibet, en s'inspirant très largement du Kamasutra indien et un peu du Tao de l'Art d'aimer, le premier ayant des relations très étroites avec la religion, et le second constituant une branche importante de la médecine chinoise. Mais il avait aussi rencontrés des lamas qui avaient inventé ou amélioré des formes nouvelles et des pratiques dans le tantrisme sexuel, grâce à des récits que l'on avait rapporté du monde arabe, comme cette technique spécifique de l'*Imsak* [*], le contrôle de l'éjaculation. Toutes ces pratiques entremêlées du *Traité sur la Passion*, du Kamasutra indien et du Kamasutra arabe leur permettaient de célébrer la chair dans les rituels secrets du Tantra du Kalachakra, où les femmes et les hommes étaient transformés en esclaves sexuels tantriques [309].

En 1913, les mi-sèr et les duchung constituent encore la grosse majorité de la population tibétaine. Les mi-sèr ont une identité légale, un lien de dépendance héréditaire à un domaine ou à un

monastère. Les duchung peuvent être comparés à des ouvriers itinérants. C'est toujours le servage du Moyen Age. Les nangzan, les esclaves, représentent quant à eux entre 5 et 10 % de la population. Ils appartiennent aux domaines, aux monastères et aux aristocrates. Ce sont souvent des enfants enlevés à leurs parents, comme cela se faisait à l'époque dans le nord-ouest du Tibet. En 1913, ces esclaves du Toit du monde ont encore un statut héréditaire : on continue à les offrir pour repeupler les régions, pour payer tribut, en échange contre des marchandises. Sous le règne du treizième dalaï-lama, le commerce d'esclaves est toujours aussi lucratif et il n'est pas près de cesser.

À peine intronisé, en 1895, Thubten Gyatso avait voulu interdire la peine de mort. Vingt ans plus tard, il y a des geôles dans les sous-sols du Potala – de même qu'il y en a à Tashilhunpo et dans chacun des monastères du bouddhisme tibétain – et la peine de mort s'applique à tous les échelons de la société, depuis les tulkus jusqu'aux serfs et aux esclaves [310]. L'énucléation, l'arrachage des tendons, l'écartèlement, l'écrasement des testicules sont parmi les peines les plus courantes, avec l'empoisonnement. Or, en rappelant le caractère sacré des grands maîtres du bouddhisme tibétain, la justice n'appartient pas au seul dalaï-lama.

Des réformes promises à l'échec

Tout au début de son règne, Thubten Gyatso est entouré de deux favoris : Tsarong, probablement le plus proche ; et, Lungshar, le plus ambitieux. Les deux hommes se détestent, mais ils sont d'accord sur un point : il faut faire évoluer la société tibétaine. Dès lors, il devient urgent de procéder à différentes réformes, dont celle de la justice, et de s'attaquer à la corruption, qui touche autant le gouvernement que les monastères.

Tsarong avait poussé le souverain à adhérer à l'Union postale internationale. Dans ses principaux projets, il y a l'importation d'automobiles et la navigation de bateaux à vapeur sur les nombreux lacs du pays, exceptés sur les sites sacrés comme le Lhamo-Latso, le lac des Visions. De son côté, Lungshar propose d'étendre les impôts, en relevant les droits sur le sel et les peaux, en frappant d'une taxe de 5 % les marchandises échangées à la frontière indo-tibétaine, et de s'attaquer aux fraudes fiscales : elles touchent quasiment tous les monastères du pays, quelle que soit leur obédience, à commencer par les plus importants de l'école Gelug, c'est-à-dire Ganden, Drepung et Sera, sans oublier Tashilhunpo, siège des panchen-lamas. Aussitôt l'indépendance proclamée, le dalaï-lama demande d'ailleurs au panchen-lama de participer

aux dépenses de guerre relatives au conflit de 1912 contre l'Empire Qing, lequel a conduit à l'indépendance de leur pays ; et, plus encore, il exige une participation aux dépenses de guerres tibéto-britanniques de 1888 et de 1904. Le total se résume à vingt-sept tonnes de céréales. Cette énième crise entre les deux autorités gelugpas aboutira, le 15 novembre 1923, à la fuite du neuvième panchen-lama Choekyi Nyima : il ne reverra plus son monastère de son vivant.

Hélas, toutes les tentatives de réforme seront un échec. Tsarong, Lungshar, puis, plus tard, Kunp'hela, le troisième favori du dalaï-lama, trouveront toujours sur leur chemin la petite trentaine de clans qui contrôlent les rouages de l'État, et qui s'opposent à toute modernisation du Tibet.

Une fois encore, les Tibétains n'auront pas la sagesse de s'unir. Les morts se compteront par centaines. Et il faut évoquer aussi la conjoncture peu favorable aux Tibétains en ces temps troublés. Car, il faut bien faire ce terrible constat, la politique entreprise dans les années 1920 par les trois favoris du treizième dalaï-lama vont malheureusement préfigurer l'un des chapitres les plus tragiques de l'histoire des dalaï-lamas au Tibet...

Les nazis au Tibet

1932... L'affaire du panchen-lama a atteint un point de non-retour. Au début de l'année, Choekyi Niyma, qui a trouvé refuge à Jyékundo, dans les Marches tibétaines, s'est rendu à Pékin, où il a été reçu avec tous les honneurs par les seigneurs de la guerre ralliés au Guomindang ; puis, il a dirigé des cérémonies pour la paix dans le monde. Enfin, à Nankin, Tchang Kaï-shek l'a honoré du titre de « commissaire pacificateur des provinces frontières de l'Ouest », assorti d'une rente conséquente pour l'époque.

Le treizième dalaï-lama est ainsi bel et bien réduit à l'impuissance et cherche de nouveaux appuis...

Rien ne s'arrange

En exil depuis 1923, le panchen-lama multiplie les tractations avec les autorités de Lhasa pour rentrer à Tashilhunpo, si besoin est sous protection étrangère. Il y a tout lieu de ne pas prendre ses

menaces à la légère. Une lettre adressée, en juin 1930, au colonel Leslie Weir, le nouvel officier politique britannique du Sikkim, confirme les craintes de voir le maître de Tashilhunpo faire appel aux troupes nationalistes de Tchang Kaï-shek. Et un article dans le *Times* fait état de tractations entre Choekyi Nyima et le Guomindang, incluant ni plus ni moins l'annexion des territoires tibétains à la Chine nationaliste.

Le temps presse. Weir, qui a passé deux mois avec sa femme à Lhassa, réussit à convaincre le dalaï-lama d'adresser une lettre au panchen-lama pour tenter d'apaiser ce différend grave qui nuit à tout le monde. C'est chose faite, le 9 octobre 1932 : « Je vous ai écrit à deux reprises, une fois l'an du cochon d'eau (1923), lorsque Votre Sainteté a quitté son monastère pour la Chine et la Mongolie (...) et une autre fois le deuxième jour du cinquième mois de l'an tigre-feu [12 juin 1926]... J'espère que vous avez reçu ces deux lettres, pour lesquelles je n'ai pas reçu de réponse. Dès le début, telle la relation d'un père et d'un fils, notre relation a été pleine d'amour et d'affection... C'est pourquoi il n'est pas possible que vous agissiez maintenant de manière calculée pour rompre ce lien. L'étendue du dommage causé par la conspiration de quelques serviteurs pris de remords est connue de tous. Mais vous ne songeriez naturellement pas à plonger le Tibet dans la guerre,

ce pays administré par un père et son fils ; ce sont pourtant les bruits qui courent à Lhasa. Le respect porté à la religion décline. C'est une époque où suivant l'exemple des étrangers, chacun chérit la noirceur [c'est-à-dire la guerre]. Près de dix ans se sont écoulés depuis que vous avez quitté le Tibet, et tant que les choses sont ce qu'elles sont je suis très inquiet de ce qui peut arriver à votre vie. De plus, si vous pouviez revenir dans l'Ü, notre relation de maître à disciple serait aussi étroite que celle du feu et de la fumée. La noble tradition de nos prédécesseurs serait aussi maintenue. C'est pourquoi, je vous prie de reconsidérer la situation et de m'apporter une réponse sur la base de laquelle nous pourrions travailler [311] »

Mais les différends qui opposent le dalaï-lama au panchen-lama ne peuvent que réjouir les nationalistes chinois qui, comme les empereurs d'hier, rêvent, eux aussi, d'une Grande Chine incluant le Toit du monde. Ces événements prouvent, en tout cas, que le Tibet n'est pas prêt pour les réformes et que le pays, secoué par la corruption et les luttes d'influence, est ingouvernable. Côté panchen-lama, il y a les panchen khenpos : ceux-ci s'obstinent non seulement à ne pas payer les taxes et impôts réclamés par leur gouvernement, mais voici qu'ils réclament plus d'autonomie et une armée

indépendante des autorités de Lhassa. Côté dalaï-lama, favoris et ministres s'entre-déchirent.

Un mois après avoir envoyé sa lettre au panchen-lama, Thubten Gyatso convoque le kashag, les dignitaires gelugpas de Drepung, Ganden et Sera et les nobles les plus influents de la cité, afin d'examiner les demandes de Choekyi Nyima : elles sont rejetées. La commission ne lui accorde aucune concession. La situation se bloque.

Cette nouvelle crise va laisser des traces profondes dans la société tibétaine. Le dogme de la totale infaillibilité des tulkus est mis à rude épreuve. Le souverain tibétain est en butte à une conjuration destinée à ruiner ses projets de modernisation. Quelques clans sont tentés de se rallier au panchen-lama et de suivre une voie conservatrice, traditionnelle, attachée aux valeurs ancestrales du pays, dans le seul but de préserver leurs prérogatives, en faisant valoir que le panchen-lama occupait un rang plus élevé que le dalaï-lama dans le panthéon bouddhiste tibétain ; d'autres, autour de Lungshar, le conseiller du dalaï-lama, cherchent des pistes nouvelles, sur fond de marxisme-léninisme.

Le dalaï-lama et la géopolitique

Revenons au mois d'octobre 1932. Le dalaï-lama a été conduit à réfléchir intensément à son rôle à la

tête de l'État tibétain. À l'aube du XXe siècle, en Grande-Bretagne, en Allemagne, en France et aux Etats-Unis, les théories géopolitiques commençaient à se répandre par les écrits du politologue suédois Rudolf Kjellen [312], mais elles connurent un énorme succès, pendant l'entre-deux guerres en Allemagne, avec le géopoliticien munichois Karl Haushofer [313] : celui-ci effectua deux voyages en Extrême-Orient, en 1908, puis en 1909.

Professeur à l'Académie de guerre depuis 1904, son état-major l'envoie au Japon étudier l'organisation de l'armée nipponne. Le 19 novembre 1909, il est reçu en audience par Mutsuhito [314], premier empereur de l'ère Meiji, sous le nom de règne de Meiji Tenno, et par l'impératrice Haruko. Durant ses deux séjours, Haushofer étudie le japonais et le shintoïsme. Des lamas l'auraient aussi initié au bouddhisme tibétain et l'on dit que les thèses ésotériques de Georges Ivanovitch Gurdjieff l'auraient beaucoup impressionné. Des rumeurs que rien de nos jours permet de confirmer ou d'infirmer. Une certitude persiste, lors de son périple asiatique, dans la période de 1908 à 1910 : Karl Haushofer ne rencontra pas le treizième dalaï-lama.

Pour son retour en Allemagne, il choisit d'emprunter le transsibérien. C'est probablement en traversant les immensités sibériennes que Haushofer se mit à réfléchir à l'émergence d'une

vaste alliance eurasiennne, qui, s'éloignant des influences britanniques et américaines, comprendrait les Européens, les Russes et les Japonais. Cette réflexion avait fait son chemin après qu'il eût rencontré lord Kitchener [315] à Simla. Commandant en chef des forces britanniques en Inde depuis 1902, ce dernier venait d'être nommé maréchal. Ayant considérablement affermi l'autorité de la Couronne sur les territoires indiens, Kitchener était connu pour son franc-parler. Si la rencontre entre les deux hommes fut agréable, leur conversation ne manqua pas de piment, Kitchener mettant en garde Haushofer contre un éventuel conflit entre l'Empire britannique et l'Allemagne : les deux puissances le payeraient au prix fort, en perdant leurs positions respectives dans le Pacifique au profit du Japon et des Etats-Unis.

Lord Kitchener, tout comme Charles Bell [316], tout juste promu officier politique britannique du Sikkim, va permettre au dalaï-lama de sortir renforcé dans l'épreuve qui l'oppose au panchen-lama et aux ambans mandchous qui rêvent, en l'absence de Thubten Gyatso, d'imposer le panchen-lama en lieu et place du dalaï-lama. Charles Bell s'en explique fort bien : « L'esprit de la Constitution tibétaine va à l'encontre du fait que (le panchen-lama) puisse agir en tant que régent, bien qu'il ne soit pas certain qu'une telle nomination ne puisse

jamais avoir lieu. De toute façon, un régent n'aura jamais le pouvoir d'un dalaï-lama [317] !», le Britannique oubliant dans son analyse que la situation avait existé entre 1844 et 1845 avec le septième panchen-lama Tenpey Nyima.

L'exil en Inde du treizième dalaï-lama inaugure également d'une ère nouvelle dans les relations entre la Chine et le Tibet : pour la première fois, Thubten Gyatso va introduire Londres et la Grande-Bretagne et le gouvernement britannique des Indes en qualité de médiateurs et de contrepoids à l'influence chinoise. Enfin, la géopolitique n'est plus étrangère au treizième dalaï-lama depuis que Gurdjieff d'abord, puis Charles Bell lui apprirent, lors de son deuxième exil en Inde, à analyser la situation géographique et politique des Etats. Poursuivant un examen minutieux de la situation en Asie, Thubten Gyatso n'en finit plus de s'alarmer : l'effondrement de la Russie tsariste, après l'abdication, le 2 mars 1917, de Nicolas II ; la révolution russe de 1917 ; l'émergence des bolcheviks ; la fondation de l'Union soviétique, dont Lénine [318] dirigea le premier gouvernement, de 1922 à 1924 ; l'éviction de Léon Trotski [319] par Joseph Staline [320], qui a fait de l'Union soviétique la patrie du communisme. Bref, la naissance d'un Etat totalitaire, qui s'est répandu comme un ouragan sur toute l'Europe de l'Est.

La crainte d'une révolution de type bolchevik existe au Tibet, depuis que Lénine a lancé, lors de la IIIe Internationale de 1920, ses *21 conditions* d'adhésion : « Les partis désireux d'appartenir à l'internationale communiste doivent soutenir sans réserve toutes les républiques soviétiques dans leurs luttes avec la contre-révolution. » Le danger paraît grand ! En Chine, le Parti communiste [321], fondé en 1921, a pris une importance considérable : le front uni [322] avec le Guomindang, qui prit fin en 1927 ; la lutte contre les nationalistes et les seigneurs de la guerre ; puis, quatre ans plus tard, en 1931, dans la province chinoise du Guangxi, la fondation de la République soviétique chinoise par Mao Zedong, qui s'est installé, avec ses partisans, dans les monts du Jinggang. Tout est en place pour que le Tibet subisse les assauts communistes sino-soviétiques.

Aux manettes, Lungshar, l'ami des Soviétiques et des communistes chinois ! Dès 1931, le favori de Thubten Gyatso reçoit à Lhasa des émissaires travaillant pour le compte de Mijail Borodin [323], conseiller militaire et émissaire du Komintern à Canton, à qui il promet la création d'une République soviétique du Tibet, et, qui, en attendant ce moment, se fait fort d'ouvrir une école militaire dans le Kham, près de la frontière sino-tibétaine, avec, pour formateurs, des officiers soviétiques de

l'Armée rouge. Et, dans la foulée, Lungshar accueille une délégation chinoise envoyée par Zhou Enlai [324], cofondateur, avec Mao Zedong, du Parti communiste chinois : en vérité, ce sont des agents du *tewu*[*], les services secrets chinois, alors en pleine restructuration autour de leur chef [325], Kang Sheng [326], l'éminence grise de Mao.

Sa santé déclinant, l'inquiétude est de plus en plus palpable chez le dalaï-lama quant à ces menaces. En novembre 1932, Thubten Gyatso porte sur le Tibet un regard visionnaire, quand il rédige, d'une écriture nerveuse, ces quelques mots, court extrait de ce qui va devenir son testament : « Durant ma vie, des conditions demeureront ce qu'elles sont aujourd'hui, paisibles et tranquilles. Mais l'avenir est porteur de ténèbres et de misère [327]. »

Thubten Gyatso se demande combien de temps son successeur, s'il n'est pas assassiné ou empoisonné, aura la force et le courage de s'opposer à ses détracteurs. Il lui faudra être fort, à la fois craint et adulé par son peuple, inflexible dans ses décisions, s'il veut préserver la souveraineté du Tibet. Alors que le tonnerre roule sur le Potala, le dalaï-lama achève la rédaction de son testament. « Les institutions du dalaï-lama, les incarnations vénérables et les protecteurs des enseignements seront, tous, complètement balayés. Les monastères seront pillés, les propriétés confisquées et tous les

êtres vivants détruits. Les règles mémorables des Trois Rois Gardiens du Tibet, les institutions elles-mêmes de l'Etat et de la religion seront bannies et oubliées. Les biens des fonctionnaires seront confisqués, ils seront esclaves des conquérants et contraints d'errer en servitude. Toutes les âmes sombreront dans la souffrance, longue et noire sera la nuit [328]. »

La lecture de Mein Kampf

Hiver 1932-1933... C'est l'année oiseau-eau pour les Tibétains, les célébrations de lossar viennent à peine de s'achever et nous sommes déjà au mois de mars 1933.

Le dalaï-lama aura bientôt cinquante-huit ans. Malgré le mal qui le ronge, il prend de plus en plus conscience que le Tibet court vers une nouvelle tragédie. Cette réflexion n'est pas anodine. Ce soir de mars, Thubten Gyatso s'est réfugié, comme il en a pris l'habitude depuis qu'il a rédigé son testament, dans une des plus petites pièces de son appartement du dernier étage du Potala, qu'il a transformé en bibliothèque. Ici, tout est simple : des tapis très épais pour prévenir l'humidité, une armoire joliment décorée, une table de travail avec une plume de paon et de l'encre, des étagères contenant d'un côté des livres sacrés, dont le Tantra du Kalachakra

augmenté de quelques-uns de ses commentaires, et une série d'ouvrages, le plus souvent à teneur historique, qu'il aime à consulter. Ce soir-là, Thubten Gyatso a du mal à détacher son regard de *Mein Kampf*, le livre d'Adolf Hitler. En Allemagne, son auteur est devenu chancelier [329].

Le dalaï-lama se saisit du livre, s'assoit à sa table de travail et entreprend de le feuilleter à nouveau. On lui a confié récemment que son ami Gurdjieff avait cherché à entrer en contact avec Adolf Hitler par l'intermédiaire de Karl Haushofer ou par la Société de Thulé, dont, lui avait-on rapporté, le géopoliticien faisait partie, et dont les membres évoquaient souvent le Tibet dans le secret de leurs réunions, à l'hôtel *Vierjahreszeit* de Munich.

L'ordre tire son nom de *Thulé*, une île que les textes romains et grecs situent à l'extrême limite septentrionale des îles Shetland : au-delà existerait l'Autre Monde, là où l'on trouve la connaissance suprême. Or, à Munich, les spécialistes de l'ésotérisme nazi n'hésitent pas à dire qu'à Thulé subsisteraient des traces d'un continent, l'Hyperborée, qui serait, selon eux, le berceau de la race aryenne. Ce pays, très souvent mentionné dans la mythologie grecque, se trouverait, lui, dans l'extrême nord boréal. De ce courant hyperboréen, émerge une autre tradition : elle vient d'Asie centrale. Pour Rudolf von Sebottendorf, le fondateur

de la Société de Thulé, l'Hyperborée et l'Atlantide auraient réellement existé. En se référant à la *Doctrine secrète* de Helena Blavatsky, fondatrice de la Société Théosophique en 1875, on reconnaîtrait dans les gigantesques édifices mégalithiques de Stonehenge et les statues de l'île de Pâques les traces des créatures de l'Atlantide. Ayant survécu aux catastrophes naturelles qui avaient frappé leur continent, au point de l'engloutir, quelques-unes d'entre elles auraient réussi à migrer vers d'autres régions du monde pour fonder la race aryenne. Aussi, à la création de la Société de Thulé, le 17 août 1918, qui allait devenir le point de rencontre de quelques grands prophètes du nazisme, ses membres, de « sang aryen [330] », prirent pour symboles des runes germaniques, la croix gammée, dans laquelle Hitler voyait « la mission de la lutte pour le triomphe de l'Aryen [331] », et le svastika.

Thubten Gyatso se souvient avoir reçu un exemplaire de *Mein Kampf*, comme de nombreux autres dirigeants de la planète, et l'avoir fait traduire en tibétain. Était-ce à la fin des années 1920, alors que le livre d'Adolf Hitler connaissait seulement un succès d'estime en Allemagne [332] ? Finalement, la date importe peu. Mais, traduction achevée, le souverain tibétain l'avait annoté.

Le dalaï-lama s'attarde, ce soir-là, sur les passages où le chancelier allemand évoque sa

conception du monde : la vie est un combat, le monde une jungle, « où le rôle du plus fort est de dominer et non point de se fondre avec le plus faible, en sacrifiant ainsi sa grandeur [333] ». Hitler précisant quelques lignes plus loin : « Si la nature ne souhaite pas que les individus faibles s'accouplent avec les forts, elle veut encore moins qu'une race supérieure se mélange avec une inférieure, car, dans ce cas, la tâche qu'elle a entreprise depuis des milliers de siècles pour faire progresser l'humanité serait rendue vaine d'un seul coup [334]. »

Plus loin, l'évocation d'Allemands de *sang aryen*, d'hommes physiquement supérieurs, mais également porteurs d'une morale et d'une culture plus élevées que celles des autres peuples, interpelle le dalaï-lama. « Tout ce que nous avons aujourd'hui devant nous de civilisation humaine, de produits de l'art, de la science et de la technique est presque exclusivement le fruit de l'activité créatrice des Aryens ; ce fait permet de conclure par réciproque, et non sans raison, qu'ils ont été seuls les fondateurs d'une humanité supérieure et, par suite, qu'ils représentent le type primitif de ce que nous entendons sous le nom d'*homme*. L'Aryen est le Prométhée de l'humanité ; l'étincelle divine du génie a de tout temps jailli de son front lumineux ; il a toujours allumé à nouveau ce feu qui, sous la forme de la connaissance, éclairait la nuit, recouvrant les

mystères obstinément muets et montrait ainsi à l'homme le chemin qu'il devait gravir pour devenir le maître des autres êtres vivant sur cette terre [335]. »

Or, un seul moyen pour y parvenir : la guerre. Ainsi, un autre danger attend son successeur : l'attrance de quelques tulkus pour le nazisme.

Un regard aryen

Gurdjieff puis Charles Bell, qu'il avait reçu à Lhassa en 1920, se disaient en effet tous les deux très impressionnés par l'ex-général Haushofer, devenu en 1919 professeur de géographie à Munich : son premier cours portait sur l'anthropo-géographie de l'Asie orientale. Or, depuis, il était devenu un des théoriciens du national-socialisme, sa pensée s'était précisée : alors qu'Hitler parle surtout de pangermanisme et de Grande Allemagne en Europe, englobant la Russie, Haushofer prévoit, lui, une géopolitique aux frontières moins exigües et de larges territoires en fonction des continents, avec l'émergence d'un bloc asiatique puissant, dont le continent indien. Pas un mot toutefois sur le Toit du monde. Aussi, quand le dalai-lama lit ces mots d'Hitler : « Dès 1920-1921, quand le jeune mouvement national-socialiste commença lentement à se profiler sur l'horizon politique, et quand on

commença à le considérer, çà et là, comme le mouvement de libération de la nation allemande, on approcha de différents côtés notre parti pour essayer d'établir un certain lien entre lui et les mouvements de libération d'autres pays... Il s'agissait là, en majeure partie, de représentants de quelques États balkaniques, et de ceux de l'Égypte et de l'Inde, qui me firent toujours l'impression de bavards prétentieux, mais sans aucun fond véritable. Il se trouva cependant beaucoup d'Allemands, surtout dans le camp national, qui se laissèrent éblouir par ces Orientaux soufflés [336] », ajoutant plus loin : « Sans compter que moi, Germain, je préfère encore, malgré tout, voir l'Inde sous la domination anglaise que sous n'importe quelle autre [337] », le souverain tibétain ne se fit aucune illusion, quant à un éventuel soutien des autorités allemandes à la nation tibétaine. À moins que les nazis ne découvrent les origines de la race aryenne au Tibet... D'autre n'auront pas sa prescience.

Le Tibet pleure

L'année 1933 s'écoule lentement. Depuis plusieurs mois, le dalaï-lama se sent dévoré par un mal incurable. Un jour, souffrant d'un léger refroidissement, Thubten Gyatso accepte malgré

tout d'assister à la Mönlam Chenmo, la Grande Prière, célébrée dans les quinze premiers jours suivant le nouvel an et qui rassemble à Lhasa plusieurs milliers de fidèles. Mais, à la fin de ces manifestations, son état de santé empire. Il est même dans l'impossibilité de présider les célébrations du jour anniversaire de Tsongkhapa, le fondateur de l'école Gelug.

L'absence du souverain est aussitôt remarquée. Lhasa s'inquiète.

Le 18 décembre, le ganden tripa Jampa Choedrak, très vieux chef de l'école Gelug, Kunphela, le dernier des favoris de Thubten Gyatso, et le Nechung sont au chevet du dalaï-lama. En fin de matinée, au cours d'une transe, l'oracle demande que l'on administre au dalaï-lama une pilule précieuse du nom de *Chamjom pawo Chudun*, les dix-sept héros pour combattre les froids, de la poudre mélangée avec de l'eau bouillante : incontournable dans la médecine tibétaine, celle-ci doit être bouillie au moins vingt minutes, mais, ici, pour Thubten Gyatso, elle a été maintenue beaucoup plus longtemps sur le foyer, jusqu'à un état d'essence liquide purifiée.

Rien n'y fera. Le soir du 18 décembre 1933, le treizième dalaï-lama Thubten Gyatso s'éteint, à l'âge de cinquante-huit ans.

Aussitôt, les moines du monastère de Namgyal

annoncent la mort du souverain à grands roulements de tambour, tandis que d'autres allument des milliers de lampes à beurre : c'est ainsi que les Tibétains plongèrent dans un deuil de quarante-neuf jours.

Parallèlement, les événements se précipitent, car, en l'absence du souverain, il est urgent de désigner un régent pour conduire les affaires de l'État.

Entre la fin décembre 1933 et le mois de février 1934, en pleine période de deuil, l'Assemblée nationale tibétaine, sous la présidence du ganden tripa Jampa Choedrak, doit choisir un régent, qui aura la lourde charge de mener, avec le panchen-lama, toujours en exil dans le nord de la Chine, les recherches de l'enfant réincarné.

Parmi les anciens favoris, Tsarong s'est retiré des intrigues politiques et a quitté la capitale en 1925. Lungshar et Kunphela se mènent en revanche une guerre féroce. Mais, ce ne sera ni l'un ni l'autre : l'élu de l'Assemblée s'appelle Reting Rinpoché, un jeune tiilku de vingt ans, abbé de Reting, sous le nom religieux de Ngawang Yeshé Tsultrim Gyaltzen. Il y a déjà eu un Reting aux affaires, en 1811, au moment de la minorité du onzième dalaï-lama Khedrup Gyatso : mort, en 1837, à l'âge de vingt et un ans, Reting fut rappelé aux affaires pour la désignation du douzième dalaï-lama Trinley Gyatso. Un autre lui succède. Pour partir en quête d'un dalaï-lama dans

une période plus troublée que jamais.

Rencontres d'un autre type

1933... l'année de la mort du treizième dalaï-lama et l'année où, en Allemagne, Adolf Hitler devient chancelier. C'est aussi l'année où un jeune Autrichien de vingt et un ans du nom de Heinrich Harrer [\[338\]](#) rejoint les *sections d'assaut, Sturmabteilung*, d'Hitler. Créées en 1921 par le capitaine Ernst Rôhm, les SA comptent déjà trois millions de *chemises brunes* réparties dans des sections spéciales – cyclisme, artillerie, cavalerie et même des sections musicales.

1933, c'est encore l'année où, en avril, sous la pulsion de Hermann Göring [\[339\]](#), la Gestapo – *Geheime Staatspolizei*, la police secrète nazie – s'installe au 8, Prinz-Albrecht Strasse, à Berlin : « Au cours de l'été et de l'automne de 1933, la mise au pas national-socialiste fut imposée dans tous les domaines de la vie sociale. La prise en main totale des citoyens, facilitée par la capitulation aussi rapide que surprenante de l'élite – dans ses modes de pensée comme dans son comportement – impliquait l'alignement de la culture et des systèmes de valeurs sur la doctrine national-socialiste [\[340\]](#). »

En 1933, Heinrich Harrer prépare les Jeux Olympiques d'hiver de Garmisch-Partenkirchen

avec l'équipe autrichienne du combiné. Son rêve : faire du ski en hiver et de l'alpinisme en été. Etudiant, le jeune Harrer étudiait la géographie, la glaciologie et l'éducation physique à l'université Karl-Franzens de Graz. Il se passionne donc très tôt pour les Himalayas, en lisant les récits des explorateurs britanniques sur le Toit du monde, et, surtout ceux de Sven Hedin qui continuait à parcourir l'Asie centrale. Mais s'il pratique assidûment le ski, le jeune Autrichien envisage surtout de marcher sur les traces d'Alfred Wegener [341], l'explorateur auteur de la théorie de la dérive des continents.

Heinrich Harrer a toujours minimisé son rôle dans le nazisme, mais c'est en connaissance de cause qu'il va devenir un des symboles du IIIe Reich. Sélectionné à la fois selon des critères raciaux aryens et des critères idéologiques, l'Autrichien s'affirme comme une excellente recrue. Avant l'Anschluss, il adhérerait totalement à l'idéologie nazie, puisqu'il s'était inscrit à l'association des enseignants nazis de Graz, interdite jusqu'en mars 1938 et l'annexion de l'Autriche par le IIIe Reich. Harrer n'attendra pas très longtemps pour quitter la SA pour la SS, *Schutztaffel* : c'est, en effet, le 1er avril qu'il intègre l'élite du nazisme, dont le chef est, depuis 1929, le *Reichsführer-SS* Heinrich Himmler [342].

Un nazi qui va s'intéresser de près au Tibet,

comme quelques autres à la même époque.

Sur Schäfer

1933, c'est en effet l'année où Ernst Schäfer [343] publie son premier livre [344] : âgé de vingt-trois ans, il vient de parcourir l'est tibétain et une partie de la Chine avec l'expédition de Brooke Dolan II, un naturaliste américain parrainé par l'Académie d'Histoire naturelle de Philadelphie. En plein été 1933, Schäfer, chasseur, zoologue spécialisé en ornithologie, rejoint la SS, alors qu'il s'apprête à participer à la deuxième expédition de Dolan, en compagnie de la missionnaire américaine Marion Duncan. Quelques mois plus tard, en juillet 1934, Schäfer et ses compagnons de voyage se rendent à Hangzhou. L'Allemand a obtenu une audience avec le neuvième panchen-lama, alors réfugié en Chine, sous la protection des nationalistes du Guomindang.

En 1934, le panchen-lama est âgé de cinquante ans et il a déjà passé une dizaine d'années en exil. Sa rencontre avec Hedin date de 1907, et c'est avec émotion qu'ils évoquent ensemble le souvenir de l'explorateur suédois. Choekyi Nyima n'est pas un homme très communicatif, mais, il se montre toujours aussi curieux de l'évolution du monde occidental. C'est Schäfer qui lui apprend l'existence d'un centre bouddhiste [345], à Berlin : ouvert en

1924, la tradition, qui y est la plus pratiquée, est le zen de l'école bouddhique du Japon. Cependant, depuis 1929, il s'y trouve des lamas tibétains. Ils font partie d'une section spéciale appelée *Green Men Society*, travaillent en étroite collaboration avec une autre section du nom de *Green Dragon Society*, et ont pour intermédiaire à Berlin Karl Haushofer [346] : ces lamas sont venus en Allemagne afin d'initier certains dignitaires nazis aux pratiques les plus secrètes du bouddhisme tibétain, dont le Kalachakra. Les deux hommes se quittent en espérant se revoir un jour à Tashilhunpo : le panchen-lama se dit d'ailleurs convaincu qu'un lien existe entre le royaume de Shambhala et la théorie nazie, selon laquelle la race aryenne trouverait ses origines au Tibet. Schäfer rentre en Allemagne, l'année des J.O. de Berlin de 1936.

Dans la capitale allemande, Sven Hedin est alors honoré par les nazis : il est même convié à prononcer un discours sur le Sport au stade olympique.

L'Ahnenerbe

Parallèlement, Ernst Schäfer rejoint l'Ahnenerbe [347], l'institut fondé, en 1935, par Heinrich Himmler, Herman Wirth [348], un historien hollandais obsédé par le mythe de l'Atlantide, et Richard Walther Darré, l'Obengruppenführer SS

chef du bureau pour la Race et le Peuplement. Objectif : « rechercher l'espace, l'esprit, les actes et l'héritage de la race nordique indogermanique, et communiquer au peuple les résultats de ces recherches sous une forme intéressante ». Son siège : le château de Wefelsburg, en Westphalie.

L'Ahnenerbe, qui compte rapidement une cinquantaine de départements – scientifiques, anthropologiques, ésotériques –, multiplie les expéditions scientifiques – Grèce, Islande, Arctique, Antarctique –, toujours à la recherche de la mythique nation aryenne d'Hyperborée. En n'oubliant ni le Népal ni le Tibet, où se trouve le mystérieux royaume de Shambhala. Or, dans l'Ahnenerbe, se situe un ami de Sven Hedin, proche de Karl Haushofer : Frederick Hielscher. C'est un des codirecteurs de l'organisation et, lui aussi, pense découvrir, au Tibet et à Shambhala, les origines de la race aryenne.

Ernst Schäfer et Heinrich Harrer ont deux points en commun : le premier est d'avoir quitté sans scrupule la SA pour la SS ; le second est, pour se marier, d'avoir apporté, arbres généalogiques à l'appui, la preuve de l'aryanité de leurs futures épouses : en 1936, Ernst Schäfer se marie avec Hertha Volz ; le 19 décembre 1938, Harrer demande l'autorisation d'épouser Charlotte Wegener, la fille de l'explorateur, grand supporter de l'Anschluss et

d'Adolf Hitler [349].

Au contraire de Schäfer, Harrer réussira à cacher son appartenance à la SA et à la SS jusqu'en 1997. Le scandale éclate, lorsque le film, *Sept Ans au Tibet*, de Jean-Jacques Annaud [350], retraçant ses aventures himalayennes, s'apprêtait à sortir sur les grands écrans. Les milieux juifs américains menacèrent de boycotter le film ayant Brad Pitt dans le rôle de Heinrich Harrer, l'Autrichien membre de la SS, souffrant aux dires du rabbin Abraham Cooper du « syndrome de Waldheimer », l'ancien secrétaire général des Nations unies qui parvint à cacher son passé nazi pendant de très nombreuses années [351].

Une rencontre avec Simon Wiesenthal a lieu à Los Angeles le 30 juin 1997. Déclaration publique de Harrer. Aucun commentaire du centre. L'Autrichien n'avait pas de sang sur les mains pour intéresser le chasseur de nazis [352]...

Opération Lhasa

En juin 1936, Heinrich Himmler fait la connaissance d'Ernst Schäfer. Le chef de la SS l'assure d'un soutien total, le nomme Untersturmführer-SS, sous-lieutenant. De leurs entretiens, de plus en plus fréquents, naît bientôt l'idée d'une expédition nazie sur le Toit du monde.

Schäfer voit alors réaliser le rêve de sa vie. L'opération est entièrement financée par des fonds privés, amis du Reichsführer de la SS. Schäfer est un homme arrogant, vaniteux, sans la moindre humanité.

Sa toute première expédition SS sur le Toit du monde est prête en janvier 1938. Cinq hommes y participent : Ernst Schäfer donc, promu Obersturmführer-SS, lieutenant ; et quatre Untersturmführer-SS, sous-lieutenants : Edmund Geer, technicien ; Ernst Krause, botaniste et entomologiste, en charge de la photographie et des prises de vues ; Karl Wienert, géophysicien ; et Bruno Beger, anthropologue et ethnologue. En vérité, tous prendront des photographies.

L'expédition SS Ernst Schäfer s'embarque le 19 avril 1938 et arrive à Calcutta le 13 mai 1939. Le temps de prendre des contacts avec les autorités britanniques à Simla, la station balnéaire devenue résidence des vice-rois des Indes britanniques, d'y rencontrer des émissaires tibétains, de recruter guides et porteurs, et la caravane quitte l'Inde pour le Sikkim, où les contacts établis avec le Maharadjah furent plutôt positifs. Au Sikkim, Schäfer et ses compagnons réorganisent leur caravane, changent de guides et se remettent en route. Ils arrivent à Lhasa, le 19 janvier 1939. Pour le malheur de l'image politique des Tibétains.

À peine partie, Himmler décide d'envoyer une autre expédition dans l'extrémité occidentale de l'Himalaya. Cette fois, il fait appel à Peter Aufschnaiter [353], directeur de la fondation allemande pour l'Himalaya depuis 1936, et à Heinrich Harrer, qui vient de réussir la première ascension de la face nord de l'Eiger [354], pour briser le mauvais sort qui s'est abattu sur les alpinistes allemands qui tentaient l'ascension du Nanga Parbat, le neuvième plus haut sommet du monde [355]. Depuis 1934, le *Roi des montagnes* avait été rebaptisé « la montagne du destin allemand » par la propagande nazie et par l'Ahnenerbe [356]. Il avait tué quatre alpinistes des leurs – Alfred Drexel, dès le camp de base, Willy Merkel, Willy Welzenbach et Uli Wieland – pris dans une tempête de neige. Quand Himmler fonda l'Ahnenerbe, il n'était pas question pour lui de rester sur un échec : en 1937, sept autres alpinistes allemands et neuf sherpas furent emportés dans une avalanche ; l'année suivante, l'expédition rebroussa chemin, sans avoir pu atteindre le camp de l'expédition de 1934, à 7 000 mètres d'altitude.

Convaincus que seuls des *surhommes* pouvaient vaincre de tels sommets, Himmler fait appel à Peter Aufschnaiter – l'Autrichien avait participé aux expéditions allemandes au Kangchenjunga, le troisième plus haut sommet du monde [357] – et à

Heinrich Harrer, le héros de l'Eiger, pour l'exploration de la face nord-ouest du Nanga Parbat. Cette étape résolue, il les charge, à partir de cette région extrême-occidentale de la chaîne himalayenne, de trouver un moyen de pénétrer au Tibet.

Sur les traces de la race aryenne

L'arrivée à Lhasa de l'expédition SS conduite par Ernst Schäfer, en compagnie de Bruno Beger, Ernst Krause, Karl Wienert et Edmund Geer, provoque l'émoi dans la mission britannique et l'enthousiasme pour le gouvernement tibétain et son régent Reting Rinpoché.

Nous sommes le 19 janvier 1939. Des hommes sont venus à leur rencontre, accompagnés d'un de leurs guides tibétains. La caravane a fait halte à une huitaine de kilomètres de la capitale, sur les berges de la Khyi-chu. Un petit groupe de fonctionnaires en tenue d'apparat, montés sur de petits chevaux de la région du Dakpo, parmi les meilleurs de l'Asie centrale, leur ont été envoyés pour les mener jusqu'à la cité des dalai-lamas.

Le groupe approche. Dans le lointain, se dresse un énorme *chörten*[\[*\]](#) blanc, étagé et surmonté d'un dôme en or, avec, à sa droite, un plus petit, construit sur un rocher, et à sa gauche, une maison avec une

terrasse qui permet de surveiller les entrées et sorties de la ville. Ces chörtens, ce sont les stupas bouddhiques tibétains contenant des reliques et leurs cinq étages correspondent, de bas en haut, aux cinq éléments que sont la terre, l'eau, l'air, le feu et l'espace, et aux cinq principaux chakras de la réalisation tantrique.

Les fonctionnaires devant, la caravane passe la porte, Schäfer en tête, suivi de ses compagnons. Pour immortaliser cet instant de l'arrivée des nazis dans la cité des dalaï-lamas, Schäfer prend quelques clichés. Sur ordre de Reting, une maison leur a été allouée.

Le 20 janvier... Le coq n'a pas encore chanté que Schäfer et ses quatre compagnons sont déjà debout. Un serviteur tibétain, mis à leur disposition par Reting, apporte à chacun de l'eau chaude pour se laver la figure et un énorme broc de thé tibétain au beurre ranci – excellent pour la montagne, car Lhasa se trouve à 3 500 mètres d'altitude. Les voilà prêts !... Le jour commence à poindre, quand deux ministres se présentent pour les conduire au Potala. Cinq chevaux, de l'écurie de Reting, attendent leurs cavaliers.

C'est à cheval que la première partie du trajet se fait à travers les ruelles étroites de Lhasa. Une quarantaine de minutes plus tard, Schäfer et ses quatre compagnons pénètrent dans la résidence

d'hiver des dalaï-lamas. Ici, les ordres sont très stricts : pour tout étranger, même s'ils se prétendent surhommes de la race aryenne, ni bottes, ni armes, pas de chapeau, juste des khatas, ces écharpes en soie que l'on échange en guise de bienvenue.

Commence pour Schäfer et ses amis une interminable ascension de plusieurs centaines de marches jusqu'à l'avant-dernier étage du Potala et ses appartements réservés au régent. Ils passent devant le Namgyal, le monastère privé du dalaï-lama – celui-là même où l'on étudie le Tantra du Kalachakra, ses pratiques secrètes et le royaume de Shambhala –, traversent une cour, franchissent à nouveau des marches, découvrent les mausolées des précédents dalaï-lamas, dont les plus imposants atteignent une dizaine de mètres de hauteur et, dont certains sont recouverts d'or et de pierres précieuses. Encore un couloir obscur, encore des marches, très hautes cette fois [358]. Un ultime effort, et voici Schäfer, Beger, Krause, Wienert et Geer, devancés par Tsarong Dzasa, le ministre chargé de les assister pour la durée de leur séjour, pénétrant dans une magnifique pièce tendue de thankas et d'objets sacrés, parsemée de tapis : c'est là que Reting Rinpoché les attend.

En ce mois de janvier 1939, Reting, jeune lama d'une vingtaine d'années, a la lourde charge de

mener les affaires de l'Etat, d'organiser les recherches de la réincarnation du maître de Tashilhunpo, et de ramener, sain et sauf, le quatorzième dalaï-lama à Lhassa : l'enfant, qui s'appelle encore Lhamo Dhondup, est né à Taktser, dans l'Amdo, et, pour des raisons de sécurité, le garçonnet de trois ans – né le 6 juillet 1935 – a été transporté à Xining, la capitale du Qinghai, où Ma Bufang, le seigneur de la guerre musulman, règne en maître absolu. Le chef de la délégation tibétaine, qui a trouvé l'enfant à Taktser, négocie, dans le plus grand secret, son transport vers Lhassa. Il ne faut pas, en effet, que les nationalistes chinois du Guomindang apprennent la présence de la réincarnation de Thubten Gyatso dans une région qui se trouve sous leur contrôle, au risque qu'ils en tirent le plus grand profit, en le faisant disparaître ou en désignant un autre enfant à sa place.

Reting raconte à ses hôtes allemands qu'il a passé une grande partie de sa propre enfance dans le monastère de Radeng, à environ deux cents kilomètres au nord de Lhassa. C'est au XVIII^e siècle que le septième dalaï-lama confia la direction du site au premier des Reting, mais le monastère, par lui-même, remontait aux temps très anciens, où, au XI^e siècle, Atisha vivait au Tibet et où Dromtön [359], le premier de ses disciples, construisit le monastère de sa lignée. Le régent se montre curieux de tout, de

leur voyage depuis l'Inde, de leur pays d'origine...

Schäfer se lance alors dans un long monologue : la « nouvelle Allemagne », l'expansionnisme militaire du national-socialisme, l'écrasement du communisme dans leur pays... Ce qui le frappe, ce sont les convictions affichées par ce jeune lama de vingt ans, conquis par la mission du Führer, qui, aux dires de Schäfer, ne faisait que commencer, son but majeur étant d'édifier rapidement une grande puissance mondiale, entièrement fondée sur la pureté de la race aryenne, dont les origines se trouveraient au Tibet.

Quatre jours après leur installation, le régent et le kashag ont tenu à symboliser les accords d'amitié entre le Tibet et l'Allemagne. La rencontre a lieu sous le symbole des drapeaux nazis. Au cœur de leurs entretiens, les relations des autorités de Lhassa avec les Britanniques, les tensions avec la Chine, le combat contre le Komintern et toute autre forme de communisme. Et, alors que l'Europe se prépare à la guerre, le régent adopte un principe de non-ingérence avec l'Allemagne nazie. Le Tibet et la Mongolie seront les deux seules nations neutres d'Asie lors de la Seconde Guerre mondiale.

La question géopolitique traitée, le groupe Schäfer entreprend alors de parcourir la région pour y relever, plusieurs fois par jour, les variations atmosphériques : pluies, vents, orages, tonnerre,

brouillard, neige, tremblements de terre. La chasse, en compagnie de quelques aristocrates du coin, leur permet des études zoologiques et entomologiques. Parallèlement, ils entament une série d'observations sur les richesses minérales du pays. Commencées lors de ses expéditions de 1931 et de 1934 avec Brooke Dolan II, Schäfer tient à compléter ses notes, car le Tibet est riche et varié en ressources minérales, bauxite, chrome, étain, cuivre, or, argent, mercure, que l'on retrouve dans la médecine tibétaine.

Toujours flanqués de Tsarong Dzasa, les cinq Allemands sont reçus au Norbulingka, la résidence d'été des dalaï-lamas. Le régent et l'abbé du monastère de Namgyal leur accordent un accueil chaleureux. À l'intérieur du temple principal, les moines du monastère privé du dalaï-lama alimentent les lampes à beurre.

Le groupe se recueille un moment devant le trône du dalaï-lama, dont le régent espère une arrivée prochaine à Lhasa.

Schäfer demande à photographier l'endroit. Accordé ! Quand les photos sont prises, Reting entraîne ses hôtes dans une petite pièce tapissée de thankas, recouverte d'épais tapis et d'une grosse table, sur laquelle on leur sert du thé et un plat de fête à base de riz.

La conversation va bon train. Le régent dresse un

tableau complet de la situation, afin de resserrer les liens avec leurs amis allemands : Schäfer et ses quatre compagnons pourront poursuivre leurs travaux et leurs recherches.

Schäfer se montre désireux d'apaiser les craintes du jeune lama, en soutenant l'idée que leur rencontre ne tient en rien du hasard, mais qu'il se pourrait bien que le Führer soit une émanation des rois du royaume de Shambhala, comme le furent par le passé les empereurs de Russie. L'officier SS dévoile au jeune régent le secret d'une de ses missions : les théoriciens nazis de la Société de Thulé soutiennent l'hypothèse que la Terre serait creuse et que, dans ses cavernes souterraines, vivraient des êtres supérieurs, qui seraient de race aryenne.

Pour le vérifier, il faudrait que Reting et les autorités tibétaines leur permettent d'accompagner leurs expérimentations géographiques et zoologiques de recherches archéologiques et anthropologiques. Accordé !

Ainsi, Schäfer et ses quatre compagnons n'ont de cesse de mesurer mâchoires, têtes, hanches, d'observer, la morphologie des populations autochtones du centre et de l'ouest tibétain. L'opération, menée par Bruno Beger, s'accompagnera de milliers de prises de vue.

L'expédition SS rentre à Munich au mois d'août 1939. Schäfer, Beger, Krause, Wienert et Geer sont

reçus comme des héros par Heinrich Himmler.

Quelques semaines plus tard, en octobre 1941, sur ordre de Wolfram Sievers [360], chargé au sein de l'Ahnenerbe de retrouver les traces de la race aryenne, Ernst Schäfer et Ernst Krause se rendent à Dachau pour filmer et photographier les expérimentations médicales du docteur Sigmund Rascher, médecin de la Luftwaffe [361]. Une première ! Cette date est importante, car nombre d'historiens ont affirmé que les expérimentations médicales du médecin de l'armée de l'air allemande avaient seulement commencé en 1942.

Dans le bureau de Rascher, des crânes humains !

Les expérimentations, elles, se font dans un bus spécialement équipé et compartimenté en deux pièces, dont une pour la réanimation et l'autre pour les expérimentations. Des prisonniers sont sélectionnés dans le camp de concentration et servent de cobayes humains. Ce jour d'octobre 1941, Schäfer et Krause sont là pour filmer et photographier le docteur Rascher dans ses oeuvres. Un prisonnier a été suspendu à un parachute. L'opération consiste à étudier le comportement de l'homme exposé à des pressions extrêmes : elles pouvaient servir à la Luftwaffe. Le visionnage des images permettront à Rascher de mieux séquencier les opérations et d'établir des comparaisons entre les cobayes. Plus tard, les photos et les films des

expériences médicales ont été réalisées par Sigmung Rascher lui-même.

On ne sait pas si la mission confiée par Sievers et l'Ahnenerbe à Bruno Berger fut filmée et photographiée aussi à Auschwitz. C'est en tout cas sur leur ordre que Bruno Berger fut chargé de « sélectionner » soixante-dix-neufs juifs de sexe masculin, trente femmes juives, quatre prisonniers d'Asie centrale et deux polonais afin de les faire transférer au camp de concentration de Natzweiler-Struthof, en Alsace, où ils furent gazés, puis rapatriés sur Strasbourg, au laboratoire d'anatomie de l'université de Strasbourg, du professeur Hirt [362].

Longtemps après, lorsque l'on demanda à Schäfer s'il avait été choqué de la présence de crânes humains dans le bureau du docteur Rascher, l'explorateur nazi reconnut avoir été touché, mais il n'en tira aucune leçon particulière [363].

Moins de deux ans plus tard, le 16 janvier 1943, l'Ahnenerbe confie à Ernst Schäfer, nommé docteur *honoris causa* de l'Université Ludwig Maximilian de Munich, l'*Institut Sven Hedin pour la recherche en Asie Centrale*. Le même jour, on projette son film de propagande nazie, *Geheimnis Tibet, Le Secret du Tibet*, au palais de l'UFA, au 8 Sonnenstrasse. Sven Hedin y assiste et se montre particulièrement enthousiaste [364].

Les évades de Dehra-Dun

Le 1er septembre 1939, l'Allemagne nazie envahit la Pologne.

Deux jours plus tard, la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne.

Le 5, Heinrich Harrer et Peter Aufschnaiter sont arrêtés à Karachi, alors qu'ils viennent d'achever les reconnaissances du Nanga Parbat.

Quinze jours plus tard, Harrer et Aufshnaiter sont transférés au camp d'Ahmednagar, près de Bombay, puis à Dehra-Dun, le plus grand centre d'emprisonnement britannique en Inde. Mais les deux hommes n'ont qu'une idée en tête : s'évader et rejoindre le Tibet, seul État neutre avec la Mongolie, en Asie. Du coup, Harrer apprend l'hindoustani, le tibétain et un peu de japonais, lit tout ce qu'il trouve sur l'Asie centrale, recopie des cartes et étudie des itinéraires, tandis que, de son côté, sept autres prisonniers sont bien décidés à tenter l'évasion. Quatre d'entre eux optent pour la Birmanie et les trois autres, dont les deux Autrichiens du Nanga Parbat, pour le Tibet. Toutes leurs précédentes tentatives d'évasion ont échoué. Nous sommes au mois de mai 1943 : « À l'heure dite, écrit Harrer dans son livre, nous nous rassemblons dans l'une des cabanes installées entre les rangées de barbelés ; nous avons vérifié

qu'aucune sentinelle ne s'y trouve. Des camarades experts dans le maquillage nous transforment en authentiques citoyens de l'Inde. (...) Le coiffeur nous rase la tête et nous coiffe de turbans. (...) Deux « *Hindous*[*] » portent une échelle déposée la nuit précédente dans le corridor séparant les blocs ; deux autres coltinent un rouleau de fil de fer barbelé dérobé dans le dépôt de matériel. Les objets personnels sont dissimulés dans les plis des tuniques blanches ou dans des paquets que nous tenons à la main. Personne ne saurait s'en étonner ; tout bon Hindou porte invariablement un objet plus ou moins lourd [365]. »

Deux ans et soixante-cinq cols plus tard, les deux Autrichiens arrivent à Lhasa...

Quatre ans à Lhasa

Le 15 janvier 1946, Harrer et Aufshnaiter pénètrent dans la vallée de la Khyi-chu. Au loin se dressent les toits dorés du Potala.

Logés pour la nuit chez un notable de la ville, le temps que le kashag statue sur leur sort, les deux évadés des Indes obtiennent le droit d'asile. Une dizaine de jours plus tard, ils reçoivent une invitation des parents du souverain tibétain. Direction Tchang Seb-Char : « Le palais (demeure d'une soixantaine de pièces) où résident les parents du grand maître

du Tibet, est situé au centre d'un parc qui s'étend au pied du Potala. Un grand portail y donne accès ; le gardien s'incline respectueusement sur notre passage. Le jardin, mi-potager, mi-prairie, précède la maison. À peine avons-nous franchi le seuil, qu'entourés d'une troupe de serviteurs nous gravissons un escalier et débouchons, au deuxième étage, dans une grande salle. Sur un trône est assise la mère du dieu-roi. Aux yeux des Tibétains, elle est la mère par excellence, celle qui a donné naissance à la plus haute autorité du pays. (...) Courbés en deux, Aufshnaiter et moi présentons nos écharpes, les bras tendus et la tête inclinée en signe de soumission. Un sourire éclaire son visage quand, contrairement aux usages tibétains, elle nous serre la main et nous souhaite la bienvenue sous son toit [366]. »

La famille du dalaï-lama, que les Tibétains appellent Yapshis Takhla et que nous appellerons simplement Yapshis, compte, en 1946, plusieurs enfants, mais tous ne se trouvent pas à Lhassa. Autour de Dekyi Tsering, la mère du souverain que les Tibétains appellent Amala, la Grande-Mère, et de Choekyong Tsering, surnommé Yapshi kung, le duc, il y a : Tsering Dolma [367], l'aînée des deux filles ; Jetsun Pema [368], bientôt six ans ; Lobsang Samten [369]. Thubten Jigmé Norbu, alias Taktser Rinpoché, et Gyalo Thondup sont absents. Le quatorzième dalaï-lama, qui s'apprête à célébrer son

onzième anniversaire, le 6 juillet 1946 [370], fait une retraite. Amala est enceinte de son seizième enfant.

Ce jour-là, avant de se quitter, Lobsang Samten demande à Harrer de devenir son précepteur pour lui apprendre l'anglais et « l'initier à la science occidentale [371] ».

À Lhasa, Harrer et Aufshnaiter vivent dans une des demeures des Tsarong. Ils y apprennent bientôt la naissance de Tenzin Choegyal, qui deviendra Ngari Rinpoché, la troisième réincarnation de la famille des Yapshis.

Harrer aime se promener avec Jetsun Pema sur ses épaules dans les jardins de Tchang Seb-Char. C'est lui qui va faire connaître le poulet rôti aux Yapshis, apprendre à Lobsang Samten et à quelques-uns de leurs amis, le ski, le patin à glace et la natation...

Logés chez les Tsarong, Harrer et Aufschnaiter s'installent enfin chez eux : les voici fonctionnaires de cinquième rang du gouvernement tibétain, avec maison, serviteurs, écurie [372]. Commence alors une collaboration étonnante entre le quatorzième dalaï-lama et les deux nazis autrichiens. C'est en 1948 que Tenzin Gyatso demande à Harrer de lui construire un cinéma, tandis qu'Aufschnaiter, ingénieur agronome de formation, fait creuser un canal d'irrigation autour de Lhasa, et un barrage sur la Khyi-chu pour protéger des inondations le

Norbulingka, la résidence d'été des dalaï-lamas.

Parallèlement, Heinrich Harrer mène des tractations secrètes auprès de la CIA. Les services secrets américains auraient un temps pensé à demander à Heinrich Harrer, le héros nazi de l'Eiger, d'exfiltrer le dalaï-lama en Inde [\[373\]](#).

De nouveaux guides

Parralèlement aux percées du nazisme au coeur du Tibet, il nous faut revenir sur la valse des réincarnations des tulkus. En effet, dès 1933, avec la disparition du treizième dalaï-lama Thubten Gyatso et un début de régence catastrophique de Reting Rinpoché, trois années se seront à peine écoulées que le Tibet est déjà en crise.

Comme le veut la coutume tibétaine, il appartient au panchen-lama de guider, de confirmer les recherches de sa réincarnation, puis de procéder à son intronisation. Il est assisté d'un régent, nommé par le kashag, le Cabinet ou conseil des ministres, composé de trois laïcs et de trois religieux, et par l'Assemblée nationale tibétaine.

Quelques jours à peine après la disparition du souverain tibétain, Reting Rinpoché, du monastère de Radeng, a été chargé de conduire les affaires de l'Etat et de mener, avec le panchen-lama, les recherches de sa réincarnation. À cet effet, trois groupes ont été désignés. L'un est dirigé par Kelsang

Rinpoché, un lama du monastère de Séra, un des principaux monastères de l'école Gelug.

De renaissance en renaissance, les Tibétains cheminent dans le samsara, le cycle sans fin des existences. Seul moyen d'échapper à ce rite incontournable de la vie et de la mort, atteindre l'Eveil, un jour peut-être, en étant passé au préalable par de nombreuses autres vies, parfois sous de multiples formes. Pour y parvenir, le programme est à la hauteur de l'ambition : il faut prier, sans cesse prier, maintenir une attitude de compassion à l'égard des autres, respecter le règne de la nature et de l'esprit, développer l'humilité au quotidien, rejeter la vanité, savoir discerner le bien et le mal. Ils sont conscients aussi qu'on peut renaître indifféremment ami, ennemi, frère, soeur, mère, père dans ses prochaines vies... Chacun accepte cette notion de renaissance, telle quelle est imposée par la nature de leurs propres karmas et par les impressions psychiques laissées par les actions passées du corps, de la parole et de l'esprit. Si, quand survient la mort, un mode de pensée favorable prédomine, il s'ensuit une renaissance heureuse. Si l'on s'abandonne à des idées malsaines, on renaît dans un des trois niveaux inférieurs y correspondant, où une souffrance intense serait endurée.

La révélation

C'est le plein hiver 1936-1937. Kelsang Rinpoché et son groupe se sont installés au monastère de Chökorgyal, près du Lhamo-Latso, le lac des Visions, situé à une bonne centaine de kilomètres de Lhasa, un site sacré dont le deuxième dalaï-lama disait : « Cet endroit mystique et riche de pouvoirs semble toujours inspirer les mêmes sensations, en un flot perpétuel, à ceux dont l'esprit et la volonté sont purs [374]. »

Sur les berges du lac, les lamas ont entassé du bois pour tenir plusieurs jours.

Kelsang Rinpoché frissonne. Avant de s'absorber dans la méditation, les rituels et les offrandes qui les accompagnent, et les invocations à Tara, ses compagnons lui murmurent des mots d'encouragement. Chez les bouddhistes, la méditation comprend deux grandes étapes préliminaires : la pensée, la réflexion, la concentration forment la première ; l'intégration, l'éveil ou les visions, la seconde. La spontanéité dans la méditation s'acquiert avec la pratique ; elle réclame une parfaite maîtrise de l'esprit. Un maître peut, rappelons-le, méditer au gré des événements et improviser ainsi que le ferait un virtuose avec son instrument de musique.

La nuit est tombée, apportant avec elle son

cortège de doutes et de peurs. Recroquevillé dans sa tchouba, ce vêtement tibétain que portent aussi bien les hommes que les femmes, et bercé par le ronronnement sourd des prières et le craquement impertinent des flammèches qui sautillent au-dessus des cendres, Kelsang a soudain l'impression que les pensées qui se pressent dans son esprit sont minutieusement examinées. Cette sensation s'estompe au bout de quelques minutes, pour revenir plus forte encore... Le lama se concentre, plus longtemps qu'à l'accoutumée, et, alors qu'il entre en samadhi, en absorption méditative, il a l'impression de flotter dans l'espace, hors du temps présent...

Sans bouger, Kelsang Rinpoché ouvre les yeux, pose un regard inquiet sur les eaux du lac, où, entouré de six de ses compagnons, il vient d'achever une cérémonie d'offrandes au gardien des esprits.

Assis dans la position du lotus, le lama médite longtemps...

Ce qui se produit alors sur les rives du lac sacré le plus connu du Tibet tient à la fois du merveilleux et de la fantasmagorie. Tout juste entend-on le murmure obsédant de leurs invocations. En cet endroit, le climat est souvent imprévisible, et le brouillard peut masquer pendant plusieurs jours la somptuosité du paysage qu'il enveloppe. Or, au petit matin du quinzième jour, le lama médite toujours.

Tout à coup, le vent se lève, et les eaux, jusqu'alors parcourues d'un friselis monotone, se mettent à frémir. Des vagues de plus en plus fortes battent la berge où se tient Kelsang. La brume matinale s'évapore et les nuages se retirent comme par enchantement de l'horizon. La lumière se fait de plus en plus intense. Le soleil darde des milliers de rayons dorés sur le lac, que les vagues renvoient dans l'espace sous la forme d'une multitude de flèches.

Les eaux deviennent saphir, le ciel bleu azur et, très loin dans l'infini de l'horizon s'incrument de petits nuages comme autant de cristaux.

Le lama joint les deux mains au-dessus de la surface de l'eau, qui réfléchit leurs visages comme un miroir, images estompées surgissant des profondeurs de la terre. Au même moment, une vaste clameur jaillit du ciel. Les lamas qui l'accompagnent ont quelques instants plus tôt brûlé sur la rive des branches de cyprès et de bois de santal en offrande aux déités.

Le vent souffle plus fort, fouette son corps, son visage dirigé vers les lointains sommets. On peut y lire une énorme tension.

Kelsang Rinpoché médite encore...

Le vent tourbillonne au-dessus du lac, de très gros nuages blancs s'amoncellent. Le lama est tout à coup soulevé, comme un navire désemparé, par des

vagues hurlantes. Il pointe ses mains vers le ciel. Les nuages se fondent dans une montagne enneigée et une vague déferlante découvre un village dévasté par la famine. Il distingue des collines étrangement surpeuplées.

Kelsang fait appel à toute sa concentration, quand, soudain, lui apparaissent la lettre *AH* : elle est la lettre suprême ; elle sert dans la méditation, dans la pratique des yogas, dont celui de la respiration ; avant que toute chose ait existé, il y a eu la lettre *AH* ; elle est aussi l'annonce d'une réincarnation.

Le lama médite toujours...

Cette fois, se forment les lettres *KA* et *MA*. Parallèlement, les eaux du lac se métamorphosent pour lui offrir en forme d'arc chaque couleur du prisme, violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé et rouge. De nombreuses scènes lui apparaissent encore dans les eaux aussi claires que le ciel : une foule bariolée dans un village ; et le visage d'un bébé dans le liquide amniotique de sa mère sur le point d'accoucher.

Le lac bouillonne. Les eaux prennent la blancheur du lait.

Combien de temps Kelsang Rinpoché est-il resté ainsi ? Il n'aurait pu le dire. Il a très froid. Les mantras roulent comme autant d'incantations. Il sort lentement de sa méditation. Son visage dégage

une joie lumineuse.

Les nuages ont tous disparu. Le ciel est redevenu bleu, et le lac aux eaux turquoise a repris son friselis monotone.

Le calme revenu, Kelsang s'assoit près du feu. Il se met à écrire sur un parchemin tiré d'une écorce douce et dense à la fois. Le lama trempe régulièrement sa plume de bambou dans de l'encre noire et ses doigts courent sur le papier avec des crissements légers.

Quand il a fini, il scelle le document à l'aide d'une laque noire, que les Tibétains appellent *lajja*^[*], sur laquelle Kelsang Rinpoché appose le sceau de son monastère.

De retour à Lhasa, les visions du lama de Séra sont déchiffrées et interprétées par le régent et les dignitaires gelugpas : pour la lettre *AH*, l'est et le nord-est tibétain avaient été désignés par l'oracle d'Etat au cours de deux transes ; juste avant son embaumement, le treizième dalaï-lama avait tourné à deux reprises la tête dans ces directions ; la lettre *KA* indique, dans l'Amdo, le monastère de Kumbum ; la lettre *MA* correspond à Tashi Khyil, le monastère du quatrième karmapa [\[375\]](#), qui domine le village de Taktser : le treizième dalaï-lama y avait séjourné un temps ; il y avait oublié une paire de bottes.

En ce mois de janvier 1937, Jyékundo, une des

viles les plus prospères du Tibet oriental, se trouve à plusieurs semaines de la capitale. Dès le départ de Lhassa, Kelsang Rinpoché abandonne ses habits monacaux pour des vêtements bien chauds. La veille du départ, un de ses oncles lui a offert une khata, un peu de ses économies, un mousqueton, des munitions et le meilleur de ses chevaux. Puis, il le gratifie de conseils judicieux pour s'acquitter d'un tel voyage : il faut qu'il ait toujours l'oeil ouvert et qu'il se défie de ses compagnons comme de voleurs. La route de Lhassa à Jyékundo est l'une des plus rudes en plein hiver.

La confirmation

Par sécurité, Kelsang Rinpoché et ses hommes décident d'intégrer une caravane de marchands, qui se rend dans le Yunnan : une cinquantaine d'hommes et de femmes la compose, avec des yacks, des chevaux, des moutons, des chèvres et plusieurs dizaines d'ânes.

Kelsang et son groupe viennent tard dans la nuit au rendez-vous général, à vingt kilomètres de la capitale, le long de la Khyi-chu.

Dès la pointe du jour, Kelsang monte à cheval et n'en descendra que le soir, quand la caravane établira son campement sur le coup de quatre heures de l'après-midi. Avant que de partir, le lama,

déguisé en marchand *amdowa*[*], s'est pourvu de quelques provisions, des lamelles de yack et de fromage séchées qu'il peut mâchouiller comme un chewing-gum. C'est seulement le soir que l'on fait du feu. Les voyageurs peuvent alors chauffer du thé ou se faire une soupe de tsampa, l'orge grillé cher aux Tibétains, et de pois. Cependant, ce qui incommode le plus aux mois de janvier et de février, c'est la rareté du bois : les caravaniers se servent donc du crottin des chevaux et de la bouse de yacks desséchés, qu'ils amassent avec soin, dès que la caravane s'arrête.

Le chef de la caravane, qui connaît bien l'oncle de Kelsang, lui a recommandé de ne pas s'éloigner, car les moines brigands pullulent sur la route des caravaniers, et les bandits de grand chemin aussi. Faisant des incursions continuelles pour surprendre les plus imprudents, ils ne s'en prennent jamais au gros de la caravane et frappent à l'improviste... Si on est surpris, il ne faut pas s'attendre à ce que ceux qui sont les plus avancés reviennent sur leurs pas pour secourir ceux qui sont attaqués.

Jyékundo, février 1937. Kelsang Rinpoché s'assoit sur une grosse pierre, à l'entrée du monastère où vit le panchen-lama. Il scrute le ciel de nuage à nuage en égrenant son *mala*[*], un rosaire qui appartenait à sa mère, et en récitant *Om Mani Padme Hum*, le mantra de Chenrézig, le bodhisattva de la

compassion protecteur du Tibet, que – foi de Tibétains ! – tous les enfants savent prononcer dès la naissance.

Du temple principal lui parviennent les bruits des cymbales que les moines entrechoquent. Le son des trompes se mêle aux appels du lointain. Ici aussi, lamas, moines, pèlerins s'affairent pour préparer la nouvelle année tibétaine. Refuge du maître de Tashilhunpo depuis qu'il a pris le chemin de l'exil, ses appartements occupent le premier étage du monastère : une chambre, une salle de prières et une grande pièce emplies de reliques et d'œuvres sacrées.

L'audience avec le panchen-lama a lieu à l'aube. La rencontre entre le maître de Tashilhunpo et le lama du monastère de Sera est un moment historique dans l'histoire du Tibet et celle des dalaï-lamas, car Choekyi Nyima a, lui aussi, eu la révélation divine : le treizième dalaï-lama est bel et bien revenu !

Le panchen-lama s'exprime d'une voix grave et basse. Il bégaie, comme tous ses prédécesseurs. Voici ses révélations : il n'y a pas un enfant, mais trois sont en concurrence. L'un de ces garçons est le quatorzième dalaï-lama : il a deux ans à peine et vit à Taktser, un village amdowa. Puis, Choekyi Nyima confirme les visions du Lhamo-Latso : *AH*, la lettre suprême, désigne bien l'Amdo ; *MA* désigne le

monastère du quatrième karmapa Relpi Dordjé, lequel surplombe Takster et la demeure au toit de couleur turquoise de l'enfant réincarné. Le panchen-lama se souvient d'ailleurs que le souverain tibétain y avait séjourné et oublié une paire de bottes. Non seulement, elle s'y trouve encore, mais les vieux lamas parleront certainement à Kelsang des longs moments que Thubten Gyatso a passé à observer la maison de Taktser, où il savait que renaîtrait son successeur ; enfin, la lettre KA, elle, désigne le monastère de Kumbum, le lieu de naissance de Tsong-khapa, en 1357, le fondateur de l'école Gelug, dont l'abbé n'est autre que le frère aîné du futur dalaï-lama, Thubten Jigme Norbu étant la première réincarnation de la famille et fils aîné de Dekyi Tsering [376] et de Choekyi Tsering [377].

Une nouvelle étape va mener Kelsang de Jyékundo à Kumbum. Elle comporte le franchissement d'un col qui flirte avec les neiges éternelles. À mesure que les cavaliers montent, la neige devient plus épaisse et, dans certains bas-fonds, ils en ont jusqu'au-dessus des genoux. Ce sont les chevaux qui les guident. En plein hiver, rares sont les voyageurs dans ces montagnes. Cependant, des hommes, par petits groupes de trois, ont déjà passé le col à plus de cinq mille mètres d'altitude, en se livrant à de bien curieux exercices. Ce sont des porteurs de thé : ils transportent leur marchandise

dans des ballots de bambou, de forme longue et plate, de manière qu'il est facile de les arrimer les uns sur les autres. Les ballots sont liés par des cordes que l'on serre fort en les tordant à l'aide d'une petite barre, comme la corde d'une scie, ne faisant plus qu'un bloc. Quand le porteur de thé se repose, ce qu'il fait tous les quatre-vingts à cent pas en si haute altitude, il pose à terre son bâton, qui a la forme d'un T. Il y appuie le bas de sa charge et, lui, reste debout, les jambes légèrement écartées. Pour eux, comme pour Kelsang Rinpoché et ses compagnons, une chute dans le col serait mortelle. Cette fois, il n'y aura pas de victime.

Alors qu'il vient d'indiquer le lieu de naissance du quatorzième dalaï-lama, le panchen-lama, épuisé par un interminable exil, plonge dans une lente agonie sous les yeux de ses proches qui lisent à son chevet l'entièreté du *Bardo Thödol*, le Livre des Morts tibétain, lui offrant reliques et substances sacrées, en espérant qu'un miracle s'accomplisse. Mais, Choekyi Nyima meurt en novembre 1937.

À Lhasa, la nouvelle est annoncée par de lugubres roulements de tambours. Le régent et le kashag dépêchent deux émissaires à Jyékundo pour proposer aux compagnons d'exil du panchen-lama de regagner Tashilhunpo avec le défunt et d'organiser des funérailles dignes de ce nom. Mais, nous le verrons, rien n'est simple dans l'histoire des

dalaï-lamas et des panchen-lamas.

En cette fin d'année 1937 et pour une partie de l'année 1938, Reting Rinpoché, déjà affairé aux recherches visant à retrouver la réincarnation du treizième dalaï-lama, doit également s'occuper des investigations de la réincarnation du neuvième panchen-lama : dans la lignée gelugpa, les dalaï-lamas sont toujours associés aux panchen-lamas.

La triste mort du panchen-lama

Comme le veut la tradition, le kashag ordonne quarante-neuf jours de deuil. La mission des émissaires dépêchés par le gouverneur du Tibet oriental à Jyékundo au nom du gouvernement tibétain est double : présenter les condoléances du kashag et du régent Reting Rinpoché et presser le *conseil des khenpos*^[*], l'organe administratif du monastère de Tashilhunpo [378], de regagner au plus vite le siège des panchen-lamas, près de Shigatsé. Malheureusement, les émissaires de Lhasa sèment la zizanie : deux groupes se déchirent une fois encore. Les plus jeunes des partisans de Choekyi Nyima refusent toute allégeance à Lhasa ; les plus anciens pensent qu'avec la disparition de leur maître, plus rien ne les rattache à la Chine de Tchang Kaï-shek. On se bat entre Tibétains, on s'entretue, les morts se comptent par centaines.

Quelques têtes brûlées réussissent à quitter Jyékundo, emportant avec eux la dépouille du neuvième panchen-lama, embaumé et recouvert d'une fine pellicule d'or pour éviter que le corps ne souffre des intempéries. Non seulement le Tibet se trouve sans dalaï-lama, sa réincarnation n'ayant toujours pas été découverte en 1937, mais encore sans panchen-lama, dont la dépouille va errer dans l'est du pays durant sept ans, avec les plus intégristes de ses partisans.

Et pour semer plus encore le trouble dans les esprits, non seulement le Guomindang organise des funérailles nationales en l'honneur du neuvième panchen-lama, mais les nationalistes chinois lui décernent un ordre posthume, le 23 décembre 1937 :

« Membre du comité du gouvernement nationaliste, chantre du bouddhisme jusqu'aux frontières de l'Ouest, défenseur de la nation, maître d'une grande sagesse, le panchen erdeni était sensible à toutes choses. Aussi a-t-il réalisé des oeuvres exceptionnelles. Dans sa jeunesse, il a contribué à l'unification (de la Chine) par de nombreux actes méritoires. Ces dernières années, le maître a apporté le bouddhisme aux frontières de l'Ouest, prêchant partout, avec soin, la morale et la vertu. Les habitants des régions frontalières le remercient et lui expriment leur reconnaissance

unanime. Alors qu'il s'apprêtait à rentrer au Tibet, appelant vigoureusement à la paix – une attitude exemplaire qui lui vaudra un respect éternel –, il est mort subitement d'un excès de travail pour son pays. Pour lui exprimer notre souvenir affectueux et notre deuil profond, nous créons un ordre spécial en l'honneur du maître et le décernons à celui qui a tant protégé son pays et a dispensé une si grande sagesse. Nous lui donnons donc le titre posthume de maître perspicace. La somme de dix mille yuans sera versée pour ses funérailles... »

La découverte

Dans l'Amdo, Kelsang Rinpoché et son groupe de recherches sont arrivés à Kumbum au mois de janvier 1938. Ils y apprennent qu'un garçon de Taktser vit déjà au monastère : Thubten Jigmé Norbu est né dans une famille nombreuse de ce village amdowa, qui compte une trentaine de maisons.

Depuis Tashi-Khyil, le monastère du quatrième karmapa, une piste, fréquemment empruntée par les caravaniers se rendant à Xining, longe une rivière sur plusieurs centaines de mètres. À l'origine, Taktser est un campement de nomades. La maison qu'observait le treizième dalaï-lama est une demeure traditionnelle, rectangulaire avec une

grande cour intérieure ; elle s'appuie contre deux autres bâtiments et domine le village. Le toit est percé de deux cheminées et de trois trous d'aération. Au moment de la fonte des neiges, il pleut abondamment. Des gouttières en genévrier, qui prennent parfois des formes étonnantes, permettent l'écoulement de l'eau dans la cour.

À Tashi-Khyil, le groupe de recherches a mis au point un habile subterfuge pour sa rencontre avec l'enfant : Lobsang Tsewang, un autre moine de Sera qui porte toujours sur lui la photo du neuvième panchen-lama, a revêtu les habits de Kelsang et le lama a enfilé les siens. Il faut le dire, cette maison de Taktser est l'ultime chance de trouver l'enfant réincarné du treizième dalaï-lama, car, sur les trois candidats désignés par le panchen-lama, l'un est mort, l'autre n'a pas répondu aux attentes de Kelsang.

Voici enfin Taktser et la maison tant attendue ! Lobsang Tsewang ouvre la marche, mais il se tient légèrement à l'écart du groupe pour permettre à Kelsang, qui le suit de près, de bien observer la demeure. Plus que la maison, c'est le site qui interpelle le lama de Sera. La neige, ce sont les eaux laiteuses du lac, les reflets sont le toit de tuiles turquoise dans la neige immaculée. Oui... cet endroit correspond à ses visions au Lhamo-Latso et à celles du panchen-lama. En plus, il y a ce sifflement ! Il

provient des drapeaux à prières.

Le groupe raconte s'être égaré et demande l'hospitalité. L'homme qui les accueille s'appelle Choekyong Tsering et la femme, Dekyi Tsering : lui a trente-neuf ans ; elle trente-huit. Le couple leur propose de rester le temps qu'il faudra dans leur demeure.

Dans toutes les maisons tibétaines, le *kang*^[*], chambre souvent de toute la famille, constitue l'endroit le plus chaleureux. C'est l'endroit où la famille se regroupe pour partager les repas, seule ou avec ses hôtes. C'est là que Kelsang va apercevoir le petit garçon qu'ils recherchent. Il s'appelle Lhamo Dondup. Il ne dit rien, mais observe, le regard perçant, les voyageurs qui se sont installés pour quelques jours chez lui.

Les événements se bousculent. Kelsang Rinpoché prend soudain conscience d'une multitude de mots et de gestes, auxquels il n'avait jamais prêté attention en présence des autres candidats. Mais, c'est au tout début de l'après-midi que le petit Lhamo sort de son silence. Ignorant le faux chef de groupe, il s'approche de Kelsang, tourne un moment autour de lui avant de s'asseoir, avec autorité, sur ses genoux. Puis, sans plus attendre, il cherche à attraper le mala, qui pend autour de son cou. Kelsang feint de refuser de le lui donner et demande au petit garçon s'il connaît son nom :

- *Sera-aga* [379], répond Lhamo Dondup.
- Mais encore ? réplique le lama.
- Kelsang !
- Et connais-tu le nom de cet homme ?
- Lobsang !

Convaincu qu'il se trouve en présence de la réincarnation du treizième dalaï-lama, Kelsang Rinpoché passera la journée à observer ce petit garçon de trois ans : le mala appartenait à Thubten Gyatso ; et Lobsang Tsewang tout comme Kelsang Rinpoché avaient été très proches du souverain défunt.

Mais cela ne suffit. Il faut passer d'autres tests ! Kelsang ordonne un repli sur Kumbum, mais se propose de revenir avec d'autres objets. Avant de quitter Takster, le lama de Sera rassure les parents de l'enfant et leur prédit un avenir heureux. Mais il n'en dit pas davantage !

Quelques semaines plus tard, Kelsang Rinpoché est de retour. À peine le lama se trouve-t-il dans le kang que Lhamo Dondup s'approche de lui et se met à lui parler en tibétain, sous le regard médusé de ses parents et de sa soeur aînée. Dans l'histoire des réincarnations, il est courant qu'un enfant s'exprime dans une langue autre que la sienne, régurgitant des textes sacrés qu'il tient de ses vies antérieures.

Il en faut davantage pour impressionner le lama de Sera. Kelsang s'empare de deux cannes et les

présente au petit garçon de trois ans. Lhamo pose la main sur l'une, hésite, avant de jeter son dévolu sur l'autre. Mais, cette hésitation a son explication : si la deuxième canne était bien la propriété du treizième dalaï-lama, la première aussi, mais Thubten Gyatso l'avait offerte au lama de Sera.

Puis, Kelsang fait signe à l'enfant de s'approcher. Sur un tapis, il a posé deux tambours. L'enfant ignore le plus gros et saisit le plus petit, qu'il se met à frapper de la même manière que celle de Thubten Gyatso lorsqu'il appelait ses serviteurs.

Enfin, Lhamo Dondup refuse obstinément le mala que lui tend un des émissaires gelugpa, pour prendre celui qui appartenait au dalaï-lama.

Cette fois, il n'y a plus de doutes possibles ! Kelsang Rinpoché et les émissaires venus spécialement de Lhassa se trouvent en présence de la réincarnation du treizième dalaï-lama. La vie de Lhamo Dondup et de sa famille va se poursuivre dans un premier temps au monastère de Kumbum, dans un second temps, à Lhassa, dans le palais-résidence du Potala.

C'est le 22 février 1940 que Lhamo Dondup deviendra officiellement le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso.

Le panchen-lama est réincarné

Les recherches de la réincarnation d'un panchen-lama se font habituellement sous la plus haute autorité administrative du monastère de Tashilhunpo. Or, depuis la mort de leur maître, les lamas sont d'autant plus divisés que Reting Rinpoché, le jeune régent, affairé aux investigations visant à retrouver la réincarnation du treizième dalaï-lama, doit aussi s'occuper des recherches de l'enfant réincarné du neuvième panchen-lama.

En 1938, le conflit latent entre le régent, le kashag et les lamas dissidents de Tashilhunpo qui transportent toujours dans la région du Kokonor la dépouille momifiée de leur maître, ne s'est guère atténué, malgré les signes divinatoires qui indiquent que le panchen-lama est revenu. Trois délégations se mettent immédiatement en route. L'une part directement du Kokonor.

Dans l'intervalle, Lhasa apprend que le quatorzième dalaï-lama a été retrouvé dans une maison située à l'orée du village de Taktser, dans l'Amdo. Heureuse nouvelle, mais reste encore à dénicher le panchen-lama. Contrairement au dalaï-lama, Choekyi Nyima, avant de mourir, n'a laissé aucune indication pouvant guider les Bonnets jaunes dans leurs investigations.

Les mois, les années passent, aucune trace d'un enfant réincarné...

Au mois d'août 1941, un rapport de six pages des

autorités du comté de Litang, dans le Kham, rédigé en mandarin, explique comment la délégation du gouvernement de Lhassa a mis la main sur la réincarnation de Choekyi Nyima, un garçonnet devenu le candidat officiel de Lhassa. En voici un extrait : « Le 28 décembre 1938, entre cinq heures et six heures du matin, une première série d'indices a accompagné la naissance de leur fils : le ciel s'est illuminé d'une intense clarté qui s'est lentement coulée dans l'immensité pour encercler le croissant de lune dans un arc bandé dont la flèche dorée était pointée vers la caverne où il venait de voir le jour (...). Dans les semaines et les mois qui ont suivi sa naissance, d'autres indices ont confirmé les précédents : un mantra s'est dessiné sur sa glabelle, la petite proéminence qu'il a juste au-dessus de ses sourcils ; ce même mantra est réapparu à chacun de ses deux anniversaires correspondant aussi à celui du fondateur de la lignée gelugpa ; l'enfant a parlé très tôt, et ses premiers mots ont été ce mantra qu'il récitait toujours d'une étonnante voix claire et forte, tantôt assis dans la position du lotus tantôt debout ; entre-temps, il a refusé le sein de sa mère pour ne se nourrir que des aliments contenus dans le bol d'offrandes disposé sur l'autel familial devant la statuette du Bouddha Sakyamuni. » Le groupe de recherches de Lhassa a conduit l'enfant dans un monastère des environs de Litang. Pour autant neuf

autres candidats sont présélectionnés, en plus de lui. Lequel est le vrai panchen-lama ? En 1944, les voici tous transportés au monastère de Kumbum, dans l'est du Tibet. Les trois groupes de recherche sont là. Cette fois, ils ont pour mission de désigner le dixième panchen-lama, parmi les dix enfants présents.

Quatre candidats commencent par mourir d'une maladie mystérieuse, inexplicable. Il n'en reste plus que six.

Les lamas doivent se décider...

Oui, le garçonnet de Litang pourrait bien être le dixième panchen-lama : son père, Tudun Lingyang, d'origine bhoutanaise, était moine à Tashilhunpo et a suivi le neuvième panchen-lama dans son exil. À la mort de son maître, il a rompu ses vœux, erré dans l'Amdo et dans le Kham ; c'est fortuitement qu'il a rencontré sa femme, sur le bord d'une piste qui menait à Jaya, un village du district de Lihua du canton de Ganzi. Tudun et Gesang se sont mariés et la jeune femme a rejoint la caverne où il vivait, près du village de Zheduotang. C'est là que leur fils est venu au monde, dans les conditions que la délégation officielle du gouvernement de Lhasa a rapportées dans son document.

Tous ces signes auraient pu suffire, si ce n'est qu'il y a, parmi les six candidats, un autre garçonnet de six ans. Il s'appelle Lobsang Tseten, né le 3

février 1938 : il est le candidat du conseil des khenpos de Tashilhunpo. Si tous les autres candidats ont été éliminés, les délégations s'interrogent encore. Lui aussi a reconnu tous les objets ayant appartenu au neuvième panchen-lama. Et le voici qui enfle une bague : Choekyi Nyima aimait la porter ; il s'empare d'un bol de santal : c'est celui du défunt panchen-lama. Lobsang bégaie, surtout quand il est en colère, comme le panchen-lama, comme tous les panchen-lamas...

Les deux candidats sont au coude à coude. Celui de Litang est plus rapide dans ses gestes, moins hésitant. Ils sont seuls dans la pièce, avec les délégués des trois groupes de recherches.

Les oracles ont confirmé que le panchen-lama se trouvait toujours dans la pièce. Il y a alors un moment intense : Lobsang Tseten se redresse, ajuste ses vêtements, traverse le temple et se plante devant un homme, s'écriant : « Katchen Pasang ! » On s'étonne, on s'interroge du regard. Non... non... Lobsang n'a jamais vu cet homme auparavant... sauf dans sa précédente vie : originaire du district de Riwoché, Katchen Pasang a chanté l'opéra pour le neuvième panchen-lama et il était son interprète favori. Un autre événement survient : à la fin de la séance, le garçon se dirige vers les trois délégations, salue les personnalités religieuses et laïques, délivre quelques marques d'affection, mais seulement à

ceux qui ont fait partie de l'entourage de Choekyi Nyima à Tashilhunpo et à Jyékundo.

Hélas, voilà que les nationalistes rentrent dans la partie, Tchang Kai-shek décidant de soutenir l'enfant pressenti par le conseil des khenpos. C'est donc en 1944 que, sept ans après la mort du neuvième panchen-lama et onze ans après celle du treizième dalaï-lama, Lobsang Tseten devient, à la surprise générale, le dixième panchen-lama : il sera ordonné cinq ans plus tard, le 10 août 1949, au monastère de Kumbum, sous le nom de Choekyi Gyaltzen.

Et le candidat de Lhassa ? L'enfant de Litang a été écarté, malgré les certitudes de la délégation officielle du gouvernement tibétain et du régent Reting Rinpoché. C'est avec un statut de lama de second rang, sous le nom de Panchen Aku Rinpoché, qu'il quittera le Tibet, en 1950 : Aku vit depuis en Écosse.

L'espérance perdue

Chef des missions commerciales tibétaines en Inde, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, Shabakpa est l'auteur d'un rapport sur la situation du Tibet avant 1959. Remis à la Commission internationale des Juristes qui enquête sur l'occupation de la Chine, les transferts de population,

les tortures, les avortements forcés commis par les communistes, le Tibétain nie dans ce document toute pratique du servage : « Comme dans d'autres pays d'Asie, la terre appartient en fin de compte à l'État, et depuis longtemps elle a été attribuée, parfois sous forme de grandes propriétés, à des personnes qui ont rendu des services, écrit-il. Les monastères servent l'Etat par la prière et les cérémonies religieuses ; les autres propriétaires sont en réalité des fonctionnaires chargés de l'administration de ces domaines. Toutefois, la plus grande partie de la terre appartient à de petits propriétaires qui versent directement un impôt au gouvernement et ne sont soumis à aucune autre restriction de propriété, quelle qu'elle soit. Dans les vastes propriétés, appartenant aux monastères et aux grands propriétaires fonciers, les fermiers détiennent des terres séparées du reste, qu'ils cultivent pour subvenir aux besoins de leurs familles. Ils payent un loyer en nature au propriétaire ou mettent à sa disposition les services d'un membre de leur famille, soit comme domestique soit comme travailleur agricole. Les autres membres de la famille jouissent d'une complète liberté ; ils peuvent se livrer à l'activité de leur choix, embrasser une profession quelconque, entrer dans un monastère ou travailler sur leur propre terre. En 1909, le treizième dalaï-lama édicta

un Règlement qui reconnaissait à tous les locataires le droit de faire appel directement à lui dans le cas de mauvais traitements ou d'abus de pouvoir commis par le propriétaire [380]. » Ce tableau de Shabakpa, ancien ministre des Finances du gouvernement tibétain, ne reflète malheureusement pas la réalité d'alors. Depuis fort longtemps, un certain nombre de moines fidèles à l'ancien régent Reting Rinpoché ont en effet codifié un système de prêts aux paysans pour les années de mauvaises récoltes, barème qu'accompagnaient des abus irréparables et des taux d'intérêts exorbitants. L'autre régent, Tagdra, et le kashag avaient essayé d'abolir ce système : trop nombreux étaient les lamas et les aristocrates, amis de Reting, à continuer à s'enrichir, en confisquant les récoltes, en volant les chevaux et en s'emparant des troupeaux de yacks, de moutons, de chèvres, lesquels comptaient souvent plusieurs centaines de têtes. Sans succès.

En 1952, dans un pays occupé par la Chine communiste, le quatorzième dalaï-lama, promu chef d'Etat le 17 novembre 1950, semble, lui, vouloir réformer profondément la société tibétaine, estimant que le bouddhisme n'est plus compatible avec une répartition inégale des richesses. Il est aidé dans sa tâche par son frère Gyalo Thondup qui, grâce aux cinquante mille dollars offerts par Tchang Kai-shek et sa femme, a pu suivre des études de

sciences politiques à Nankin, la capitale de la Chine nationaliste. Les deux hommes sont bien décidés à frapper un grand coup sur deux secteurs très sensibles : le foncier et les impôts. Le dalaï-lama créé une commission de réformes chargée d'étudier toutes les propositions avant d'en référer à l'Assemblée nationale. Une première réforme concerne la répartition foncière. Au Tibet les terres appartiennent au gouvernement mais le fermage est héréditaire. Les paysans reçoivent un lot en contrepartie d'un bail et donnent une part de leur récolte au gouvernement, principalement destinée aux monastères ; les autres fournissent un travail. Cependant, certaines propriétés étaient devenues privées ou comme telles parce qu'octroyées de longue date à des familles de l'aristocratie tibétaine et à des monastères. La réforme foncière vise donc à rétablir ces propriétés privées en propriétés de l'État pour être redistribuées aux paysans.

Le dalaï-lama veut également régir les impôts locaux. Si l'État fixait le montant de la contribution de chacune des provinces, certaines autorités provinciales prélevaient des taxes supplémentaires. Désormais, pour limiter les excès, les autorités locales devront reverser à l'État le montant exact des sommes prélevées et percevront un salaire fixé par le gouvernement central.

Enfin, le système de prêt gouvernemental

cherche à lutter contre les injustices. Le gouvernement prête de l'argent aux paysans en difficulté mais, constatant des abus conséquents, les paysans bénéficiaires de prêts ont été classés en trois catégories : ceux qui ne pouvaient rembourser ni le capital ni les intérêts, ceux dont le revenu annuel était insuffisant pour rembourser les intérêts, mais leur permettait de reverser le capital, et ceux qui, enrichis, pouvaient et devaient restituer capital et intérêts [381].

Le dalaï-lama n'aura toutefois pas le temps de mettre son projet en oeuvre, les communistes imposant leur propre réforme agraire et l'instauration des communes populaires. Sept ans plus tard, en 1959, le souverain tibétain prendra le chemin de l'exil.

Le document qui accuse

Deux ans plus tard, en 1961, le dixième panchen-lama entreprend la rédaction d'un document d'abord intitulé « Rapport sur les souffrances du peuple du Tibet et des régions tibétaines et propositions pour le travail futur du Comité central sous la direction respectable du président ministre Zhou Enlai [382] ». Un texte en huit parties : la lutte pour écraser les rebelles, les réformes démocratiques, l'élevage et la production agricole, le

travail du Front uni, le centralisme démocratique, la dictature du prolétariat, les questions religieuses et le travail pour les nationalités. Traduites en mandarin, les cent vingt pages de ce rapport comportent soixante-dix mille caractères, que le panchen-lama va présenter au Symposium sur le travail pour les nationalités, la grand-messe protocolaire où chaque participant vient jurer son attachement à l'*union des cinq races*, expression officielle désignant les Hans, les Mandchous, les Mongols, les Tibétains et les musulmans.

Le 18 mai 1962, Choekyi Gyaltzen remet donc ce document à Zhou Enlai :

« Acceptez, lui dit-il, ces *Soixante-dix mille caractères* dans l'esprit où ceux-ci ont été rédigés... »

Or, de fait, il s'agit d'un virulent réquisitoire contre la Chine communiste [383]. Choekyi Gyaltzen y dénonce entre autres les maladies nouvelles apportées par les colons chinois, les exploitations minières et l'industrialisation anarchique : des troubles cardio-vasculaires et respiratoires ainsi que de nombreux cancers. Sans compter la stérilisation des toutes jeunes Tibétaines et les avortements forcés. Le panchen-lama soulève aussi l'alcoolisation forcenée des Tibétains, opération savamment orchestrée par Pékin pour anesthésier les habitants du Toit du monde.

Mao Zedong ne décolère plus face au document. Les Chinois attendront cependant le nouvel an tibétain de 1964 pour mettre un terme aux revendications du maître de Tashilhunpo. À Lhassa, alors que les pèlerins se pressent devant Shungrilingka, la résidence privée de Choekyi Gyaltsen, de la terrasse ce dernier lance un soutien vibrant au quatorzième dalaï-lama, en exil depuis cinq ans déjà. Pékin interdit aussitôt les pèlerinages à Tashilhunpo et assigne le panchen-lama à résidence au 23 de la rue Dong Jiao Min, à Pékin, au premier étage d'un modeste bâtiment, à quelques pas à peine de l'Académie chinoise des sciences sociales.

En août 1964, le panchen-lama est traduit en justice. Avec lui, il y a son tuteur, des lamas du conseil des khenpos de Tashilhunpo, des simples moines aussi.

Le jour du procès, et pendant les dix-sept jours qui suivent jusqu'au jugement, Choekyi Gyaltsen subit ce que les Chinois appellent le *thamzing*^[*] devant un public, nombreux et trié sur le volet : il y a des Hans, des Mandchous, des Mongols, des musulmans, des Tibétains, des lamas gelugpas, des laïcs, et même quelques proches. Menotté, sur une estrade, devant le portrait de Mao Zedong accroché au mur, chaque séance dure de neuf à dix heures... Debout, le panchen-lama est harcelé de questions.

Les premières heures portent sur sa vie, sa famille, ses relations. Le public participe à l'interrogatoire et l'accuse d'avoir trahi la Mère-Patrie. La tension monte. Au fil des heures, le comportement de la salle change radicalement à son égard. On l'accuse bientôt d'avoir comploté avec le dalaï-lama. Les coups pleuvent, son corps saigne, sa mâchoire est brisée, mais le panchen-lama n'en veut pas à ceux qui se trouvent dans la salle. S'ils n'avaient pas participé à ce jeu cruel et sordide, ils auraient eux aussi subi la séance de thamzing. Il se voit finalement condamné à quinze années de *laogai*^[*], un goulag à la chinoise où l'on réforme l'esprit par le travail.

Le 17 décembre 1964, Pékin le démet de toutes ses fonctions officielles. Le 21, Zhou Enlai propose même au panchen-lama de « se repentir ».

Choekyi Gyaltsen refusera.

Un Trésor caché ?

Lhasa, le 22 janvier 1940... Une foule énorme se presse dans la capitale. Lhamo Dhondup, l'enfant réincarné du treizième dalaï-lama, doit être intronisé par le régent Reting Rinpoché. La date a été fixée par les astrologues du gouvernement. La cérémonie se déroule dans le Si-Shi Phuntsok, la *salle de toutes les bonnes actions des Mondes spirituel et temporel*, devant sa famille et les représentations de la Chine nationaliste, des Indes britanniques, du Népal, du Bhoutan et du Sikkim. Les ministres du gouvernement tibétain, les tulkus, les plus grands dignitaires du bouddhisme tibétain, la noblesse et Tagdra Rinpoché, le second précepteur qui, après la démission de Reting le 1er février 1941 s'apprête à prendre la régence, sont là aussi, dans leurs habits d'apparat.

Ce matin-là, Reting Rinpoché procède à la tonsure du petit garçon et lui donne le nom religieux de Jetsun Ngawang Lobsang Yeshe Tenzin Gyatso Sisum Wangyur Tsungpa Mepai Dhe Palsangpo.

Le quatorzième dalaï-lama – Tenzin Gyatso – est donc un petit garçon de cinq ans, quand il s’installe au dernier étage du Potala.

Le monde est en guerre

En 1942, le dalaï-lama s’apprête à célébrer son septième anniversaire, sous la régence de Tagdra Rinpoché. L’Asie est en guerre, comme le reste du monde, exceptés le Tibet et la Mongolie, demeurés neutres. Cette attitude coûtera cher aux Tibétains.

Un tour d’horizon des conflits s’impose. En Europe d’abord : le 1er septembre 1939, alors que l’expédition Schäfer est à peine rentrée à Munich, l’Allemagne envahit la Pologne ; puis elle se rue sur les Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg ; la France, à moitié occupée, signe l’armistice, le 22 juin 1940. Seul le Royaume-Uni, dirigé par le Premier ministre Winston Churchill [384] résiste et reçoit le soutien des Etats-Unis.

Lorsque Hitler décide, le 22 juin 1941, de porter la guerre en Russie contre les communistes, ses armées parviennent, en moins de trois mois, devant Leningrad et Moscou.

Parallèlement, en Asie, le 7 décembre 1941, l’aviation nipponne détruit la flotte américaine à Pearl Harbour. La réaction américaine est immédiate. Le président Roosevelt [385] déclare la guerre au

Japon, provoquant en retour la déclaration de guerre de l'Allemagne et de l'Italie aux Etats-Unis.

En Asie encore, les nationalistes chinois de Tchang Kaï-shek s'allient aux Américains contre le Japon.

Autour de l'opération Dragon

Entre 1942 et 1943, le président Roosevelt lance l'opération *Dragon*. À la manœuvre, les services secrets américains. Au mois de juin 1942, l'OSS [386], l'agence de renseignements créée avec l'entrée dans le conflit des États-Unis, est dirigée par William Joseph Donovan [387], un général irlandais.

En Asie, le général Joseph Stillwell [388], dit *Joe le Vinaigre* pour son manque de diplomatie, était attaché militaire auprès de l'ambassade des Etats-Unis à Nankin, la capitale de la République de Chine en 1939, quand l'expédition nazie d'Ernst Schâfer arrive à Lhassa ; il est aussi le patron des opérations CBI, Chine-Birmanie-Inde. Sous son commandement, Milton Miles est le patron de l'OSS pour l'Extrême-Orient et dirige un groupe de renseignement naval à Chongqing, la capitale du Sichuan.

C'est dans ce contexte qu'entrent en scène le capitaine de l'US Air Force Brooke Dolan [389] et

Ilya Tolstoï [390]. Les deux hommes appartiennent à l'OSS. Le premier est cet explorateur américain qui a mené, en 1931 et 1934, des explorations au Tibet et en Chine, notamment avec le nazi Ernst Schäfer ; le second est le petit-fils de l'écrivain russe, Léon Tolstoï. Les deux hommes sont porteurs d'une lettre du président Franklin D. Roosevelt pour le dalaï-lama. Celle-ci est datée du 3 juillet 1942. En voici un extrait : « Comme vous le savez, le peuple des États-Unis, associé à celui de vingt-sept autres nations, est engagé dans une guerre qui a été imposée au monde par des pays portés à la conquête et qui cherchent à détruire partout la liberté de pensée, de religion et d'action. Ces Nations unies combattent aujourd'hui pour leur défense et pour la préservation de la liberté ; confiantes qu'elles seront victorieuses parce que leur cause est juste et leur détermination inébranlable. »

Le président Roosevelt veut obtenir un droit de passage au Tibet pour acheminer armes et matériel pour le Guomindang. Aussi, quelques jours plus tard, c'est le départ. Deux cents livres d'équipement, caméras, films, vingt-sept livres d'affaires personnelles, ainsi commencent les aventures de Brooke Dolan et d'Ilya Tolstoï en Asie centrale et au Tibet. Quelques jours encore, et les deux hommes s'embarquent pour l'Inde.

À New-Delhi, une jeep les attend à l'aéroport

pour les conduire directement à l'Imperial Hôtel : le quartier général du général Joseph Stillwell se trouve dans une aile du bâtiment.

Le succès de l'opération, au moins jusqu'à Lhasa, dépend essentiellement des prises de contact, qui, pour la plupart, se font par radio : celles-ci se déroulent convenablement avec le gouvernement des Indes britanniques et O.K. Caroe, son secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Elles sont plus efficaces avec Basil Gould, leur représentant politique pour le Bhoutan et le Tibet : l'homme connaît le pays et les mentalités tibétaines par cœur. Elles s'avèrent correctes avec Frank Ludlow, chef de leur mission au Tibet, installé à Lhasa. Enfin, elles s'avèrent plus délicates avec les autorités tibétaines, obstinément engluées dans leur refus d'ouverture vers les pays étrangers [391].

En route pour le Sikkim

Septembre 1942. Dolan et Tolstoï sont prêts. L'ordre tombe. Le général Stillwell leur souhaite le meilleur des voyages. Donovan, lui, leur demande de ne jamais perdre le contact radio : la chaîne himalayenne est hostile et nul ne peut présager du comportement de ses habitants face à un groupe d'étrangers se dirigeant vers Lhasa.

La première étape, New-Delhi – Gangtok, se fait

en train. Départ de nuit, un compartiment leur a été réservé. Les bagages sont dans des containers, prêts à être transportés à dos de yacks et de mulets.

Une courte halte à Calcutta, puis une autre à Siliguri. Sandup, un jeune Tibétain d'une trentaine d'années, les rejoint : il s'exprime parfaitement en anglais et sera chargé des contacts radio entre Lhassa et l'Inde.

En route pour Gangtok. Cette fois, le trajet d'une centaine de kilomètres se fait en voiture, une vieille Ford brinquebalante, où sont entassés les bagages et où les deux agents de l'OSS se serrent comme ils peuvent. La route est mauvaise et dangereuse, la région étant infestée de bandits – surtout des Gurkhas.

Enfin, voici l'entrée de Gangtok. Comme dans toutes les villes indiennes qu'ils ont traversées, la capitale du Sikkim est un grouillement d'hommes et de femmes. Des taxis klaxonnent sans discontinuer pour se frayer un passage, entre les gens, les vaches et les rickshaws ! Quels engins ! Les camions Tatas, les bus avec ses montagnes de gens, des scooters, des vélos, les vaches et les singes, un festival de couleurs et de cris, de sonnettes, de klaxons, tout leur est dépaysement, avant le calme du *cottage* de Basil Gould : « Il préparait un dictionnaire anglais-tibétain, raconte Tolstoï... Brooke et moi apprîmes le plus possible de cet homme remarquable, sur les

coutumes et les habitants du Tibet [392]. »

Le séjour sera court. Le temps de monter l'expédition, avec l'aide de Rani Dorji, le Premier ministre du Bhoutan, et son épouse tibétaine, qui « traduisait de la poésie de son pays et des vieilles ballades en anglais [393] », et Rai Sahib Sonnam, l'agent commercial britannique de Yatung, qui les accueillera chez lui, au Tibet.

Premiers pas sur le Toit du monde

C'est déjà le mois d'octobre. Le temps presse. La caravane est prête : des mules pour le transport du matériel, des chevaux pour les hommes, fournis en partie par le Maharadjah, en partie par les Dorji. Ils sont cinq à quitter Gangtok au petit matin, par la route qu'a suivie, trois ans plus tôt, l'expédition SS de Ernst Schäfer.

La chance leur sourit dans ces premières étapes. Pour atteindre Gyantsé, la troisième ville tibétaine après Shigatsé et Lhassa, la capitale, il leur faudra quinze journées, si tout se passe bien. À Lhassa, Frank Ludlow, le chef de la mission britannique, a averti le dalai-lama et le régent du départ de l'expédition américaine.

De suite, il faut commencer à gravir une petite pente assez douce et bientôt plus raide. Après deux heures de marche, les deux agents de l'OSS et leurs

trois compagnons franchissent un premier col. Le temps est clair et l'instant magique : dans les lointains, se dessine Gangtok.

Le guide ne s'attarde pas. Il faut rejoindre la première halte avant le coucher du soleil. Tantôt à pied, rarement à cheval, Dolan et Tolstoï ne sont pas mécontents d'achever cette première étape en territoire tibétain, sans aucun incident majeur. La halte se fait dans une sorte d'auberge, avec des dortoirs communs. Outre les gens de la maison, les deux Américains remarquent qu'il y a beaucoup de monde, des porteurs de thé, des marchands, un couple de pèlerins. En partant du Sikkim, c'est le seul endroit où l'on peut passer convenablement la nuit. Le guide s'accorde à leur dire qu'il existe un chemin plus court, mais il s'empresse d'ajouter que la piste est impraticable pour les chevaux et les mulets et même très difficile pour les voyageurs qui s'y risquent à pied. Il y a notamment le Thoring La, le col de la mort, qu'il vaut mieux éviter. Mais Dolan connaît bien les difficultés de leur entreprise et il ne se fait aucune illusion sur ce qui les attend.

À Yatung, un fonctionnaire de Lhasa est venu remettre aux deux Américains le laissez-passer du dalaï-lama : « Cette lettre, explique Tolstoï, était une pièce de coton rouge d'une soixantaine de centimètres de long pour être portée sur la poitrine ou au bout d'un bâton par l'éclaireur qui nous

précède d'un ou deux jours [394]. » Le lendemain, Dolan, Tolstoï et leurs trois compagnons boivent le thé d'adieu sous une tente dressée entre la ville et le monastère et prennent congé de leurs hôtes. Direction Lhasa !

Mais la route est encore longue et incertaine. Après plusieurs jours de marche, on les aperçoit à Phari dzong : « Nous séjournâmes, témoigne Tolstoï, dans une maison qui servait de bureau de poste aux Tibétains, le plus haut du monde, à plus de 4 000 mètres d'altitude [395]. » Le 22 octobre, la mission américaine franchit le col du Tang-la, à plus de 4 600 mètres d'altitude. Le point de vue est magnifique, mais le chemin terrifie les voyageurs. Au Tibet, pour tracer la route, les voyageurs se font précéder par les yacks, posant les pieds où leur bêtes ont posé leurs sabots... Huit jours plus tard, le 1er novembre 1942, les deux agents de l'OSS entrent dans Gyantsé. Le 2, Brooke Dolan est alité à cause d'une pneumonie. Le docteur Humphries, médecin anglais de la mission britannique, accourt à son chevet. Un mois se passe, Dolan se remet lentement. Le 4 décembre, les voici repartis. Cette fois, la caravane des Américains est escortée par deux soldats de l'armée tibétaine, spécialement venus de Lhasa : « Le sergent chevauchait devant avec un fusil dans le dos et une boîte à prières en argent à l'épaule, sur le meilleur cheval qu'il avait

réquisionné au village : sa monture était couverte d'ornements et de cloches [396] », ce qui donnait un grand air de dignité à leur colonne.

Plusieurs étapes plus loin, le Tsangpo (le Brahmapoutre, en Inde) franchi en bac, la caravane arrive à Chushul dzong, où le chef du village informe les deux Américains que Tsarong, le ministre d'État, qui avait déjà reçu la mission nazie d'Ernst Schäfer, proposait de les loger dans une de ses nombreuses demeures. Dans la salle de réception, des cartes du monde recouvrent les murs : Tsarong est, en effet, le seul Tibétain membre de la Société de Géographie.

Ce voyage vers Lhasa est une source précieuse de renseignements pour la mission américaine. Cette équipée à travers les montagnes du Tibet les a complètement épuisés, mais une nouvelle surprise les attend. À trente kilomètres de la capitale, une impressionnante escorte a dressé des tentes. Elle est commandée par Kusho Yöntön Singhi, un jeune lama des Bonnets jaunes chargé de remettre, de la part de Tsarong, le ministre des Affaires étrangères, une lettre de bienvenue aux deux Américains et leurs guides. Après un échange de khatas, Dolan et Tolstoï prennent le temps de se désaltérer. Comme leurs montures sont épuisées par le voyage, ils se voient offrir deux chevaux du Dakpo appartenant à l'écurie du kung, le père du dalaï-lama.

Après une nuit de repos sur place, la délégation américaine, drapeau étoilé battant au vent, et son escorte, se remet en route au lever du jour pour la dernière étape vers Lhassa, où les deux agents de l'OSS demeureront une centaine de jours.

Un Tolstoï à Lhassa

Pour Brooke Dolan et Ilya Tolstoï, il n'y a rien de plus facile que de franchir les derniers kilomètres entre Gyantsé et Lhassa. Les deux Américains et leur escorte longent pendant trois ou quatre kilomètres la rivière Khyi-chu, qui traverse la capitale, puis ils franchissent le seul pont en métal depuis Gangtok, construit, quelques années plus tôt, par Tsarong, sans l'assistance d'ingénieurs étrangers. Toutes les pièces, bien trop lourdes pour les animaux, ont été importées des Indes par des porteurs qui ont traversé la chaîne himalayenne, avec des pertes considérables.

Sachant que l'expédition américaine, alors à cinq kilomètres de Lhassa, est attendue à l'extérieur de la cité, Yöntön envoie un messager pour avertir de leur approche.

Encore trois kilomètres... Des tentes ont été dressées. Des fonctionnaires en tenue d'apparat viennent au-devant de Dolan et de Tolstoï. À une trentaine de pas l'un de l'autre, on se souhaite la

bienvenue, puis tout le monde descend de cheval, pour se saluer à l'occidentale. Suivons les deux Américains sous la tente d'honneur, et laissons Tolstoï raconter cet instant : « Nous eûmes les sièges d'honneur avec, devant nous, une petite table pleine de fruits secs et de sucreries. Nos hôtes s'assirent à notre droite et gauche selon leur rang, sur des coussins de hauteur allant en diminuant. Les hôtes les moins importants étaient sur des coussins plats à l'entrée de la tente et les tables devant eux étaient vraiment très basses [397]. » On leur servit le thé au beurre accompagné de riz cérémoniel : « Nous prîmes de ce riz dans nos doigts, écrit Ilya, jetâmes quelques graines par-dessus nos épaules pour apaiser les esprits et mangeâmes les grains restants [398]. » Quand les bols furent retirés, des représentants du kashag leur donnèrent des lettres de bienvenue.

À peine installés à Dekyi Lingka, la mission britannique, les réceptions sont nombreuses – chez les Tsarong, les Surkhang... –, jusqu'au jour de l'audience avec le dalaï-lama.

Le 20 décembre 1942, le dalaï-lama les reçoit : l'entrevue a été fixée à 9 h 20 du matin.

C'est à cheval que les deux Américains, accompagnés d'un lama du monastère de Namgyal, se rendent au Potala. À l'intérieur, tout se passe à pied, à travers un dédale de labyrinthes, de petites

cours, de salles sombres, et de marches à grimper jusqu'à la salle du trône, richement décorée : « Sa Sainteté était assise, jambes croisées, une coiffe jaune sur la tête. Nous fûmes immédiatement impressionnés par son visage jeune (ndla, le dalaï-lama n'a pas huit ans) et lumineux [399]. »

À la droite de Tenzin Gyatso, le régent Tagdra Rinpoché est, lui aussi, assis sur un trône, « similaire à celui du dalaï-lama », et « encore plus loin à droite était assis le père du dalaï-lama, un noble richement vêtu avec un chapeau sur la tête [400] ».

C'est la première fois qu'un message d'un président américain parvient directement au souverain du Tibet.

La cérémonie des khatas et des offrandes au dalaï-lama a été soigneusement préparée avec les émissaires tibétains. Elle sera suivie par la remise de la lettre par le capitaine de l'US Air Force Brooke Dolan, puis la remise des cadeaux : une montre gousset en or de la part de Roosevelt ; un modèle réduit de bateau en argent et deux oiseaux de la part de l'officier américain. Des cadeaux similaires sont offerts au régent ; ceux destinés au père du dalaï-lama lui seront transmis plus tard.

Une certaine frénésie règne dans la pièce. Après la cérémonie du thé, un lama annonce d'une voix tonitruante que l'audience dans la salle du Trône est finie. Mais la visite au dalaï-lama ne s'achève pas

pour autant.

Un lama les conduit dans l'antichambre des appartements du dalaï-lama. Un certain temps se passe, avant que les deux Américains ne soient introduits dans la chambre privée de Tenzin Gyatso. Il est assis sur un divan, petit et bas. Près de lui se tient Tagdra Rinpoché. Sur une table devant eux sont posés des objets rituels : comme tout pratiquant du bouddhisme tibétain, le dalaï-lama possède un mala, sorte de rosaire qui sert à compter les mantras, un dordjé, le sceptre adamantin représentant l'indestructibilité des enseignements du Vajrayana et la compassion, ainsi qu'un gantha, la cloche incarnant la connaissance ou la vacuité.

Tolstoï et Dolan sont assis sur des chaises devant eux. Un interprète les accompagne pour une demi-heure de conversation informelle. Cependant, il sera longuement question de cette route que les Américains proposent de financer, aux côtés des nationalistes chinois, laquelle relierait l'Inde à Chongqing, via Lhasa, par l'ancienne route de la soie. Une fois de plus, Tagdra Rinpoché, incapable de surmonter ses réticences, ne se montre pas à son avantage, préférant l'isolationnisme pour le Tibet à une quelconque ouverture sur le monde.

Par la suite, les réceptions vont se succéder : chez les Yapshis, à Tchang-Seb-Char, l'immense demeure d'une soixantaine de pièces des parents du

dalaï-lama ; chez les notables de la ville ; chez le Dr Tung, qui dirige l'école chinoise de Lhasa. Les deux Américains rendent visite aussi au Nechung, l'oracle d'État qui possède son propre monastère, puis ils iront à Sera et à Drepung.

Au mois de février, Dolan et Tolstoï participent aux cérémonies du nouvel an tibétain. À l'issue des célébrations, le gouvernement leur accorde enfin l'autorisation de poursuivre leur voyage en direction de la Chine et leur délivre un nouveau laissez-passer aux sceaux du dalaï-lama. L'expédition se prépare dans le plus grand secret. Reginald Fox, l'opérateur radio de la mission britannique, leur donne un des émetteurs-radio qu'il vient de recevoir des États-Unis. À la date fixée par l'oracle de Nechung, Brooke Dolan et Ilya Tolstoï quittent Lhasa.

Nous sommes à la mi-mars 1943... Le 23, près de Phongdo, ils franchissent la Khyi-chu sur un pont suspendu rudimentaire ; yacks, mulets et chevaux la traversent à gué. Le lendemain, les deux Américains quittent la caravane pour rendre une visite de courtoisie à Reting, l'ancien régent, avec qui ils avaient déjà échangé, par messagers, des salutations et des cadeaux.

Le 25 juin 1943, les voici à Xining, la capitale du Qinghai. Moins de deux ans plus tard, en 1945, Dolan sera tué au combat. Rentré à New-York, Tolstoï entretiendra une correspondance suivie avec

le quatorzième dalaï-lama. Mais avant cela, l'OSS lui confia une mission classée top secret : trouver de l'uranium en Chine [\[401\]](#).

Vers un coup d'État .

Une autre affaire éclate quelques années plus tard. Cette fois, le scandale touche directement le quatorzième dalaï-lama. Nous sommes en 1948 à Lhassa. La rumeur court depuis plusieurs mois que des hauts dignitaires religieux et la noblesse dissidente complotent le renversement du jeune souverain. Son père, décédé un an plus tôt des suites d'une intoxication alimentaire, aurait finalement été empoisonné et ses assassins auraient utilisé une herbe connue sous le nom d' *éléphant fou* [\[402\]](#). Les comploteurs, à la tête desquels se trouverait le nouveau régent Tagdra Rinpoché, veulent également s'en prendre aux femmes du clan : la mère du dalaï-lama, quarante-huit ans, Tsering Dolma, l'aînée de vingt-huit ans et Jetsun Pema, huit ans. Ils projettent un exil définitif à Xining, la capitale de la province chinoise du Qinghai, voire de les éliminer [\[403\]](#)...

Cette année-là, Tenzin Gyatso va sur ses treize ans. Son frère aîné Thubten Jigmé Norbu, vingt-six ans, première réincarnation de la famille sous le nom de Taktser Rinpoché, rapporte les cendres de leur

père au monastère de Kumbum. Son frère, Gyalo Thondup, dix-neuf ans, se trouve à Nankin avec son beau-frère. Si un malheur arrivait à Lhasa, il pourrait facilement trouver refuge auprès des nationalistes du Guomindang. Il y a aussi Lobsang Samten, seize ans : lui vit auprès de sa mère dans la maison familiale de Lhasa, avec Tenzin Choegyal, deux ans, la troisième réincarnation du clan sous le nom de Ngari Rinpoché. Il est le seizième et dernier enfant de celle que les Tibétains appellent *Amala*, la Grande Mère.

Le temps presse... Les complices de Tagdra Rinpoché sont ces mêmes tulkus, ces mêmes aristocrates qui, corrompus par les régences successives, le sont aussi par les nationalistes du Guomindang. Ce sont les mêmes qui, à coups de milliers de yuans, se retourneront, en 1950, quand les communistes s'empareront du pouvoir en Chine et, que Mao Zedong, devenu président de la République populaire de Chine, lancera ses troupes sur Lhasa.

Peu de solutions s'offrent finalement à Amala. La toute première serait de faire appel au gouvernement nationaliste de Nankin. Mais c'en serait terminé avec la nation tibétaine et probablement la lignée des dalaï-lamas, voire d'un dalaï-lama chef temporel du Tibet.

Une autre solution, plus sage, serait d'en appeler

aux divinités. On le sait, les Tibétains sont superstitieux ; ils feront davantage confiance aux dieux et bouddhas pour sauver le dalaï-lama et sa famille. Pour le camp de Tagdra Rinpoché et de ses proches, si les divinations leur sont favorables, il leur suffira d'expliquer au peuple que Tenzin Gyatso n'était pas le vrai dalaï-lama mais un usurpateur... Bref, il ne leur resterait qu'à désigner l'adolescent pressenti pour le remplacer : Ditru Rinpoché, un proche du vieux régent et de son clan. Pour les autres, autour de la Grande Mère, la confirmation du jeune souverain ne manquera pas de renforcer son pouvoir, jusqu'aux prochains soubresauts de l'Histoire.

Les oracles d'État se réunissent enfin, le jour de la cérémonie étant fixé par les lamas astrologues. Autour d'eux, il y a Tagdra, le kashag, les hauts dignitaires gelugpas, les personnalités laïques. Tout le monde est là, comploteurs et corrompus, comme les fidèles et amis du clan des Yapshis, la famille du dalaï-lama.

C'est au régent d'officier. Et Tagdra va utiliser un procédé spécifique de divination. Il va permettre soit de confirmer Tenzin Gyatso dans son statut de chef temporel du Tibet soit de le répudier à jamais. Le dalaï-lama est donc en danger de mort [\[404\]](#).

La tension est à son paroxysme durant cette cérémonie se déroulant dans le temple de Namgyal.

Elle s'accompagne d'offrandes, de prières, de rituels.
Voici l'heure de vérité.

Tagdra inscrit les noms de Ditru et de Tenzin Gyatso sur deux feuilles de papier. Quelques secondes encore... puis il les pique chacune dans une boule de tsampa d'égale grosseur... Encore un petit moment et il les dépose dans son propre bol de santal. Le temps s'arrête. Les boules tournent dans le bol, d'un mouvement régulier, de plus en plus vite. Une jaillit : « Tenzin Gyatso », indique le papier une première fois.

Tagdra recommence le tirage : « Tenzin Gyatso », indique la boule, une deuxième fois au deuxième tirage.

Au dernier tirage au sort, le nom de « Tenzin Gyatso » sort une troisième fois. Plus de doute possible, les divinités ont parlé : Tenzin Gyatso est bien le quatorzième dalaï-lama [\[405\]](#).

Mais l'affaire est à peine close que Tagdra Rinpoché et ses partisans se tournent vers un événement plus grave encore : l'invasion du Tibet par la République populaire de Chine et son annexion à la Mère-Patrie.

Invasion sur fond de trahisons

L'expédition nazie d'Ernst Schäfer en 1938 et 1939 et la mission américaine de Brooke Dolan et

Ilya Tolstoï en 1942 et 1943 contiennent en germe vingt années d'histoire – de 1951 et 1971 –, longtemps ignorées, de la guerre secrète et de la résistance au Tibet, deux décennies durant lesquelles le dalai-lama ne jouera qu'un rôle minime.

En septembre 1949, l'Armée populaire de libération (APL) franchit la frontière à Ya'nan par le pont de Luding, s'empare de Dartsédo, l'ancienne capitale des Marches tibétaines connue autrefois sous le nom de Tatsienlou. Puis, poursuivant sa progression à l'intérieur du territoire tibétain, elle occupe rapidement l'Amdo et une partie du Kham, c'est-à-dire l'actuel Qinghai, et capture le dixième panchen-lama. Agé de onze ans à la proclamation de la République populaire de Chine, le 1er octobre 1949, Choekyi Gyaltzen, intronisé seulement depuis le 10 août, devient, pour Mao et le Parti communiste chinois (PCC), un redoutable outil de pression sur les autorités tibétaines de Lhassa et sur le monastère des panchen-lamas de Tashilhunpo. Or, comme ses prédécesseurs, empereurs et nationalistes du Guomindang, le premier président de la République populaire de Chine ne tarde pas à affirmer la souveraineté chinoise sur le Tibet.

Lin Biao [406] est chargé d'élaborer un plan. Le Premier ministre Zhou Enlai lancera lui-même l'opération, le 30 septembre 1950, mais c'est à Deng Xiaoping [407], surnommé alors l' *Empereur du*

Sud-Ouest, que le président Mao Zedong va donner l'ordre de « libérer » le Tibet.

Dans l'Amdo et le Kham, la situation se dégrade rapidement. Toutes sortes de rumeurs parviennent à Kumbum, où se trouve toujours le dixième panchen-lama et Thubten Jigmé Norbu, frère aîné du dalaï-lama et autorité abbatiale du monastère, et des témoignages inquiétants. Il se dit que quarante mille soldats de l'APL ont déjà franchi le Yang-Tse-Kiang et on s'alarme de la situation des populations tibétaines : à Takster, le village natal du dalaï-lama, le petit monastère de Tashi Khyil a totalement été détruit et les Amdowas, qui ont voulu résister, ont soit été tués soit été transférés dans le laogai, le goulag chinois, de Xining, la capitale du Qinghai, avec les jeunes gens, moines et laïcs, en âge de se battre. On raconte aussi que l'APL recrute les Tibétains de force pour la construction des routes, en même temps qu'elle achète la collaboration de tulkus, lamas et nobles ayant autorité dans la région. On assiste un peu partout à de terribles thamzings, ces séances d'autocritique publique, où la personne, humiliée, bafouée, en arrive souvent à souhaiter, voire à réclamer une mort rapide. Les Chinois choisissent alors le plus jeune fils de la famille pour tuer son propre père, sa mère, etc.

Thubten Jigmé Norbu, le frère aîné du dalaï-lama, décide de se rendre dans la capitale du Qinghai

pour y rencontrer le gouverneur communiste de la région. L'homme lui promet d'ouvrir une enquête. En contrepartie, il le flanque de deux agents du tewu qui seront chargés de veiller sur sa sécurité. En réalité, ils sont là pour mieux déstabiliser le frère du dalaï-lama et le pousser à épouser l'idéologie maoïste.

Un mois se passe, quand, une nouvelle fois convoqué à Xining, les autorités chinoises suggèrent que l'aîné des Yapshis devienne un héros de la Mère-Patrie. L'affaire est simple : il lui faut se rendre au plus vite à Lhasa afin de persuader son jeune frère, le quatorzième dalaï-lama, d'ouvrir *pacifiquement* les portes de la ville aux troupes de l'APL. En cas de refus, Thubten Jigmé Norbu devrait éliminer, lui-même, Tenzin Gyatso. Pour cette mission, les Chinois lui donnent même trois chevaux, un pistolet, trois fusils et une vingtaine de chargeurs [408].

Sur le chemin de Lhasa, Thubten Jigmé Norbu, qui, dans le plus grand secret, a abandonné son autorité abbatiale sur le monastère de Kumbum, arrive à Chamdo, la capitale du Kham, le 19 octobre 1950, alors que la ville vient de tomber aux mains des Rouges.

Une dizaine de jours plus tard, l'aîné des Yapshis se présente au Potala et demande à rencontrer les autorités et son jeune frère le dalaï-lama toutes

affaires cessantes. Il lui fait alors le récit de ses infortunes, du sinistre marché que les autorités chinoises lui ont proposé et qu'il a accepté uniquement pour fuir, des événements qui secouent l'est du pays, de l'attitude inconcevable des khenpos qui ont livré le panchen-lama aux communistes, puis il raconte par le détail ce qu'attendent les Chinois de lui. Décision est prise que l'abbé de Kumbum ne retournera plus dans son monastère et qu'il devra quitter le pays au plus tôt.

Le 15 novembre, la question du Tibet est soulevée par l'Assemblée générale des Nations unies à l'instigation du Salvador, mais, le 24, la question est ajournée *sine die*. Aucun des pays représentés ne veut voler au secours du dalaï-lama et de son gouvernement : les Britanniques semblent se résoudre à accepter la suzeraineté de la Chine sur le Tibet ; l'Inde, indépendante depuis 1947, se confond en mises en garde, mais la position de Nehru [409] n'en est pas moins inconfortable. En vérité, les Tibétains paient au prix fort leur neutralité durant la Seconde Guerre mondiale et les amitiés nazies de certains de leurs dirigeants.

La fuite du dalaï-lama

À Lhasa, le 16 novembre 1950, l'Assemblée nationale, réunie en session extraordinaire, décide

d'introniser le quatorzième dalai-lama, deux ans avant sa majorité prévue par la Constitution établie par le Grand Cinquième au XVIIe siècle. Le 17, le vieux régent Tagdra Rinpoché remet le pouvoir aux mains de Tenzin Gyatso. Né le 6 juillet 1935, il vient d'avoir quinze ans, mais pour les Tibétains, qui considèrent les neuf mois de grossesse comme la première année de vie, leur jeune souverain a déjà seize ans.

Le premier acte politique de Tenzin Gyatso est de nommer deux Premiers ministres : un laïc du nom de Loukhangwa ; et un lama, Lobsang Tashi.

Alors que plusieurs milliers de soldats de la Iere et de la IIeme Armée chinoise occupent l'Amdo et le Kham et, que la XVIIIe Armée s'apprête à marcher sur Lhassa, l'Assemblée nationale tibétaine, sous la présidence de ses deux Premiers ministres, décide, au début du mois de décembre, de parer au plus pressé : l'exil pour leur jeune souverain et sa famille et la mise à l'abri d'une partie du Trésor de l'État qui devra rester caché jusqu'à la fin du conflit.

Le 18 décembre 1950, à la tombée du jour, plusieurs centaines de cavaliers se positionnent dans la partie ouest de la vallée. Ils sont chargés de protéger la fuite du jeune souverain et de sa famille, regroupés dans les appartements du Norbulingka.

Alors que la nuit se fait de plus en plus noire sur Lhassa, les Yapshis quittent la résidence d'été des

dalaï-lamas par groupes de deux. Tenzin Gyatso est accompagné par sa mère, son frère aîné Thubten Jigmé Norbu, pour qui il est devenu trop dangereux de rester sur le sol tibétain, de Ngari Rinpoché, le plus jeune des frères, sans oublier Lobsang Samten, qui, malade, doit être transporté sur un brancard fermement attaché à des chevaux. Dès le premier jour de marche, il se trouve plus mal. La fatigue, le froid, la fièvre qui ne le quitte jamais, son corps et sa tête sont ballotés par les cahots de la route, rien ne lui est épargné. Et, quand il s'évanouit, les médecins tibétains qui veillent sur lui n'ont d'autre moyen que de lui appliquer des fers rouges pour le ranimer.

L'escorte du dalaï-lama se dirige vers Yatung, à plus de trois cents kilomètres de Lhasa.

À Gyantsé, la colonne est rejointe par Heinrich Harrer, qui avait quitté Lhasa dans le plus grand secret, et un bon millier de mules : elles transportent, dans des sacs de yack harnachés sur leur dos, de la poudre d'or, des barres d'argent, des pièces anciennes, de la monnaie chinoise, des roupies indiennes et des dollars.

Une petite quinzaine plus tard, la caravane atteint le monastère forteresse de Drungkar, dans la vallée de Chumbi, à quelques kilomètres à peine de la frontière indienne, sans fâcheux accident.

Le 2 janvier 1951, le dalaï-lama peut enfin s'organiser. Il commence par renvoyer une partie de

ses gens à Lhassa afin de garder le contact avec la population et les religieux de la capitale, puis il prend des mesures pour remettre la caravane et son précieux trésor en route. Celle-ci se dirige maintenant vers l'Assam, *via* le Sikkim, sous l'escorte d'un groupe de résistants du *Chushi Gangdrug* – *Quatre rivières, six chaînes de montagne*, l'ancien nom du Tibet oriental – et finit par atteindre Missamari. Huit ans plus tard, le camp de transit de Missamari et l'ancien camp de prisonniers britanniques du Bengale de Buxa Duar, à peu de distance l'un de l'autre, seront ouverts, sur ordre des autorités indiennes, pour accueillir les réfugiés qui, suivant leur souverain dans son exil, fuiront le communisme chinois : le premier accueillera jusqu'à douze mille Tibétains ; le second, avec sa trentaine de baraquements en béton cernés par deux rangées de barbelés, sera réservé aux lamas et tulkus, princes déchus, qui refusent d'être mélangés avec leurs anciens serfs et esclaves.

En attendant, Missamari s'avère la meilleure des cachettes pour le Trésor du dalaï-lama et de son gouvernement.

Contacts avec la CIA

Parallèlement, Heinrich Harrer s'achemine vers Kalimpong, où Thubten Jigmé Norbu vit avec une

partie de sa famille. Non sans difficulté, Harrer arrive dans la ville indienne, en compagnie d'un lama du nom de Wangel, chargé de le guider jusqu'à la demeure de Thubten. Ce dernier a abandonné son statut de tulku et son titre d'abbé de Kumbum sous le nom de Taktser Rinpoché. Les deux hommes évoquent longuement la situation dramatique de l'Amdo et du Kham. Les transferts des jeunes gens de douze à vingt-cinq ans en Chine, les temples brûlés, les monastères bombardés ; les populations massacrées, les tortures, rien vraiment ne porte à l'optimisme.

Que faire ? L'Armée tibétaine est inexistante et la résistance, qui se bat avec ses faibles moyens, est désorganisée, mais elle existe et fait subir de lourdes pertes aux hordes communistes lancées sur le Toit du monde.

C'est à Kalimpong qu'Heinrich Harrer et Wangel rencontrent, chez le frère aîné de Tenzin Gyatso, un représentant de l'Ambassade américaine de New Delhi et un des responsables dans la région du *Comité pour une Asie libre*, émanation de la centrale américaine. D'évidence, les Américains suivent de près l'évolution de la situation au Tibet depuis leurs officines népalaises et indiennes et s'appêtent, à la demande de la Grande Mère, à accueillir le frère aîné du dalaï-lama aux États-Unis.

Harrer et Wangel sont porteurs d'un message

pour les Américains, car Amala, inquiète du sort réservé à sa famille, pousse ses fils à quitter le Tibet pour un exil plus ou moins long [410]. À Kalimpong, l'Autrichien et le lama sont donc venus en discuter.

Ce matin-là, assis au bout de la table, aux côtés de Thubten Jigmé Norbu, qui préside la réunion, les deux hommes ont redit l'importance qu'ils accordaient à cette demande de la Grande Mère. Le proche entourage et la mère du souverain tibétain travaillent depuis plusieurs semaines déjà sur ce projet avec les services secrets américains [411].

Maintenant que Tenzin Gyatso se trouve à Drungkar, l'heure est venue de l'exfiltrer. Mais Harrer a du mal à cacher son angoisse. Il raconte l'atmosphère si particulière de Lhasa, son départ de la capitale avec le trésor, ses retrouvailles avec Lobsang Samten à Gyantsé, l'installation du gouvernement tibétain à Drungkar. Il y a quelque temps, il aurait été enthousiaste à l'idée d'une telle opération. Et lui, l'ex-chouchou de Hitler et de Himmler, héros SS de l'Eiger, se sentait parfaitement capable de la mener à bien. Seulement, politiquement, le projet n'était pas envisageable. Non pas que les Yapshis aient perdu de l'influence et que la Grande Mère ne fût plus entendue, mais à Drungkar, au sein même du kashag, comme dans la capitale tibétaine, parmi les dignitaires les plus influents chez les Bonnets jaunes, une majorité, dont

le vieux régent Tagdra Rinpoché et l'oracle de Nechung, penche pour un retour du souverain tibétain au Potala. Car, selon eux, c'est à Lhasa que la situation se dénouerait !

Harrer était en fait conscient des difficultés à se lancer dans une telle opération. Elle n'était pas sans danger pour les Yapshis. Il faut dire que les communistes chinois avaient réussi, en quelques semaines, à acheter la collaboration de quelques lamas et tulkus, qui poussaient les Tibétains à aider l'envahisseur à construire les routes pour faciliter la progression de l'Armée populaire de libération jusqu'à Lhasa. Et, pendant que dans l'est du pays, la résistance s'opposait aux soldats chinois, les dignitaires des monastères du bouddhisme tibétain – toutes tendances confondues – et un grand nombre de tulkus laïcs demandaient aux Tibétains de multiplier les offrandes aux divinités chez eux, et de les accompagner au sommet des collines pour y exécuter des rituels, persuadés que leurs prières suffiraient à protéger leur liberté. Or, ce sont ces mêmes lamas, ces mêmes tulkus, qui veulent persuader le dalaï-lama de rentrer à Lhasa.

L'effondrement

À Drungpar, un rapport, signé par Ngabo Ngawang Jigmé, gouverneur du Kham passé chez les

Rouges, est remis au dalaï-lama. Afin d'éviter une invasion qui aurait des conséquences désastreuses pour le Tibet, le gouverneur recommande de négocier avec Pékin et annonce son intention de se rendre dans la capitale chinoise discuter de l'avenir du pays.

Isolé dans son monastère, le jeune souverain, qui est conseillé par son frère Lobsang Samten, finit par désigner quatre fonctionnaires de son gouvernement pour accompagner la délégation conduite par Ngabo Ngawang Jigmé. Sans qu'il en ait conscience, le piège vient de se refermer sur lui. Le dixième panchen-lama et quarante-cinq personnes de son entourage rejoignent donc, le 27 avril 1951, à Pékin, le gouverneur du Kham et sa délégation.

Les négociations s'ouvrent, le 29, en présence de Choekyi Gyaltsen et des khenpos pro-communistes de Tashilhunpo. Accueilli par Zhou Enlai, vêtu pour l'occasion d'un costume Mao de couleur sombre, le panchen-lama, en robe de satin jaune safran, offre une très longue khata comme signe de bon augure à cette réunion. Puis, le Premier ministre chinois, Choekyi Gyaltsen, et ses conseillers se retirent dans une pièce pour discuter de la révolution chinoise, de l'avenir du Tibet, de la toute prochaine conférence de la paix, du séjour à Pékin, de l'unité entre les peuples tibétain et han, sans omettre les difficiles relations entre le panchen-lama et le dalaï-lama : les

deux jeunes gens ne se sont encore jamais rencontrés, mais ils entretiennent une correspondance régulière, dans laquelle ils évoquent leurs différends et négocient le retour de Choekyi Gyaltzen dans son siège abbatial de Tashilhunpo. Or, que ce soient Mao Zedong, Zhou Enlai, Deng Xiaoping ou Lin Biao, aucun des dirigeants communistes n'ignore le lien symbiotique de chöyön qui existait autrefois entre les empereurs chinois et les lamas tibétains jusqu'à ce que le treizième dalaï-lama et son armée aient chassé les Mandchous de son pays et proclamé l'indépendance, après l'occupation du Tibet par l'Empire Qing. Jusqu'alors, les deux nations – la Chine impériale et le Tibet – trouvaient leur compte dans ces relations de maîtres spirituels bouddhistes avec leurs protecteurs laïcs, avec ce point commun aux deux pays : leur méfiance envers les étrangers quels qu'ils soient. Mais, désormais, la méfiance est entre eux et les étrangers en profitent.

Le 23 mai 1951, la délégation tibétaine signe, à Pékin, un *Accord en 17 points* en bas duquel les autorités chinoises apposent une contrefaçon du sceau du dalaï-lama. Ce document livre entièrement le Tibet à la Chine. Ce jour-là, le Tibet a cessé d'exister en tant que nation souveraine.

Alors que le dalaï-lama et son gouvernement ne contrôlent absolument plus rien de la vie politique, le

panchen-lama et les khenpos de Tashilhunpo, soutenus par Ngabo Ngawang Jigmé, approuvent la stratégie élaborée par Pékin. Ainsi, les autorités de Lhassa devront « contribuer activement à l'entrée de l'APL » au Tibet ; l'armée tibétaine sera intégrée à l'Armée populaire de libération pour devenir « une partie des forces nationales de défense de la République populaire de Chine ». Même si le statut politique et religieux du dalaï-lama est maintenu, Pékin offre au dixième panchen-lama un rôle politique aussi important que seul le septième panchen-lama Tenpei Nyima avait détenu, entre 1844 et 1845, en tant que régent et chef de la nation tibétaine.

La stupeur est grande quand, trois jours plus tard, le 26 mai, le dalaï-lama et sa famille apprennent, par la radio, la signature de cet accord. Quelques jours plus tard, les Yapshis reçoivent, à Drungkar, la visite du général Zhang Jingwu, commissaire et administrateur des Affaires civiles et militaires du Tibet. Passé par l'Inde, il est porteur d'une copie de l'*Accord en 17 points*. Alors que ce document livre son pays à la Chine, à aucun moment Tenzin Gyatso ne rejette son contenu. Or, c'est ce qu'attendaient les Américains pour prendre officiellement position en faveur du Tibet et du dalaï-lama. Ce rejet n'interviendra que huit ans plus tard.

Deux mois encore se passent. Les négociations entre les khenpos de Tashilhunpo et le kashag finissent par aboutir.

Le 19 juillet 1951, Tenzin Gyatso adresse un message au dixième panchen-lama, qu'il n'a encore jamais vu et qui s'enthousiasme de la signature de l'Accord, car, pour lui et ses khenpos procommunistes, « la libération du Tibet est un événement heureux [412] ». Le dalaï-lama lui dit : « Des divinations favorables m'ont assuré que le précédent panchen-lama est véritablement réincarné en vous. J'ai donc pris la décision d'annoncer que vous vous installerez au monastère de Tashilhunpo. Nous souhaitons rapidement votre retour et vous prions de nous informer de l'itinéraire que vous envisagerez d'emprunter [413]. »

Dans ce message du dalaï-lama au panchen-lama, il faut surtout noter sa volonté de régler à tout prix les différends qui existaient entre les autorités de Tashilhunpo et celles de Lhassa, entre les panchen-lamas et les dalaï-lamas, afin que Choekyi Gyaltzen et, lui, Tenzin Gyatso, ne devinssent des marionnettes entre les mains des Chinois.

Le 21 juillet, alors que Thubten Jigmé Norbu s'apprête à rejoindre les Etats-Unis, Tenzin Gyatso, contre la volonté de Harrer et de la Grande Mère, quitte de son côté le monastère de Drungkar, deux jours après avoir adressé son message au panchen-

lama. Il a décidé de rejoindre Lhasa, ce qu'il fait sain et sauf et retrouve, à la mi-août, ses appartements du Norbulingka, sa résidence d'été. Le projet d'exfiltration du souverain tibétain par la CIA est donc annulé. Pour l'ex-nazi, l'opération est un échec. Il n'accompagnera pas ses amis Tenzin Gyatso et Lobsang Samten dans leur voyage de retour.

Pendant ce temps, les soldats chinois de l'APL sont entrés dans Lhasa. Parmi les témoins de cette occupation, il y a Tenzin Choedrak, jeune médecin au Men-Tsee-Khang, l'institut de médecine et d'astrologie tibétaines : « Aussitôt, dit-il, les Chinois ont entrepris une vaste opération de constructions. Ils distribuaient d'énormes sommes d'argent, mais cet argent offert avec autant de largesses aux Lhassapas n'était que le fruit des pillages commis dans l'Amdo et le Kham. De nombreux Tibétains collaboraient avec l'occupant. Parmi eux, il y avait des tulkus de renom et, du fait de leur soudain enrichissement, ceux-là se rendaient même en Inde pour traiter des affaires, un commerce qui s'avérera de plus en plus juteux [414]. »

Deux mois plus tard, le 19 décembre 1951, le dixième panchen-lama Choekyi Gyaltsen quitte, à son tour, le monastère de Kumbum. Il arrive à Lhasa après quatre mois d'un voyage particulièrement difficile. Le 6 juin 1952, le panchen-

lama se met en route pour Tashilhunpo, le siège abbatial que son prédécesseur, le neuvième panchen-lama, avait quitté en 1923. Quinze jours plus tard, le 23 juin, le maître de Tashilhunpo découvre ses appartements. On lui désigne un nouveau tuteur : Ngulchu Rinpoché aura la lourde charge de poursuivre l'éducation religieuse du panchen-lama, âgé de quatorze ans.

Une éducation qui se fera sous contrôle des communistes chinois.

Le dalaï-lama et les sirènes communistes

L'année 1954 représente un tournant dans l'histoire du Tibet. Car le gouvernement chinois convie non sans arrière-pensées le panchen-lama et le dalaï-lama à Pékin.

Tenzin Gyatso vient de recevoir, lors de la Mönlam, cérémonie des vœux de nouvel an, sa pleine ordination. Il a 19 ans. La cérémonie a eu lieu au temple du Jokhang. Lorsque la nouvelle de son prochain départ se répand, les rumeurs les plus insensées circulent. Les Tibétains, anxieux, y sont hostiles.

À un peu plus de trois cents kilomètres de là, Shigatsé vit un peu dans le même état d'esprit. Le panchen-lama âgé de 16 ans a été si longtemps éloigné de ses terres que ses habitants, les moines surtout, craignent de ne pas le voir revenir.

Le souverain quitte donc Lhassa le 11 juillet, six jours après son anniversaire. Amala, sa soeur aînée

Tsering Dolma, Lobsang Samten et Ngari Rinpoché l'accompagnent. En plus des fonctionnaires, des religieux et des serviteurs tibétains – plus de trois cents personnes –, l'escorte est commandée par le général Zhang Jingwu, commissaire et administrateur des affaires civiles et militaires du Tibet : il est, l'un des signataires de l'*Accord en 17 points*.

De son côté, le panchen-lama quitte Tashilhunpo cinq jours plus tard, encadré par le général Fan Ming, ses soldats et une centaine de personnes.

Afin que les deux autorités spirituelles ne se rencontrent pas, la caravane du dalaï-lama précède celle du panchen-lama de quatre ou cinq jours.

À Chengdu, première ville chinoise après la frontière, on les embarque, toujours séparément, dans des avions : direction Xian, l'ancienne capitale impériale chinoise, où ils atterrissent le 1er septembre 1954. Le voyage se poursuit en train : douze heures de trajet jusqu'à Pékin, où le dalaï-lama et le panchen-lama sont accueillis par les vice-présidents Zhu De et Zhu Enlai. Or, depuis le 15 juillet, la première Assemblée nationale populaire a réélu Mao Zedong à la présidence de la République populaire de Chine ; Zhou Enlai est devenu le chef du gouvernement ; Deng Xiaoping, secrétaire général du PCC, cumule les fonctions de vice-Premier ministre et de vice-président de

l'Assemblée et du Conseil national de défense.

Afin d'éviter que Tenzin Gyatso et Choekyi Gyaltsen ne communiquent sans contrôle, ils sont logés dans des palais différents. Le dalaï-lama est installé au dernier étage d'une résidence de trois étages au pont de la Rivière impériale, Amala et les siens, au second. Le panchen-lama et les autres dignitaires du bouddhisme tibétain séjournent, eux, au palais de la Libre Vue.

La première rencontre avec Mao Zedong a lieu le 11 septembre 1954. C'est au cours de cette entrevue que le président chinois s'est déclaré honoré d'accueillir, en la personne du dalaï-lama, l'émanation de Chenrézig, le bodhisattva de la compassion, et, en celle du panchen-lama, l'émanation d'Amithabba, le bodhisattva de la Lumière infinie. Tout en leur rappelant qu'il était lui-même à la fois le Fils du Ciel et l'émanation de Wenshu, c'est-à-dire Manjushri, le bodhisattva de la connaissance. En l'espace de quelques minutes, Mao vient donc de reprendre à son compte l'héritage des dynasties impériales chinoises. Puis il se tourne résolument vers le futur, en évoquant le partage du Tibet en trois grandes régions politiques : à partir du Potala, le dalaï-lama contrôlera Lhasa et le centre du pays ; depuis Tashilhunpo, le panchen-lama aura en charge l'ouest du pays ; enfin, Ngabo Ngawang Jigmé et son comité de libération de Chamdo

dirigeront le Kham. C'est le 22 avril 1956 que l'organisme chargé de mettre en oeuvre les réformes prônées par Mao verra le jour : le CPRAT aura pour président le quatorzième dalaï-lama ; pour premier vice-président, le dixième panchen-lama ; et, pour deuxième vice-président, le général Zhang Guo-hua.

Un homme sous influence

À Pékin, le dalaï-lama multiplie les rencontres, avec les dirigeants de la Chine populaire et les cadres incontournables du PCC. Il s'entretient aussi avec Nikita Khrouchtchev [415], le premier secrétaire du parti communiste soviétique venu en Chine, discute avec U-Nu [416], premier Premier ministre de la Birmanie indépendante, et, surtout, avec Jawarharlal Nehru. La Chine contestant certaines régions frontalières de l'Aksai Chin (NEFA), le pandit vient en effet pour éviter un conflit armé avec son puissant voisin, de renoncer à ses droits extraterritoriaux sur le Tibet, qu'il reconnaît finalement comme « une région chinoise ». La convention tripartite de Simla, signée le 3 juillet 1914, cédait toute la région montagneuse du Sud-Est pour former la *North-East Frontier Agency* (NEFA) – l'actuel État indien de l'Arunachal Pradesh ; la signature de la convention et d'un accord

commercial entre la Grande-Bretagne et le Tibet plaçait ce dernier au rang de nations indépendantes. Mais, en ces années 1950, en normalisant ses relations avec Pékin, Nehru va pouvoir bénéficier du soutien de Zhou Enlai à la conférence de Bandung.

En 1954, à Pékin, le dalaï-lama est donc un chef d'État de dix-neuf ans qui n'ignore rien de l'évolution du monde et vient en voisin. Mais va rester prisonnier ! Il a comme conseiller son frère Lobsang Samten, âgé de vingt-deux ans, formé, avec le dalaï-lama, à la géopolitique par... Heinrich Harrer.

Un autre de ses frères, Gyalo Thondup, vit, depuis 1952, à Kalimpong, en Inde. Il a adressé un télégramme à Mao pour lui annoncer qu'il ne rejoindrait pas sa famille à Pékin. Protégé de Reting Rinpoché, le régent connu pour ses frasques amoureuses et ses amitiés sulfureuses avec les SS Ernst Schäfer et Bruno Beger, Gyalo Thondup vient d'achever un voyage de trois ans qui l'a mené de Taiwan au Japon, en passant par les États-Unis, où il a retrouvé, en Virginie, son frère aîné Thubten Jigmé Norbu. Gyalo Thondup était accompagné dans son voyage par sa jeune épouse chinoise Chutang, alias Diki Dolkar, et par leur première fille Yangzom Dolma. Le jeune couple a financé ce long périple avec une partie des cinquante mille dollars que lui avaient offerts Tchang Kaï-shek et sa femme

pour ses études de sciences politiques. Et, c'est en parcourant le monde que Gyalo Thondup s'est rendu compte combien son pays était enfermé dans un isolationnisme qui devait lui être fatal. Bien sûr, il en avait informé le dalaï-lama.

Enfin, Thubten Jigmé Norbu, l'aîné des frères, qui vit en Virginie, est en contact régulier avec sa famille et informe aussi le jeune souverain de ce qui se passe aux États-Unis et dans le monde occidental.

Adhésion au PCC

Au cours d'une de ses entrevues avec Mao, le dalaï-lama émet soudainement le vœu d'adhérer au Parti communiste chinois. Rien ne l'y oblige. Mais la toute jeune Chine communiste appelle les croyants – chrétiens, musulmans, bouddhistes – à se regrouper dans des associations. Or en 1953, un an avant l'arrivée du dalaï-lama à Pékin, l'Association bouddhiste de Chine a vu le jour : elle est bien sûr placée sous le contrôle du PCC.

Ce jour-là, surpris, Mao ferme les yeux pour mieux s'imprégner des mots prononcés par Tenzin Gyatso, qui, s'il avait mieux prêté attention aux propos de Karl Marx, aurait lu : « La religion est le soupir de la classe opprimée [417]. » Un lourd silence s'est instauré entre eux, savamment entretenu par le président chinois, qui finit par...

refuser la demande du dalaï-lama. Qui repartira sans avoir adhéré.

Plus d'un demi-siècle plus tard, on cherche toujours à comprendre ce qui a poussé le quatorzième dalaï-lama à entreprendre une telle démarche. Dans le *Wall Street Journal* du 29 octobre 1991, il l'expliquera par l'urgence et la nécessité d'amorcer un dialogue entre le communisme et le bouddhisme. En 2005, le souverain s'exprimera une nouvelle fois sur le sujet : « Quatorze années ont effectivement passé (depuis l'article dans le *Wall Street Journal*) et mon point de vue n'a pas changé. » Puis, Tenzin Gyatso se lancera dans un long développement, dans lequel il deviendra évident qu'il était proche du marxisme et espérait beaucoup du maoïsme : « Pour reprendre les termes de mon article, disait-il, je dirais que le marxisme originel et le bouddhisme Mahayana ont bien des points communs, et ces points sont fondamentaux. Ainsi, la logique voudrait que tous ceux qui adhèrent au communisme ou au bouddhisme puissent développer un respect mutuel. En tout premier lieu, l'accent ici et là est porté sur le bien commun de la société. Ensuite le bouddhisme n'est pas une religion, mais une science de l'esprit. Ceci mérite explication : le bouddhisme est non théiste, il ne reconnaît pas de Dieu créateur ; en revanche, il se réfère sans cesse à l'idée de création

de soi, qui veut que les actions de chacun sont la cause de ce qu'il est [418]. » Le dalaï-lama ajoutera : « Le bouddhisme précise aussi que tout dépend du karma. Chaque situation de la vie est reliée à des actions, et leurs raisons, issues de vies antérieures. On peut donc façonner son avenir en s'engageant dans une action profitable mue par des motivations pures [419]. »

Tenzin Gyatso comparera aussi l'une et l'autre de ces philosophies : « Par analogie, le communisme ou le marxisme énoncent que tout dépend du travailleur. Leur théorie se rattache à des principes d'éthique en ce sens que son objectif premier est l'utilisation des ressources et de la richesse, et non de son accumulation pure. L'accent y est mis sur l'usage judicieux de l'argent au profit de la majorité indigente et non sur la thésaurisation par quelques-uns. Dans le bouddhisme également, on insiste sur la nécessité de prendre en considération les besoins d'autrui, au point de sacrifier le bien-être de la minorité à celui de la majorité [420]. » Le dalaï-lama de préciser encore : « À l'origine, le communisme s'attaquait à l'exploitation et à la corruption ; il n'était pas nécessairement antireligieux. Certaines institutions religieuses s'étant trouvées impliquées dans des actes de corruption, il fallait les combattre. Il en va d'ailleurs de même avec le marxisme. S'il a certains points qui peuvent paraître positifs, leur

mise en pratique, elle, peut sembler corrompue, et on doit s'y opposer. Dans ce sens, il faut distinguer les systèmes et les hommes... De manière générale, toute religion s'oppose à l'exploitation et à l'injustice. Suivant une voie révolutionnaire, le Bouddha lui-même dépassa les limites contraignantes des classes et exposa un système de développement mental accessible aux individus de toutes origines [421]. »

Le dalaï-lama conclura l'entretien par cette ambiguïté : « Puisque le moteur du marxisme n'est pas fondamentalement antireligieux, il n'y a pas de raison pour que des hommes de foi le considèrent comme tel, suscitant tensions et méfiance. C'est plutôt sur l'affinité de certains objectifs qu'il faut insister. Parallèlement, privés d'expérience personnelle ou simplement ignorants, certains marxistes considèrent à tort la religion comme un élément totalement contre-productif. Un authentique marxiste se doit de rejeter les prises de position dogmatiques et obtuses pour s'ouvrir aux valeurs des enseignements spirituels [422]. »

En tout cas, force est de constater que le quatorzième dalaï-lama a toujours eu une forte propension à la bienveillance envers la République populaire de Chine et ses dirigeants. En 1999, lors d'un dialogue inter-religieux au Seton Hill College de Greensburg, en Pennsylvanie, le rabbin américain A. James Rudin [423] s'en étonnera, lui aussi, et s'en

montrera même fort déçu : « Non pas par son anglais ou par son style, mais parce qu'à mon sens, son message manquait de profondeur. C'était très simple. Peut-être est-ce la force du dalaï-lama ou peut-être est-ce l'homme lui-même. Il n'a pas critiqué la Chine. Je m'attendais à ce qu'il le fasse. Il n'a pas du tout parlé du gouvernement ; il n'a pas du tout parlé des hommes politiques ; il n'a même pas parlé du Tibet. Il a parlé des relations interpersonnelles, de la compassion, de la pitié, de la bonté. Il utilise beaucoup ces mots, sans doute font-ils partie de son vocabulaire usuel [424]. »

Il est probable qu'en 1954, le dalaï-lama souhaitait entretenir de bonnes relations avec les nouveaux maîtres de la Chine. D'évidence, il s'est toujours senti gêné de certains aspects du communisme et du marxisme dans sa forme originelle. Que ce soit en 1991, dans le *Wall Street Journal*, ou en 2005, lors de son entretien avec l'auteur, Tenzin Gyatso, qui n'a jamais renié son attirance pour toutes les formes de socialisme, était de plus en plus obnubilé par le besoin de rentrer au Tibet. Si cela devait passer par une adhésion au PCC, il aurait probablement renouvelé sa demande aux autorités de Pékin.

Aujourd'hui, en 2009, si on lui posait la même question, il est vraisemblable qu'il ne varierait pas dans ses réponses, tout en étant conscient des

dérives du communisme dans le monde. Il le fit d'ailleurs, un an plus tôt, en répondant aux questions d'une journaliste du *Nouvel Observateur* ; en s'exclamant. « Il m'arrive parfois de penser que je suis plus marxiste que... (rires !) un marxiste en robe bouddhiste [425]. »

Destins croisés

Février-mars 1964... Le dixième panchen-lama s'apprête à assister aux cérémonies religieuses qui, exceptionnellement, vont s'achever par une bénédiction devant sa résidence privée de Shungrilingka, à Lhasa.

Quelques voitures et camions de l'Armée chinoise sont positionnés autour de la demeure, où plusieurs centaines de pèlerins se pressent.

Juste avant la fin de la cérémonie, Choekyi Gyaltsen s'est lancé dans un discours fleuve. Il y dénonce les exactions chinoises sur les populations tibétaines, affirme son soutien au souverain tibétain en exil, des mots lourds de sens, qu'il conclut ainsi : « Sachez que je considère Sa Sainteté le quatorzième dalaï-lama comme mon refuge dans cette vie et dans la suivante... Vive le dalaï-lama [426] ! »

L'année 1964 s'achève et le piège se referme sur Choekyi Gyaltsen. Le 17 décembre, il est démis de ses fonctions de vice-président du Comité

préparatoire pour la Région autonome du Tibet, de même que le dalaï-lama, qualifié d'« incorrigible chien errant à la solde d'étrangers réactionnaires [427] », est, lui aussi, démis de la présidence du comité. Quatre jours après cette sanction, Zhou Enlai en personne lui propose de se repentir. Le panchen-lama refuse et est aussitôt assigné à résidence dans sa demeure pékinoise, sise au premier étage du 23, rue Dong Jiao Min, à quelques pas de l'Académie chinoise des Sciences sociales, avant d'être condamné à quinze années d'emprisonnement.

Le sort du dixième panchen-lama va empirer au moment de la Révolution culturelle de 1966. Incarcéré à la prison de Qin Cheng, à Pékin, Choekyi Gyaltzen, qui a un temps partagé le sort du dissident chinois Wei Jingsheng, auteur de la *Cinquième Modernisation et autres écrits du Printemps de Pékin* [428], ne sortira de prison qu'en 1977. Rétabli dans ses fonctions, il mourra en 1989.

Force est de comparer la situation des deux maîtres incontournables de l'école Gelug du bouddhisme tibétain. Les Tibétains disent que les dalaï-lamas et les panchen-lamas sont aussi inséparables que le Soleil et la Lune. Dans la nuit du 16 au 17 avril, sur le chemin de l'exil, Tenzin Gyatso avait eu une vision, qu'un journaliste français de *Paris Match*, dans son article du 18 avril 1959,

retranscrivait sous le titre surprenant, « Du Toit du monde aux Indes, le dalaï-lama est guidé par la Jeanne d'Arc du Tibet » : « Une prêtresse de bouddha, vêtue de la robe en poils de yack et pieds nus, demande à voir le dalaï-lama. Quand elle eut relevé son capuchon, il la reconnut. C'était Rhipierdorje, la première femme-soldat du Tibet, capitaine des forces féminines dans la troupe de la résistance, (...) venait, en effet, prévenir le dalaï-lama que les Chinois se tenaient prêts à l'arrêter et que tout était prêt pour sa fuite. » Il n'était pas le seul à Tezpur, la capitale de l'Assam [429], pour accueillir en héros le souverain tibétain. Ce 18 avril, parmi cette foule de plusieurs milliers de personnes se trouve Heinrich Harrer, qui, dans *Life*, racontera ses retrouvailles avec Tenzin Gyatso : « J'avais eu tort de m'inquiéter, car lorsque sa Jeep s'approcha de moi, il me fit des signes et me sourit, ravi de me reconnaître. Lorsqu'il descendit de voiture, mon inquiétude se mua en stupéfaction. Il avait tellement grandi ! (...) J'étais également surpris de le voir chausser ses lunettes en public, même si je lui avais suggéré de le faire lorsqu'il avait quinze ans [430]. »

Pendant ce temps, Choekyi Gyaltsen, aux mains des communistes depuis l'âge de onze ans, passe, lui, pour un traître, un lama rouge, entièrement à la solde de Pékin. Or, il s'avère que le panchen-lama est l'autorité religieuse qui s'est le plus opposée aux

exactions des Chinois au Tibet entre 1951 et 1962. Durant cette période, il ne cesse de parcourir les régions du Kham et de l'Amdo alors qu'il vit encore au monastère de Kumbum, puis visite le Tsang, aussitôt revenu dans son monastère de Tashilhunpo. Souvenons-nous de ce 18 mai 1962, où il remit à Zhou Enlai une pétition en huit points. Il mettait le doigt sur les problèmes les plus sensibles de la politique communiste au Tibet : la réforme agraire, l'éducation, la santé, la fin de la liberté religieuse, les transferts de population, les avortements forcés. Autant de remises en cause que les Chinois ne pouvaient pas supporter.

Dans les *Soixante-dix mille Caractères*, le panchen-lama part en guerre contre l'interdiction de pratiquer une religion, qu'il s'agisse du bouddhisme, de l'islam ou du christianisme : « Si l'on prive une nationalité de sa langue, de ses vêtements et de ses coutumes, alors cette nationalité disparaîtra et se transformera en une autre nationalité. Comment pouvons-nous garantir que les Tibétains ne seront pas transformés en une autre race ? » En 1962, les critiques de Choekyi Gyaltzen à propos de la politique antireligieuse des communistes chinois sont très mal perçues par Pékin. Le panchen-lama soutient en effet les tentatives de réforme des monastères, mais met aussi en accusation pour leurs abus les *gauchistes* tibétains, qui font fi des

instructions gouvernementales. D'un autre côté, grande est sa crainte que le Parti communiste chinois ne veuille éradiquer toute forme de religion au Tibet : « Sur les deux mille cinq cents monastères qui existaient autrefois, dans ce qu'on appelle maintenant la Région autonome du Tibet, il n'en reste que soixante-dix, et 93 % des moines ont été contraints de quitter leurs monastères. » C'était quatre ans avant la Révolution culturelle, qu'on rend généralement seule responsable de la fermeture et de la destruction des monastères tibétains ! En vérité, les Gardes rouges se sont contentés de parachever l'ouvrage. Le panchen-lama conclut sur ces mots : « La religion bouddhiste, qui fleurit dans tout le Tibet, celle qui mène à l'illumination, semble sur le point d'être anéantie sous nos yeux. Il n'est pas question que 90 % des Tibétains et moi-même le tolérions... » Depuis, plus de huit mille monastères ont disparu pour l'ensemble du Tibet.

Les ravages chinois

Dans ce document, commencé à Tashilhunpo, continué à Lhassa et achevé dans son appartement pékinois, le panchen-lama évoque les méfaits de la réforme agraire et de l'instauration des communes populaires. Celles-ci vont être mises en place entre 1958 et 1960 dans différentes parties du Tibet : des

centres expérimentaux sont ouverts à Lhasa, Shigatsé et dans le Lhoka. Au sein de ces entités, les Chinois vont former des dirigeants qui seront ensuite envoyés dans d'autres régions afin d'y ouvrir de nouvelles communes. Des villages entiers ont disparu, des contrées entières se sont vidées de leurs habitants. Sans parler des groupes ethniques qui, eux aussi, ont été annihilés. La réforme agraire a mis à bas l'interdépendance traditionnelle entre les fournisseurs de viande et de produits laitiers et les agriculteurs, fournisseurs de légumes et de céréales. En plus des transferts de population et de la mise en culture des pâturages d'altitude, Pékin impose des cultures inappropriées. Résultat, le panchen-lama rappelle que la famine était inconnue avant l'invasion. Les textes anciens évoquaient certes des disettes, mais celles-ci s'atténuaient au fur et à mesure que les populations concernées se déplaçaient vers de meilleures terres. En 1962, les communistes imposent un rationnement sévère aux paysans tibétains : trente *gyamas*^[*] – près de quinze kilos – de nourriture par personne et par mois ; or ni les personnes âgées ni les personnes dans l'incapacité de travailler ne sont prises en compte. À ce rationnement s'ajoute une augmentation graduelle des heures de travail. Quant aux nomades, qui constituent à l'époque plus de 20 % de la population, ils voient leurs troupeaux

confisqués pour être intégrés aux communes populaires. Cette tentative de sédentarisation de la population nomade tibétaine l'est une des autres causes de la famine dénoncée par le même panchen-lama.

L'industrialisation stalino-maoïste, l'exploitation minière du Tibet ont entraîné à leur tour l'émergence de maladies professionnelles, du type de troubles cardio-vasculaires ou respiratoires, fruits d'une pollution inconnue jusque-là. De l'aveu même des autorités chinoises, la population du Tibet a diminué d'environ 7,5 % entre 1951 et 1959. L'espérance de vie ne dépasse pas quarante ans dans la Région autonome du Tibet. On parle d'un taux de mortalité infantile de cent cinquante pour mille contre trente-deux pour mille en Chine et sept pour mille dans les pays développés.

Les problèmes de santé dénoncés par le panchen-lama correspondent donc à une réalité bien sombre. La plupart des médecins envoyés par la Chine au Tibet sont en outre des carabins incapables d'obtenir leurs diplômes. Et ce sont eux qui doivent former les nouveaux médecins tibétains ! Dans le même temps, la médecine traditionnelle tibétaine se voit reléguée au rang de « superstition féodale ». À l'hôpital, on pratique la ségrégation au profit des Chinois. Pour toute intervention sérieuse, il faut gagner l'hôpital de Chengdu, dans le Sichuan. Autre

exemple : avant 1959, la consommation de tabac était prohibée à cause de la légende selon laquelle le sang d'une démonsse, morte au cours d'un combat contre les dieux, animait encore la vie de la plante ; fumer revenait à absorber une énergie malfaisante. Le tabac faisait donc l'objet d'un trafic très limité. Or, la suppression brutale des structures traditionnelles en a libéré la consommation. Les soldats de l'Armée populaire de libération s'employèrent à vulgariser le tabac, de même que l'alcool fort.

Les châtiments réservés aux populations tibétaines sont dénoncés dans les *Soixante-dix mille Caractères*. Le panchen-lama évoque, entre autres supplices, les avortements forcés, commencés en 1955 dans certaines parties bien précises du Qinghai. Mais, dès 1960, après l'échec du soulèvement de Lhasa, ils deviennent monnaie courante sur l'ensemble du territoire. Les autorités d'occupation ont alors commencé à déconseiller le mariage aux hommes de moins de trente ans et aux Tibétaines de moins de vingt-cinq ans. Tout en encourageant à tout-va les mariages mixtes tibéto-chinois.

Il faut aussi parler des stérilisations forcées. Dans les villages et les campements tibétains, les Chinois regroupent les jeunes filles et, parfois, toutes les femmes en âge de procréer sur la place. Là se dresse

une tente médicale. Les *spécialistes* chinois stérilisent en masse de douze à quarante-cinq ans et on pratique des avortements jusqu'à huit mois et demi de grossesse. Sous le regard de militaires armés. Après l'intervention, les *volontaires* reçoivent des soins. Mais, pour les récalcitrantes, aucune précaution. Les foetus sont entassés à l'entrée de la tente. Contrôles continuels, fouille des maisons, rien n'est épargné aux populations. Toutes les grossesses doivent être déclarées. Quand les médecins chinois estiment la famille rebelle aux consignes du Parti, ils stérilisent et avortent de force. Bien sûr, ceux-ci sont grassement payés et reçoivent des primes de rendement calculées sur le nombre d'interventions...

Un texte choc

Le panchen-lama a passé des jours et des nuits à écrire ce lourd réquisitoire. Hormis ses rencontres, obligatoires, avec Chen Yi, le ministre des Affaires étrangères, et quelques autres maréchaux de l'Armée populaire de libération, il évite toute activité. Cependant, au début de l'année 1962, Choekyi Gyaltzen a inspecté les provinces du Qinghai, du Sichuan et du Yunnan, puis s'est rendu dans celles de Gansu et Xinjiang, afin de constater que les instructions du pouvoir central sont le plus

souvent détournées à des fins personnelles. Et de tirer cet autre bilan : depuis 1959, l'administration tibétaine a été épurée, tous ses cadres sont désormais membres du Parti communiste chinois.

Les *Soixante-dix mille Caractères*, en mandarin, sont étrangement réapparus en 1996 à Dharamsala [431]. On peut s'interroger, en effet, sur les raisons de cette soudaine exhumation, en plein conflit entre Pékin et le dalaï-lama sur l'affaire du onzième panchen-lama. Ce document est en tout cas la preuve irréfutable que, à Pékin, Choekyi Gyaltsen n'a cessé de braver le pouvoir central. En le présentant au symposium, le panchen-lama savait qu'il signait son arrêt de mort. Certes, il s'en est entretenu avec Chen Yi, lui confiant l'importance de ce texte : « C'est une lourde tâche, lui avait dit Choekyi Gyaltsen, que de construire une passerelle sur laquelle les gens puissent aller et venir, car il nous faut nous-mêmes souffrir et porter ce fardeau [432]. »

Conscient de ce qui l'attend, le panchen-lama a évoqué, à plusieurs reprises, son travail avec Zhou Enlai. En 1962, le panchen-lama a tout juste vingt-quatre ans et la qualité de ses *Soixante-dix mille Caractères* étonne le Premier ministre chinois. Lors d'un de leurs derniers entretiens à Pékin, Zhou Enlai lui dit : « Vous avez su rédiger ce document en un temps record. C'est une performance

exceptionnelle. » Zhou Enlai se montre aussi agacé : « Vous êtes parvenu à unifier nos points de vue sur les classes sociales, les nationalités, le patriotisme et le peuple. Notre politique est la suivante : nous devons éliminer les agissements contre-révolutionnaires et corriger les erreurs du passé. S'il y a une rébellion quelque part, nous devons la mater sans réfléchir. » Puis, il met le panchen-lama en garde : « L'écrasement des rebelles et les réformes ont jusqu'ici sauvé la religion et la race tibétaines qui étaient sur le point de disparaître... J'espère que vous allez pouvoir proposer des moyens pour améliorer l'agriculture, l'élevage et le commerce en appliquant nos méthodes, qui ont porté leurs fruits dans d'autres régions de la Chine... ». Enfin, le Premier ministre chinois conclut par cette mise en garde : « Il faut avoir confiance en nos camarades du Comité du travail qui cherchent tout simplement à bien remplir leurs missions au Tibet, et non à y détruire la race et la religion [433]. »

Pillage

Outre le transfert des populations, la politique chinoise au Tibet a mis en oeuvre une exploitation systématique des ressources naturelles, sans égard pour leur renouvellement, une exploitation poussée jusqu'à l'épuisement des sols. Le Tibet présente un

ensemble biogéographique spécifique, avec sept zones de végétation différentes qui vont des forêts tropicales de montagne à des plateaux d'altitude désertiques et glacés. Sa pluviométrie annuelle moyenne variait de moins de cent millimètres au nord à plus d'un mètre au sud-est. Les forêts tibétaines – au même titre que celles de Mongolie et de Mandchourie – étaient même parmi les plus importantes de cette partie de l'Asie. Les effets d'une exploitation sauvage se font rapidement sentir. En 1949, les vieilles forêts couvraient 221 800 km² du territoire tibétain ; en 1985, 134 000 km². La déforestation massive est à l'origine de la dénudation des collines de l'Ü-Tsang. En 1985, le volume total des abattages atteignait 2 242 millions de mètres cubes, soit 40 % du stock forestier de 1949, soit 54 milliards de dollars. Pour abattre les forêts de la région du Kongpo, les Chinois ont même utilisé plus de vingt mille militaires et plusieurs milliers de prisonniers tibétains.

Tibet, une décharge nucléaire

Il faut encore dénoncer les activités nucléaires de la Chine au Tibet. Le tout premier centre atomique, dont l'emplacement fut soigneusement choisi par le commandant en chef de la région militaire de la Région autonome du Tibet (RAT), a été installé en

1958 près du lac Kokonor : c'est la *Neuvième Académie de Hai Bei*, qui dépend directement du 9e Bureau, lequel est chargé de l'ensemble du programme nucléaire chinois ; son premier directeur s'appelle Li Jiu.

En 1962, la Neuvième Académie compte parmi les centres de recherches et d'armement nucléaire les plus importants de Chine, un lieu construit par les prisonniers tibétains, chinois, mongols et ouïgours du laogaï de Xining. Le site recueille les déchets nucléaires de la région, dans une zone interdite.

Le premier missile nucléaire, lui, est installé au Tibet en 1971, l'année où les États-Unis reconnaissent officiellement la République populaire de Chine. Trois ans plus tard, auront lieu dans la région du Lop Nor, dans l'Est tibétain, une série d'explosions nucléaires. À quelque distance, toujours dans l'Amdo, près du site de Nyakchuka, dans l'Ü-Tsang, Pékin proposera, dans les années 1980, à ses clients asiatiques et occidentaux des décharges nucléaires à bon prix : les déchets dans la plupart de ces sites seront déposés à même le sol et laissés totalement à l'abandon. Dans ces régions, on enregistrera ensuite une multiplication des cancers et des taux de mortalité hors du commun.

En 2009, on a totalement oublié ces décharges nucléaires. Or, c'est au Tibet que les plus grands

fleuves du continent asiatique prennent leurs sources : le Machu, le fleuve Jaune ; le Tsangpo, le Brahmapoutre ; le Drichu, le Yang-Tsé-Kiang ou fleuve Bleu ; et le Senge Khabab, l'Indus. Les rares informations qui parviennent de ces régions sont alarmantes. Le principal réservoir d'eau de l'Asie, vital pour 47 % de la population de la planète, a des « dessous » douteux. Le plateau tibétain offre à la Chine un emplacement stratégique de premier choix, mais à quel prix !

Les gardes rouges tibétains

Personne n'a jamais contesté les informations des *Soixante-dix mille Caractères* de Choekyi Gyaltzen, exceptée la République populaire de Chine. Et, comme le panchen-lama, le dalaï-lama n'a, lui non plus, rien ignoré de ce qui se passait dans son pays. La colonisation chinoise commencée dès 1951, les transferts de population, le pillage des temples, la destruction des monastères bouddhistes et bönpos, les séances publiques de thamzings, rien ne lui a échappé. Tenzin Gyatso connaissait aussi l'existence d'une résistance armée au Tibet, ses chefs appartenant à des clans influents et différentes réunions secrètes s'étant tenues avec eux au Potala.

La collaboration des Tibétains avec l'occupant chinois est un autre sujet sensible. Commencée en

1950 avec l'invasion, elle n'a jamais cessé depuis. Cependant, elle a connu des périodes plus fortes et sensibles que d'autres. Une des plus marquantes commence en 1966... Le 16 mai, Mao Zedong lance le signal de la *Grande Révolution culturelle prolétarienne*. Chen Boda, son secrétaire, en prend la tête. Il a à ses côtés, Jiang Qing [434], quatrième épouse du président chinois, et Kang Sheng [435], le redoutable patron du tewu.

Chen Boda et son équipe ont à leur disposition trois instruments de propagande : le *Drapeau Rouge*, revue du Parti dirigée par Jiang Qing ; les *dezibaos*[*], affiches à gros caractères, dont la première série sera placardée le 25 mai 1966 sur les murs de l'Université de Pékin et publiée dans le *Quotidien du Peuple, Renmin Ribao* ; enfin, le *Petit Livre rouge*, le livre de Mao Zedong, dont les deux cent soixante-dix pages, savamment concoctées par Chen Boda et Kang Sheng [436], les dix centimètres de longueur et sept de largeur pour un poids de soixante-dix grammes, vont devenir un best-seller mondial. Il s'agit pour les nouveaux révolutionnaires chinois de faire la chasse aux quatre vieilleries que sont la pensée ancienne, la culture ancienne, les coutumes anciennes et les moeurs anciennes.

Sur l'estrade, le matin du 18 août 1966, Mao Zedong est entouré de Jiang Qing, Lin Biao, Zhou Enlai, Chen Boda, Kang Sheng et Wang Dongxing

[437], chef de l'unité spéciale 8341 et vice-ministre du *Gonganbu*[*], unité d'élite chargée notamment de la protection des hauts dignitaires du parti [438].

Un million de gardes rouges s'apprêtent à déferler sur la Chine. Dont certains font leur apparition à Lhasa dès ce 18 août 1966. Évidemment, ce ne sont pas des Chinois qui, ce matin-là, occupèrent la capitale tibétaine ! Or à Lhasa, à Shigatsé, à Gyantsé, partout où ils passent, les gardes rouges terrorisent, violent, torturent, tuent. Les populations subissent d'interminables séances de rééducation. Le temple du Jokhang est transformé en baraquement pour soldats d'un côté, en abattoir d'un autre, plus une partie servant de pissotières. Le Norbulingka est entièrement détruit. Mais, lorsque les hordes rouges se présentent devant le Potala, elles se heurtent aux soldats de l'Armée populaire de libération, hostiles à cette révolution culturelle : une chance, Zhou Enlai leur donne l'ordre de sauver la résidence d'hiver des dalaï-lamas.

L'histoire de la collaboration a traversé les siècles et touché l'humanité tout entière. Elle a existé partout où il y eut des conflits. Les Tibétains ne font donc pas exception. Mais, sur certaines périodes de l'occupation chinoise au Tibet, il existe des zones d'ombre. Que ce soit en Chine, au Tibet ou en exil, le silence est d'or dès lors qu'il s'agit d'aborder les

années sanglantes de la *Grande Révolution culturelle prolétarienne* [439]. Même le dalaï-lama semble avoir occulté cette époque.

Il ne s'agit pas ici d'exonérer les maoïstes chinois de leurs forfaitures. Mais si un Tibétain sur cinq va disparaître entre les années 1966 et 1976, force est d'admettre que d'autres Tibétains, au nom de la *Grande Révolution culturelle prolétarienne*, ont assassiné des milliers de leurs compatriotes, ont achevé la destruction des monastères et des temples bouddhistes et bönpos commencée par les soldats de l'Armée populaire de libération [440].

En 2009, les mémoires sont encore remplies de ces drames. Pas une famille, pas un clan n'a été épargné. De l'exil ou de l'intérieur, pesants sont les silences, gênés sont les regards. Plus de quarante ans ont passé et le dalaï-lama reste, là encore, muré dans le silence, évitant toutes les questions qui touchent aux enfants du Tibet devenus les bras armés des maoïstes entre 1966 et 1976.

Qui sont-ils, ces enfants de la honte ?

En 1951, alors qu'une délégation tibétaine signait, à Pékin, l'*Accord en 17 points*, les soldats chinois de l'ALP enlevaient dans l'Est tibétain des enfants par centaines. Si, au tout début, ils s'en prenaient aux jeunes de huit à quinze ans, ils se sont rapidement intéressés aux nourrissons. Plusieurs milliers d'enfants, dans les hameaux, les villages et les

campements de nomades, ont été enlevés à leurs parents. Transportés en Chine, ceux qui ont survécu aux voyages – sous haute protection de nourrices chinoises – ont été envoyés dans des structures expertes en lavages de cerveau, avant d'intégrer des écoles spécialement créées pour eux par le PCC.

Le moment venu, renvoyés dans leur pays, ces jeunes Tibétains devinrent le meilleur outil à disposition des maoïstes pour détruire toute trace de la civilisation tibétaine [\[441\]](#).

Pourquoi, en 2009 encore, les dignitaires religieux du bouddhisme tibétain préfèrent détourner ce sujet en évoquant plutôt le douloureux karma collectif des Tibétains ? Parce que certains des gardes rouges d'hier occupent des postes importants au sein du Parti et de l'administration, au niveau régional, et, que parmi les bourreaux d'hier, il y a, bien évidemment, des enfants de la diaspora ?

Urne d'or ou boules de tsampa...

Autrefois, sur le Toit du monde comme dans les autres pays d'Asie, les lamasseries ou les bonzeries étaient des lieux de culture : on y apprenait la langue, l'écriture, on y étudiait les textes sacrés. En 2009, c'est à nouveau possible mais sous contrôle et en étant membre du Parti communiste chinois : livres sacrés, biographies, doctrines ont été

imprimés et distribués dans les monastères, mis à la disposition des fidèles ; l'histoire des religions tibétaines et de leurs écoles, des différentes traditions de la réincarnation a en fait été réécrite à la manière pékinoise. Les autorités chinoises ont compris que, pour infiltrer le bouddhisme tibétain et le tuer dans l'oeuf, il faut contrôler le système des réincarnations, tout en laissant croire que les us et coutumes, mis en place au Tibet au XII^e siècle par le premier karmapa, étaient respectés.

Depuis le début des années 1990, Pékin multiplie aussi la nomination de tulkus : cela a été le cas en 1992 pour la désignation du dix-septième karmapa, ainsi que pour l'actuel panchen-lama... Paradoxe de l'Histoire, la Chine communiste persiste donc dans la voie impériale, prenant l'empereur Qianlong et le tirage au sort par l'urne d'or des réincarnations du bouddhisme tibétain, comme références.

En 1989, une fois le décès du dixième panchen-lama annoncé, Pékin donne ainsi mission au directeur du Comité de gestion démocratique du monastère de Tashilhunpo d'entreprendre les recherches de sa réincarnation. Chadrel Rinpoché, qui est aussi l'abbé du monastère, avertit le dalaï-lama.

Trois groupes de recherches vont parcourir secrètement quarante-six cantons des provinces du Qinghai, du Gansu, du Sichuan et du Yunnan, ainsi

que la région autonome, pour retenir une centaine de candidats. Ces délégations se rendront à plusieurs reprises sur les berges du Lhamo-Latso. Et le lac des visions a fini par leur livrer de nouveaux secrets : au départ, ils sont une centaine de candidats pressentis, puis il n'y en aura plus qu'une trentaine, et, finalement, huit, parmi lesquels Guendun, le candidat du dalaï-lama, et Norbu, celui de Pékin.

La tension est une nouvelle fois à son comble.

Chadrel Rinpoché retourne à deux reprises sur les berges du Lhamo-Latso, et plus encore sur celles de Yongtsa-Lutso, un lac sacré beaucoup plus proche de Tashilhunpo. Les signes qui lui apparaissent vont permettre d'écarter plusieurs dizaines d'enfants. Il aurait en effet vu des guerriers chevauchant de magnifiques étalons blancs, les donjons d'un monastère, les remparts d'une ville, les particularités d'un palais. Peu de temps après, Chadrel parvient à faire le lien entre ses visions et l'environnement des huit enfants. Au moins quatre d'entre eux sont nés en 1989, date de la disparition du dixième panchen-lama. Des mois s'écoulent encore sans que rien ne se passe. Puis, les trois derniers candidats furent désignés : Guendun, le candidat du dalaï-lama, et Norbu, le candidat de Pékin, en font toujours partie.

Guendun, l'enfant sacrifié

À Dharamsala, dans l'État de l'Himachal Pradesh, siège du gouvernement en exil du dalaï-lama, l'oracle de Nechung et celui du panchen-lama ont connu plusieurs transes et fait plusieurs rêves. L'un date du mois de décembre 1989, quelques jours avant la mort du dixième panchen-lama. Il était autour de trois heures du matin quand l'oracle de Tashilhunpo a vu son maître, revêtu de ses robes du dharma, tournant autour d'un *stupa* [*] en récitant des mantras. Des signes de mort évidents. Cinq ans plus tard, l'oracle a fait un nouveau rêve. C'était à la fin du mois de décembre 1994. Ce rêve montrait le panchen-lama vêtu de ses robes monacales dorées. Il faisait toujours le tour d'un stupa, mais il souriait et ses forces lui étaient revenues. Enfin, il portait le bonnet jaune de l'école gelugpa. Signes de vie ! Signes de renaissance ! Traduction : le panchen-lama est revenu.

Le Nechung a lui aussi fait plusieurs rêves concernant le panchen-lama. Une nuit, un garçonnet lui est apparu, auprès duquel se tenait le dalaï-lama. Il est vrai que ce dernier, souverain en exil, est alors entré en retraite, tant ce n'est que par la méditation que l'on peut confirmer ou infirmer une réincarnation.

L'oracle d'État raconte encore que, au matin du douzième jour de cette retraite, le dixième panchen-

lama s'est manifesté au cours d'un autre rêve. Le souverain tibétain était sur le point de consacrer une immense statue du Bouddha. À ses pieds se trouvaient alignées plusieurs rangées de bols d'offrandes emplis d'eau parfumée. Selon la coutume bouddhiste, le dalaï-lama lançait en l'air des grains de riz pour consacrer la sculpture, imité par tous les dignitaires présents dans le temple, mais ces grains se répandaient en pluie de fleurs sur le Bouddha. Derrière cette statue, il y avait des représentations des divinités du bouddhisme tibétain et des lampes à beurre qui scintillaient d'une lumière étrange. Or, une de ces lampes, dont la flamme s'était soudainement éteinte, continuait à émettre une lumière intense... Un visage s'y dessina, celui d'un enfant de six ans. Ainsi, le dixième panchen-lama s'était enfin réincarné. Restait à trouver l'enfant.

À Dharamsala, ordre fut donné de se réunir dans le temple de Namgyal, monastère du dalaï-lama situé à deux pas de sa résidence privée, ainsi qu'à plusieurs dignitaires de confiance d'effectuer un certain nombre de rituels dans leurs monastères et plusieurs lieux de pèlerinage de l'Inde. La veille, l'oracle de Nechung a connu une transe et a parlé au dalaï-lama, des mots que seul le souverain pouvait comprendre. À Dharamsala, dans son temple, le dalaï-lama prend, lui, de la tsampa qu'il roule soigneusement entre ses paumes. Deux possibilités

s'offrent au souverain tibétain, transcrites sur de petits morceaux de papier : sur l'un, Guendun Choekyi Nyima est le panchen-lama ; sur l'autre, il ne l'est pas.

Jusqu'ici les divinations et les rituels effectués par les dignitaires gelugpas en Inde et au Tibet ont tous confirmé ce que les Tibétains attendaient depuis six ans déjà, la réincarnation du dixième panchen-lama.

L'oracle a eu d'autres songes : chaque fois est apparue une femme portant une coiffe triangulaire ; divinité du panchen-lama, elle ouvrait un rideau pour accueillir l'enfant réincarné lors de son intronisation.

Et le dalaï-lama ? Le Nechung est en transe. Le dalaï-lama s'empare d'un bol, y dépose les trois boules de tampa et commence le tirage au sort selon la méthode tibétaine. Celui-ci donne la même réponse : Guendun Choekyi Nyima est le onzième panchen-lama. C'est maintenant une certitude.

Le 14 mai 1995, Tenzin Gyatso déclare donc officiellement avoir découvert le onzième panchen-lama : né le 24 avril 1989 à Lhari, dans le district de Nagchu, il est le fils de Kunchok Phuntsok et de Dechen Choedon. Guendun a donc six ans.

Mais le 21 août 1995, Pékin annonce que, pour des raisons de sécurité, Guendun Choekyi Nyima et sa famille ont été placés en un lieu sûr. En d'autres termes, ils ont été enlevés. Comble d'ironie, alors

que les autorités chinoises annonçaient la nouvelle de son arrestation, une répétition générale de la cérémonie mandchoue de l'urne d'or, filmée par une équipe de télévision, avait lieu dans le temple du Jokhang, à Lhassa. Le panchen-lama désigné par le dalaï-lama a donc disparu depuis le 17 mai 1995. Et, à l'heure où l'auteur écrit, personne ne l'a jamais revu : il aurait vingt ans aujourd'hui, vivrait en résidence surveillée dans le Sichuan et, malgré les promesses faites à des parlementaires, ne s'est jamais exprimé !

Le 5 novembre 1995, rebondissement : trois cents moines sont sommés d'assister à une conférence à Pékin sous peine de sanctions. Une semaine plus tard, les autorités chinoises annoncent que les dignitaires et les lamas de Tashilhunpo ont décidé de ne pas reconnaître en Guendun Choekyi Nyima la réincarnation du dixième panchen-lama. Et de rappeler que le maître de Tashilhunpo avait exprimé le souhait que sa réincarnation fût désignée par tirage au sort dans l'urne d'or, et que cette manifestation se tînt dans le temple du Jokhang.

Nous l'avons vu par le passé, les empereurs chinois de la dynastie mandchoue des Qing et surtout Qianlong, le Guomindang et les communistes de Mao Zedong jusqu'à l'actuel président Hu Jintao ont toujours tenté de donner au panchen-lama un rôle plus important que celui du dalaï-lama. Et à

chaque fois ils ont échoué... Là encore, ils tentent le coup. Des célébrations ont lieu dans le temple du Jokhang. À la place de Guendun Choekyi Nyima, Pékin présenta un autre enfant, avec un double objectif : démontrer que le dalaï-lama s'est trompé et qu'il n'est qu'un manipulateur empêchant la marche vers le progrès d'un peuple sorti de l'âge noir de la féodalité.

Gyaltzen Norbu, choisi par Pékin, né le 12 février 1990, suit les enseignements du bouddhisme tibétain. À dix-huit ans, le jeune lama aurait dû intégrer le Comité permanent de l'Assemblée nationale populaire, mais sa nomination a été repoussée sous prétexte que le panchen-lama *made in Beijing* manquait d'agressivité à l'égard du dalaï-lama [442]... Pour autant, cette nomination ne saurait tarder.

De fausses réincarnations

Alors que la communauté tibétaine en exil se préparait à célébrer le soixante-dixième anniversaire de leur souverain, le 6 juillet 1935, le quatorzième dalaï-lama, répondant aux questions d'un journaliste de *l'Hindustan Time*, affirma : « Il se peut que certaines réincarnations n'aient pas été authentiques. » Et de préciser que lui, Tenzin Gyatso, était bien la réincarnation du cinquième

dalaï-lama, premier chef temporel du Tibet : « Comment expliquer autrement, expliqua-t-il avec humour, que bien qu'étant un gamin extrêmement paresseux, j'arrivais à en savoir autant que mes précepteurs en matière de philosophie bouddhiste ? » Puis, il ajouta : « Si je devais mourir dans les tout prochains mois ou avant que nous soyons capables de revenir au Tibet, il y aurait un nouveau dalaï-lama, mais si nous cessons d'être une communauté de réfugiés et que nous vivons dans un Tibet démocratique, alors je ne pense pas que je devrais avoir un successeur après ma mort. »

Paradoxe des paradoxes, Hu Jintao, l'actuel président chinois, va probablement réussir là où tous les empereurs et les présidents chinois avant lui ont échoué. Car tout est en place, en effet, pour que, le moment venu, c'est-à-dire à la mort du quatorzième dalaï-lama, Gyaltzen Norbu soit à la manoeuvre pour rechercher et désigner le successeur de Tenzin Gyatso. Les rites tibétains de la désignation d'un enfant-réincarné de haut rang, les groupes de recherches parcourant le Tibet chinois, l'interrogation des lacs sacrés, les divinations, le choix des candidats... tout y sera. Y compris le tirage au sort, qui se fera non dans un bol, avec des boules de tsampa, mais dans l'urne d'or et au temple du Jokhang...

Et qui sera à la manoeuvre alors ? Pour Pékin, le

quinzième dalaï-lama sera un jeune Tibétain de Chine, dont la famille, bons communistes, seront des membres éminents du PCC. Mais, nous le verrons, d'autres solutions sont possibles, comme la reconnaissance par Tenzin Gyatso de Norbu, le onzième panchen-lama installé à Tashilhunpo. Le souverain tibétain en exil s'empresserait alors d'expliquer, que, comme les dix-septièmes karmapas, il renaîtrait avec une double émanation. À moins que l'on assiste à un schisme au sein de l'école Gelug, et que l'on se retourne avec un quinzième dalaï-lama désigné par Pékin et un quinzième dalaï-lama désigné par le gouvernement tibétain en exil...

19

Au coeur de la résistance tibétaine

Dans les années 1950, les troupes de l'Armée populaire de libération chinoise se sont largement déployées sur le territoire tibétain et ont installé des garnisons dans les principales villes du pays – Lhassa, Shigatsé, Gyantsé, Yatung, Gartok... Elles sont bien sûr présentes sur tous les points stratégiques, notamment le long des frontières avec l'Inde.

Peu à peu domestiqué par les communistes, le Tibet se voit juste accorder un répit dans la seconde moitié des années 1950. Les combats sanglants qui opposent la résistance tibétaine aux soldats de l'APL décident Mao Zedong à suspendre pour une période de six ans les réformes initialement prévues par l'Accord en 17 points. Parallèlement, il donne à Chen Yi la mission de convaincre le dalai-lama et son entourage d'unir leurs efforts à ceux de Pékin, afin de faciliter la « modernisation » du pays, c'est-à-dire

sa sinisation. Celle-ci passe par la fondation du Comité préparatoire pour la Région autonome du Tibet (CPRAT) le 22 avril 1956 et, sous la présidence du dalaï-lama, par le partage du pays en trois grandes régions.

La première séance du CPRAT s'ouvre le 6 mai. Tenzin Gyatso la dirige. Il est assisté de ses deux vice-présidents, le panchen-lama et Zhang Guo-hua, le général commandant la région militaire du Tibet depuis 1952. C'est le secrétaire général Ngabo Ngawang Jigmé, gouverneur du Kham, qui introduit ce jour-là les cinquante-six membres du CPRAT : quinze représentent le gouvernement local du Tibet, c'est-à-dire le dalaï-lama ; dix, le conseil des khenpos de Tashilhunpo et donc le panchen-lama ; dix encore, le comité de libération populaire de la région de Chamdo ; cinq autres, le comité du travail du Tibet : Chinois, ils sont les représentants de Pékin. Les onze derniers sont issus des principaux clans de la société tibétaine, laïcs et religieux. Force est de constater que l'autorité politique du dalaï-lama est dès lors réduite en miettes. Le Tibet est en train de faire le deuil de son indépendance.

En 1956, à l'occasion du *Buddha Jayanti* [443], le maharadjah Kumar du Sikkim et la *Mahaboddhi Society of India* lancent une invitation aux hauts dignitaires du bouddhisme tibétain. Il s'agit d'une fête religieuse, mais le voyage revêt également un

caractère politique. À Lhassa, les négociations se sont engagées, interminables, dans ce but mais finissent par aboutir. Le dalaï-lama quitte Lhassa, en novembre 1956, pour Shigatsé et le monastère de Tashilhunpo, où l'attend le panchen-lama. Après quoi, ils se dirigent ensemble vers la frontière indienne par la route empruntée par les caravaniers.

Les délégations tibétaines – plus de deux cents personnes – se composent de hauts dignitaires, de lamas et de très nombreux fonctionnaires chinois. L'accueil en Inde est grandiose. Partout, une foule passionnée les attend. Le président indien, le Dr. Rajendra Prasad [444], reçoit officiellement le dalaï-lama et le panchen-lama au cours d'un déjeuner organisé dans sa résidence. Le vice-président indien, le Dr. Sanvepalli Radakrishnan [445], et le Premier ministre, Nawarharjal Nehru, sont là.

Durant ce voyage, Zhou Enlai s'entretient également avec le dalaï-lama. En vain. Rien ne change pour le Tibet. Pékin continue à faire la sourde oreille aux appels lancés par Tenzin Gyatso en vue d'une négociation pacifique.

Le gouvernement indien met à la disposition des visiteurs un train spécial. Ils visitent les principaux sites du bouddhisme : Sanchi, Ajanta, Bénarès, Bodhgaya..., des lieux qui resplendissent d'une rare densité spirituelle. Les délégations visitent également l'usine aéronautique de Bangalore et le

site du programme hydroélectrique de Nangal. Le souverain tibétain fait, durant ce voyage, des comparaisons entre son périple en Chine deux ans plus tôt et la découverte de la Terre sacrée. L'Inde vit alors une grande histoire politique : dans cette toute jeune démocratie, le mot *liberté* prend tout son sens.

Le 10 décembre 1956, au cours d'une ultime rencontre du souverain tibétain avec Zhou Enlai et Nehru, le pandit pousse Tenzin Gyatso à rentrer au Tibet. Le dalaï-lama est de retour à Lhasa en avril 1957. Car la tension a monté d'un cran.

La désillusion

Hiver 1955-1956... Les combats font rage dans l'est du Tibet. Les soldats de l'Armée populaire de libération attaquent sur tous les fronts. Le Kham est à feu et à sang. Soutenue par les populations, la résistance s'organise. Chaque jour, des cavaliers khampas se lancent à l'assaut des troupes communistes. Jamais en manque d'astuces, ils montent des opérations de guérilla qui causent beaucoup de pertes dans les rangs ennemis.

Informé de l'avancée des troupes chinoises par Robert Ford, opérateur radio anglais en poste à Chamdo, un des rares étrangers à exercer une charge de fonctionnaire auprès des autorités

tibétaines de Lhassa, le dalaï-lama suit avec inquiétude les événements.

Tenzin Gyatso ne sait pas que commence dans l'est du pays une guerre de vingt ans, qui ne cessera qu'avec la mort de Mao Zedong, en 1976, et le constat malheureux de l'annexion totale du Tibet par la République populaire de Chine.

Durant l'hiver 1955, la résistance tibétaine a bloqué l'avancée chinoise dans la région de Chamdo. C'est le moment que choisissent les autorités chinoises pour exiger la présence du seizième karmapa [446] dans la capitale du Kham avec l'intention de négocier une trêve.

Rangjung Rigpé Dordjé rencontre à plusieurs reprises les groupes de résistance de la région, puis, accord en poche – un arrêt des combats de cinq ans ! –, il se rend à Lhassa pour rendre compte de la situation au dalaï-lama avant de regagner son monastère de Tsurphu. Mais, au sortir de l'hiver 1956, la trêve négociée par le seizième karmapa est rompue. Elle aura simplement permis aux troupes de l'APL de se réorganiser et, à Pékin, de renvoyer quarante mille soldats en renfort.

Les affrontements reprennent et les combats s'étendent sur tout le territoire.

C'est en 1958 que commence la grande aventure de la résistance tibétaine.

Le 16 juin, sous l'impulsion de Gompo Tashi

Andrugstang, le groupe Mimang [447] et l'Armée nationale volontaire de défense [448] (ANVD) décident de s'unir sous le nom de *Chushi Gangdrug*, « Quatre fleuves, six chaînes de montagnes ».

Quatre-vingt mille hommes et femmes installent leur quartier général à Tsöna, au sud de la rivière Tsangpo, à moins de deux cent cinquante kilomètres de la frontière sud de l'Inde. Alors que la résistance vient de se rassembler sous une même bannière, il faudra à Gompo Tashi et aux chefs des autres groupes plusieurs semaines d'âpres discussions pour finir par apprendre que Tenzin Gyatso les recevrait en audience au Potala.

Gompo Tashi décide donc de se rendre à Lhassa sous le couvert de ses activités marchandes, qui lui permettaient de se déplacer depuis le Kham jusqu'en Inde et au Bengale. Gompo Tashi Andrutsang fait partie d'un des quatre clans les plus riches du Tibet, avec les Pandatsang, les Gyadutsang et les Sadutsang. S'il leur arrive de combattre ensemble, le plus souvent ils guerroient les uns contre les autres, au gré de leurs intérêts inter-claniques. Cette fois, ils paraissent vouloir faire cause commune contre l'envahisseur communiste. Les deux frères Pandatsang, Topgyay et Ragpa, avaient un temps pensé renverser le quatorzième dalaï-lama pour instaurer une république au Tibet, calquée sur celle des nationalistes du Guomindang.

L'opération ayant échoué, les deux frères s'étaient réfugiés en Inde. En 1956, les Pandatsang servent de relais à Gompo Tashi auprès de Tchang Kai-shek, réfugié à Taiwan. L'ancien président soutient la résistance tibétaine, en lui faisant parvenir des armes et de l'argent. Mais cette aide ne suffit plus et les résistants pensaient trouver auprès de leur souverain une oreille attentive. En 1958, ce sont près de trois mille cinq cents monastères bouddhistes et bönpos qui ont déjà été détruits par les Chinois au Tibet sur les six mille deux cents recensés.

Une trentaine de cavaliers Khampas ont accompagné leur chef jusqu'aux portes de Lhasa.

Le dernier jour, Gompo Tashi et ses hommes vont mettre plus de trois heures pour franchir le col, qui s'ouvre sur la vallée de la Khyi-chu. Le spectacle est empreint d'une profonde désolation. Le monastère est une plaie béante au coeur des balafres irrégulières et fumantes. Le temple est un tas de décombres et pas un mur n'est debout, bien que Gompo Tashi puisse distinguer deux angles contigus qui subsistent dans le chaos.

Dans les ruines, rien ne bouge. Toute vie semble s'être volatilisée.

Le chef du Chushi Gangdrug installe son groupe à l'abri des décombres : ils resteront là pour la nuit.

Vaincus par la fatigue, ses hommes sombrent

dans le sommeil. Gompo, lui, observe le ciel. La lune, pleine, joue avec les nuages que le vent chasse.

Cette nuit qui passe au ralenti semble irréelle. Hormis les loups qui rôdent et hurlent leur présence, tout paraît si paisible, comme si rien ne s'était passé. S'il n'y avait pas les ruines, s'il n'avait pas senti l'odeur si particulière de la mort, il aurait cru vivre un cauchemar dont il allait finir par se réveiller.

Les premières lueurs de l'aube le rappellent à la réalité. Une tristesse amère ravage son visage et des larmes jaillissent soudain, incontrôlables ; car il vient de se rappeler cette histoire qu'il tient de son père : dans un testament rédigé quelques mois avant sa mort, le treizième dalaï-lama avait prédit que le Tibet plongerait dans la misère et dans la terreur. Il avait un temps cru pouvoir espérer. Puis, il avait pris les armes, comme d'autres membres de son clan avant lui, pour bouter les Mandchous hors du Tibet.

L'audience, secrète, a lieu fin avril 1958, à neuf heures du matin : elle réunit, autour du dalaï-lama, tous les chefs que compte la résistance tibétaine. L'heure est grave. Lhasa sort à peine de la célébration du deuxième anniversaire de la fondation du CPRAT et s'apprête à plonger dans le Grand Bond en avant : inauguré au VIIIe congrès du parti communiste [449], ce projet de Mao Zedong préconise une rupture idéologique avec le modèle

soviétique et un développement collectif dans tous les domaines de la vie quotidienne adapté aux spécificités chinoises.

Seulement, rien ne se passe comme prévu au cours de cette rencontre. Tenzin Gyatso refuse de soutenir la résistance armée et rejette toute idée de soulèvement national. Il ne marchera pas sur les traces de son prédécesseur, le treizième dalaï-lama : un demi-siècle plus tôt, Thubten Gyatso chassait du territoire tibétain les Chinois de l'Empire Qing. Comble de l'ironie, le quatorzième dalaï-lama s'obstine : il ne rejettera pas, non plus, l'Accord en 17 points.

Fou de rage, Gompo Tashi quitte Lhasa. Il rejoint ses hommes, qui l'attendent à une heure de cheval à peine de la capitale. Le temps de leur expliquer la situation, les résistants enfourchent leurs montures. Direction Tsöna.

Le chef du Chushi Gangdrug sait maintenant que la résistance tibétaine n'a rien à attendre de leur souverain et des autorités de Lhasa, qui, ouvertement, jouent la carte des communistes. Dans les semaines et les mois à venir, il espère pouvoir compter davantage sur le panchen-lama, dont on dit pourtant qu'il est un lama rouge. En effet, Choekyi Gyaltsen, du haut de ses vingt ans, semble avoir une vision plus objective de la situation de leur pays.

Au sortir de cette audience avec le quatorzième

dalaï-lama, Gompo Tashi a l'impression étrange qu'il va devoir prendre des décisions irrévocables. Ses vieux démons reviennent le hanter : les doutes sur sa foi, sa haine de l'occupant. Lui qui jusqu'ici s'est opposé à l'élimination physique du quatorzième dalaï-lama et de son frère Lobsang Samten, jugé trop versatile par la grande majorité des chefs de la résistance, comprend d'autant mieux ses compatriotes qu'il vient de vivre au Potala un événement capital : le dalaï-lama semble à des années-lumière de leur combat pour la liberté et l'indépendance du Tibet.

Gompo Tashi se rend à Kalimpong. Il y rencontre Thubten Jigmé Norbu et Gyalo Thondup, les deux frères aînés du dalaï-lama. Avec Shabakpa, l'ancien ministre des Finances du gouvernement tibétain, ils ont fondé l'UBET, l'Union du Bien-être du Tibet, et promettent aide et assistance à la résistance.

Le chef du Chushi Gangdrug rencontre aussi les Pandatsang : incapables d'augmenter la livraison d'armes et de munitions alors que les combats s'intensifient au Tibet, Tchang Kaï-shek, depuis Taiwan, leur suggère d'entrer directement en contact avec la CIA et de se rapprocher de Gyalo Thondup. Nous le savons, le Tibet n'est pas une région méconnue des stratèges américains. Chacun a encore en mémoire l'expédition de 1942 conduite par Brooke Dolan et Ilya Tolstoï, deux agents de

l'OSS, porteurs d'une lettre du président Roosevelt pour le dalaï-lama. Leur rencontre avec Tenzin Gyatso, le régent et les ministres de son gouvernement, fut une reconnaissance implicite de l'indépendance du Tibet. L'intérêt de la CIA pour le Tibet s'était à nouveau prononcé, en 1953, au sortir de la guerre de Corée. Il apparaît alors très clairement que la menace la plus grande pour le monde provient de la Chine communiste. Les Américains ne sont pas les seuls à le penser ! D'autres grandes puissances s'inquiètent et l'on assiste à l'émergence d'une véritable bourse aux renseignements, à laquelle vont participer les services secrets américains, néo-zélandais, australiens, indiens, japonais qui, à l'époque, avec son fameux *naicho* [*] s'avère l'un des plus efficaces du Sud-Est asiatique.

Nom de code : St. Circus

Les rencontres entre les agents de la CIA et les chefs de la résistance tibétaine, les uns comme Gompo Tashi dirigeant les groupes de l'intérieur du territoire tibétain, les autres comme Gyalo Thondup agissant depuis l'extérieur, se multiplient.

La demeure de Gyalo Thondup à Kalimpong, siège de l'UBET, est l'endroit idéal pour discuter.

C'est le début de l'opération connue sous le nom

de code : *St. Circus*.

Il s'agit de ravitailler par air la résistance tibétaine, en armes, matériel et nourriture. Une compagnie de transport aérien, la CAT, *Chinese Air Transport*, fondée en 1946 par les Américains à Taiwan, en est chargée : la CAT travaille depuis 1947-1948 avec les services secrets américains.

Parallèlement, sept cents Tibétains ont été recrutés par Gompo Tashi et quelques autres chefs de la résistance pour suivre un stage aux Etats-Unis, chez les Marines, à Camp Haie, à quatre cents kilomètres de Leadville, dans les montagnes du Colorado. Leur devise : *Vaincre*. Les Tibétains sont acheminés sur place par l'US Air Force Detachment 2, 1045th Operational Evaluation and Training Group [450]. Les instructeurs ont seulement quelques mois pour leur apprendre l'art de la guerre. Placés en état d'alerte permanent, les résistants tibétains deviennent rapidement des spécialistes des arts martiaux, capables de manier aussi bien le pistolet-mitrailleur et le fusil que les armes blanches, les roquettes ou les canons sans recul de 57 et 75 mm. Les Tibétains apprennent aussi à lire les cartes topographiques, à utiliser des émetteurs-récepteurs RS-1HF, comprenant la transmission, l'encryptage et le décodage. Au Tibet, ils auront pour mission de renouer avec la population, de recruter des informateurs en son

sein, de fournir un maximum de renseignements sur les unités de l'APL stationnées sur le Toit du monde, de noter les déplacements de troupes, les mouvements civils et de ralentir leur progression par des opérations de guérilla. Un retour mensuel est programmé. Une semaine avant de quitter Camp Haie, les Tibétains sont transférés à la Kadena AFB d'Okinawa, au Japon. C'est là que les agents de la CIA leur remettent cartes, compas, lunettes binoculaires, armes, boîte de survie et... un cachet de cyanure.

Le dernier transfert avant le grand saut sur le Tibet est le passage incontournable sur la base avancée de ST Barnum à Kermitola, dans l'est du Pakistan [451]. La CIA planifiera plusieurs opérations au début de l'année 1959. La résistance réclame de plus en plus d'armes et d'équipements. Lors de chaque largage sur des *dropping zones* choisies minutieusement par les résistants, la CIA les photographie : c'est un U2, un avion de haute altitude du Development Projects Division of the CIA's Directorate of Plans [452], qui s'en charge.

Le soulèvement

Février-mars 1959. Malgré les menaces qui pèsent sur son peuple, Tenzin Gyatso, bientôt âgé de vingt-quatre ans, a fait la promesse à son entourage

de présenter ses derniers examens monastiques pendant les cérémonies de la Mönlam, rituels collectifs de bons vœux effectués chaque année au moment du lossar. Comme tous les ans, la population a quadruplé dans la capitale. Qu'importe la présence des militaires. L'événement est trop important ! Si les joutes philosophiques ont toujours attiré les foules par le passé, cette année 1959 est bien différente : leur jeune souverain passe ses examens, un événement qui ne s'est plus produit depuis de nombreuses décennies, à l'époque du treizième dalaï-lama.

Lhasa en fête, ce sont les chansons des rues, les réceptions, les parties de mah-jong et de dés qui s'éternisent, malgré l'occupation chinoise. Quelques lampes à gaz et lampes Tilley illuminent l'obscurité naissante et brûlent fort tard, les Tibétains prochiinois recevant leurs hôtes : pour saluer cette collaboration, les nouveaux maîtres du Tibet leur ont encore une fois offert de l'argent et des cadeaux.

Cependant, la famine touche la capitale. Très rares sont donc les Lhasapas à posséder la farine nécessaire à la préparation des *khabsés*[*], gâteaux frits offerts traditionnellement aux membres de la famille, du clan, aux voisins, aux amis, aux moines qui lisent les textes sacrés, aux pèlerins qui passent dans la rue. À Lhasa, plus personne n'est en mesure de dire qui est l'ami, qui est l'ennemi... La

capitale tibétaine vit sous la terreur de la dénonciation.

Cette année encore, après les célébrations de la Mönlam, les moines sortant de Lhasa jetteront une pierre dans la Khyi-chu. Cette tradition perdure depuis 1562. La ville ayant alors connu de terribles inondations, le jet d'une pierre leur permettait de consolider les digues de manière naturelle et bénite. Cependant, en cette année 1959, la majorité des moines ne sait plus vers quel monastère se diriger, le leur ayant été bombardé par les avions de l'armée chinoise.

Le 5 mars 1959, dernier jour du lossar, s'achève par une cérémonie religieuse présidée par le dalaï-lama. Aussitôt après, comme le veut la coutume, le souverain est transporté dans ses appartements d'été du Norbulingka. Or, deux jours plus tôt, au cours d'une transe, l'oracle d'Etat lui a conseillé d'éviter les déplacements à Lhasa. Il est vrai que toutes sortes de rumeurs courent la ville. Il se dit que les Chinois auraient l'intention de kidnapper le jeune souverain, voire de l'empoisonner. Pour justifier ces bruits, on n'hésite pas à mentionner les disparitions de fonctionnaires tibétains tués quelques jours plus tôt.

Curieuse coïncidence ! Le 6 mars, Tenzin Gyatso reçoit deux officiers de l'APL porteurs d'une invitation à une représentation théâtrale au quartier

général chinois. Le lendemain, le dalaï-lama confie son intention de s'y rendre. Mais le 9, un message l'avertit qu'il doit y aller sans ses ministres ni escorte. C'en est trop !

Ce 10 mars 1959 marque donc un tournant dans l'histoire des Tibétains. Les femmes de Lhasa se soulèvent par milliers et empêchent tout accès à la résidence d'été du dalaï-lama.

Amala se trouve auprès de Tenzin Gyatso, avec d'autres membres de la famille, à l'exception de mola, la grand-mère, trop âgée et restée à Tchang-Seb-Char, demeure des Yapshis à Lhasa, située entre le centre de Lhasa et le Potala. Et ce matin-là, alors qu'il cherche à rejoindre le Norbulingka, Tenzin Choedrak, médecin personnel du dalaï-lama, se voit ralenti par la foule. Pas de doute : la confusion règne. D'autant que des véhicules militaires sillonnent la ville. Les officiers de l'Armée populaire de libération enjoignent les Lhasapas de rentrer chez eux. Ils appellent au calme, et, en même temps, menacent... Rien n'y fait.

Après un ultime contact avec le dalaï-lama, Tenzin Choedrak parvient à sortir du Norbulingka et à regagner Tchang-Seb-Char. Il reste une partie de la nuit auprès de mola qui s'inquiète de la tournure des événements. Le 11 mars, Choedrak reçoit l'ordre de rejoindre le Norbulingka, au plus tard le 14 au matin. Le départ pour l'exil approche. Le

médecin le sait. Cinquième personnage de l'Etat, il a été informé du plan et doit suivre le souverain tibétain dans son exil.

En ville, la situation le préoccupe, car il a aperçu des mouvements de troupes... La journée se passe, comme la précédente, entre les cris de révolte des Tibétains et les haut-parleurs qui crachent leurs ordres en mandarin ; le nombre des manifestants augmente.

Vers deux heures du matin, l'APL commence à bombarder Lhassa. Tenzin Choedrak rejoint la cave où la grand-mère du souverain et son entourage se sont réfugiés. Vers quatre heures du matin, un premier obus tombe dans le jardin ; puis, un second détruit un pan du muret qui entoure la demeure. À six heures, des soldats chinois enjambent le muret, pénètrent dans la maison, obligent mola et son entourage à sortir de la cave. Les habitants de Tchang-Seb-Char sont enchaînés et conduits à la maison des Tsarong : la luxueuse demeure devient un centre de détention improvisé.

Le Polonais de Lhassa

Pendant ce temps, début mars 1959, un Américain d'origine polonaise, Anthony Poshopny [453], embarque dans un des trois Lockheed C-130-A mis à la disposition de la CAT. Direction le Tibet,

où il est très attendu.

Agent de la CIA, Poshopny a effectué de multiples opérations pour le compte des Américains en Asie : en 1951, il était en Corée du Sud et y formait des commandos pour des opérations de sabotage dans le nord ; en 1954, en Thaïlande, il préparait des commandos anticommunistes ; enfin, plus récemment, il participait à la tentative de putsch manquée contre le général Sukarno [454].

Les trois avions, qui se suivent à un quart d'heure d'intervalle, se dirigent vers le nord-ouest, survolent la Thaïlande, la Birmanie, remontent vers l'est de l'Inde, longent le Brahmapoutre... Six à sept heures plus tard, c'est le Tibet et l'immense chaîne himalayenne.

Pour Anthony Poshopny, l'opération d'exfiltration du quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso débute par un saut en parachute sur le Toit du monde. Tout se passe bien. Les résistants du Chushi Gangdrug le recueillent. Direction Lhassa.

Entre le 12 et le 17 mars, alors que le soulèvement s'intensifie, des petits groupes de résistants se sont positionnés dans la vallée de la Khyi-chu. Il se trouve parmi eux.

L'exfiltration

Le 15 mars, l'oracle de Nechung connaît une

transe : il faut patienter, ce jour n'est pas bon.

C'est finalement le 17 que le dalaï-lama et sa famille enfilent des uniformes chinois.

À 20 h 45, un premier groupe, où se trouvent Amala, Tsering Dolma et Ngari Rinpoché, quitte le Norbulingka et fonce plein sud.

Un quart d'heure plus tard, c'est au tour du dalaï-lama et de son beau-frère Phuntsok Tashi de sortir de la résidence d'été.

À 9 h 30, un camion démarre : les précepteurs du jeune souverain et ses plus fidèles conseillers et ministres s'y cachent sous une bâche.

Au total, les fugitifs sont une centaine, sous la protection de quatre cents Khampas, presque tous issus de la résistance, et d'Anthony Poshopny.

À Ra-me, une centaine de cavaliers rebroussement chemin pour protéger la fuite du souverain. Les autres reprennent leur progression vers Lhuntse Dzong, une forteresse incrustée dans la muraille himalayenne.

Le 19 mars, les Lhassapas se réveillent sous les bombardements.

Le 20, le dixième panchen-lama est informé des événements de Lhasa. Les soldats de l'APL se dispersent dans le monastère de Tashilhunpo. Choekyi Gyaltzen promet qu'il n'y aura pas d'effusion de sang.

Le soulèvement de Lhasa est écrasé par les

Chinois le 22 mars : plus de quinze mille Tibétains sont massacrés entre le 20 et le 23.

Le 23 mars 1959, le drapeau chinois est hissé sur le toit du Potala.

Premiers pas en exil

Le dalaï-lama atteint la frontière de l'Assam le 30 mars 1959.

La radio indienne transmet la nouvelle dans le monde entier.

Le pandit Nehru envoie immédiatement un message de bienvenue au jeune souverain tibétain.

Dès son arrivée en Inde, le dalaï-lama annonce la formation d'un gouvernement en exil, et se lance dans l'organisation de structures d'accueil destinées à subvenir aux besoins des réfugiés, toujours plus nombreux à le rejoindre. En juillet 1960, ceux-ci seront soixante mille. Ils passeront très vite à cent mille. Tous entretiennent l'espoir d'un retour prochain au Tibet.

Si Nehru refuse de reconnaître officiellement la nouvelle structure politique tibétaine installée sur le territoire indien – à Mussoorie d'abord, à Dharamsala ensuite –, il explique en revanche au dalaï-lama : « Vous êtes dans un pays libre ; agissez comme vous l'entendez. » Une décision qui peut s'expliquer. Le pandit, qui est dans l'incapacité de

répondre à une éventuelle agression de la République populaire de Chine, tient à maintenir des relations, sinon cordiales, du moins acceptables, avec ce grand voisin.

En 1960, un autre coup dur s'abat sur le dalaï-lama. La question du Tibet est à l'ordre du jour de l'Assemblée générale des Nations Unies. Mais sous le parrainage de la Malaisie et de la Thaïlande, appuyées par l'Irlande et le Salvador, la discussion s'enlise. La séance est ajournée et oubliée !

Malgré les dangers que la présence du dalaï-lama en Inde fait peser sur son pays, Nehru se fait applaudir par son Assemblée nationale. Pour autant, le dalaï-lama devient rapidement un hôte encombrant à Mussoorie, cette station balnéaire constituant un endroit trop exposé et trop voyant.

Le gouvernement loue des terres aux Tibétains. Des colonies se forment. Le dalaï-lama visite les premières installations, en exhortant son peuple à préserver vaille que vaille sa culture et ses traditions. Pendant ce temps, son gouvernement travaille sur la base d'une Constitution provisoire dont le brouillon, rédigé en 1961, sera finalement adopté en 1963.

Un été à Missamari

Le camp de transit de Missamari, dans l'Assam,

ouvert pour accueillir les premiers exilés tibétains, ce sont, ni plus ni moins, trois cents huttes en bambou. Pour y parvenir, les premières vagues de réfugiés empruntent l'itinéraire des caravaniers d'autrefois, avec le franchissement du Karpo La, dernier col avant la frontière. Les plus faibles ne se remettent pas.

À Missamari, au fil des semaines, le nombre d'exilés ne cesse d'augmenter. De plusieurs centaines au début, les Tibétains sont passés à deux, trois, peut-être quatre mille. Entre juin et septembre 1959, en pleine mousson, ils sont au moins sept mille. Missamari comptera d'ailleurs jusqu'à douze mille réfugiés. Des journalistes occidentaux y rôdent, comme autour de Buxa Duar, l'autre camp réservé aux tulkus situé à quelque distance. C'est par eux que les Tibétains apprendront que le Norbulingka, résidence d'été des dalaï-lamas, a été bombardé le 24 mars, et qu'à Lhassa il y a eu beaucoup de morts.

Les conditions de vie à Missamari et à Buxa Duar sont déplorables. Pas d'eau potable, ni nourriture ni médicaments. Parqués comme des bêtes, souffrant de la chaleur et de l'humidité, les exilés voient, avec la mousson, leur état de santé se dégrader. Les premières dysenteries apparaissent, la malaria frappe, le choléra aussi. Les morts se comptent par centaines. Les corps, jetés dans des fosses

communes, sont brûlés.

À Missamari, les bûchers ne s'éteignent jamais. Cependant, Gyalo Thondup et Diki Dolkar, le frère du dalaï-lama et son épouse chinoise, se démènent. Grâce à leur centre d'aide et d'assistance, Gyalo recrute pour la résistance ; Diki, elle, cherche de l'aide pour les réfugiés. Pendant ce temps, les avions de l'armée indienne larguent des caisses de vêtements, de vivres et de médicaments au-dessus des deux camps.

À Missamari, dans l'Assam, se répand aussi un parfum de scandale. En 1951, rappelons-nous, Tenzin Gyatso, une partie de sa famille, ses tuteurs et ses deux Premiers ministres se réfugièrent dans le monastère de Drungkar, près de Yatung. Le dalaï-lama avait seize ans et venait de prendre en mains les destinées de son peuple et de son pays. Fuyant Lhasa, les Yapshis avaient confié à Heinrich Harrer et à la résistance tibétaine le soin de transporter une partie du Trésor de l'État. Lequel permettait largement de financer les premières structures gouvernementales tibétaines en exil. Or le Chushi Gangdrug avait confié l'or, l'argent, la monnaie à trois hommes de confiance. Que les Pandatsang, connus pour être d'excellents gestionnaires, furent chargés par la suite de récupérer. Non sans mal ! En 1962, les trois gardiens du trésor s'y opposent, contactent Gyalo Thondup à Kalimpong. Le frère du

dalaï-lama prend les affaires en mains et confie à son tour le trésor à des hommes sûrs. Comme les réfugiés arrivent de plus en plus nombreux à Dharamsala, où il vient de s'installer, le souverain tibétain décide à la même époque de puiser dans le trésor de Missamari pour aider les premiers exilés, au moins quatre-vingt mille personnes. Seulement les fonds ont disparu, placés – mal ? – à la Bourse de Bombay et de Calcutta [455].

Le coup d'éclat

Automne 1962. Alors que les résistants du Chushi Gangdrug ont récupéré les armes parachutées, – des fusils Lee Enfield, des mitraillettes Bren LMG, plusieurs lots de grenades et de munitions de 303, aussitôt transportés dans les environs de Lhoka –, Gompo Tashi décide de prendre la tête d'une vingtaine d'hommes fraîchement arrivés du Colorado et de les mettre à l'épreuve.

Dès que la pénombre tombe, le groupe se dirige en file indienne vers le sud-ouest où les Chinois ont installé une base militaire dans une vallée distante d'environ trois semaines de marche. Or, chaque jour, à peu près à la même heure, un convoi quitte ce camp pour une destination inconnue, et passe dans une gorge qui se prête parfaitement à une opération de guérilla.

Tous brûlent d'en découdre. Mais, comme il arrive souvent dans cette région du monde que la nature dicte ses propres volontés, alors qu'ils se trouvent à flanc de montagne, les résistants sont surpris par une violente tempête qui les cloue sur place. Gompo Tashi et ses hommes le savent : s'arrêter signifie une mort certaine ; continuer relève de l'impossible à cause du vent violent et des nombreux ravins.

Les bourrasques ploient les corps. Gompo Tashi entraîne ses hommes dans un escarpement. Blottis les uns contre les autres, ils attendent, tandis que le vent projette autour d'eux d'épaisses plaques de glace. Les heures paraissent interminables. Gompo, furieux, pense à leur mission vouée à l'échec. Le lendemain, refusant la situation, il décide de provoquer la chance et de poursuivre la progression. Autour de midi, alors que le tonnerre roule sur la montagne, Gompo Tashi découvre une grotte. Il y conduit ses hommes et leur fait signe d'allumer un feu, de ramasser de la neige à chauffer dans leur bol. Enroulés dans une épaisse peau de yack, tous s'alimentent alors d'eau chaude et d'une poignée de tsampa.

Pendant ce temps, Gompo Tashi tente d'entrer en contact radio avec ses gens de Lhoka. Impossible à cause des conditions atmosphériques ! Il maudit les Japonais qui ont construit l'appareil. Quand il se

calme, il fait part au groupe de ses intentions.

Les résistants arrivent sur l'objectif quatre jours après la date initialement prévue. La gorge encaissée, sur laquelle une piste défoncée semble venir buter, fera un excellent terrain d'embuscade. Il poste ses hommes. Ils ont ainsi plusieurs heures à passer, tapis dans les rochers. Une nouvelle attente commence, interminable.

Plus de quatre heures se sont écoulées quand la première auto-mitrailleuse se présente à hauteur des résistants. Elle les dépasse, disparaît dans le virage, et s'enfonce dans la gorge.

La sinuosité du terrain empêche désormais ses occupants de voir si le reste du convoi la suit.

Un camion surgit.

Sur un signe de Gompo Tashi, des grenades et de courtes rafales de pistolets-mitrailleurs éclatent.

Les soldats chinois, surpris par l'assaut, jouent de malchance. Le moteur du camion hoquette. Pris de panique, le chauffeur cale.

Gompo lance l'assaut. Ses hommes foncent sans hésiter.

Les corps tombent, les uns après les autres, les résistants achevant le travail au poignard. Tandis que huit Tibétains dépouillent les cadavres, six autres s'emparent de deux caisses d'explosifs et de mines, et d'un sac de courrier. On se compte. Aucune victime parmi eux.

Avant de piéger le camion, Gompo Tashi l'ouvre et découvre des documents frappés du sceau du pouvoir central, de la signature de Mao Zedong et d'autres dirigeants de la République populaire de Chine.

Gompo Tashi et ses vingt hommes reprennent la route plein sud. Ils marchent depuis un peu plus d'une heure quand leur parvient le bruit assourdissant d'une explosion. C'est le camion.

Plus tard dans la journée, protégés par l'obscurité naissante, étonnamment chargés, ils gravissent le versant sud d'une montagne à l'entrée d'une autre vallée, en direction de Lhoka, leur camp de base, qu'ils atteindront avant le lever du jour.

Quelques semaines plus tard, le sac de courrier arrivera à Langley, siège de la CIA aux États-Unis. Des spécialistes du mandarin se mettent aussitôt au travail. Et découvrent l'importance des documents, datés de 1962 : ce sont les preuves de l'échec du Grand bond en avant.

Forces spéciales et résistance

Un certain Nauzer Nowrojee a suggéré au pandit Nehru que Dharamsala, village fantôme qui avait été détruit en 1904 par un tremblement de terre, conviendrait parfaitement au souverain tibétain : il y a de l'espace ; l'altitude aidera les exilés du Toit du

monde à s'adapter – nous sommes à environ 2000 mètres d'altitude, sur les premiers contreforts himalayens – et tout y est à reconstruire...

Le dalaï-lama arrive donc à Dharamsala en 1962. OÙ Tenzin Gyatso poursuit inlassablement ses démarches auprès du gouvernement indien et des organisations humanitaires. Il occupe un simple bungalow, avec une chambre réservée pour la Grande-Mère ; une autre pour lui ; une petite pièce pour les prières et les rituels ; une cuisine et une salle à manger.

Le souverain reçoit ses visiteurs dans la salle de séjour ou sur la véranda. Les bureaux et les différents départements du gouvernement en exil sont dispersés alentour.

Même si Tenzin Gyatso est gardé par des militaires indiens, les premiers réfugiés peuvent le voir jouer de temps en temps au badminton et au ping-pong avec un de ses frères. À peine installé, il a reçu en cadeau un faon qu'il faut nourrir au biberon, tâche qui incombe à Amala et à Jetsun Pema, présente lors des vacances scolaires, la soeur cadette du souverain tibétain étant pensionnaire au couvent catholique de Loreto à Kalimpong.

La même année, mauvaise surprise : Dharamsala est infiltré par les communistes chinois. McLeod, la partie haute du village, pullule d'agents spéciaux du tewu qui se mêlent aux milliers de réfugiés espérant

une audience du dalaï-lama et un départ vers les chantiers et camps de Jammu, Kalu, Manali ou du Népal et du Sikkim. Nombreux sont les exilés à préférer la résistance à la construction de routes dans la chaîne himalayenne ordonnée par les autorités indiennes.

L'ennui, c'est que des troubles se produisent régulièrement entre la Chine communiste et l'Inde. Surtout depuis la fuite du dalaï-lama et du karmapa. Sur les conseils du diplomate américain Averill Harriman, de James Critchfield et Desmond Fitzgerald (patron du *Tibetan Task Force*), spécialistes de la région asiatique pour la CIA, Nehru envisage de sécuriser les frontières hier indo-tibétaines et désormais sino-indiennes, et d'avoir un œil sur tout ce qui se passe sur le Toit du monde. Coût de l'opération : 120 millions de dollars, financés à la fois par les États-Unis et la Grande-Bretagne [456]. Premier objectif : l'intensification du recrutement dans les communautés tibétaines ; ces engagés seront formés à Camp Haie, dans le Colorado. Second objectif : la création, le 14 novembre 1963, d'une unité, *Establishment 22* [457], que l'on connaîtra davantage sous le sigle *SFF*, *Spécial Frontier Force*, basée à Chakatra, dans les Himalayas à forte densité de population de réfugiés tibétains. Chaque arrivage de volontaires est transporté par camion de Dehradun à Chakatra.

En quelques jours, on recrute plus de six mille hommes et femmes. Et on s'organise en conséquence : la SFF compte un QG, et plusieurs compagnies de cent vingt hommes et femmes ; chacune sous les ordres d'un officier tibétain.

Gyalo Thondup, qui partage son temps entre New Delhi, Kalimpong et le Népal, multiplie les signes de soutien à la résistance tibétaine. Voici maintenant que le frère du dalaï-lama rêve d'un parti unique autour du quatorzième dalaï-lama, un parti soutenu par une majorité de jeunes, qui réunirait symboliquement les trois principales provinces tibétaines de l'Amdo, du Kham et de l'U-Tsang. Mais les anciens se méfient de lui.

Force est de le constater, la résistance, composée d'une multitude de groupes, est engluée dans de sanglantes rivalités ethniques. L'ANVD, le Chushi Gangdrug, tous sont divisés. Or, depuis quelque temps, de jeunes officiers se plaignent du général Bava Yeshé, un Khampa qui a combattu en 1958 avec Gompo Tashi.

Gyalo Thondup se rend alors dans le Mustang, dans l'intention d'éviter l'implosion de la résistance tibétaine. Après avoir longuement écouté les griefs de chacun, il décide de démettre de ses fonctions Bava Yeshé et de le remplacer par le général Gyatso Wangdu, un militaire d'expérience, seul survivant du premier groupe de résistants entraînés aux

États-Unis.

Furieux, Bava Yeshé rompt avec l'ANVD, quitte le Mustang pour Dharamsala, recrute trois cents volontaires et rejoint l'alliance des « treize camps », dont les chefs sont opposés à l'UBET de Gyalo Thondup. Mais avant, le général démis accuse le frère du dalaï-lama d'avoir dilapidé le fameux trésor d'État caché dans le camp de Missamari, et d'avoir récupéré un « parachute jaune » contenant des devises américaines, indiennes et tibétaines larguées en 1959 au-dessus du Tibet [458]. A ces rumeurs s'en ajoutent d'autres, dont l'idée que Gyalo Thondup envisage de supprimer les différentes écoles du bouddhisme tibétain, les privant de leurs privilèges et de leur autonomie.

C'en est trop : les opposants du dalaï-lama réclament sa démission et son remplacement par le seizième karmapa Rangjung Rigpé Dordjé.

Les relations entre les Bonnets rouges et les Bonnets jaunes s'enveniment. Celles du karmapa et du dalaï-lama aussi. Pour éviter les frictions, les Yapshis expédient Gyalo Thondup et sa famille à Hong Kong, où il devient l'homme providentiel du *RAW – Research & Analysis Wing* –, services secrets indiens créés en 1968 et devenus, en l'espace de trois ans, redoutables d'efficacité.

Les années passant, les tensions seront loin de s'apaiser. Car il est aussi question, dans cette

histoire de la résistance, d'énormes sommes d'argent versées par la CIA à l'administration tibétaine. Jim Mann, correspondant à Pékin entre 1984 et 1987, assurera ainsi dans le *Los Angeles Times*, que le gouvernement du Tibet en exil aurait reçu dans les années 1960 la somme colossale de 1,7 million de dollars. Les autorités tibétaines confirmeront ce versement, mais démentiront que, de son côté, le dalaï-lama aurait personnellement touché une « rente annuelle de 180 000 dollars », de la part de la CIA comme d'aucuns le prétendront.

Crimes et châtements

Alors que le dalaï-lama fuit Lhasa en mars 1959 et installe son gouvernement en exil à Dharamsala, dans l'État indien de l'Himachal Pradesh, le seizième karmapa est sollicité par le Chogyal, *maharaja*^[*] du Sikkim. Rappelant les liens qui unissent, depuis plusieurs siècles déjà, la famille royale du Sikkim – où le bouddhisme tibétain est religion officielle – et les kagyupas, Tashi Namgyal propose à Rangjung Rigpé Dordjé plusieurs sites susceptibles de recevoir le siège de son école à la place du monastère de Tsurphu qu'il vient d'abandonner aux communistes. Quelques-uns de ses proches ont déjà gagné le Bhoutan, et l'y attendent. La caravane de cent soixante hommes a emporté des statues de grande valeur, des objets rituels, des reliques, des textes sacrés, des thankas, des sacs d'or, des pierres précieuses et de la monnaie tibétaine et indienne.

Rangjung Rigpé Dordjé passe quelque temps en Inde, rejoignant un temps le dalaï-lama, installé par Nehru à Dharamsala. Le choix du karmapa s'arrête

finalement sur Rumtek. À l'époque de sa neuvième réincarnation, sous le nom de Wangchuk Dordjé [459], un monastère y avait été construit. Ce lieu, le seizième karmapa s'en souvient parfaitement : sept torrents jaillissent de la montagne en sa direction ; en face de la résidence, il peut apercevoir sept monts ; la rivière qui serpente dans la vallée a la forme d'une conque, comme celle dont avait rêvé la mère du neuvième karmapa encore enceinte.

Le seizième karmapa est, lui, né en 1924. Au moment de l'accouchement, des arcs-en-ciel sont apparus : une des extrémités touchait le campement où se trouvait sa mère ; l'autre le palais familial : Rangjung Rigpé Dordjé fait donc partie de la noblesse tibétaine, une famille très appréciée dans la province du Kham.

Le seizième karmapa est mort des suites d'un cancer à l'hôpital de Zion, dans l'Illinois, près de Chicago, le 5 novembre 1981. Or, trente-six heures après le décès du maître, le processus normal de décomposition n'était toujours pas commencé. Il n'y eut là « aucune explication médicale [460] », les lamas, présents à son chevet, précisant : « Certains maîtres et pratiquants meurent dans la position du méditant assis, d'autres adoptent la "posture du lion couché". Outre leur maintien parfait, d'autres signes indiquent qu'ils reposent dans l'état de Luminosité fondamentale : leur visage conserve de la couleur et

un certain éclat, leurs narines ne sont pas pincées, leur peau demeure douce et souple, leur corps ne devient pas rigide, leurs yeux gardent une lueur de bonté et de compassion. On prend grand soin que le corps du maître ne soit pas touché, et le silence est maintenu tant qu'il – ou elle – n'a pas quitté son état de méditation [461]. »

Querelles pour un coeur

Le corps du karmapa est rapatrié au Sikkim et, deux semaines plus tard, le 19 ou le 20 novembre 1981, les cérémonies de crémation ont lieu à Rumtek, siège de l'école Kagyu, en présence de tous ceux sur qui repose la survie de l'institution. Nous savons que les karmapas rédigent une lettre testamentaire. Ce que nous ne savons pas toujours, c'est qu'elle est porteuse de nombreux renseignements sur les conditions d'apparition de leurs réincarnations. Le premier karmapa Dusum Khyenpa certifia ainsi avoir quatre émanations manifestant son corps, sa parole, son esprit, sa qualité et son activité. Le deuxième karmapa Karma Pakshi [462] écrivit qu'il renaîtrait en deux personnes : le karmapa à la coiffe noire, porteur du titre karmapa ; et le karmapa à la coiffe rouge, porteur du titre de shamarpa [463].

Une foule bigarrée de pèlerins et de curieux se

presse au monastère. Bravant le mauvais temps, des lamas, des paysans, d'anciens nomades du Kham, des marchands ont parcouru quelquefois plusieurs centaines de kilomètres pour rendre un dernier hommage au karmapa. Ils déposent des khatas, des centaines et des centaines d'écharpes devant le catafalque. Des soldats en armes se sont déployés un peu partout. Les moines continuent à accrocher des drapeaux à prières. Un autel a été dressé pour les offrandes. Les moines de Rumtek ont allumé des milliers de lampes à beurre qu'ils ont posées dans les temples, sur les autels et sur les toits, dans la plus pure tradition tibétaine.

L'atmosphère est pesante. Des fidèles s'évanouissent devant les portes du monastère. Pour s'approcher du stupa de crémation, les lamas chargés des rituels ont beaucoup de difficultés à se frayer un passage et jouent des coudes. Le bourdonnement des mantras, le souffle lourd des conques, le claquement des cymbales se mêlent à la musique militaire.

Pour les funérailles de leur maître, en ce 19 ou 20 novembre 1981, ils sont tous là. Il y a là Shamar Rinpoché [464], le neveu du seizième karmapa, dont l'autorité est âprement disputée par Tai Situ Rinpoché : le deuxième Situ [465] fut, au XIVe siècle, le deuxième shamarpa ; il y a Gyeltsab Rinpoché [466], le karmapa à la coiffe orange, et

Kalou Rinpoché, que nous avons déjà longuement évoqué.

Alors que l'on distingue les premières volutes de fumée, le ciel s'éclaircit soudain, le soleil devient plus éclatant. Un arc-en-ciel se déploie, puis un second.

Les flammes, hautes déjà, lèchent les drapeaux à prières. La fumée est épaisse.

Près du stupa, Shamar Rinpoché et Tai Situ Rinpoché jettent des offrandes dans le brasier, tandis que les tulkus portent le cercueil vers le stupa.

Le corps du karmapa est glissé dans le brasier. Les tulkus, revêtus de leurs habits funéraires, prennent place au fond du temple ; près d'eux se tiennent les notables et le gouverneur indien du Sikkim.

Tout au long de la cérémonie, une file interminable de pèlerins va, pendant de longues heures, passer devant le monument et déposer une khata.

Tai Situ Rinpoché se lève soudain, s'approche de la porte nord du stupa, ouverte. Le feu est intense. Le corps du karmapa brûle. Tai Situ s'accroupit devant l'ouverture. Une boule roule vers lui, doucement, comme poussée par une force invisible. Situ prend deux baguettes et, faisant fi des flammes qui lèchent ses mains, récupère, avec d'infinies précautions, le coeur du seizième karmapa, que le

feu avait épargné. Trois jours plus tard, Tai Situ explique aux dignitaires kagyupas réunis en assemblée qu'il a enfermé l'organe dans une boîte placée dans un lieu sûr de son appartement privé de Rumtek. Depuis, il se considère le *fils de coeur* du karmapa et dit son intention de faire construire un stupa en or massif d'une soixantaine de centimètres pour l'accueillir, puis, estimant que la relique lui appartient, il souhaite l'emporter avec lui dans son monastère de Sherab Ling.

Shamar Rinpoché grimace, les yeux plissés par la colère : personne ne l'a averti de cette réunion. Il accuse Tai Situ d'avoir abusé de la crédulité des vieux tulkus, faciles à tromper en la circonstance dès lors que l'on s'adresse à eux en anglais et non en tibétain [467].

Il y a entre les dignitaires kagyupas un long moment de silence. Puis la discussion reprend. Finalement, le coeur du karmapa n'ira pas au monastère de Sherab Ling ; sa place est à Rumtek. Et nul besoin d'un stupa – ou chôrten en tibétain – de soixante centimètres, un petit de trente centimètres, également en or massif, suffira : il sera déposé au rez-de-chaussée du monastère, siège abbatial des karmapas en exil.

Retour à Tashilhunpo

Quand le karmapa disparaît, le dixième panchen-lama, libéré en 1974 après neuf ans et huit mois de camp, puis de résidence surveillée à l'institut national des Minorités, se voit réhabilité par Deng Xiaoping et rétabli dans ses fonctions de vice-président de la région autonome du Tibet et de vice-président du Congrès national du Peuple [468].

En 1982, lorsque Choekyi Gyaltsen retrouve enfin sa demeure de Shugrilingka, il a de nombreux puzzles à reconstituer dans son histoire et celle de son pays.

Dix-huit ans se sont écoulés depuis son exil forcé en Chine. Toutefois, instruit par cette longue expérience, le panchen-lama se garde bien de donner le moindre détail sur la manière dont il entend procéder. Il en réserve la surprise au Parti communiste chinois et au pouvoir central. Le 6 juillet 1982, devant plus de vingt mille Tibétains venus l'accueillir dans le temple du Jokhang, Choekyi Gyaltsen prononce un vibrant hommage à son pays et à son peuple. Quelques jours plus tard, le voilà qui s'adresse à nouveau sans mâcher ses mots à une foule rassemblée devant lui, dans un discours où il fait l'apologie de la jeunesse et de l'éducation : « Le Tibet est ma terre natale (...) Je n'ai pas vécu ici ces dix-huit dernières années, mais mon cœur a toujours battu à l'unisson avec celui du peuple tibétain. » Puis il s'adresse aux plus jeunes des

trente mille Lhassapas venus l'écouter afin qu'ils préservent la culture tibétaine, qu'ils la fassent progresser, afin que « la nation tibétaine prenne place parmi les nations évoluées [469] ».

Le 24 juillet 1982, le monastère de Tashilhunpo, siège abbatial des panchen-lamas, lui ouvre les bras... Il a quitté Lhassa au lever du jour. Les Chinois qui l'accompagnent restent à bonne distance.

Le convoi officiel atteint les faubourgs de Shigatsé. Le panchen-lama sait qu'il approche de sa destination en voyant la circulation de plus en plus dense. Des bus transportant du public se rangent sur les côtés pour permettre à la voiture du maître, une énorme berline dorée arborant, d'un côté, le fanion de la République populaire de Chine et, de l'autre, les armoiries de Tashilhunpo, et à deux limousines de hautes personnalités chinoises, de les dépasser dans un grand charivari de joie et de prières.

Pour le panchen-lama, Shigatsé s'est mis sur son trente et un. Mais Choekyi Gyaltzen n'est pas dupe. Familier des cérémonies de masse, Pékin a orchestré son retour à la perfection. Les militaires indiquent à la foule où se placer en l'abreuvant de consignes et de menaces.

Shigatsé traversée, le convoi roule bientôt à travers la vallée menant au monastère de Tashilhunpo, où cinq cents moines attendent leur

guide spirituel non sans une certaine appréhension...

La cour, divisée en plusieurs enclos entourés de piquets et de barrières, se trouve sous haute surveillance de l'armée et des services secrets chinois.

Sur une estrade, on a placé le trône en or du panchen-lama et des sièges de trois sortes : rembourrés avec des bras, rembourrés sans bras et en métal, réservés au conseil des khenpos, aux personnalités de la région et aux représentants de Pékin venus en force.

Chacun retient son souffle. Le convoi est annoncé à l'entrée du monastère. Partout, des militaires équipés de fusils d'assaut AK-47. Un technicien grimpe sur l'estrade pour vérifier la sonorisation. Les haut-parleurs grésillent. La vingtaine d'officiels peut enfin s'installer.

Sous les ovations, Choekyi Gyaltzen rejoint son trône en or. Mais, dans la foule, on entend que le panchen-lama doit se démettre. Son pouvoir, disent-ils, est usurpé ! Qui profère de telles accusations ? Une poignée de religieux du conseil des khenpos passés au service du PCC, quelques nantis jouissant d'un confort qui contraste avec la misère du peuple.

Choekyi Gyaltzen accuse alors quelques-uns de ses compatriotes d'être des traîtres. Chaque phrase prononcée déclenche un tonnerre d'applaudissements, mais représente une insulte à la

Mère-Patrie, comme on qualifie la Chine. Cette fois, il le sait, le panchen-lama a signé son arrêt de mort.

Vient la terrible année 1989. Une menace plane sur le panchen-lama. Il le sait. Malgré cela, il s'apprête à présider plusieurs cérémonies religieuses.

Le 13 janvier, Choekyi Gyaltsen quitte Lhassa pour son monastère de Tashilhunpo. Le 22, il consacre les mausolées contenant les reliques de ses cinq prédécesseurs, détruits pendant la Révolution culturelle. Le 24, devant un parterre de Chinois venus spécialement de Pékin, il dénonce encore et toujours l'occupation du Tibet. Cette fois, c'en est trop ! Le 28 janvier 1989, à 20 h 16 précises, le dixième panchen-lama est officiellement terrassé par une crise cardiaque. Il semble plutôt, pour certains, que sa mort ait été programmée. C'est en tout cas ce que pensent l'oracle du panchen-lama et plusieurs dignitaires gelugpas en exil, que l'auteur a rencontrés à Dharamsala. Mais qui croire ?

Le sacre

Depuis la mort du seizième karmapa le 21 décembre 1981, à Rumtek, quatre régents assurent la pérennité de la lignée : Kunzig Shamar Rinpoché, le karmapa à la coiffe rouge ; Tai Situ Rinpoché, qui se considère comme le *filz de coeur* du karmapa ;

Goshir Gyeltsab Rinpoché, le karmapa à la coiffe orange ; et, Jamgön Kongtrul Rinpoché [470]. Cependant, s'ils respectent la tradition, il appartient à Shamar et à Situ de trouver et de désigner la réincarnation du maître de l'école Kagyu. Or, les premières rumeurs de son retour apparaissent dès 1983. Si ce ne sont que des bruits, un poème prophétique du seizième karmapa vient confirmer l'existence de l'enfant : il s'appelle *Apo Gaga*, *heureux, heureux frère*, et il est né le 25 juin 1985, dans un camp de nomades du Tibet oriental.

Le temps court. Nous sommes déjà en mars 1992... Le 18, Jamgon Kongtrul décide de rendre visite à sa mère à Kalimpong. Pour ce voyage, il emprunte la BMW 525 qui vient d'être offerte au monastère de Rumtek. Deux de ses secrétaires l'accompagnent. Le régent s'installe à côté du chauffeur. Direction Siliguri, au Bengale-Occidental.

Roulant à vive allure sur une route étroite, rendue glissante par la pluie, le conducteur perd soudain le contrôle de la BMW. Les passagers sont tués sur le coup. L'enquête ne sera jamais menée à son terme. Mais d'aucuns murmurent que Shamar Rinpoché et des membres de Rumtek ne seraient pas étrangers à ce drame. Il se dit aussi que d'autres auraient pu mettre du sel et du sucre dans le réservoir de la BMW [471]. Car, Jamgön Kongtrul Rinpoché s'apprêtait à se rendre à Tsurphu, le siège

abbatial des kagyupas au Tibet, pour confirmer la réincarnation de l'enfant qu'avait trouvé Tai Situ Rinpoché. Des accusations que Shamar Rinpoché a toujours rejetées [472].

Quelques semaines plus tard, le 9 juin 1992, Tai Situ Rinpoché et Gyeltsab Rinpoché, tout juste arrivés à Dharamsala, demandent une audience privée au dalaï-lama. Le chef du gouvernement en exil se trouve malheureusement au Brésil, où il participe au Sommet de Rio, première conférence mondiale sur l'environnement. Les deux lamas de l'école Kagyu lui adressent aussitôt par fax une lettre, dans laquelle ils l'informent de la découverte de la réincarnation du seizième karmapa, et lui demandent de bien vouloir confirmer ce choix.

La réponse du dalaï-lama ne tarde pas : Apo Gaga peut être intronisé.

Le 27 juin, le gouvernement de la République populaire de Chine reconnaît officiellement le jeune karmapa. Deng Xiaoping ne peut se permettre de laisser passer pareille opportunité. En mettant la main sur le chef de l'école Kagyu, les communistes songent déjà aux profits politiques qu'ils pourraient tirer de cette affaire.

Pékin affecte à Tsurphu un certain M. Liu, chargé de lui enseigner les bienfaits du communisme et de le soumettre à une pression permanente. Objectif : que le jeune karmapa épouse les thèses du Parti

communiste chinois.

Le 30, c'est au tour du dalaï-lama de remettre à Tai Situ et à Gyeltsabune une lettre marquée de son sceau.

Quelques jours auparavant, l'oracle de Nechung était entré en transe, confirmant, à son tour, que la prédiction du seizième karmapa s'était réalisée au Tibet. La chronique conte qu'au XIXe siècle, à l'époque du quatorzième karmapa [473], Chogyur Lingpa, douzième incarnation d'une lignée de découvreurs de trésors, *tertön*[*], portait dans sa tchouba, depuis son enfance, une figurine moulée dans l'argile, mélangée à de la poudre d'os d'un saint tantrique [474], que les Tibétains connaissent sous le nom de *tsa-tsa*[*] et dont il prenait grand soin. Alors que, par inadvertance, il l'avait laissée tomber, il fouilla parmi les brisures. Apercevant un papier minuscule, il le ramassa, le déroula : il s'agissait d'une liste de trésors, qu'il allait devoir chercher sa vie entière, et, dont le sens caché ne pouvait être révélé qu'à un être prédestiné comme lui... Alors qu'il visitait le monastère de Karma dans l'est du Tibet, Chögyur Lingpa eut une vision : Padmasambhava n'était pas seul dans ce voyage. L'accompagnaient quatorze incarnations du karmapa, mais également les sept renaissances suivantes qui se présentèrent l'une après l'autre à Chögyur Lingpa, chacune lui contant tel ou tel

épisode de sa vie future. Chögyur Lingpa ne pouvait taire cette vision prophétique. Il se confia donc à l'abbé du monastère, lequel commanda une fresque pour le plus grand mur du lieu saint. L'abbé peignit lui-même une thanka représentant les vingt et une incarnations du karmapa... Chose étonnante, il décrivit avec une extrême précision la scène suivante : « En face des montagnes, un arbre luxuriant pousse très près des rochers. Le dix-septième karmapa est assis au pied de l'arbre, avec Tai Situ Rinpoché – un des quatre régents désignés après la mort du seizième karmapa : leurs esprits sont unis en un seul. » Ainsi le découvreur de trésors ne s'était-il pas trompé !

Confiants, les deux lamas s'enquièreent d'un visa qui les autoriserait à rentrer au pays et à rejoindre l'enfant transporté à Tsurphu, le siège abbatial de l'école Kagyu au Tibet.

Pékin s'empresse évidemment de le leur accorder : avoir au Tibet ce qu'ils appellent un Bouddha vivant – le premier depuis l'invasion de 1950 –, portant l'*imprimatur* du dalai-lama, représente une carte majeure pour assouvir leurs objectifs sur le Toit du monde. Cependant si, à Tsurphu, Tai Situ Rinpoché et Gyeltsab Rinpoché, devenus les tuteurs du karmapa, sont autorisés à lui transmettre les enseignements de l'école Kagyu, cela se fait évidemment à l'expresse condition de ne

jamais chercher à nuire à la Mère-Patrie. Les deux hommes se sont donc habitués à vivre, eux aussi, sous discrète surveillance !

C'est le 2 août 1992 que Tai Situ et Goshir Gyeltsab intronisent, dans le temple du Jokhang à Lhassa, Apo Gaga sous le nom religieux de Pal Khyabdak, Rangjung Urgyen Gyalway Nyugu Drondul Trinley Dordjé Tsal Chokle Nampar Gyalway De. À sept ans, il devient le dix-septième karmapa, plus connu sous le nom d'Urgyen Trinley Dordjé.

Pour marquer l'événement, le ministre des Affaires religieuses est spécialement venu de Pékin. Finalement, en acceptant la reconnaissance du maître de l'école Kagyu, Deng Xiaoping abat sa meilleure carte : les disciples, occidentaux et asiatiques, de retour chez eux, pourront témoigner de la liberté des Tibétains à pratiquer leur religion !

Pour officialiser l'élection de Norbu, le onzième panchen-lama désigné par les Chinois, il suffisait que le dix-septième karmapa officiellement reconnu par le dalai-lama le reçoive. Une rencontre est donc organisée à Tsurphu. Mais, ô scandale, Urgyen Trinley Dordjé refuse de se prosterner devant Norbu. Convoqué à Pékin, c'est le président Jiang Zemin en personne qui lui explique combien son attitude est préjudiciable à la Mère-Patrie.

Où est Guendun ?

Le onzième panchen-lama Guendun Choekyi Nyima est né à Lhari le 25 avril 1989. Rappelons-le, il succède au dixième panchen-lama en 1995, à l'âge de six ans. Enlevé avec toute sa famille, on dit que l'enfant, plus jeune prisonnier politique du monde, porte les cicatrices des tortures et des coups reçus par Choekyi Gyaltzen, décédé en 1989, durant ses années de laogaï et de travaux forcés dans les goulags chinois.

En 1999, Guendun Choekyi Nyima a dix ans, quand la nouvelle de sa mort tombe. Elle émane d'un site internet. Chine Freedom News Association révèle que le petit garçon de Lhari serait mort dans la prison n° 1 de Lanzhou, dans la province de Gansu. Le monde entier s'en émeut. À Dharamsala, l'agitation publique atteint une telle intensité que les autorités indiennes n'y restent pas insensibles. Trois cents moines manifestent de la place de McLeod Ganj jusqu'à l'Assemblée nationale du peuple tibétain en exil, quatre kilomètres plus bas [475].

Mais, à Pékin, Yu Xiaowen, directeur général de l'administration de l'État pour les affaires religieuses, dément l'information. Pourtant les rumeurs persistent.

Quelques jours après l'annonce, une autre dépêche révèle que le corps d'un garçon de dix ans,

« criminel majeur » du laogaï N° 1 de Lanzhou, aurait été transporté dans un crématorium situé au sud de la ville, sous la protection d'une forte escorte. Elle raconte aussi que l'enfant aurait succombé aux séances de thamzings imposées quotidiennement, après avoir été incarcéré dans le camp un mois auparavant. Il y a deux sortes de thamzings, la paisible et la violente : pendant la première, le prisonnier est seulement interrogé, mais, pendant la seconde, il est interrogé et battu, debout, tête baissée, au centre de la pièce.

Or, en 1999, il y a de plus en plus de laogaïs au Tibet et dans la province chinoise du Qinghai, anciennes provinces de l'Amdo et du Kham. À Lanzhou comme à Drapshi, les prisonniers ne peuvent plus penser, perdent toute notion de dignité. Corps et esprit doivent appartenir à la République populaire de Chine. Chacun devient un numéro. Ce numéro entre dans un système, où, nous l'avons vu, ville, province, région, État tirent un bénéfice énorme du travail fourni : Lanzhou est à l'image de tous les laogaïs de Chine et du Tibet : une prison rectangulaire où des cellules excentrées sont réservées à l'isolement. Celle du garçon mort se trouvait tout à fait à gauche, à l'opposé de l'entrée, juste à côté des latrines. Où règne une puanteur insupportable.

Cependant, des doutes sur sa mort persistent.

Les Chinois n'ont pas révélé l'identité de l'enfant et le directeur du camp a démenti le décès. Les rumeurs s'intensifient pourtant. On parle d'un accident... d'un crime... Ce garçon, c'est le onzième panchen-lama Guendun Choekyi Nyima... Ce garçon n'est pas le petit Guendun... Le onzième panchen-lama aurait été aperçu dans l'est du Tibet, sans sa famille, laquelle aurait été transférée dans la province chinoise du Qinghai. Les Chinois l'auraient, au contraire, séparé de sa famille pour mieux pouvoir le rééduquer. Pressé par les experts du Comité des droits de l'enfant des Nations unies, l'ambassadeur chinois répondra que Pékin a pris Guendun Choekyi Nyima « sous tutelle à la demande des parents ». Foutaises ! disent les Tibétains. Le panchen-lama aurait été transféré dans un premier temps à Pékin, afin de l'éloigner de son pays, un peu comme on le fit pour le dixième panchen-lama.

Plusieurs questions se posent aujourd'hui. La plus importante concerne le dalaï-lama. Tenzin Gyatso se mure en effet dans le silence sur ce point. Or, beaucoup estiment que le souverain tibétain, depuis son exil doré, a sacrifié le petit Guendun d'une certaine manière. Pourquoi ? Si le onzième panchen-lama était mort à Lanzhou en 1999, le dalaï-lama n'aurait-il pas réactivé le processus de recherches de l'enfant réincarné ? Pourquoi les Chinois

assassineraient-ils le petit Guendun au risque d'attirer contre eux les foudres de l'opinion internationale ? Certes, la Chine est capable de tout, y compris de cacher la mort d'un garçon, qui, si l'on respecte la tradition du bouddhisme tibétain, doit désigner le successeur du quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso... Mais est-ce la raison de tous ces mystères ? Rien ne permet de l'affirmer directement.

Expériences médicales et trafics d'organes.

En 2009, il faut rappeler qu'il y a toujours entre huit et dix millions de prisonniers dans les camps de Chine : 66 % d'entre eux sont des pratiquants du Falun Gong ; 11 % des Ouïgours ; 8 % des prostituées ; 6 % des Tibétains ; 5 % des défenseurs des droits de l'homme ; 2 % des dissidents politiques ; et 2 % de malades atteints du sida et des membres d'autres groupes religieux, dont les chrétiens.

Que ce soit dans les *laogais*^[*], forme abrégée de *Lao Dong Gai Zao*, c'est-à-dire le redressement par le travail ; dans les *laojiao*^[*], où les détenus sont des gens qui auraient commis des erreurs, mais qui conservent leurs droits civiques, ou les *juiyé*^[*], l'affectation professionnelle obligatoire ; ces structures ont été transformées, en 1983, par Deng

Xiaoping en des entités économiques autonomes, où les dirigeants du Parti agissent comme des chefs d'entreprises ayant droit de vie et de mort sur leurs prisonniers. Qu'ils soient Chinois, Ouïgours, Tibétains, dissidents politiques, contre-révolutionnaires, intellectuels, chrétiens, musulmans, bouddhistes ou membres du Falun Gong, au bout de leurs nombreuses années d'enfer, il n'y a que la mort... On sait aujourd'hui que dans ces camps – présents dans chaque ville de Chine et du Tibet – on fabrique de tout : des automobiles jusqu'aux vêtements, en passant par des jouets, des outils, des spiritueux, de la bière chinoise, le tout à des prix défiant toute concurrence – la main-d'œuvre étant quasi gratuite. Des produits qui inondent les marchés occidentaux.

Dans les années 1960 et 1970, les médecins chinois venaient régulièrement dans les laogaïs et autres camps réaliser toutes sortes d'expériences. Ils disséquaient, coupaient les têtes, les bras, ouvraient la cage thoracique, pour étudier au plus près la race tibétaine, que les communistes considéraient comme composée de sous-hommes. Ces expériences comprenaient aussi l'étude des cerveaux. Déjà à l'époque, pour les trafics d'organes – foie, cœur, reins... –, ils utilisaient des boîtes hermétiquement closes, chacune contenant plusieurs récipients, dans lesquels ils glissaient les

organes. Lorsque le corps d'un prisonnier était trop abîmé, il était disséqué et servait à l'instruction des jeunes médecins chinois et tibétains.

Un demi-siècle plus tard, les trafics d'organes sont devenus un commerce lucratif pour les autorités chinoises puisque huit à dix millions de prisonniers sont susceptibles d'être tués à tout instant pour répondre aux besoins de greffes dans le monde. *Amnesty International* affirme par exemple qu'en Chine et au Tibet, 90 % des organes transplantés proviennent de prisonniers exécutés.

Plusieurs sites vous proposent leurs services. Il en coûte soixante-deux mille dollars pour la *greffe d'un rein vivant* à Shenyang, premier hôpital à avoir été affilié en 2003 à l'université de médecine de Chine. Le site se félicite d'avoir de nombreux amis étrangers et d'assurer « la fonction rénale du donneur ».

Durée d'attente pour un rein : huit jours. Ce même site se réjouit de pouvoir effectuer au moins « cinq mille greffes de reins par an en Chine, grâce au soutien du gouvernement », ajoutant sur sa page : « La Cour suprême du peuple, l'officier de la loi suprême du peuple, la police, le pouvoir judiciaire, le service de santé et l'administration civile ont conjointement émis une loi pour s'assurer que les dons d'organes soient soutenus par le gouvernement. Ceci est unique au monde. »

À Shengyang, l'hôpital affilié à l'université de médecine de Chine se dit capable de « trouver immédiatement des fournisseurs de poumons – pour 150 000 dollars –, de coeurs – pour 30 000 dollars –, de cornées – pour 30 000 dollars également ». Les foies coûtent 100 000 dollars. Il va de soi que le prix varie selon la qualité de l'hôpital.

Comme la corruption est présente partout en Chine, les intermédiaires touchent une commission, depuis le directeur de l'hôpital, en passant par la cour de justice, jusqu'aux directeurs et personnels pénitentiaires. Des commissions pouvant atteindre un tiers du coût total de l'opération. Les rapports publics annuels estiment à 30 000 le nombre de greffes avant 1999 et à 18 500 celles sur la seule période de 1994 à 1999 ! Et 90 000 jusqu'en 2005.

Menaces de mort

Été 1998. À Tsurphu, le danger est partout aussi. La présence de fonctionnaires et de militaires chinois, la menace sournoise des lamas rouges, ramènent à la dure réalité ce pays sous occupation depuis quarante ans. Ugyen Trinley Dordjé s'apprête à célébrer son treizième anniversaire le 25 juin.

Une foule de pèlerins est venue à Tsurphu. L'événement prend une importance singulière :

l'enfant est le seul grand maître spirituel encore présent au Tibet, tous les autres s'étant enfuis. Il y a bien sûr Norbu, le onzième panchen-lama chinois, mais la majorité des bouddhistes tibétains ne semble pas vouloir le reconnaître, lui préférant Guendun Choekyi Nyima, désigné par le quatorzième dalai-lama.

Le 25 juin, les drapeaux à prières battent au gré des vents. Les célébrations commencent par des offrandes d'encens de genévrier. Les parents du jeune karmapa sont venus de Lhassa et se sont directement rendus dans la résidence de leur fils pour lui présenter leurs vœux.

Ses précepteurs lui offrent des pilules de longue vie et lui souhaitent de rester longtemps dans ce monde. Des instants magiques gâchés par les rumeurs ! Un complot vient, en effet, d'être démasqué. Comme tous les enfants et adolescents tibétains, Ugyen Trinley Dordjé adore participer aux pique-niques organisés en son honneur. Des tentes ont été dressées à deux kilomètres environ de Tsurphu, en bordure de la rivière. Les offrandes, les traditionnels échanges de khatas ont duré plus de deux heures, danses et chants se sont prolongés durant plusieurs jours. Les invités ont organisé des tournois de cerfs-volants. Le ciel est constellé d'engins multicolores, des familles de l'aristocratie tibétaine pro-chinoise se défient à coups de piqués,

d'encercléments, d'assauts vertigineux, le but consistant à approcher le cerf-volant adverse et à le déséquilibrer en lui coupant le fil. Les batailles font rage dans les airs, et le jeune karmapa s'en amuse énormément. Alors que la fête bat son plein, naît une tension, soudaine et inhabituelle, sous la tente où se trouve Urgyen Trinley Dordjé. Deux ou trois fonctionnaires se tiennent en permanence à proximité de lui, tandis que les moines chargés de sa surveillance se montrent particulièrement nerveux. Des officiels chinois discutent à bâtons rompus. Leurs regards se portent vers la montagne voisine. Les rires, les chants, les tambours se taisent. De sombres nuages s'amoncellent sur le sommet de la montagne. Le vent, brusquement levé, soulève des nuées de poussière. L'orage gronde. Une pluie dense s'abat sur les invités ; les officiels chinois décident d'interrompre le pique-nique et de regagner Tsurphu, aussitôt le soleil revenu et le vent tombé. Pendant ce temps, des moines ont surpris deux Chinois errant dans le monastère, porteurs d'explosifs et d'armes blanches. Alors qu'ils se trouvaient dans la bibliothèque du troisième étage, où une porte permet d'accéder directement aux appartements du karmapa, ils sont arrêtés. Et immédiatement interrogés. Un inconnu rencontré à Lhassa leur a versé une coquette somme d'argent pour assassiner Urgyen Trinley Dordjé.

Depuis ce jour, le siège abbatial de l'école Kagyu continue à vivre au rythme lent d'un monastère tibétain à demi reconstruit, mais sous haute surveillance des militaires chinois et des agents du tewu. Qui ne lâchent pas d'un oeil le dix-septième karmapa, sauf lorsqu'il entre en retraite.

La polémique

Depuis l'annonce de la découverte d'Urgyen Trinley Dorjdjé par Tai Situ et Goshir Gyeltsab, Shamar Rinpoché s'acharne à démontrer que les affirmations des deux lamas de l'école Kagyu ne sont qu'affabulations et que l'intronisation du dix-septième karmapa a été négociée avec les communistes chinois, moyennant finances et reconstruction du monastère de Tsurphu [476]. Le régent réclame également à Situ une étude graphologique de la lettre testamentaire du seizième karmapa, mais elle lui est refusée.

Autre raison pour contester les faits, Shamar avait son propre candidat, dont il avait caché l'existence, voulant s'assurer du bien-fondé de sa découverte. Alors qu'il supervisait, en 1986, la construction du karmapa International Buddhist Institute (KIBI) à New Delhi, il reçut la visite d'un dignitaire sakyapa, lama porteur d'une photo d'un enfant de trois ans qui s'appelait Tenzin Khyentsé et

venait confirmer les rumeurs de la renaissance du karmapa en 1983. C'était un premier signe, mais insuffisant. En 1988, alors qu'il s'apprêtait à consacrer une immense statue du Bouddha entièrement recouverte d'or, Shamar Rinpoché vécut un moment particulier : « Aux pieds de la statue, les disciples avaient déposé plusieurs rangées de bols d'offrandes remplis d'eau parfumée. Comme l'exige notre coutume, le lama jette en l'air des grains de riz pour consacrer la statue. Ceux que je lançais se démultipliaient et se répandaient en pluie sur le Bouddha. Derrière cette statue, je voyais une multitude d'autres représentations au milieu desquelles une lampe à beurre était remplie à ras bord ; en son cœur, à la place de la flamme, une boule diffusait une lumière éclatante... Je tenais enfin la confirmation que Tenzin Khyentsé était la réincarnation que je recherchais [477]. »

Le 12 mars 1994, Shamar Rinpoché intronise son candidat à New Delhi sous le nom religieux de Trinley Thayé Dordjé : né le 5 mai 1983, il a onze ans.

Voici donc l'école Kagyu avec la double émanation du seizième karmapa ! La situation n'a en soi rien d'exceptionnel, sauf que l'intronisation d'Urgyen Trinley Dordjé a été avalisée par le quatorzième dalaï-lama. Or, dans une telle situation, l'une des émanations est considérée comme prééminente. En

bon droit, c'est cette dernière que le trône de Rumtek, au Sikkim, et de Tsurphu, au Tibet, doivent accueillir. La scission intervenue après la mort du seizième karmapa est donc davantage motivée aujourd'hui par l'argent et le pouvoir, à savoir : le contrôle de Rumtek – thankas, reliques, tapis, statuettes et autres objets sacrés – et la fameuse coiffe noire, montée d'un énorme rubis, inséparable du karmapa.

La fuite

27 décembre 1999. Les rumeurs de la mort du panchen-lama désigné par le dalaï-lama continuent à circuler, mais s'y ajoute celle d'une nouvelle tentative d'assassinat du karmapa.

C'est dans le plus grand secret qu'a été prise, quelques semaines plus tôt, la décision de quitter le Tibet et de rejoindre le dalaï-lama dans son exil indien. Plusieurs semaines durant, des hommes sûrs ont effectué le trajet de Tsurphu jusqu'à la frontière du Népal. Tous ont rapporté de précieux renseignements, notant les points de contrôle, les garnisons chinoises, les convois militaires, les patrouilles policières. Ils ont cherché également le meilleur chemin pour ne pas attirer l'attention des Chinois ni des Tibétains : à pied, à cheval, en bus, comme en voiture... Toutes les informations ont été

recoupées plusieurs fois.

La semaine précédant la fuite, Urgyen Trinley Dordjé expliqua entamer une retraite dans ses appartements. Il demanda donc aux autorités locales et aux services de sécurité de Tsurphu de respecter son intimité. Pour ses complices, il avait seulement exigé que sa fuite fût organisée avant le nouvel an lunaire, soit le 5 février 2000. Dans l'intervalle, le 4x4 Mitsubishi du monastère a été conduit au garage pour réparations.

Le mardi 28 décembre 1999, à vingt-trois heures, le karmapa enjambe la fenêtre de sa chambre, se laisse glisser à l'étage inférieur, rejoint le rez-de-chaussée. Quelques minutes couché dans les ruines, et le voici qui se dirige vers le lieu du rendez-vous.

Le 4x4 attend, moteur coupé, avec deux chauffeurs et deux fidèles. Sa soeur aînée a également rejoint le groupe. Les conducteurs ont été avertis d'un déplacement d'une quinzaine de jours, mais c'est seulement au moment du départ qu'ils apprendront la destination.

Le conducteur met le moteur en route, direction l'ouest du pays. À cinq kilomètres de Tsurphu, il s'arrête pour embarquer l'homme qui doit les protéger jusqu'en Inde, où l'attend Tai Situ Rinpoché, son tuteur. La fuite du dix-septième karmapa est motivée notamment par le fait que les autorités chinoises lui ont défendu de rencontrer

régulièrement ses maîtres, obligatoire pour recevoir la formation inhérente à un grand tulku. On ne peut le nier, Tai Situ bénéficia longtemps d'un visa permettant d'incessants allers et retours entre l'Inde et le siège abbatial des kaguypas. Mais, un jour, ce fut terminé. Pourquoi ? La tentative d'assassinat, les complots, les pressions exercées sur lui pour qu'il reconnaisse le « faux » panchen-lama, les interdictions de rencontrer ses tuteurs, expliquent sa fuite.

À Tsurphu, les Chinois viennent de constater la disparition du karmapa. Le monastère, investi par les soldats et les agents du tewu, est désormais fermé aux pèlerins. Les responsables de la fuite de l'adolescent sont arrêtés, des moines aussi. La répression est terrible. Une incroyable chasse à l'homme commence. Ugyen Trinley Dordjé et ses compagnons ont à peine deux jours d'avance et le temps joue contre eux. À une dizaine de kilomètres de Lhassa, le conducteur prend la direction de Shigatsé. Les fuyards filent à toute allure, contournent la deuxième ville du Tibet sans encombre, croisent plusieurs convois militaires. Tout se déroule comme prévu.

Quelques heures plus tard, Ugyen Trinley Dordjé et ses compagnons abandonnent la route principale, jugée trop fréquentée et dangereuse puisqu'elle mène au Népal via le pont de l'Amitié

construit par les communistes. De fait, ils se dirigent plein ouest, en direction du Mustang. Le groupe atteint, lui, un village d'une vingtaine de maisons. La demeure où les fuyards font halte appartient à des gens de confiance.

Il fait encore nuit lorsque les fuyards reprennent la route.

Le col de la mort

Le moment est venu d'abandonner le 4x4. Devant eux, des parois abruptes, des sommets crevant le ciel, des neiges éternelles. C'est la barrière himalayenne, à franchir coûte que coûte. En route, pour le premier col, à plus de 4 000 mètres d'altitude. Au bout d'une heure, la piste disparaît sous une croûte de neige durcie.

Les fuyards progressent lentement. La nuit tombée, le ciel parsemé d'étoiles, une demi-lune, peu de neige : la chance leur sourit. Le karmapa et ses trois compagnons d'exil contournent d'immenses blocs de glace agglutinés au rocher, des ravins. Cela fait près de cinq heures qu'ils avancent, toujours précédés du guide. Parfois, ils sont obligés de descendre de cheval, de marcher, d'ouvrir la voie à leur monture et, dans les pentes, de s'accrocher à sa queue. Poussés, tirés, presque portés vers les sommets, la respiration haletante, ils progressent, le

corps soudé à celui de leur l'animal. Quand ils franchissent le premier col, la température atteint -15° C.

Franchi Nyichung, le pilier qui marque la frontière du Mustang et du Népal, le karmapa et ses compagnons arrivent à Lo Manthang.

La nuit du 30 au 31 décembre 1999 est celle d'un repos bien mérité. Repartis tôt, les fuyards prennent la direction du sud, vers Kali Gandaki River Valley.

Emprunter, en cette période, la voie normalement utilisée par les marchands et les trekkers leur aurait certainement permis de rejoindre Jomosom, capitale du district, sans trop de difficultés. Et à l'aéroport ils auraient très bien pu prendre un vol commercial. Seulement, ils auraient couru le risque d'attirer l'attention de la police ou des autorités népalaises. Ils décident donc de se séparer en deux groupes.

Le groupe du karmapa – ils sont quatre – évite donc Jomosom, et franchit à l'est Thorung La, le col de la mort. Il est heureusement tombé peu de neige. Un vent terrible soufflant à soixante kilomètres à l'heure, ils sont très vite obligés de descendre de leurs montures.

Le 2 janvier 2000, Urgyen Trinley Dordjé et ses compagnons atteignent Manag Pedi, un village situé à 3 535 mètres d'altitude. Le lendemain, un hélicoptère de sauvetage Écureuil, appartenant à la

société américano-népalaise *Fishtail Air*, à Katmandou, embarque le karmapa. À bord, deux Américains et deux lamas [478]. Une nouvelle exfiltration réussie au Tibet ! Le 5 janvier 2000, terme de l'aventure... Le département des Affaires religieuses du gouvernement du Tibet en exil, prévenu de l'arrivée imminente d'un maître du bouddhisme tibétain, niera savoir qu'il s'agissait du dix-septième karmapa Ugyen Trinley Dordjé... Mais le lendemain, 6 janvier, dans la liesse générale, le quatorzième dalaï-lama et le dix-septième karmapa se retrouvent devant un public déchaîné.

Sus au dalaï-lama !

La vie n'est décidément pas un long fleuve tranquille pour le dalaï-lama en exil et pour le peuple tibétain qui subit les soubresauts de l'Histoire dans l'indifférence des nations.

Dharamsala s'apprête à célébrer lossar, en ce 5 février 1997.

À l'intérieur de l'Institute of Buddhist Dialectics, Lobsang Gyatso, son directeur, proche conseiller du souverain tibétain, rejoint sa chambre après une entrevue infructueuse avec des lamas du monastère de Namgyal. Cette entrevue s'est déroulée dans son bureau, et ils se sont séparés après avoir discuté du climat abominable régnant alors dans la région. Ces

affaires de panchen-lamas et de karmapas sont bien ennuyeuses.

Ce soir-là, avant de se coucher, il va jusqu'au bas de l'escalier de sa demeure et se voit ravi de trouver les moines papoter tranquillement dans leurs cellules, ouvertes jour et nuit, mais séparées par un rideau bordeaux. Jetant un coup d'œil à sa montre, il constate qu'il est déjà vingt-trois heures. Il décide de dîner d'une poignée de tsampa mouillé de thé, dans sa chambre, avant de se coucher. Lobsang n'a aucune raison d'être sur ses gardes.

À 1 ou 2 heures du matin, Lobsang Gyatso est réveillé en sursaut. Des hommes se jettent sur lui, armés de couteaux. Au petit matin, les moines de l'institut découvrent le corps. Le directeur a été lacéré une trentaine de fois.

Le gouvernement est averti, la police aussi, le souverain aux abois... Chose curieuse, personne n'a rien entendu, alors que plusieurs centaines de moines vivent autour de l'institut.

À Dharamsala, la stupeur passée, c'est la colère qui s'élève. La place de McLeod Ganj grouille de monde. Chacun se regarde, implore la vérité. La journée n'apporte aucun renseignement. Les Tibétains s'obstinent, emplissent les ruelles, envahissent les lieux de culte, le monastère de Namgyal, la place devant la résidence du dalai-lama. Voici ce que l'on entend : la veille du meurtre, des

Tibétains sont arrivés de New Delhi ; passant devant le monastère de Namgyal, ils ont crié : « Vive la Chine ! Vive le Tibet chinois ! » Ces choses-là se produisent de plus en plus souvent. De là à tuer le directeur du monastère privé du dalai-lama !

L'enquête est menée au pas de charge. Une dizaine de jeunes Tibétains a été arrêtée. Ils ont plaidé coupable. Mais pas une info ne filtre de la part des autorités indiennes [479].

Côté tibétain, le ton monte. Aujourd'hui encore, on accuse – sans preuves formelles – les dzogénpas, installés depuis 1962, dans l'Himachal Pradesh. Leurs querelles avec les Bonnets jaunes remontent aux temps originels du bouddhisme tibétain. Pour les bönpos, l'école Dzogchen est considérée comme la tradition spirituelle la plus élevée, le Bouddha Sakyamuni ayant été, selon eux, un disciple de Tsönpa Shenrab Miwoché [480] et le Dharma tiré du bön originel [481]. Dans le Kham, le siège abbatial de dzogchen, « la grande perfection » (apparentée aux nyigmapas), se trouve à Dergué. Deux versions différentes circulent sur leurs origines. Selon les dzogchenpas, l'essentiel reste la transmission directe du Bouddha primordial au premier maître Dzogchen Garab Dordjé, de celui-ci à son premier disciple, et ainsi de suite jusqu'à Guru Rinpoché, le Second Bouddha, et ses traducteurs. L'un d'eux, Vairocana, célèbre érudit tibétain, longtemps exilé dans le

Sinkiang avant d'en être expulsé, a fondé Dzogchen, une fois revenu à Dergué.

Les dzogchenpas, souvenons-nous, se sont toujours opposés aux dalaï-lamas, à leur politique et à leur gouvernement. Fondamentalistes, ces intégristes soutiennent le onzième panchen-lama que Pékin a supplanté à Guendun Choekyi Nyima. Plusieurs de leurs monastères sont établis en Inde, au Népal et en Occident. Souvent financés par Pékin, au Tibet comme en Occident, ils multiplient la désignation de tulkus : ils sont dzogchenpas, mais également bönpos, kagyupas, nyingmapas et... gelugpas. Tout est donc prêt dans le Tibet chinois pour qu'à la mort de Tenzin Gyatso, les tulkus rouges s'unissent dans un seul élan pour soutenir le choix de Pékin dans la désignation du prochain dalaï-lama. Au nom et pour le bien de la Mère-Patrie.

Les plans de restauration

Le Potala appartient au patrimoine national de l'État chinois depuis 1961 et est inscrit au Patrimoine mondial de l'Unesco depuis 1994. Ayant échappé au vandalisme et à la destruction lors de la Révolution culturelle (Agence de presse Xinhua, publié par le *Quotidien du Peuple*, le 29 avril 2008), l'ancienne résidence des dalaï-lamas est devenue un musée incontournable de la République populaire de

Chine, tout à la gloire de la Mère-Patrie. Les autorités chinoises ont alloué 700 millions de yuans, soit plus de 102 millions de dollars, depuis 1980, pour reconstruire, restaurer et entretenir mille quatre cents monastères bouddhistes et autres lieux de culte. Le Potala et ses 2 500 mètres carrés de salles ne sont en travaux que depuis 2002 seulement. Coût de l'opération : 5,7 millions de yuans, environ 731 500 dollars. Un temps interrompu sous prétexte des émeutes de Lhassa et du Sichuan, au moment des Jeux Olympiques d'été 2008, les travaux de rénovation et de restauration ont repris au Potala et sur deux autres sites : le Norbulingka, la résidence d'été des dalaï-lamas depuis le XVIIIe siècle, et le monastère de Sakya, siège des sakyapas, fondé en 1073, par Khön Könchog Gyalpo, premier Sakya Trizin. Commencés également en 2002, ces travaux, qui s'élèvent à 330 millions de yuans, 47 millions de dollars, devraient se terminer en 2009. Enfin Pékin annonce, d'ici 2010, un investissement de 570 millions de yuans, plus de 83 millions de dollars, pour achever la restauration de vingt-deux autres sites culturels et historiques, dont le monastère de Tashilhunpo, près de Shigatsé, et les trois grands monastères gelugpas que sont Gartden, Drepung et Sera.

Il y a deux manières d'expliquer de tels investissements et ce soudain attrait des autorités

communistes à la religion et à ces sites sacrés. La première est touristique : la Chine a besoin d'entretenir le mythe du dalaï-lama pour attirer les touristes étrangers et a organisé un parcours sous contrôle, en faisant de Lhassa et du Potala la mecque du bouddhisme tibétain, lequel ne représente que 4 ou 5 % du bouddhisme mondial. La seconde est politique. Le palais du Potala, le Norbulingka et le monastère de Sakya sont trois symboles du bouddhisme tibétain. Restaurés, ils vont permettre à la République populaire de Chine d'affirmer sa soudaine « ouverture spirituelle ». Le *Quotidien du Peuple* confirme cette liberté retrouvée (!) dans ses colonnes : « Plus de mille sept cents monastères bouddhistes ont accueilli, en 2008, au Tibet, quarante-six mille moines et bonzesses » ; et de préciser que Pékin a également autorisé « l'ouverture de quatre mosquées et une église catholique », en soulignant que « toutes les activités religieuses se déroulaient normalement » sur le Toit du monde... Du jamais vu en Chine communiste, qui revendique « un lieu de culte pour mille six cents Tibétains, contre une seule église pour trois mille cent vingt-cinq personnes en Grande-Bretagne ». La comparaison est osée, mais n'étonne guère.

Tous ces investissements au Tibet, sur les sites sacrés, dans les monastères, au Potala, au Norbulingka, à Tashilhunpo, à Ganden, Drepung et

Sera, préparent l'inévitable show politico-religieux de ce XXI^e siècle en Chine et au Tibet, et le retour du dalaï-lama.

L'état de santé, de plus en plus fragile, du quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso pose en effet, depuis plusieurs années déjà, la terrible question de sa succession. Tout est en place en Chine pour le grand final, Pékin préférant voir Tenzin Gyatso réintégrer son palais plutôt mort que vivant. Avec la disparition du souverain tibétain, les autorités chinoises auront enfin les mains libres pour désigner son successeur.

Les liaisons dangereuses

La rue principale de McLeod Ganj, partie haute de Dharamsala, se dessine, de plus en plus longue, à flanc de montagne. Les constructions en dur ont peu à peu remplacé les cabanes en bois au toit de tôle ondulée. La voie serpente en direction de Dharamsala-le-bas, sur près de cinq kilomètres. En bifurquant à droite, on se dirige vers le temple principal et la résidence du dalaï-lama. En continuant sur la gauche, on descend en direction de l'administration centrale tibétaine (ACT). Un peu plus bas encore se trouve le Men-Tsee-Khang, l'institut de médecine et d'astrologie tibétaines.

C'est ici qu'à partir de 1960 se sont entassés les réfugiés tibétains. Ils ont conflué vers ce lieu dont ils ignoraient jusqu'alors l'existence. Des centaines et des centaines de tentes collées les unes contre les autres, des hommes et des femmes, exténués, enroulés dans leur tchouba usée, allongés sur des pierres pour se protéger de l'humidité, de cette moiteur qui colle en permanence à la peau par

temps de mousson, ou du froid si pénétrant durant les terribles hivers himalayens.

Des rochers escarpés sont habillés de toitures en carton détrem pé et piqué dans deux ou trois branches. Enfin, on trouve quelques cabanons dispersés dans la montagne, aux portes de la forêt. Partout, des hommes et des femmes prient. Partout, des enfants surgissent du bout de l'enfer. Tous portent les séquelles de la traversée himalayenne. Si ceux-là s'en sont sorti vivants, ils sont nombreux à avoir été amputés des mains, d'un pied, d'une jambe... Premiers enfants de l'exil, ils errent au gré des tentes, épuisés, affamés, les yeux hagards. Des lépreux et des handicapés indiens se dirigent eux aussi vers Dharamsala. Ils sont toujours plus nombreux. L'espoir dans les yeux, ils quêtent une poignée de riz, un morceau de pain, des soins qui ne viendront peut-être jamais.

Le corps médical est débordé. Les médicaments font cruellement défaut, ainsi que les couvertures et la nourriture. Les morts se comptent par centaines. C'est cela, Dharamsala, au début des années soixante : un village fantôme transformé en cour des miracles.

Et toujours plus d'exilés déracinés fuyant l'oppression chinoise, à la recherche d'une terre d'accueil en attendant le retour à Lhasa avec leur jeune souverain.

Le scandale des enfants adoptés

Aussitôt installé à Dharamsala, le dalaï-lama demande à sa soeur aînée, Tsering Dolma, de s'occuper des petits réfugiés, avec le soutien et l'aide de leur mère Amala. Ayant été informé que beaucoup d'enfants périssaient sous les chutes de pierres et de rochers, le 17 mai 1960 est fondé, avec l'arrivée des cinquante et un premiers enfants tibétains des chantiers, la *Nursery for Tibetan Refugee Children*. Après la mort de Tsering Dolma, c'est sa soeur cadette qui prendra le relais et fonde, en 1971, le *Tibetan Childrens Village* (TCV) : la méthode Montessori [482] donne une importance prépondérante à l'éducation sensorielle et insiste sur la liberté active de l'enfant, dirigé sans contrainte d'éducation.

Mais revenons en 1961. Chaque jour, entre cinquante et quatre-vingts enfants franchissent la frontière qui sépare le Tibet de l'Inde. Les réfugiés affluent vers Dharamsala qui se trouve en état de siège permanent. Les organisations humanitaires sont débordées. Malgré les dons, les aides et les bonnes volontés, la situation ne cesse de se dégrader.

Amala, la mère du dalaï-lama, et Tsering Dolma passent de longues heures auprès des mères

adoptives de Cornium House et d'Egerton House pour expliquer aux nouvelles *ayas*^[*] comment s'occuper des enfants. Elles profitent alors de la nursery pour aider à laver du linge, changer et soigner des nourrissons. Tout le monde redoute l'hiver qui s'annonce et la mousson, terrible sur les contreforts himalayens : beaucoup de ces enfants n'y résisteront probablement pas.

Tsering Dolma parcourt chaque jour le chemin qui sépare le bungalow familial de celui de Cornium House où est installée la nursery, ou de Egerton Hall qui accueille les enfants plus âgés. Elle porte des lunettes noires, ce qui lui donne un air assez hautain. En réalité, ayant perdu un oeil, elle est obligée de protéger l'autre de la lumière sous peine de le perdre à son tour.

À la veille de l'hiver 1961, huit cents enfants sont arrivés à Dharamsala. Il faut de la place, toujours davantage de place. À la nursery, les bébés les plus malades dorment dans des boîtes en carton. Mais il n'en reste plus. Les autres sont couchés à même le sol, sur une couverture. Il n'en reste plus non plus. Heureusement, il y a un plancher en bois !

On s'en doute, avec les réfugiés tibétains, McLeod Ganj a perdu son statut de village fantôme. Nehru continue à apporter son soutien au dalaï-lama, en lui louant des terres.

Les organisations humanitaires envoient des

conserves, du riz, des vêtements, de la farine. Outre la *Croix-Rouge suisse*, *Save the Children Fund*, *Care United States*, *Swiss Aid Tibetans*, *American Emergency Committee for Tibetans*, *Tibet Society de Grande-Bretagne*, *Tibetan Refugee Aid Society du Canada*, de Nouvelle-Zélande, d'Australie volent au secours des exilés tibétains. Une chaîne d'entraide mondiale est bientôt en place. Quand les camions parviennent à Dharamsala, on déchante pourtant. Si haute que soit cette nouvelle montagne de dons, chacun sait qu'elle disparaîtra rapidement. Enfermés dans leurs mauvais rêves, les Tibétains n'osent même plus se demander ce que seront leurs lendemains. Personne ici ne spéculé sur l'avenir. Tous vivent dans l'attente d'un retour au Tibet. Un mot du dalaï-lama et tous, ou presque, rebrousseront chemin.

Il est essentiel de rappeler ces événements. À Dharamsala, dans le début des années 1960, que ce soit à Cornium House ou à Egerton Hall, dans les bungalows, sous les centaines de tentes des réfugiés, au sein du gouvernement du Tibet en exil ou parmi les bénévoles autour de Tsering Dolma, les organisations humanitaires sont dans l'incapacité de répondre aux cas les plus urgents. La situation est particulièrement critique à la veille de l'hiver 1961-1962.

C'est précisément en 1961 que l'on voit

réapparaître l'Autrichien Heinrich Harrer. L'ancien explorateur présente au dalaï-lama et à son frère Thubten Jigmé Norbu un Suisse, Charles Aeshimann, directeur de la société Atel à Olten, en Suisse alémanique, qui s'occupe, dans la région de Saint-Gall, d'une structure d'accueil pour les orphelins de la Seconde Guerre mondiale : le Village des Enfants de Pestalozzi.

Poussé par Harrer, l'industriel s'emploie donc à négocier l'adoption de petits Tibétains. L'adoption plutôt que le parrainage réglerait, en effet, l'épineuse question du statut de ces enfants.

Le dalaï-lama et Aeshimann établissent une charte. Qui prévoit que : «

1. Les enfants doivent bénéficier de la meilleure formation possible ;

2. Les enfants ne seront pas rappelés en Inde ou ailleurs par Sa Sainteté tant que leur formation ne sera pas terminée ;

3. De son côté, Sa Sainteté exigera régulièrement d'eux qu'ils fassent preuve de zèle, d'obéissance et de civilité ;

4. Les enfants, tant qu'ils sont en Suisse, doivent être mis autant que possible en contact avec d'autres Tibétains, afin qu'ils n'oublient pas leur religion et leur culture. Les parents d'accueil s'engagent à les informer sur le Tibet et à encourager les enfants à servir plus tard leur pays ;

5. Les parents d'accueil acceptent d'envoyer les enfants aux leçons de tibétain, afin qu'ils sachent lire et écrire leur langue ;

6. Les parents adoptifs et Sa Sainteté s'engagent à inciter les enfants à retourner en Inde ou au Tibet, car le risque est grand que la race tibétaine s'éteigne ;

7. Si un enfant refuse de rentrer, on ne doit pas l'y inciter à tout prix ;

8. Le voyage de retour doit être financé, tout ou en partie, par les parents d'accueil [483]... »

Côté tibétain, ces idées ne sont pas faciles à faire accepter mais on finit par y parvenir. La question identitaire est au cœur du problème. Le gouvernement indien s'est montré une nouvelle fois complaisant en délivrant des cartes d'identité de « réfugié tibétain résidant en Inde » qui permettent de vivre sur place sans renoncer à sa nationalité. Mais pour sortir du pays, encore faut-il disposer d'un visa. Heureusement, Aeschmann intervient auprès de son ambassade. L'administration suisse finit par imaginer un statut juridique acceptable pour accueillir les petits Tibétains. .

En octobre 1961, Charles Aeschmann, flanqué d'un Tibétain, Rakra Tethong, accueille donc les premiers enfants placés par l'institution Pestalozzi, à Trogen.

Petit déjeuner à la gare de Zurich, en présence de

Jetsun Pema, la soeur cadette du dalaï-lama. Pour elle, c'est l'inscription dans une institution pour jeunes filles au sein de l'école catholique de Bex, dans le canton de Vaud. Les week-ends de Jetsun Pema sont fort agréables, à Olten, chez Charles et Gret Aeschmann, même si elle rend régulièrement visite à ses cent soixante-quatorze petits compatriotes confiés à des familles helvétiques. L'industriel lui demandera même de l'accompagner à l'aéroport de Zurich pour accueillir un nouvel arrivage d'une quarantaine de petits orphelins [484]. Ils sont tous munis d'un numéro, portent au cou une plaque [485] très fine d'aluminium qui indique leur région d'origine – Amdo, Kham, Ngari, Tsang –, et non leur nom patronymique, comme les institutions le prétendent encore aujourd'hui [486]. Étrange répétition de l'Histoire ! Car la jeunesse tibétaine connaît en fait son second exil, immergée dans un système éducatif destiné à en faire une élite, de jeunes intellectuels brillants, capables de soutenir la cause du bouddhisme tibétain.

Les premières familles à adopter ces Tibétains-là comptent parmi les plus riches et puissantes de Suisse. L'association envoyait des dossiers et des photos des familles d'accueil, que les Tibétains se chargeaient de traiter, en répartissant les enfants selon leurs propres critères. Le 16 août 1961, seize jeunes exilés précèdent les cent cinquante-huit

autres. Le drame, c'est que les enfants furent souvent élevés dans la croyance qu'ils étaient orphelins – ce que beaucoup de parents pensaient eux-mêmes – alors que c'était faux !

Parmi les cent soixante-quatorze petits Tibétains adoptés, des frères et des soeurs ont été séparés. Bien des années plus tard, quelques-uns se retrouveront, mais d'autres se suicideront ou sombreront dans la drogue et l'alcool en constatant qu'ils n'étaient pas orphelins.

Pire, sept ans, plus tard, en 1968, Charles Aeschmann et son ami Heinrich Harrer constateront l'échec éducatif de l'opération : 70 % de ces jeunes ne connaissaient plus le moindre mot de tibétain ; ils étaient tout au plus 10 % à le comprendre.

À ce jour, le dalaï-lama n'a toujours pas apporté la moindre réponse quant à son accord pour cette opération d'adoption.

Réalités tibétaines

Au départ de la place de McLeod Ganj, une ruelle file vers la vieille poste, entre les boutiques, les restaurants tibétains et indiens et les étals colorés des marchands de légumes. Une forêt épaisse encercle Dharamsala de sa beauté fabuleuse. Elle fascine quand ses branches bruissent de milliers de

chants sacrés. Elle inquiète quand elle se fait l'écho d'une vie secrète, le refuge des léopards, des chiens sauvages, des macaques et des ours... Mais comme elle est attirante ! Comme elle sait nous charger d'énergie lorsqu'elle devient symbole de vie et de sagesse ! Elle accueille alors de plus en plus d'ermites, un peu à l'image de l'arbre de Bodhi qui avait offert au Bouddha un espace ombragé, pour lui permettre d'y méditer et d'atteindre l'Éveil. Le symbole était si puissant que lorsque l'arbre indien mourut, on en transporta une bouture à Bodhgaya, afin de permettre aux disciples du Bouddha de continuer à trouver un lien vivant avec leur guide spirituel et d'essayer à leur tour d'atteindre l'illumination.

Les premiers Tibétains de l'exil ont toujours vécu dans l'attente et l'espoir jamais feint d'un retour au pays sur les traces de leur souverain – persuadés qu'il arriverait à négocier avec Pékin – au point de construire seulement des abris provisoires. Les jeunes, quant à eux, ont pris peu à peu la décision de vivre autrement leur existence d'exilés. Sur ordre du dalaï-lama, tous les enfants arrivés à Dharamsala ont été scolarisés. Une politique indispensable pour préserver les traditions, l'identité et la langue tibétaines, une politique qui a porté ses fruits.

La communauté tibétaine en exil aurait pu se lancer dans une ouverture politique et sociale,

remettant en cause le régime féodal de ses parents et grands-parents. Quelques pas ont été faits dans ce sens. Ainsi, le 7 octobre 1970, les Tibétains de Dharamsala assistent, ébahis, à la fondation du *Tibetan Youth Congress*, sous la présidence du quatorzième dalaï-lama. Du jamais vu au pays des Bonnets jaunes et des Bonnets rouges ! Oser critiquer les anciens, montrer son désaccord, contester et s'opposer : des mots qui n'existaient pas au Tibet, et qui font leur apparition, sous l'impulsion de quatre jeunes réfugiés : Tenzin Geishe, Tenzin Namgyal-Tethong, Lodi Gyari et Sonam Topgyal.

La toute première génération de réfugiés a fini par mourir sur une terre d'accueil dont elle ne voulait pas. La troisième génération de ces Tibétains de l'exil, devenus médecins, avocats, qui ont parfois suivi des études en Occident, ne savent plus vers qui se tourner. Soixante ans se sont écoulés depuis l'invasion chinoise. Pour eux, la politique de non-violence prônée par le dalaï-lama est un échec.

Si Tenzin Gyatso est le chef temporel du Tibet depuis le XVII^e siècle, son gouvernement en exil n'a jamais été reconnu par la communauté internationale, ce qui rend sa tâche très compliquée. Et si le dalaï-lama a modifié ses premières revendications, réclamant à Pékin une autonomie pour son pays et non l'indépendance, rien n'a

changé.

De Mao Zedong à Hu Jintao (l'homme qui réprima les révoltes de 1987 et 1988 à Lhassa), le problème du Tibet demeure... évolue... mais pas dans le sens que l'on aimerait : le Tibet est à jamais une région chinoise.

Scandales au Men-Tsee-khang

Septembre 1982. Pour une fois, depuis la fin de la mousson, la journée s'annonce belle, malgré les essaims de brumes sur McLeod Ganj et Dharamsala. Après une bonne heure de marche, Tenzin Choedrak s'assoit, en plein cœur de la forêt. Un panneau avec un mot anglais, *church*, un chemin archaïque et boueux, des murs sombres : la chapelle anglicane St. John-in-the-Wilderness surgit d'une nappe de brouillard.

Le médecin remarque quelques tombes grises, terrifiantes, glaciales, oubliées. Une masse de brouillard monte de la vallée et enveloppe ce lieu étrange.

Le prêtre de St. John, un jeune Indien d'une trentaine d'années, l'invite à partager le thé. Le docteur Choedrak souhaite lui parler de son Institut de médecine mais s'exprime très difficilement en hindi et ne comprend pas un mot d'anglais. Il lui promet cependant de le revoir, avec cette fois un

traducteur. Puis il rejoint McLeod Ganj.

La matinée est claire et une joyeuse ambiance règne sur la place, particulièrement animée par les Nowrojee. Le marchand parsi et sa femme d'origine anglaise se tiennent à l'entrée de la boutique et palabrent depuis un grand moment. Lui et sa famille ont accompagné l'histoire des Tibétains de l'exil. C'est Nauzer qui a suggéré en 1962 au pandit Nehru, le Premier ministre indien, d'envoyer le dalaï-lama et sa famille à Dharamsala dans l'espoir de relancer son village fantôme, ancien lieu de villégiature des Britanniques, détruit en 1904 par un tremblement de terre. Pour Nehru, cette offre devait permettre d'isoler le souverain tibétain et sa famille et d'atténuer la pression des communistes chinois, extrêmement forte à l'époque.

Vingt ans après, en 1982, Dharamsala renaît de ses cendres, McLeod Ganj, la partie haute de la ville, a perdu son statut de village fantôme et les réfugiés tibétains s'organisent autour de leur souverain et de son gouvernement.

Nowrojee, qui commence à bien connaître le docteur Choedrak, a profité de la présence d'un traducteur pour lui raconter, version indienne, l'histoire de l'arrivée des premiers réfugiés et la chaîne d'entraide mondiale qui s'était mise en place à Dharamsala autour des Tibétains de l'exil. Ni les Nowrojee, ni Tenzin ne sont dupes : un ordre du

dalai-lama et tous rebrousseraient chemin. Mais cet ordre n'arrive pas et n'arrivera probablement jamais.

Quelque part des perruches sauvages, vertes comme des émeraudes, bavardent et un petit groupe de macaques a investi McLeod Ganj. Après avoir mangé chez les Nowrojee, le médecin du dalai-lama s'apprête à donner son premier cours de médecine tibétaine sous une tente de fortune, que le Parsi a fait venir de Pathankot [487]. Le temps de rejoindre le Men-Tsee-Khang par le chemin qui passe près de la résidence du dalai-lama, étroitement surveillée par l'armée indienne et les gardes tibétains, il fait une halte au temple principal, où il invoque Tara, la mère de tous les Bouddhas : « Hommage à Vous, Tara, dont le visage respendit... d'un reflet comparable à celui de cent pleines lunes d'automne... Vous irradiez une lumière claire et splendide... plus intense que celle de mille étoiles... » À la fin de sa prière, Tenzin Choedrak demande sa protection. Une nouvelle aventure commence. Et une très lourde tâche l'attend.

Tenzin Choedrak pensait ne jamais pouvoir enseigner à un groupe, dans une école de médecine et d'astrologie tibétaines. Il n'avait dit à personne combien cette situation le faisait souffrir. Les camps de travaux forcés, les laogaïs auraient logiquement dû le broyer, mais il n'en fut rien : les communistes

chinois avaient pris possession de son corps, jamais de son esprit. De sorte qu'il leur avait en somme abandonné vingt et une années de sa vie comme une parenthèse, un passage obligé et imposé. Maintenant, le médecin du dalaï-lama se sentait enivré au seul goût de pouvoir transmettre à son tour les textes sacrés du Gyü-zhi et les secrets les plus subtils contenus dans le Tantra du Kalachakra.

Tenzin sourit en fixant les premiers élèves de son école, cinq moines réfugiés depuis peu en Inde, que leur khenpo a désignés comme *volontaires d'office*. Les enseignements de médecine tibétaine sont particulièrement complexes et il n'est pas certain que ceux-ci iront au terme des cinq ans du programme concocté à la lueur d'une bougie dans sa chambre d'hôtel. Art, science, philosophie, il faut une approche holistique de la santé pour appréhender la médecine tibétaine. Embrassant les principes du bouddhisme que sont l'altruisme, le karma et l'éthique, elle repose, rappelons-le, sur cette idée forte que tout dans l'univers est composé de cinq éléments – terre, eau, feu, air et espace – et, que le corps humain n'est autre qu'un univers en miniature également composé de ces cinq éléments.

Comme tous les matins, Choedrak rend visite à son principal patient. Le dalaï-lama l'attend et se soumet de bonne grâce à une lecture minutieuse de ses pouls. Les humeurs se lisent dans des pouls

différents. C'est cette lecture que le médecin tibétain fait ce matin-là au souverain en exil : bad-kan, le flegme, est froid ; rlung, le vent, aussi ; au contraire, mkhris-pa, la bile, est chaude ; mais, rlung est plus puissant que mkhris-pa et bad-kan, étant donné qu'il passe dans les deux autres humeurs ; à chaque humeur ses qualités propres, ses dysfonctionnements ; mais, si elles agissent séparément et différemment, elles agissent aussi ensemble dans le corps. Le dalaï-lama se porte bien, ce qui n'est pas le cas du Men-Tsee-Khang.

Les deux hommes en parlent longuement. Le Men-Tsee-Khang va à vau-l'eau. En confiant sa direction à son frère Lobsang Samten, le souverain tibétain n'a jamais caché qu'il attendait énormément de cette institution, la médecine tibétaine étant considérée comme un service public depuis le XVII^e siècle et le règne du cinquième dalaï-lama. Mais rien ne va comme prévu. En 1960, après avoir organisé son gouvernement d'exil en sept départements équivalant à sept ministères, dont les deux plus importants, l'Education et la Santé, permettront de préserver l'identité tibétaine, Tenzin Gyatso a débloqué des fonds pour la construction des principaux monastères gelugpas, pour le TIPA – Tibetan Institute of Performing Arts –, pour le TCV, et pour le Men-Tsee-Khang... Dix-huit ans plus tard, quand Choedrak prend en main les affaires de

l'institut de médecine, ce qu'il découvre est « inadmissible [488] ». Il y a d'un côté des médecins – dont les meilleurs –, qui ne pensent qu'à leur enrichissement personnel et qui ont quitté le navire pour le secteur privé.

De l'autre, il règne une totale désorganisation ; ainsi, il n'y a pas d'école pour former les médecins. Soit une antinomie flagrante avec le Dharma et les vœux du souverain tibétain en exil. Par leur attitude, ces emchis ont oublié l'éthique que leurs maîtres leur avaient enseignée, et rompu la samaya, ce lien sacré et initiatique qui les relie à eux. Ainsi, entre 1962 et 1980, des médecins tibétains sont bien venus au Men-Tsee-Khang, mais ils sont repartis au bout de quelques mois. L'un a ouvert une clinique à Dharamsala et fabrique lui-même ses médicaments, « sans les substances essentielles à leur préparation [489] » ; un autre utilise le Men-Tsee-Khang pour fabriquer les plantes médicinales qu'il vend à ses patients, alors que la médecine au Tibet est alors gratuite.

Quant à l'institut, à proprement parler, il occupe un petit bâtiment à McLeod Ganj et c'est à se demander comment il a pu tenir pendant vingt ans ! Lorsque Choedrak a dit à Lobsang Samten son intention de fabriquer des médicaments en respectant l'éthique de la médecine tibétaine, le frère du dalaï-lama lui a répondu : « Mais il n'y a pas

d'argent [490] !» Tout a été dilapidé.

La tension monte entre le médecin et le frère du dalaï-lama. Un matin, lors d'une consultation, le dalaï-lama dit à Tenzin Choedrak : « Prenez les choses en mains ! »

Tenzin Gyatso lui confie alors cent mille roupies, soit l'équivalent de treize mille dollars pour la construction d'un nouveau bâtiment, sur l'emplacement où a été édifié l'actuel Men-Tsee-Khang. Il fallut aussi acheter du charbon pour chauffer l'or, le cuivre, l'argent, afin de les transformer en poudres.

Le médecin du dalaï-lama témoigne de cette époque difficile : « Nous n'avions aucun endroit pour nous installer. C'est alors que Sa Sainteté nous proposa un bout de terrain, juste derrière sa résidence, qui était habituellement utilisé pour des feux de rituels. C'est aussi le dalaï-lama qui nous fournit l'or et l'argent. » C'est avec une voix emplie d'émotion que Tenzin Choedrak poursuit son récit : « Il nous a fallu plusieurs jours pour nous transporter à sa résidence, nous y installer, nous y préparer par des offrandes, des rituels et des prières. Sept médecins et dix-huit personnes se sont alors mis au travail, pendant quatre mois, jour et nuit, du deuxième au cinquième mois de l'année tibétaine, c'est-à-dire de mars à juin 1982... Même Jetsun Pema, la soeur du dalaï-lama, a volé à notre

secours, en chargeant le Tibetan Children's Village de nous fournir en eau. Et il nous en fallait énormément [491] !»

Les voilà donc, ces médecins et ces aides au travail, sous la direction de Tenzin Choedrak... et sous la surveillance directe du dalaï-lama... et de ses gardes du corps, qui encourageaient le groupe de leur présence et de leurs prières ! « Assis en arc de cercle, raconte encore Choedrak, nous nous relayions régulièrement. Les uns chauffaient l'or, le cuivre, le bronze pour les transformer en poudres. Les autres se reposaient quelques heures dans une maisonnette située juste au-dessus de notre lieu de travail... Je n'étais jamais loin pour alimenter le feu. C'est là que le dalaï-lama nous rejoignait. De même, il observait toutes les étapes du processus de transformation pour préparer *tsutrul*, une pilule précieuse contenant du mercure, de l'or, de l'argent purifiés, entre autres pierres et plantes médicinales [492]. »

Au mois de juillet 1982, Choedrak et ses compagnons avaient fabriqué trois millions de pilules *rinchen tsutrul dashel*, parmi les plus réputées de la médecine tibétaine. Une opération rentable : une de ces pilules coûtant à l'époque cinq roupies la pièce, le Men-Tsee-Khang allait récolter quelque quinze millions de roupies, soit plus de soixante-dix mille euros, une somme considérable pour l'époque et

pour l'institut de médecine qui n'avait jamais gagné autant d'argent depuis son ouverture, en 1962.

Ce n'était que le début d'une grande aventure ! En effet, le Men-Tsee-Khang était dans l'impossibilité de fabriquer les autres pilules précieuses, notamment *rinchen ratna samphel* et *rinchen dangjor rilnag chenmo*. Pour s'y atteler, il fallait changer de méthode de travail. Choedrak avait, en effet, remarqué, qu'il perdait beaucoup trop de substances médicinales : en les broyant à la main, elles formaient des granules rendues inutilisables. Il s'en entretient donc avec le dalaï-lama, lui décrit les machines que les Chinois utilisaient à l'institut de médecine tibétaine de Lhassa : sans elles, inutile de songer à fabriquer d'importantes quantités de médicaments. Une vingtaine de personnes n'y suffirait pas ! Une centaine y échouerait aussi ! Il faudrait plus de dix mille personnes pour mener à bien une telle tâche. Autant dire que c'était inenvisageable.

Les machines sont arrivées... de Bombay. Il s'agissait de petits mortiers. Il va sans dire que les diatribes fusaient, du genre : « On va pouvoir s'y laver les pieds ! » Elles provenaient des vieux lamas et du personnel du Men-Tsee-Khang.

Heureusement, tout a fini par s'arranger. Le dalaï-lama est venu visiter les nouveaux locaux. Choedrak et son équipe avaient fabriqué environ

deux mille kilos d'encens. Tenzin Gyatso les a félicités et une photo a été prise du dalaï-lama et de Tenzin Choedrak à côté des mortiers tant critiqués jusqu'alors !

Plus d'un quart de siècle après, Tenzin Choedrak, qui est décédé le 6 avril 2001, a réussi à former plus d'une centaine de médecins tibétains.

Le dalaï-lama et le guru extraordinaire

Le quatorzième dalaï-lama a trente-deux ans, lorsqu'il effectue, en 1967, son premier voyage en dehors du territoire indien, vers la Thaïlande et le Japon. Alors qu'il survole le Vietnam, un bombardier B52 de l'US Air Force vient se placer, pendant quelques secondes, au même niveau que l'avion qui le transporte, ce qui provoque chez lui cette réflexion : « Je fus consterné de constater que, même à dix mille mètres au-dessus de la terre, il n'était pas possible d'échapper au spectacle de l'inhumanité à l'égard de l'homme [\[493\]](#). » Une pensée qui pourrait s'appliquer à un personnage japonais qu'il va connaître quelques années plus tard.

En 1967, Chizuo Matsumoto est un petit Japonais de douze ans quand le dalaï-lama visite son pays natal. Presque aveugle à la naissance, il est né sur l'île de Kyûshû, dans le sud de l'archipel nippon, et

suit une scolarisation normale dans une école pour enfants non-voyants. Dix ans plus tard, en 1977, on le retrouve passant un examen d'entrée à l'université de Tokyo. Où il échoue. L'année suivante, il se marie avec Tomoko Ishii, dont il aura six enfants. Au début des années 1980, Matsumoto entre dans une secte religieuse, qui va lui servir de modèle pour fonder, en 1984, Aum Inc, ainsi qu'une entreprise, l'Association Aum des magiciens de la Montagne. Il a alors la révélation qu'il a été choisi pour « mener l'armée de Dieu » et devenir le futur chef d'une race survivante. Alors, il prend le nom de Shoko Ashahara, le guru extraordinaire [494]. Et dispense des cours de yoga qui, rapidement, connaissent une grande affluence.

Inspiré des religions orientales, d'un zeste de zen, d'un soupçon de New Age, le guru de la secte Aum s'appuie également sur les textes fondamentaux du bouddhisme tibétain. Le Tantra du Kalachakra, que le dalaï-lama transporte à travers la planète pour parler de paix et de compassion, est même la cerise sur le gâteau de sa Suprême Vérité, puisque Shoko Ashara entend développer au plus vite le royaume de Shambhala au Japon.

On situe sa première rencontre avec le dalaï-lama et les grands maîtres du bouddhisme tibétain, dont des lamas de renom en 1987. Parmi eux Khamtrul Rinpoché et Kalou Rinpoché [495]. Cette année-là, le

guru japonais rebaptise sa société Aum Shinrikyo, *Aum Vérité Suprême*, et compte plus de mille cinq cents adeptes. Non seulement, il commercialise tout ce qui le concerne, « depuis son sang – une référence christique, puisqu’il prétend être la réincarnation de Jésus-Christ – jusqu’à des infusions concoctées avec ses cheveux, des eaux diverses dont celle, sale, de son bain, qu’il appelle “mare miraculeuse” : elle est vendue huit cents dollars [496] !» Shoko Asahara est en outre un grand admirateur d’Adolf Hitler, qu’il présente aux enfants de la secte comme un modèle.

Rapidement, évidemment, sa secte attire l’attention des organismes qui luttent contre ce genre de dérives. L’UNADFI dénonce ainsi les crimes, tous ordonnés par le guru, qui a droit de vie et de mort sur ses disciples : « Dans la communauté transformée en un mini-État policier, un vent de folie était entretenu par le mensonge que l’Etat projetait la destruction du groupe, explique l’organisme. La majorité des adeptes avait perdu sa faculté de raisonner. Certains, brisés par un mode de vie extrêmement dur, devenaient mentalement dérangés. Les récalcitrants étaient soumis à une série d’*initiations* forcées s’apparentant à des séances de tortures. Tous ceux qui souhaitaient quitter la secte, de même que les gêneurs étaient éliminés. Leur corps disparaissait dans le

crématorium de la secte [497]. »

Shoko Ashahara connaît aussi l'existence des esclaves sexuelles tantriques du bouddhisme tibétain. S'appuyant sur les livres sacrés du bouddhisme tibétain, et notamment sur le Tantra du Kalachakra, le guru de la secte Aum revendique à son tour « un droit de cuissage » sur ses disciples féminines : régnant sur un véritable harem, ce sont ses lieutenants qui choisissent ses plus belles esclaves sexuelles pour « l'initiation extrême [498] ». Mieux – ou pire –, pour attirer vers la secte Aum les jeunes diplômés, Asahara fait recruter de très jolies filles, tandis que les adeptes, eux, sont obligés de se soumettre à un code sexuel très rigoureux [499].

Et puis rapidement, il en arrive à l'insurrection armée. C'est en juin 1994 qu'à Matsumoto, dans la préfecture de Nagano, la secte Aum commet un premier attentat au gaz sarin, ce liquide neurotoxique cinq cents fois plus puissant que le cyanure, mis au point par les nazis durant la Seconde Guerre mondiale, qui bloque la transmission de l'influx nerveux, entraînant la mort par arrêt de la respiration et du cœur. Ce jour-là, il y a sept morts et plus de cent cinquante intoxiqués !

Shoko Ashara ne va pas s'arrêter là. Lui, le guru extraordinaire qu'a croisé le dalaï-lama, Kalou Rinpoché et Khamtrul Rinpoché, promet un

cataclysme planétaire digne de Shambhala. Non seulement, en 1994, il dirige un laboratoire clandestin de stupéfiants parmi les plus grands du monde, non seulement il fabrique des hallucinogènes et autres agents « psycho actifs », mais il teste le LSD sur ses disciples avant de l'utiliser lui-même [500]. En mars 1995, un deuxième attentat est commis dans le métro de Tokyo : en voulant créer la confusion dans le quartier administratif de Kasumigaseki où se trouvent les ministères, Aum projetait ni plus ni moins de s'emparer du pouvoir au Japon sous la menace d'un arsenal d'armes de destruction massive.

Le procès de Chizuo Matsumoto, alias Shoko Asahara, guru de la secte Aum Shinrikyo, Aum Vérité Suprême, débute en avril 1996. Il va durer huit ans. Le 27 avril 2004, il est condamné à la pendaison, avec treize autres de ses disciples.

Pourquoi, entre 1987 et 1995, le dalaï-lama a-t-il rencontré Shoko Asahara à cinq reprises ? D'où vient cette étonnante proximité avec le guru extraordinaire de la secte Aum ? « Un ami, peut-être pas parfait, mais un ami », tels seront les mots de Tenzin Gyatso après l'attentat au gaz sarin de Tokyo le 20 mars 1995.

Le journaliste Christopher Hitchens affirme, le 13 juillet 1998, que le guru de la secte Aum aurait versé la modique somme de « 1,2 million de dollars » pour

soutenir la cause tibétaine [501]. Un début de semblant d'explication ? On ne peut en tout cas reprocher au dalaï-lama d'avoir eu pour connaissance le guru d'une secte, alors que le Japon en compte des centaines et des centaines. En outre, chaque fois que Tenzin Gyatso se rendait au Japon pour y transmettre le Tantra du Kalchakra, on ne peut lui reprocher non plus d'avoir eu Shoko Asahara parmi ses centaines de milliers de disciples. Que le guru de la secte Aum ait exprimé son souhait d'approfondir ses liens de lignage de Kalachakra en recevant les initiations du dalaï-lama ne peut non plus être mis au débit du prix Nobel de la paix ! Pour Shoko Asahara, le dalaï-lama était une vitrine, comme a pu l'être Kalou Rinpoché. Alors, que les autorités tibétaines aient perçu de l'argent de la secte Aum, peu importe. Ce qui est plus contestable, grave même, c'est cette étonnante proximité. L'auteur a donc demandé à Sa Sainteté Tenzin Gyatso d'expliquer cette relation dans une lettre du 10 juin 2009. Le dalaï-lama a répondu le 4 juillet qu'il ne savait rien des desseins de Shoko Asahara et de la secte Aum, et que c'est à travers les médias qu'il a appris les attentats de Matsumoto et de Tokyo de 1994 et 1995.

Nostalgie, quand tu les tiens !

Quelques semaines avant l'attentat au gaz sarin, le dalaï-lama arrive à Londres. Nous sommes en septembre 1994. Précisément le 13. Et une rencontre réunit, autour de Tenzin Gyatso, un certain nombre de personnalités ayant connu le Tibet d'avant l'invasion chinoise.

Les invités ont été triés sur le volet. On remarque parmi eux quelques nostalgiques du royaume de Shambhala. Sont là : Heinrich Harrer, l'explorateur SS devenu ami et conseiller du souverain tibétain passé à la CIA [502] ; Bruno Beger, autre officier SS qui fut de l'expédition Schäfer en 1938 et 1939 ; et Miguel Serrano [503], diplomate et écrivain chilien spécialisé dans l'ésotérisme hitlérien.

De tous, Heinrich Harrer est probablement l'ami le plus proche. Il rencontre le dalaï-lama au moins une fois par an, en public ou en privé, depuis leurs aventures himalayennes. Il a tenté à plusieurs reprises de retourner au Tibet, mais les Chinois lui ont toujours refusé un visa. C'est seulement en 1982 que, mêlé à un groupe de soixante touristes, l'autrichien a pu revoir Lhasa [504]. Pour Harrer, ces années sont celles de la nostalgie, mais l'ex-SS a préféré s'installer au Liechtenstein plutôt qu'en Autriche, où son passé risquait de resurgir un jour. Le scandale éclate pourtant. Non pas en 1994, mais trois ans plus tard quand un journaliste salzbourgeois, Gérald Lehner, découvre dans les

archives américaines déclassifiées de la CIA le certificat de mariage de Harrer et, en 1938, en plein Anschluss, son inscription au parti national-socialiste sous le matricule 6307081 [505]. Réaction de Harrer : c'est un coup monté par les communistes chinois pour se venger de ses amitiés avec le dalaï-lama et sa famille [506] ! De son côté, ce n'est qu'en 1997 que le dalaï-lama a appris l'appartenance de son ami Harrer à la SA et à la SS. L'Autrichien se gardait bien, en effet, se raconter cette période de sa vie. Il est peu probable qu'en 1994, il ait abordé cette question lors du dîner avec le dalaï-lama. Bien sûr, Beger et Serrano connaissaient les liens de Harrer avec les nazis ! Le 4 juillet, le dalaï-lama répond sur ce sujet sensible à l'auteur, lui disant qu'il n'a appris le passé de son ami Autrichien que « beaucoup de temps après », c'est-à-dire en 1997, quand Gerald Lehner dévoile le passé d'Heinrich Harrer dans le magazine *Stern*.

Autre participant au passé troublant : l'anthropologue Bruno Beger [507]. Qui, vingt-quatre ans plus tôt, en 1970, a eu des démêlés avec la justice. Beger, membre de l'expédition nazie de 1938 et 1939 à Lhasa, ayant procédé à la sélection des Juifs bientôt gazés dans la chambre à gaz du camp de Natzweiler-Struthof, en Alsace, afin « d'enrichir » la collection de squelettes « judéo-bolcheviques » du professeur Hirt, s'était retrouvé

mis en cause pour avoir « sélectionné » soixante-dix-neuf juifs de sexe masculin, trente femmes juives, quatre prisonniers d'Asie centrale et deux Polonais afin de les faire transférer à Natzweiler, où ils furent gazés, puis rapatriés à Strasbourg, au laboratoire d'anatomie de l'université de Strasbourg [508], le Hauptsturmführer docteur Bruno Beger avait dû comparaître devant la Cour d'assises de Francfort-sur-le-Main. Il s'était vu condamné à trois ans de prison pour complicité de meurtre [509]. Il était impossible au dalai-lama de savoir le rôle joué par Bruno Beger à Auschwitz pour le compte du professeur Hirt, qui, lui s'est suicidé en 1945, avant d'être condamné à mort par contumace [510]. Il a d'ailleurs fallu un heureux concours de circonstances à l'auteur pour remonter les traces de l'anthropologue SS Bruno Beger jusqu'à Auschwitz et de ses amis Schäfer et Krause à Dachau [511].

Reste le diplomate chilien, explorateur et auteur de livres sur la quête spirituelle et l'ésotérisme nazi [512]. Miguel Serrano est probablement, en 1994, une figure du néonazisme. Ce jour-là, il aime rappeler ses rencontres en Inde avec le pandit Jawarhalal Nehru ou Indira Gandhi, mais se plaint aussi d'avoir été empêché par les communistes chinois de se rendre au mont Kailash, la montagne sacrée des bouddhistes tibétains et des hindouistes. Tout un symbole ! Serrano était en fait persuadé

d'accomplir là le pèlerinage le plus important de sa vie. Comme Savitri Devi, le Chilien défend en effet la thèse selon laquelle l'Antarctique, le pôle Nord, le Tibet, le Pérou ou le mont Shasta en Californie sont l'entrée d'un univers souterrain connu sous le nom d'Agartha. Serrano croit aussi dur comme fer qu'Adolf Hitler se trouve à Shambhala et qu'il s'apprête à l'ultime bataille qui conduira la planète au Quatrième Reich...

Mais, pour le dalaï-lama, ce n'est pas Hitler qui viendra terrasser les ennemis du Dharma, mais Raudra Chakrin, le vingt-cinquième roi kulika : en 2424, c'est le dalaï-lama réincarné qui mènera les armées de Shambhala au combat ; et la planète sera alors entièrement bouddhiste !

À l'heure où toutes les lumières disparaissent l'une après l'autre sur un Tibet placé sous l'éteignoir par Pékin, le quatorzième dalaï-lama vit à Dharamsala un exil de plus en plus... doré. Promu par ses sympathisants « ambassadeur de la sagesse à travers le monde », Tenzin Gyatso semble avoir mis de côté de sa mémoire son statut de dirigeant politique. Et cela au profit d'un autre combat, plus spirituel, qui le place au sommet de la gloire au royaume de Shambhala. L'étrange lien entre réalité et illusion devient face à ces événements politiques ténu, ambigu, incertain.

Pour sa défense il faut conclure qu'il est vrai que

l'exil, surtout quand il dure depuis des années et des années, est prompt à déposséder de l'essentiel.

ÉPILOGUE

Le quinzième dalaï-lama

Quel sort les communistes chinois ont-ils réservé au onzième panchen-lama ? Guendun Choekyi Nyima a aujourd'hui vingt ans. Il serait vivant, en résidence surveillée dans le Sichuan. Personne n'a pourtant jamais vu celui qui a été désigné en mai 1995 par le dalaï-lama afin de succéder au dixième panchen-lama, décédé en 1989.

Depuis l'avènement de la République populaire de Chine, le 1er octobre 1950, le communisme chinois a fait plus de cinquante millions de victimes. Vingt-cinq millions d'hommes et de femmes, des enfants aussi, ont disparu dans les laogaïs, subtile synthèse entre les goulags et les camps d'extermination nazis.

En 1938, Hitler utilisa le travail forcé pour éliminer les gêneurs. Quelques années plus tard, en Chine et au Tibet, les communistes ont usé des mêmes méthodes pour écarter des millions de personnes, simplement parce qu'elles faisaient

partie d'une classe exclue. Les camps nazis avaient pour slogan : « Le travail rend libre ». Les laogaïs ont le leur : « Le travail conduit vers une vie nouvelle ».

Depuis 1983, Deng Xiaoping a fait des laogaïs une entité économique incontournable. Jiang Zemin, le Pinochet rouge, a poursuivi « l'oeuvre » de son prédécesseur. Les détenus doivent non seulement travailler le jour dans les carrières, les mines, les chantiers, les champs ou les usines pour fabriquer des produits *made in China* vendus à bas prix en Occident, mais aussi... subir des heures et des heures de *rééducation*. Les tortures sont quotidiennes, insupportables, notamment à l'aide de bâtons électrifiés dont les composants électroniques sont validés par les pays « respectueux » de la démocratie et des droits de l'homme sous prétexte que de telles matraques sont uniquement destinées à conduire le bétail.

N'oublions pas qu'en Chine et dans le Tibet occupé, se développe un commerce d'organes organisé en réseau de type mafieux et contrôlé par certains membres de la nomenklatura communiste. Des prisonniers – chinois, tibétains, chrétiens, musulmans, bouddhistes, membres du Falun Gong, dissidents politiques, étudiants ou intellectuels – sont exécutés sur simple demande d'un directeur d'hôpital. Dans les laogaïs, en 2009, Chinois et

Tibétains continuent donc d'être exécutés au nom de la rentabilité et de l'ouverture économique avec le monde occidental. Geôliers, policiers, médecins touchent évidemment une part du gâteau.

En 2009, on ne doit donc plus seulement condamner l'Holocauste et le Goulag, il faut aussi abolir le Laogai et dénoncer ceux qui l'entretiennent : avant-hier Mao-Zedong, hier Deng Xiaoping, Li Peng et Jiang Zemin, aujourd'hui Hu Jintao, l'actuel président de la République populaire de Chine...

En 2009, le silence de Guendun Choekyi Nyima est insoutenable. Hier plus jeune prisonnier politique du monde, aujourd'hui il est victime d'un visible et grossier terrorisme d'État. Qu'il soit mort ou vivant, le onzième panchen-lama porte en lui tous les défis de ce XXI^e siècle : droits de l'homme, environnement, cohabitation pacifique entre les peuples, sauvegarde du patrimoine, préservation de la diversité des cultures.

Si Guendun Choekyi Nyima est décédé dans la prison N° 1 de Lanzhou, il s'agit d'une nouvelle défaite pour l'humanité et d'un camouflet de plus pour le quatorzième dalaï-lama : en le désignant comme la réincarnation du dixième panchen-lama, Tenzin Gyatso l'a sacrifié, connaissant l'importance majeure des panchen-lamas dans la désignation des

dalai-lamas.

Enlevé quelques jours après sa désignation, Guendun Choekyi Nyima s'est trouvé malgré lui au coeur d'un enjeu subtil. En effet, en désignant à la place du onzième panchen-lama un autre enfant ayant le même âge que Guendun, Pékin a fait un pari sordide sur le temps. Si, par malheur, Tenzin Gyatso venait à disparaître, Norbu, le *faux* panchen-lama, aura la lourde tâche de désigner l'enfant réincarné qui deviendra alors le quinzième dalai-lama.

Dès lors, peut-on imaginer le retour du quatorzième dalai-lama au Tibet, dans un Potala transformé en musée ? L'espoir est bien faible. Il existe cependant, mais s'accompagne d'un certain nombre d'interrogations. Des négociations ont été engagées en 2002 entre les deux clans, sans aboutir à la moindre avancée du côté chinois. Cependant, après les manifestations qui ont accompagné la flamme olympique dans son tour du monde, et les soulèvements au Tibet et dans quelques provinces de la Chine, les autorités chinoises et les émissaires du dalai-lama, Gyaltzen Gyari et Kelsang Gyaltzen, se sont rencontrés à nouveau, à huis clos, à Shenzhen, le dimanche 4 mai 2008. Pékin a tenu à dire que les violences du mois de mars précédent avaient créé « de nouveaux obstacles concernant des contacts et consultations supplémentaires avec le camp du

dalaï-lama » et a, à nouveau, fait état de sa position selon laquelle le dalaï-lama devait cesser de militer en faveur de l'indépendance de sa patrie... ce que Tenzin Gyatso ne fait plus depuis des lustres.

Une autre rencontre a eu lieu début juillet 2008. Mais là encore les pourparlers entre les Chinois et les représentants du souverain tibétain en exil n'ont pas permis de progresser. « Les Tibétains et mes amis ont de plus en plus l'impression que toute la tactique du gouvernement chinois consiste à gagner du temps à nos dépens », a déclaré Lodi Gyari, qui a participé aux discussions des 7 et 8 juillet, avant de poursuivre : « Nous espérons que les dirigeants chinois répondraient à nos efforts en franchissant des étapes tangibles, mais c'est le contraire qui s'est produit, à cause de leur obsession de la légitimité ; le camp chinois a même refusé notre proposition de diffuser un communiqué commun visant à engager les deux parties dans un processus de dialogue. » Les représentants tibétains ont toutefois accepté de mener une nouvelle série de pourparlers en octobre 2008, après les Jeux. Depuis, rien n'a bougé ! Les Chinois préparent patiemment *leur* panchen-lama pour le grand jour où il devra entrer en scène. Parions-le, le monde entier aura les yeux braqués sur le monastère de Tashilhunpo, près de Shigatsé, et sur Dharamsala, dans l'État indien de l'Himachal Pradesh.

Le quatorzième dalaï-lama a montré sa volonté de réformer profondément son pays, avant que les communistes chinois ne l'en chassent : ces réformes, en matière de répartition foncière et d'impôts, devaient permettre au Tibet d'entrer enfin dans l'ère moderne, mais la Chine a empêché leur mise en oeuvre. La réalité est là, impitoyable et cruelle : à la veille de prendre le chemin de l'exil en 1959, le dalaï-lama n'a toujours pas aboli le servage et certaines formes d'esclavagisme dans son pays. Malgré ses promesses de démocratisation, le souverain tibétain et son gouvernement en exil ne sont pas non plus sortis du système, politique, social et judiciaire, des hiérarchies cosmogoniques : l'ordre divin prédomine sur l'humain, sachant que la condition sociale de chaque Tibétain à la naissance détermine sa place dans la société, et son degré de soumission à la loi du Dharma.

À Dharamsala, Tenzin Gyatso a également multiplié les réformes, sans jamais remettre en cause le système théocratique de son pays et de son gouvernement. C'est vrai, le dalaï-lama a chargé une commission pour étudier les Constitutions, américaine, anglaise et française, afin de donner à son administration une nouvelle forme constitutionnelle : « Le projet de Constitution de 1963, explique-t-il, a autorisé un Conseil des régents

à assumer les pouvoirs du dalaï-lama dans des circonstances particulières, s'il s'agissait du plus haut intérêt de la nation. Eu égard aux souhaits du peuple et aux circonstances qui prévalaient à cette époque, la constitution conférait l'autorité gouvernementale au dalaï-lama en dernière instance. Naturellement, je n'étais pas satisfait de cette clause, ayant le sentiment que je m'éloignais de mon but, celui d'une authentique démocratie (...). Le jour où le Tibet retrouvera son indépendance, le peuple devra décider par lui-même du type de gouvernement qu'il voudra. J'ai aussi déclaré que le système ayant le dalaï-lama comme chef suprême continuerait [513]. »

Ces propos datent de 1994 et, depuis, malheureusement, le souverain tibétain semble avoir oublié ses promesses, à savoir son retour au Potala, dans un Tibet indépendant libéré de l'occupation chinoise et des réformes démocratiques dignes de ce nom pour mener son pays sur la voie de la modernité. Si Tenzin Gyatso parle toujours de retrouver son palais d'hiver, restauré à grands frais par les communistes, il n'est plus question pour lui d'indépendance ; tout juste évoque-t-il une autonomie de façade sur le Tibet central, les autres provinces tibétaines du Kham et de l'Amdo ayant été absorbées depuis longtemps dans les provinces chinoises du Qinghai et du Yunnan. Seulement,

depuis, il y a eu le G20... C'est à Londres, le 2 avril 2009, à l'issue d'un sommet historique, que la France et la Chine ont décidé de renforcer les liens bilatéraux affectés par des tensions autour de la question du Tibet. Les relations franco-chinoises s'étaient détériorées à la suite du passage de la flamme olympique à Paris, puis de la décision de la Ville de Paris de faire du dalaï-lama un citoyen d'honneur, et, enfin, de la rencontre entre Nicolas Sarkozy, le président français, et Tenzin Gyatso, le 6 novembre 2008, à Gdansk, en Pologne. Dans un communiqué commun, la France et la Chine réitèrent leur attachement au principe de non-ingérence, tel que le prévoit la Charte des Nations unies. Dans cet esprit, le texte du ministère français des Affaires étrangères explique : « La France mesure pleinement l'importance et la sensibilité de la question du Tibet et réaffirme qu'elle s'en tient à la politique d'une seule Chine et à sa position selon laquelle le Tibet fait partie intégrante du territoire chinois [514]. »

La France et l'ensemble des pays du G20 abandonnent le Tibet et le dalaï-lama pour mieux courtiser le président Hu Jintao. C'en est fini des références à une autonomie culturelle du Tibet et des droits de l'homme sur le Toit du monde et en Chine.

Cependant, une précision s'impose :

« l'authentique démocratie », si chère au quatorzième dalaï-lama, n'a jamais existé, quand bien même le fonctionnement de son gouvernement en exil en applique les règles fondamentales. Son parlement est rééligible tous les cinq ans. Il se compose de quarante-six députés : dix, pour chacune des trois provinces traditionnelles du Tibet, Amdo, Kham et Ü-Tsang ; deux, pour chacune des quatre écoles du bouddhisme tibétain, et deux autres représentant les bönpos ; deux représentant la diaspora tibétaine en Europe ; un seul, la diaspora d'Amérique du Nord. Enfin, un à trois députés, nommés par le dalaï-lama, sont en charge de la culture, des sciences et du service de la communauté. L'assemblée est présidée par un président et un vice-président, élus tous les cinq ans par les membres du parlement. Ses sessions se tiennent tous les six mois. Cependant, le dalaï-lama peut convoquer une assemblée extraordinaire pour traiter d'un événement d'ordre national. Cela a été le cas en novembre 2008. Forcés de constater l'échec de la politique menée par le souverain tibétain depuis les vingt dernières années, cinq cents dirigeants tibétains de l'exil se sont rassemblés à Dharamsala entre le 17 et le 22 novembre. À l'ordre du jour : la santé du souverain tibétain, âgé de soixante-treize ans et la radicalisation ou non de la lutte contre la Chine communiste. Opéré de la

vésicule biliaire en octobre 2008 à New Delhi, après avoir été hospitalisé en août 2008 à Bombay pour une « gêne abdominale » et « une très grande fatigue », le dalaï-lama a subi en février 2009 sa troisième hospitalisation, cette fois pour « le pincement d'un nerf [515] ». Bref, Tenzin Gyatso est épuisé par cinquante années d'exil à Dharamsala. Loin de rassurer les cent trente mille réfugiés tibétains, la jeunesse de l'exil s'est finalement alignée sur la voie de la conciliation choisie par le dalaï-lama, malgré l'échec de vingt années de négociations avec Pékin, ce qui n'est pas le cas de la résistance tibétaine au Tibet et dans les régions chinoises du Sichuan et du Yunnan, où vit une forte population tibétaine assimilée.

« Nous sommes à la croisée des chemins », tels sont les mots qu'a martelés Tsewang Rigdzin aux journalistes présents, en tant que président du *Tibetan Youth Congress*, le parti indépendantiste de la jeunesse, bien décidé à pousser les *apparatchiks* de la théocratie tibétaine dans leurs derniers retranchements. Tenzin Choeying, autre indépendantiste, leader de *Students for a Free Tibet India*, crie sa peur : « Nous comptons sur le dalaï-lama depuis si longtemps et les Chinois attendent seulement que Sa Sainteté meure, car ils pensent que cela sonnera la fin du mouvement de résistance tibétain. »

Élu le 20 août 2001, l'actuel premier ministre du gouvernement du Tibet en exil s'appelle Samdhong Rinpoché. Sa nomination au suffrage direct pose un problème de taille : né le 5 novembre 1939 à Jol, dans le Kham aujourd'hui incorporé dans la province chinoise du Yunnan, Samdhong Rinpoché est la quatrième réincarnation de sa lignée. Alors que le dalaï-lama affirmait vouloir moderniser la forme constitutionnelle de son gouvernement, les lamas tulkus se partagent toujours le pouvoir, contrôlent les affaires politiques, religieuses et économiques, tandis que la diaspora tibétaine de l'exil s'enrichit sans compter. Or, cette situation est insupportable pour toute une jeunesse, frustrée, déçue et perdue, qui se sent de plus en plus abandonnée par son chef historique.

La Chine et le Tibet sont deux grandes nations [516] détentrices d'une civilisation ancestrale. Ce sont deux peuples qui ont une longue histoire commune, partagés entre conflits et rares temps de paix. Mais depuis trop longtemps confrontée à la répression chinoise, aux tergiversations de leurs dirigeants, la jeunesse tibétaine, au Tibet et en exil, s'est éveillée par instinct de survie. Nul ne peut la condamner. Et pour cause ! Le Tibet ne leur appartient plus.

Sa Sainteté Tenzin Gyatso n'a jamais eu peur de

la mort. Croyant au cycle des renaissances, Elle sait que, ce jour venu, le Tibet vivra un événement tragique. Aussitôt le peuple tibétain et le monde bouddhiste s'envelopperont dans un deuil de quarante-neuf jours. La nouvelle de la disparition du souverain tibétain sera annoncée à grands roulements de tambour par les moines de Namgyal, qui, du toit de leur monastère, près de la résidence du dalaï-lama, battront des chants funèbres. Les Tibétains cesseront de travailler, de danser, de chanter ; ils quitteront leurs habits habituellement si colorés pour des vêtements sombres ; ils se déferont de leurs bijoux et retireront leurs boucles d'oreilles ; ils ôteront les rideaux des fenêtres, enlèveront les drapeaux à prières...

À Dharamsala, le destin fera apparaître l'ombre fugitive de Guendun Choekyi Nyima. En l'absence du panchen-lama désigné par le dalaï-lama, le kashag et l'Assemblée se réuniront, comme le veut la tradition, deux ou trois jours après la disparition de leur souverain, en présence des dignitaires gelugpas, des ministres et de tous ceux qui ont quelque influence au sein de leur communauté. Ils confieront alors la direction provisoire des affaires au Premier ministre – aujourd'hui, Samdhong Rinpoché –, puis ils débattront de l'avenir de la communauté en exil et se prépareront à la renaissance du dalaï-lama, sachant que cet

interrègne durera au moins dix-huit ans : la Constitution tibétaine prévoit en effet toujours de remettre le pouvoir temporel au quinzième dalaï-lama l'année de ses dix-huit ans. Enfin, le Premier ministre désignera des groupes de recherches pour trouver l'enfant réincarné de Tenzin Gyatso.

Comme le veut la tradition, le choix du prochain dalaï-lama se fera entre plusieurs candidats : tirage au sort avec des boules de tsampa pour celui de l'exil ; tirage au sort dans l'urne d'or pour celui des communistes.

Au Tibet, au monastère de Tashilhunpo et, surtout, à Pékin, tout est déjà en place et la machine a été huilée le 29 novembre 1995, six mois après l'enlèvement de Guendun Choekyi Nyima, lors de l'intronisation du « faux » onzième panchen-lama : ce jour-là, son tuteur lui avait donné le nom religieux de Jigten Lobsang Jampa Lhundrup Choekyi Gyalpo Palzangpo. Ainsi, lorsque les groupes de recherches désignés par l'actuel maître de Tashilhunpo et par Pékin auront découvert le successeur de Tenzin Gyatso, tout se passera très vite : l'intronisation se fera au temple du Jokhang, sur une immense estrade décorée d'un rideau rouge. Le tout Lhasa et les représentants de différentes nations étrangères seront là pour ce jour où les Tibétains lanceront : « Lhagyalo ! Lhagyalo ! Les dieux sont vainqueurs ! »

Le tuteur du quinzième dalaï-lama, désigné par le « faux » panchen-lama et le pouvoir central, procédera à la cérémonie de la tonsure et lui donnera son nom religieux.

À Dharamsala, le quinzième dalaï-lama ne sera pas reconnu par Pékin, ni par les lamas bouddhistes pro-communistes, mais, il sera le premier dalaï-lama à prendre en mains le destin de son peuple à partir de l'exil ; le candidat de Pékin, lui, s'installera au Potala, mais ne jouera plus aucun rôle politique.

Les dignitaires gelugpas nous expliqueront alors que, comme les karmapas, le quatorzième dalaï-lama pouvait avoir décidé, de son vivant, de renaître en deux personnes : une dans le Tibet chinois ; l'autre en exil, en Mongolie, voire en Russie, puisque Tenzin Gyatso a évoqué cette éventualité-là.

Il reste une autre possibilité : après la mort du quatorzième dalaï-lama, la communauté tibétaine en exil peut fort bien se rapprocher de la République populaire de Chine et reconnaître le quinzième dalaï-lama désigné à la fois par le « faux » onzième panchen-lama et par les communistes chinois.

Le Potala, restauré et rouvert, brillerait à nouveau de mille feux. Enfin, parions que des millions de touristes se rueraient à Lhasa pour se faire bénir par le quinzième dalaï-lama, puis à Tashilhunpo, lui aussi flambant neuf, pour recevoir

la khata du onzième panchen-lama.

Dans l'un et l'autre des cas, le Tibet, nation souveraine, aura fini d'exister...

ANNEXES

Glossaire chinois, tibétain et hindou

Abidharma : la métaphysique, enseignements liés à la connaissance de l'esprit.

Ahimsa : littéralement, « absence de désir de tuer ». C'est la non-violence envers les hommes et les animaux, que prônent le jaïnisme, le bouddhisme, mais aussi l'hindouisme. Doctrine dont le Mahatma Gandhi a fait un instrument politique.

Amala : terme honorifique par lequel les Tibétains désignent leur mère.

Amban : commissaire impérial mandchou, fonctionnaire dont le poste fut instauré en 1728.

Amdowa : habitant de la région de l'Amdo.

Aryens : Selon certains doctrinaires du XIXe siècle, les populations parlant des langues indo-européennes, faisaient partie de la race des Aryens, qu'ils opposaient à toutes les autres, notamment à la race des Sémites. Ici pris dans le sens d'une adaptation du mot « arya », ces

populations, installées, vers 1500 avant J.-C., dans le bassin de l'Indus et sur le plateau iranien, parlaient des langues indo-européennes : pour celles de l'Iran, elles allaient devenir l'avestique ; pour celles de l'Inde, le sanskrit védique.

Asanas : postures d'élongation.

Asuras : nom attribué à certains prophètes.

Aya : mère adoptive qui s'occupe des enfants réfugiés tibétains, orphelins de leurs parents. Badkan : phlegme, une des trois humeurs de la médecine tibétaine.

Bardo : « entre », « état intermédiaire ». Au moment de la mort, l'être ne disparaît pas complètement. Laisant derrière son corps physique, sa continuité mentale passe par une étape intermédiaire, avant de retrouver un nouveau support d'existence. État intermédiaire entre la mort et la naissance.

Bindu : en psychophysiologie, ce sont des énergies subtiles.

Bod : dans l'Ancien Monde, le Tibet était appelé ainsi et ses habitants n'étaient pas encore appelés Tibétains ; ceux-ci prononcent ce mot pö et il s'agit de la partie centrale du Tibet.

Bodhicitta : l'esprit d'éveil.

Bodhisattva : mot sanskrit signifiant « qui est sur la voie de l'éveil ». Être qui a pleinement

développé l'esprit de compassion et d'éveil, sur le chemin de la délivrance et l'état de bouddha.

Bön : tradition religieuse considérée comme originelle au Tibet avant l'introduction du bouddhisme, et qui perdure de nos jours.

Bönpo : de la tradition bön[*].

Bonnets jaunes : titre donné aux gelugas en raison de leur coiffe jaune.

Bonnets rouges : titre donné à plusieurs écoles du bouddhisme tibétain en raison de leur coiffe noire.

Boxers : société secrète chinoise. Les Britanniques les nomment ainsi du fait de l'art martial qu'ils pratiquent.

Cangue : en Chine, Annam, Siam... carcan dans lequel on engage le cou et les poignets des prisonniers.

Chakra : dans leurs pratiques tantriques, les bouddhistes utilisent les cercles d'énergie, khorlo en tibétain, dont le but est de purifier les chakras principaux par des exercices de yoga.

Chang : bière à base d'orge.

Chörten : monument religieux contenant souvent des reliques. On les appelle aussi stupa[*].

Chöyön : évoque la relation symbiotique entre une personnalité religieuse et un protecteur laïc.

Cipaye : sepoï en anglais, du persan sipahi. Troupes indigènes de l'armée britannique aux

Indes. Claire lumière : nom donné par les bouddhistes à la conscience ou esprit.

Collèges : petits monastères quasi autonomes.

Conseil des khenpos : organe administratif d'un monastère.

Dakini : terme sanscrit. Littéralement : « celles qui se déplacent dans l'espace ». Correspond à l'étymologie des anges de la tradition chrétienne, voire dans certains cas aux fées du Moyen Age. Elles représentent la Sagesse non-duelle, la Vacuité. Certaines sont les parèdres de Sagesse des adeptes des tantras ; d'autres semblables aux fées de l'Occident ; d'autres enfin peuvent être malignes ou terrifiantes. Elles peuvent être assimilées à certaines divinités féminines de méditation – Yidam. Peuvent également être des passagères célestes et des protectrices ou des bodhisattvas féminins qui accomplissent des actions bénéfiques pour tous les êtres.

Dalāi-Lama : dalāi est un mot mongol signifiant océan et lama, un équivalent tibétain du terme indien guru qui désigne maître spirituel. Accolés l'un à l'autre, les deux termes sont souvent traduits par « Océan de Sagesse ». Mais le dalāi-lama est avant tout un titre. Celui d'une figure religieuse parmi les plus éminentes du bouddhisme tibétain, sans être pour autant le

chef spirituel de tous les Tibétains. Par contre, il est le chef temporel du Tibet, et le chef du gouvernement en exil, bien que celui-ci soit désormais dirigé par un Premier ministre. Le dalai-lama est considéré comme une des manifestations humaines de Chenrézig, le bodhisattva de la compassion. Le premier titre a été conféré à Sonam Gyatso (1543-1588) par le chef mongol Altan Khan en 1578.

Desi : titre donné le plus souvent aux Premiers ministres laïcs du gouvernement tibétain, mais il peut aussi être pris comme régent ou comme gouverneur, toujours laïc.

Devanagari : transcription écrite de la langue népalaise, dont on s'est inspiré pour créer la langue tibétaine.

Dezibaos : affiches à gros caractères.

Dharma : ce mot sanscrit a de nombreuses significations. Il est le plus fréquemment pris dans le sens de l'Enseignement du Bouddha.

Dharmaraja : lignée des sept rois de la loi du royaume de Shambhala.

Dharmata : le bardo[*] lumineux, période après la mort.

Dhyâna : méditation (chan, prononciation chinoise, ou zen, japonais).

Dobdos : moines guerriers pratiquant un art martial secret dont les origines remontent au royaume

de Shambhala.

Dordjé : voir vajra[*], le sceptre adamantin représentant l'indestructibilité des enseignements du Vajrayana, la compassion, les techniques de méditation.

Düshkor : voir kalachakra[*], la Roue du temps, dont la traduction en tibétain a été réalisée en 1027, début du cycle des soixante ans du calendrier tibétain.

Duchung : petite maison ou petite fumée ; avec les mi-sèr, ils composent la majeure partie de la population tibétaine.

Dzogchen : école du bouddhisme tibétain née de la transmission directe du Bouddha Sakyamuni.

Dzogchenpa : de l'école dzogchen.

Dzongkha : la langue employée par les lamas bhoutanais.

Écoles bouddhistes : le bouddhisme tibétain puise sa légitimité dans les enseignements du Hinayana, du Mahayana et du Vajrayana. Elles se diffusent au Tibet sous la forme de quatre écoles principales : Nyingma, Kagyu, Sakya et Gelug et de multiples sous-ordres ou sous-lignées. Le dalaï-lama, principalement rattaché à l'école Gelug, suit le cursus des trois autres écoles.

Emchi : nom donné aux médecins tibétains.

Ganden tripa : titre porté par le chef de la lignée gelugpa. Ganden est le nom du monastère, tri

signifie, en tibétain, trône : littéralement :
« celui qui est titulaire du trône de Ganden ».

Gantha : la cloche incarne la connaissance, la vacuité.

Gonganbu : en Chine, unité d'élite chargée de la protection des hauts dignitaires du parti.

Gourou : terme sanskrit qui signifie « grave », « important ». Ce mot qualifie souvent un maître spirituel, notamment Nanak, le fondateur de la religion des sikhs.

Gyama : mesure de poids.

Gueshé : titre de docteur en philosophie bouddhiste.

Gueshé lharampa : docteur en philosophie bouddhiste.

Gütor : les cérémonies du lossar[*], le nouvel an tibétain, commencent le vingt-neuvième jour du douzième mois, le jour du Gütor, où l'on exorcise toutes les négativités de l'année précédente.

Gyatso : mot tibétain équivalent au mot mongol *dalai*, océan.

Gyeltsab : régent désigné par le kashag[*] pour diriger le Tibet pendant l'absence ou la minorité des dalai-lamas. (cf. régent.)

Gyalyap Chenmo : un des titres honorifiques désignant le père du Dalai-Lama.

Gyalyum Chenmo : un des titres honorifiques désignant la mère du dalai-lama.

Gyü-zhi : les Quatre Tantras, textes contenant les

enseignements de médecine tibétaine.

Hinayana : ce sont les enseignements du « Petit Véhicule » qui développent la discipline spirituelle.

Hindous : sont hindous les Indiens adhérant à des croyances et des cultes, dans lesquels s'affirme une certaine continuité avec le panthéon et les rites du védisme, par opposition à l'islam, mais aussi au bouddhisme et au jaïnisme.

Hindouiste : pratiquant de l'hindouisme : il s'agit d'un polythéisme ayant pour principales divinités Shiva, Vishnou et ses avatars, et les diverses formes de « la » déesse. En 2004, environ 83 % des Indiens sont hindous.

Imsak : technique arabe du contrôle de l'éjaculation.

Jaïnisme : contemporain du Bouddha – vers le VI^e ou Ve siècle avant J.-C. –, cette doctrine prêchée par le Mahavira, le Grand Héros, vise, comme le bouddhisme, à libérer l'homme du cycle des naissances ; elle prône un ascétisme plus marqué que le bouddhisme, insiste sur le respect de toute forme de vie. Le jaïnisme n'a jamais dépassé les frontières de l'Inde : les jaïns y sont environ 2,5 millions.

Jang-lug : système de Jang de la médecine tibétaine.

Jowo : statue du Bouddha Sakyamuni se trouvant au cœur du Jokhang. Elle est la plus vénérée du Tibet.

Juiyé : un des noms donné aux camps chinois.

Kadampa : nom donné, au XVe siècle, par Tsongkhapa à la réforme du Lamrin Chenmo, la voie graduelle vers l'Éveil.

Kalachakra : divinité du bouddhisme tantrique tibétain et ses enseignements. (cf. düshkor[*].)

Kang : dans une maison tibétaine, c'est le lieu où l'on vit.

Kangyur : recueil des paroles du Bouddha Sakyamuni.

Karma : notion importante du bouddhisme. Etymologiquement karma signifie action. La loi du karma fait référence aux lois qui régissent les actes et les résultats qu'ils entraînent.

Kartsi : les calculs blancs, dans l'astrologie tibétaine.

Kashag : Conseil des ministres, dans le Tibet des dalai-lamas.

Khabsé : gâteau frit tibétain.

Khamtsen : sous-résidences comprenant les chambrées, les cellules individuelles des moines et les demeures des aristocrates monastiques.

Khan : titre donné aux souverains mongols, aux chefs tartares, lequel passa, avec eux, dans l'Inde et jusqu'au Moyen-Orient.

Khata : écharpe blanche, généralement en soie, présentée comme signe de salutation.

Khenpo : docteur en philosophie bouddhiste, équivalent du gueshé[*] chez les gelugpas.

Kulika : titre porté par les rois de Shambhala.

Kumis : lait fermenté de jument très apprécié des Mongols.

Kung : ce qui équivaut à un duc en Occident.

Labrang : résidence du panchen-lama.

Laija : laque dont les Tibétains se servent pour sceller leurs documents.

Lama : maître bouddhiste tibétain.

Lamas rouges : nom donné aux maîtres bouddhistes à la solde des communistes.

Lamrin Chenmo : la voie graduelle vers l'Éveil enseignée jadis par Atisha.

Laogaï : abréviation de Laodong Gaicao, nom donné aux camps de rééducation par le travail. En 1994, Pékin efface ce nom et le remplace par giayu : ce mot sonnerait mieux aux oreilles de ceux qui s'intéressent, aujourd'hui encore, d'un peu trop près aux droits de l'homme en République populaire de Chine.

Laojiao : camps où les détenus conservent leurs droits civiques.

Lecteurs : populations monacales.

Lingam : phallus.

Lokhor : l'année tibétaine.

Lossar : le nouvel an tibétain. Les cérémonies du nouvel an commencent le vingt-neuvième jour du douzième mois, le jour du Gütör[*], où l'on exorcise toutes les négativités de l'année

passée. Il est l'occasion de nombreuses cérémonies. Le nouvel an tibétain débute en l'an 127 av. J.-C.

Madhyamika : la philosophie de la Voie du Milieu.

Maharaja : terme sanskrit, dont le préfixe « maha » signifie « grand ». Il désigne le souverain hindou d'un État indien.

Mahatma : « grande âme » est un titre donné à certains maîtres spirituels. C'est ainsi que l'on appelait Gandhi, dès les années 1920.

Mahayana : « le Grand Véhicule », ces enseignements bouddhistes sont fondés sur l'altruisme.

Mala : rosaire qui sert à compter les mantras. Équivaut au chapelet : il aide à maintenir la continuité de l'attention.

Mandala : représentation symbolique du monde, du cosmos, du palais d'une divinité ou d'un paradis. Existe en peinture, en sable coloré ou en trois dimensions, et constitue un support de méditation. Il désigne généralement l'environnement sacré où demeure un bouddha, un bodhisattva qui sera visualisé par le pratiquant lors d'un exercice tantrique.

Mandarin : haut fonctionnaire de l'Empire de Chine.

Mantra : a) formule rituelle, initiatique, employée dans l'hindouisme comme dans le bouddhisme comme support de méditation ; b) un son qui,

prononcé ou pensé de façon répétitive, permet d'accéder et d'agir sur les couches profondes de l'esprit. Om Mani Padme Hum est le mantra le plus célèbre du Tibet : c'est celui de Chenrézig, le bodhisattva de la compassion considéré comme le protecteur du pays, et, dont le Dalaï-Lama est l'émanation. Le répéter en se visualisant sous la forme de ce bodhisattva permet de graduellement laisser jaillir la compassion innée chez tous les êtres.

Menorah : dans la Bible, chandelier à sept branches.

Mkhris-pa : bile, une des trois humeurs dans la médecine tibétaine.

Mi-sèr : familles relativement riches.

Mlecchas : barbares, en sanskrit.

Mola : terme par lequel les Tibétains désignent leur grand-mère.

Momos : plat traditionnel de fête, à l'apparence de raviolis, cuits à la vapeur ou frits.

Mönlam : rituels collectifs de bons vœux effectués au moment du nouvel an.

Mönlam Chenmo : textuellement, la « Grande Prière ». Instituée par Tsongkhapa en 1409, cette fête religieuse célébrée dans les quinze premiers jours suivant le nouvel an rassemblait à Lhasa, avant l'invasion chinoise, jusqu'à cinquante mille personnes.

Mönpa : devin.

Mudra : gestuelle symbolique prise au cours de la méditation du vajrayana[*]. On le représente très souvent sur des peintures sacrées, les thankas[*], ou les peintures murales des temples, de même que sur les statues des divinités ou bouddhas.

Nadhi : qui est lié à la moelle épinière et que l'on étudie dans le Kalachakra[*] intérieur. À son sommet se trouve le bindu blanc, et, à sa base le bindu rouge, également enseignés dans le Kalachakra intérieur. Les deux sont reliés par le grand prana de la vie.

Nagtsi : pratique de l'astrologie tibétaine proche de l'astrologie chinoise.

Naicho : abréviation de naikaku chosa shitou, il s'agit du Bureau d'enquêtes et de recherches du cabinet du Premier ministre, le service de renseignements au Japon.

Nangzan : nom donné aux esclaves tibétains.

Nirvana : « extinction » du désir – et donc des souffrances – qui doit permettre d'atteindre les enseignements du Bouddha. Le nirvana permet d'être délivré du cycle des renaissances et des morts.

Non-lecteurs : populations monacales.

Oracle de Nechung : dans la tradition tibétaine, le mot oracle désigne l'esprit qui entre dans une personne pour lui permettre d'agir comme

médium entre les royaumes naturel et spirituel. Les Tibétains l'appellent Kutenla, ce qui signifie littéralement « support physique », le la étant une marque de respect ajoutée à la fin d'un nom, d'un prénom. Ils racontent volontiers que l'esprit de Nechung est entré pour la première fois dans le corps d'un être humain en 1544 : Drog Trang-gowa Lobsang Palden devint le premier Nechung Kuten.

Padma : c'est tout ce qui est féminin (gantha, la cloche), incarne la connaissance.

Pala : nom par lequel les Tibétains désignent le père.

Panchen erdeni : en 1713, titre attribué au panchen-lama par l'empereur Qianlong de la dynastie Qing.

Panchen khenpo : le conseil des abbés du monastère de Tashilhunpo.

Pandit : terme sanskrit. Titre honorifique par lequel on désigne des érudits. On attribua ce titre à Nehru.

Pawo : guerrier, littéralement vaillant.

Pierres manis : pierres gravées, appelées ainsi par référence aux syllabes du mantra Om Mani Padme Hum, que l'on trouve un peu partout au Tibet. Certaines sont colorées et peuvent avoir de grandes dimensions, tels des rochers ; d'autres au contraire de petite taille sont empilées pour former des murs appelés

mendong. Elles se rencontrent partout, dans les lieux sacrés, près des monastères et des villages.

Prajnaparamita : enseignements liés à la perfection de la sagesse.

Pramana : enseignements liés à la logique et l'épistémologie.

Prana : canaux d'énergie subtils.

Pudja : cérémonie religieuse.

Ragjung : Cycle de soixante ans du calendrier tibétain.

Régent (gyeltsab[*]). L'institution a été créée au XVII^e siècle par le cinquième dalaï-lama : il dirige le pays en l'absence du dalaï-lama ou durant sa minorité.

Réincarnation : cf. tulku[*].

Renaissance : après la mort, le bouddhiste croit à la causalité universelle.

Research & Analysis Wing (RAW) : ce sont les services secrets indiens.

Rinpoché : terme honorifique désignant un maître spirituel qualifié et réalisé. Exemple : le dalaï-lama est un nom mongol utilisé aussi par les Chinois et les Occidentaux. Les Tibétains l'appellent Kundun, « Présence », ou Gyalwa Rinpoché, « le précieux Victorieux ».

Rlung : vent, une des trois humeurs de la médecine tibétaine.

Satyagraha : en Inde, résistance à l'oppression à l'aide de la désobéissance civile de masse.

Samadhi : c'est l'absorption méditative.

Samaya : vœu sacré qui lie un disciple à son maître.

Samsara : cycle des existences dans lequel, pour les hindouistes et les bouddhistes, l'être est prisonnier d'incarnations en réincarnations. D'après les bouddhistes, pour s'en libérer, une seule voie possible, celle de l'Éveil ; elle a été enseignée par le Bouddha Sakyamuni.

Sanskrit : langue parlée par les Aryas. Le sanskrit fut la langue sacrée et la principale langue littéraire de l'Inde ancienne. C'est dans une forme archaïque de sanskrit qu'ont été composés, entre 1500 et 500 avant J.-C., les textes védiques.

Sang : monnaie tibétaine ; le Tibet a émis ses propres billets et timbres dès l'indépendance du pays proclamée par le treizième dalaï-lama Thubten Gyatso. Ils étaient imprimés à partir de blocs de bois (xylographes) – à la main et un à un pour les billets, par séries de douze pour les timbres –, sur du papier de fabrication locale. De nombreuses variétés de couleurs et de qualités d'impression existent.

Sangha : au sens conventionnel, le terme Sangha désigne un groupe supérieur ou égal à quatre personnes munies de cinq vœux.

Sengueï Ngaro : rugissement du Lion, art martial secret dont les origines remontent au royaume de Shambhala.

Shap-pé : titre de haut fonctionnaire tibétain.

Shogping : papier à base d'écorce.

Soutras : les soutras sont les textes contenant les enseignements originels du Bouddha. Ils peuvent prendre la forme d'un dialogue entre le Bouddha et ses disciples, autour d'un thème particulier.

Stupa : monument religieux contenant souvent des reliques. On les appelle également chörtens.

Svastika : symbole sacré de l'Inde en forme de croix à branches coudées.

Tashi delek : formule exprimant les bons vœux.

Tantra : les tantras sont les enseignements et les écrits qui établissent le fondement du bouddhisme Vajrayana. Egalement appelé bouddhisme ésotérique en Chine et au Japon. Les textes tantriques décrivent généralement le mandala[*] et la pratique de la méditation associés à un état d'éveil particulier, ou déité.

Tantrisme : forme de l'hindouisme, religion inspirée des livres sacrés ésotériques, dont les fidèles s'adonnent au culte des divinités féminines.

Tchang : bière à base d'orge.

Tchouba : robe tibétaine portée aussi bien par les hommes que par les femmes.

Tengyur : commentaires des paroles du Bouddha composés par les maîtres indiens.

Tertön : découvreur de trésors.

Tewu : au sens le plus large, services spéciaux, mais ce terme désigne la communauté du renseignement chinois.

Thamzing : (littéralement : lutter), séance de critique publique appliquée par les communistes chinois ; la personne mise en cause se tient, pendant plusieurs heures, debout face à un groupe rassemblé pour l'occasion. La famille, les enfants, les amis peuvent être obligés d'y participer, en critiquant la victime. Aux « autocritiques » se mêlent les insultes, les coups, les crachats des proches. Humiliée, bafouée, la personne en arrive souvent à souhaiter ou à réclamer une mort rapide.

Thanka : au Tibet, peinture basée sur l'art religieux indien de l'époque de la dynastie pala. Dans la continuité des enseignements religieux bouddhistes indiens, les Tibétains ont suivi scrupuleusement les instructions des artistes bouddhistes indiens, et, plus tard, ceux des artistes bouddhistes népalais. C'est au VIIe siècle, dans le Tibet central, que se développe, sous le règne du roi Songsten Gampo, la peinture de thanka.

Theprang : un des noms donnés aux fantômes de la

légende tibétaine.

Tianming : ciel.

Trimourti : la trinité hindoue et ses trois divinités, Vishnou, Brahma et Shiva.

Trois Refuges (les) : ou les Trois Précieux Joyaux, ce sont le Bouddha, le Dharma et la Sangha, c'est-à-dire l'Enseignant, l'enseigné et la communauté bouddhiste.

Tsampa : farine d'orge grillée.

Tsanit Khenpo : maître de philosophie et de métaphysique bouddhiste.

Tsa-tsa : figurine moulée dans de l'argile.

Tsikhang : bureau des Finances du gouvernement tibétain.

Tsipa : astrologue tibétain.

Tulku : lama réincarné : l'idée de réincarnation est intégrée à la structure philosophique du bouddhisme ; elle n'est pas un enseignement du Bouddha, mais elle est considérée comme un phénomène naturel par tous les Asiatiques.

Vajra : terme sanscrit signifiant l'éclair, ou dordjé en tibétain. À l'origine, attribut du dieu hindou Indra, ce symbole est devenu incontournable dans le bouddhisme tibétain. La dordjé ou vajra représente la stabilité de la méthode permettant de parvenir à la sagesse et la qualité indestructible de l'enseignement. C'est le symbole masculin, c'est aussi le phallus ; ce sont

les semences mâles (dordjé).

Vajrayana : le « véhicule adamantin », ce sont les enseignements ésotériques du bouddhisme.

Varna : terme sanskrit, littéralement « couleur ». Mot par lequel on désigne les quatre grandes classes du système hiérarchique indien, soit par ordre de dignité décroissante, les brahmanes, les kshatriya, les vaishya et les shudra. Ce système date de la période védique – IIe millénaire avant J.-C... Seuls les membres des trois premiers varna sont initiés à l'étude du Veda, initiation qui fait d'eux des « deux fois nés ».

Veda : terme sanskrit, « savoir ». Composés entre 1500 et 500 avant J.- C., les quatre Veda sont considérés comme des textes sacrés et révélés, « vus » par des « voyants » qui les ont fait connaître aux hommes. Ces textes ont longtemps été transmis par la voie orale, mais de manière très pure, de génération à génération. On les trouve sous la forme de recueils d'hymnes, de prières, de formules et d'instructions sur les sacrifices : ils sont le socle de la religion la plus ancienne de l'Inde, le védisme. Mais on retrouve de nombreux éléments du védisme dans l'hindouisme pratiqué aujourd'hui. Le noyau védique de l'hindouisme peut parfois être appelé

brahmanisme.

Vidya : la compagne rituelle dans le Tantra du Kalachakra.

Vinaya : lois monastiques ; règles d'éthique et de discipline qu'avait énoncées le Bouddha. Ainsi, le canon bouddhique se compose de trois branches : le Vinaya, les sutras (paroles du Bouddha) et l'Abidharma, c'est-à-dire tout ce qui touche à la conscience et à l'esprit.

Yânas : les véhicules.

Yang : principe fondamental de la philosophie taoïste chinoise, correspondant approximativement à la notion d'activité.

Yang shar : éclosion des voyelles dans l'astrologie tibétaine.

Yantra : diagramme symbolisant une pratique, une divinité ou un ensemble de divinités, généralement composé de dessins géométriques et de mantras.

Yantra yoga : union de l'esprit – par la méditation – et du corps, par des asanas – postures d'élongation.

Yigtsang : conseil monastique du gouvernement tibétain.

Yihetuan : société secrète chinoise, appelée milices de la justice et de la concorde. On l'appelle aussi Yihequan.

Yin : principe fondamental de la philosophie taoïste

chinoise, correspondant approximativement à la notion de passivité.

Yogi : ascète qui pratique le yoga.

Yoni : vagin.

Zur-lug : système de Zur – de son initiateur Zurkarpa, dans la médecine tibétaine.

Repères pour le Tibet d'avant le IXe siècle de notre ère.

Lignées et leurs principaux rois.

Dynastie Yarlung :

Lignée des Sept Trônes célestes :
Nyatri Tsenpo (vers 127 av. J.-C.).

Lignée de l'espace intermédiaire :
Drigun Tsenpo.

Lignée des six rois Leg :
Isho Leg (premier Leg).

Lignée des huit rois De :
Thogje Thogtsen (quatrième De).

Lignée des cinq rois Tsen :
Thothori Nyantsen (dernier Tsen, IVe ou Ve
siècle de notre ère).

*Et les rois tibétains qui ont marqué l'Histoire à
partir du VIIe siècle de notre ère*

Songtsen Gampo (617-649/650)

Gungsong Gongtsen (649/650-655)

Mangsong Mangtsen (649/650-676)

Düsong Detsen (676-703/704)

Tridé Tsukten, dit Mes Agstom, *le grand-père
barbu* (704/705-754/ 755)

Trisong Detsen (755-797)

Muni Tsenpo (782-799)

Tridé Songtsen, dit Senaleg (799-815)

Tritsug Detsen, dit Ralpachen, le Chevelu (815-
838 ou 842)

Langdarma (? – 842 ou 846).

Quelques repères concernant la Chine du Xe siècle au XVIIIe siècle

Plusieurs dynasties ont traversé l'histoire du Céleste Empire, avant l'époque qui nous intéresse directement

Xia (2205-1767 avant J.-C.)

Shang (1766-1122 avant J.-C.)

Zhou (1122-249 avant J.-C.)

Qin (249-206 avant J.-C.)

Brève période d'anarchie...

Han (202 avant J.-C. – 220 de notre ère)

Sui (581-618 de notre ère)

Les dynasties qui nous concernent plus directement

TANG

Gaozu (618-627)

Taizong (627-649)

Gaozong (650-683)
Wu Zetian (683-705)
Zhongzhong (705-710)
Ruizong (710-712)
Xuanzong (712-756)
Suzong (756-762)
Taizong (762-779)
Dezong (780-805)
Shunzong (805-805)
Xianzong (805-820)
Muzong (820-824)
Jingzong (824-826)
Wenzong (826-840)
Wuzong (840-846)
Xuanzong (846-859)
Yizong (873-888)
Zhaozhong (888-904)
Zhaoxuan (904-907)

SONG

(Song du Nord ou Bei Song)

Taizu (960-975)
Taizong (975-1022)
Zgengzong (997-1022)
Renzong (1022-1063)
Yingzong (1063-1067)
Shenzong (1068-1085)
Zhizong (1085-1100)

Huizong (1100-1125)

Qinzong (1125-1127)

(Song du Sud ou Nan Song)

Gaozong (1127-1162)

Xiaozong (1189-1195)

Guangzong (1189-1195)

Ningzong (1195-1224)

Lizong (1224-1264)

Duzong (1264-1274)

Gongzong (1274-1276)

Xiaogong (1276-1278)

Dibing (1278-1279)

MONGOLE ou YUAN

Kubilaï (1280-1294)

Timour Oldjaytou (1294-1307)

Khaychan Koulouk (1307-1311)

Ayour Bouyantou (1311-1320)

Chodibala (1320-1328)

Yissoun-Timour (1323-1328)

Kouchala Koutouktou (1328-1329)

Tob-Timour Djidjagatou (1329-1332)

Rintchempal (1332-1333)

Timour Oukhagatou (1333-1368)

MING

Zhu Yuanzhang (1368-1398)

Jianwen (1398-1402)
Yongluo (1403-1424)
Renzong (1424-1425)
Xuanzong (1425-1435)
Yingzong (1435-1464)
Xianzong (1464-1487)
Xiaozong (1488-1505)
Wuzong (1506-1521)
Shizong (1522-1566)
Muzong (1567-1572)
Shenzong (1573-1620)
Guangzong (1620-1620)
Xizong (1620-1627)
Huaizong (1627-1644)

MANDCHOUE ou QING

Shunzhi (1644-1661)
Kangxi (1662-1722)
Yongzheng (1723-1735)
Qianlong (1736-1795)
Jiaqing (1796-1820)
Daoguang (1821-1850)
Xianfeng (1851-1861)
Tongzhi (1861-1875)
Guangxu (1875-1908)
Puyi (1908-1912)

La République de Chine est fondée le 26

décembre 1911.

(Le Guomindang, le parti nationaliste chinois, est créé en 1912.)

Sun Yatsen (1866-1975) : il est le premier président de la République ; père de la Chine moderne, il fonde en 1905 la Ligue révolutionnaire de Chine, prémisses du Guomindang, le Parti national du peuple.

Yuan Shikai (1859-1916) était un militaire et un officiel de la dynastie mandchoue. Il a servi à la fois la cour impériale des Qing et la république de Chine. Il institua la monarchie et s'autoproclama empereur de l'Empire chinois dans l'ère Hongxian (Abondance constitutionnelle) pour une brève période du 12 décembre 1915 au 22 mars 1916. Il reçut une très forte opposition, non seulement des révolutionnaires, mais aussi des subordonnés militaires qui supposèrent que la monarchie les priverait de leurs pouvoirs. En face de cette opposition, Yuan se retira et mourut quelques mois plus tard d'une maladie de foie.

Chiang Kai-shek (1887-1975) lutte, dès 1925, en tant que chef de l'armée du Guomindang, le parti nationaliste chinois, fondé en 1912, contre le Parti communiste chinois, jusqu'à le contraindre à la Longue Marche [parfois appelée la Marche de dix mille li ou de vingt-cinq mille li, est un périple de l'Armée rouge pour échapper aux nationalistes de

Chiang Kai-shek : commencée en octobre 1934, elle prend fin le 19 octobre 1935 et coûte la vie à une centaine de milliers de soldats communistes] avant de former un front commun contre les Japonais, en 1936. Après la guerre, il devient président de la République chinoise à Taiwan.

Mao Zedong (1893-1976) est le fondateur du PCC en 1921 ; il fut le vainqueur de la guerre civile contre les nationalistes au sortir de la Seconde Guerre mondiale (1946-1949). Dès lors, il régna sans partage comme président à la fois du Parti et de la République populaire qu'il dirigea jusqu'à sa mort en 1976.

Lignée des dalaï-lamas

Premier dalaï-lama : Guendun Drup

(1391-1475)

Deuxième dalaï-lama : Gyalwa Guendun Gyatso

(1475-1542/1543)

Troisième dalaï-lama : Gyalwa Sonam Gyatso

(premier porteur du titre)

(1543-1588)

Quatrième dalaï-lama : Yönten Gyatso

(1589-1617)

Cinquième dalaï-lama : Ngawang Lobsang Gyatso

(premier dalaï-lama chef d'État)

(1617-1682)

Sixième dalaï-lama : Rigdzin Tsangyang Gyatso

(1708-1757)

Septième dalaï-lama : Kelsang Gyatso

(1708-1757)

Huitième dalaï-lama : Jampel Gyatso

(1758-1804)

Neuvième dalaï-lama : Lungtok Gyatso

(1806-1815)

Dixième dalaï-lama : Tsultrim Gyatso

(1816-1837)

Onzième dalaï-lama : Khedrup Gyatso
(1838-1856)

Douzième dalaï-lama : Trinlé Gyatso
(1856-1875)

Treizième dalaï-lama : Thubten Gyatso
(1875-1933)

Quatorzième dalaï-lama : Tenzin Gyatso
(6 juillet 1935)

Lignée des panchen-lamas

Premier panchen-lama : Khedrup Gelek Pelsang
(1385-1438)

Deuxième panchen-lama : Sonam Chôklang
(1439-1504)

Troisième panchen-lama : Ensa Lobsang Tôndrup
(1505-1564)

Quatrième panchen-lama : Lobsang Choekyi
Gyatso
(premier porteur du titre)

(1570-1662)

Cinquième panchen-lama : Lobsang Yeshé
(1663-1737)

Sixième panchen-lama : Palden Yeshé
(1738-1780)

Septième panchen-lama : Tenpe Nyima
(1782-1854)

Huitième panchen-lama : Tenpe Wangchuk
(1855-1882)

Neuvième panchen-lama : Choekyi Nyima
(1883-1937)

Dixième panchen-lama : Choekyi Gyaltzen
(1938-1989)

Onzième panchen-lama : Guendun Choekyi
Nyima

(25 avril 1989)

Onzième panchen-lama : Norbu Gyaltsen

Candidat chinois

Lignée des karmapas à la coiffe noire

Premier karmapa : Düsum Khyenpa
(1110-1193)

Deuxième karmapa : Karma Pakshi
(première réincarnation dans l'histoire du Tibet)
(1204-1283)

Troisième karmapa : Rangjung Dordjé
(1284-1339)

Quatrième karmapa : Rolpi Dordjé
(1340-1383)

Cinquième karmapa : Deshin Shekpa
(1384-1415)

Sixième karmapa : Tongwa Donden
(1416-1453)

Septième karmapa : Choedrak Gyatso
(1454-1506)

Huitième karmapa : Mikyo Dordjé
(1507-1554)

Neuvième karmapa : Wangchuk Dordjé
(1556-1603)

Dixième karmapa : Choying Dordjé

(1604-1674)

Onzième karmapa : Yeshé Dordjé

(1676-1702)

Douzième karmapa : Changchub Dordjé

(1703-1732)

Treizième karmapa : Dundul Dordjé

(1733-1797)

Quatorzième karmapa : Thetcho Dordjé

(1798-1868)

Quinzième karmapa : Khachap Dordjé

(1871-1922)

Seizième karmapa : Rangjung Rigpe Dordjé

(1923-1981)

Dix-septième karmapa : Ugyen Trinley Dordjé

(1985)

Dix-septième karmapa : Trinley Thayé Dordjé

(1983)

Bibliographie

A Collection of Treaties, Engagements and Sanads Relating to India and the Neighbouring Countries, C.U. Aitchison, Calcutta.

ANDRADE, ANTONIO DE, *Voyages au Thibet en 1625 et 1626*, Imprimerie Haubout l'aîné, l'an IV ; une autre publication chez Clem, R. Marcham., est datée de 1879.

ARPI, CLAUDE, *Tibet, le pays sacrifié*, Calmann-Lévy, 2000.

AVEDON, JOHN, *In Exile from the Land of Snows*, New York, Alfred Knopf, 1984.

BACOT, JACQUES, *Introduction à l'Histoire du Tibet*, Société asiatique, 1962.

BACOT, THOMAS et Toussaint, *Documents de Touen-Houang relatifs à l'histoire du Tibet*, Paris, 1940.

BAILEY, LT-Col. F. M. Barley, *No Passport to Tibet*, The Travel Book Club, 1957.

BARRAUX, ROLAND, *Histoire des dalaï-lamas*, Albin-Michel, 1993.

BAUER, PAUL, *Das Ringen um den Nanga Parbat, 1856-1953*, Süddeutscher Verlag, Munich,

1955.

- BELL, CHARLES, *The People of Tibet*, Oxford, Clarendon Press, 1928. *The Land of the Dalai-Lamas*, London Secley Services and Co, 1929. *The religion of Tibet*, Oxford, Oxford University Press, reed. 1968. *Tibet Past and Present*, Delhi Motilal Banarsidass, reed. 1992.
- BERNSTEIN, SERGE, *L'Allemagne 1870-1987*, Masson, Paris, 1988.
- BERZIN, ALEXANDER, *L'Initiation de Kalachakra, fondements théoriques et pratiques*, éditions Dangles, Paris, 2000.
- BRACHER, KARL DIETRICH, *Hitler et la dictature allemande*, éditions Complexe, 1995.
- CAMPBELL, JUNE, *Traveller in Space : In search of Female Identity in Tibetan Buddhism*, Athlone Press, 1998.
- CAMPBELL, W. L., *She-rab Dong-bu or Prajnya by Lu-trub (Nagarjuna)*, Calcutta, 1919.
- CANDLER EDMUND, *The Unveiling of Lhasa*, The Kingfisher Library, États-Unis, 1905.
- CHANG, JOLAN, *Le Tao de l'Art d'aimer, le Kama-sutra de la Chine*, Calmann-Lévy, 1977.
- CHANG, JUNG, et HALLIDAY, JON, *Mao*, Gallimard, Paris, 2006.
- CHEBEL, MALEK, *Le Kama-Sutra arabe*, Pauvert, Paris, 2006.
- CHEVALIER, JEAN et GHEERBRANDT, ALAIN,

Dictionnaire des Symboles, Robert Laffont, Paris, 1969.

CHOGYAM TRUNGPA, *Shambala, la voie sacrée du guerrier*, Seuil, Paris, 1990.

CHOEKYI GYALTSEN, dixième panchen-lama, *Les 70.000 Caractères*, Beijing 1962, Dharamsala.

Commission internationale de juristes, *La Question du Tibet et la primauté de droit*, Genève, 1960.

Comité juridique d'enquête sur la question du Tibet, *Le Tibet et la République populaire de Chine*, Genève, Commission internationale de juristes, Genève, 1960.

CONBOY, KENNETH, et MORRISSON, JAMES, *The CIA's Secret War in Tibet*, University Press of Kansas, 2002.

CRAIG MARY, *Kundun, une biographie du dalaï-lama et de sa famille*, Presses du Châtelet, Paris, 1998.

DAS, SARAT CHANDRA, *The Hierarchy of the dalai-lamas*, Journal of the Asiatic Society of Bengal, 1904. *Indian Pandits in the Land of Snow*, Calcutta, 1938 *Tibetan Studies*, Calcutta, K.P. Bagghi & Co, 1984. *Journay to Lhasa and Central Tibet*, London, John Marray, 1902.

DIEL, PAUL, *Le symbolisme dans la mythologie grecque*, préface de Gaston Bachelard, Paris, 1956.

DOLAN, BROOKE, *Proceedings of the Philadelphia*

- Academy of Sciences*, vol. 90, 1938.
- DOWMAN, KEITH, *The Divine Madman*, Clearlake, C.A. Dawn Horse Press, 1980.
- ELIADE, MIRCEA, *Traité d'histoire des religions*, Payot, Paris, 1949.
- FALIGOT, ROGER, et KAUFFER, RÉMI, *Kang Sheng et les services secrets chinois (1927-1987)*, Robert Laffont, 1987.
- FAURE, BERNARD, *Sexualités bouddhiques, entre désirs et réalités*, Editions du Rocher, 1994.
- Fédération des centres karma-kagyü, *La controverse des karmapas*, sous l'autorité du dix-septième karmapa Trinley Thayé Dordjé, Karmapa Papers, 1992.
- FLEMING, PETER, *Bayonets to Lhasa, The First Full Account of the British Invasion of Tibet in 1904*, Readers Union, Rupert-Hart-Davis, 1962.
- FRÉDÉRIC, LOUIS, *Kangxi, Grand Khan de Chine et Fils du Ciel*, Arthaud, 1985.
- FRENCH, PATRICK, *Younghusband : The Last Great Imperial Adventurer*, Flamingo, Londres, 1994.
- FROMAGET, ALAIN, *Océan de Pure Mélodie, Vie et chants du sixième dalaï-lama du Tibet*, Paris, Dervy, 1995.
- GOLDNER COLIN, *Dalai-lama, Fall eines Gottkönigs*, Alibri Verlag, 1999.
- GOLDSTEIN MELVYN C, *A History of Modern*

- Tibet*, University of California Press, 1986.
- GORÉ, FRANCIS, *Trente ans aux portes du Tibet interdit*, 1908-1938, Imprimerie de Nazareth, Société des Missions étrangères de Paris, 1939 ; Kimé, Paris, 1992.
- GOULD, BASIL J., *Tibet and her Neighbours*, International Affairs, Londres, 1950.
- GOVINDA, ANAGARIKA, *Foundations of Tibetan Mysticism*, London, 1959.
- GROSSER, ALFRED, *10 leçons sur le nazisme*, Fayard, 1976.
- GRÜNWEDEL, ALBERT, *Mythologie des Buddhismus in Tibet und der Mongolei*, Leipzig, EA.Brockhaus, 1900.
- GURDJIEFF, GEORGES IVANOVITCH, *The Struggle of the Magicians*, Capetown, The Stourton Press, 1957. *La vie n'est réelle que lorsque "Je suis"*, Éditions du Rocher, 1983. *Rencontres avec des hommes remarquables*, Éditions du Rocher, 1984. *Gurdjieff parle à ses élèves*, Éditions du Rocher, Monaco, 1985. *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, Éditions du Rocher, 1985.
- HARCLERODE, PETER, *Fighting Dirty, the Inside Story of Covert Operations from Ho-Chi-Minh to Osama Ben Laden*, Londres, Cassell, 2001.
- HARRER, HEINRICH, *Seven Years in Tibet*, New York, E.P. Dutton & Company inc., 1954. *Sept*

- ans d'aventures au Tibet*, Paris, Arthaud, 1983.
Retour au Tibet, Arthaud, 1985. *Lhasa, le Tibet disparu*, La Martinière, 1997.
- HEDIN, SVEN, *Le Thibet dévoilé*, traduit et adapté par Charles Rabot, Librairie Hachette, 1910. Edition complétée le 16 juillet 2007 ; numérisée par Pierre Palpant, archive de la Société des Missions étrangères de Paris, 2007.
- HITLER, ADOLF, *Mein Kampf*, traduction de J. Gaudefroy-Demonbynes et A. Calmettes, édition non expurgée à l'usage des Français (avant-propos de l'édition d'Alger, 1943), éditions France, imprimerie de la Typo-Litho et de J. Carbonel réunies, Alger, 1943.
- HOFFMANN, HELMUT, *Märchen aus Tibet*, Eugen Diederichs, Düsseldorf, 1965.
- HOPKIRK, PETER, *Trespassers on the Roof of the World, The Race for Lhasa*, John Murray, London, 1982.
- IMAEDA, Y., *Documents tibétains de Touen-houang concernant le concile du Tibet*, Journal Asiatique, CCLXIII, 1-2, 1975 ; *Une note sur le rite du glud-'gon rgyal-po d'après les sources chinoises*, de Y. Imaeda, Journal Asiatique, 1978.
- JENNINGS, GARY, *Marco Polo, Les Voyages interdits*, éditions Télémaque, 2008.
- JONES TUNG, ROSEMARY, *A Portrait of Lost*

Tibet, Holt, Rinehart and Winston, New York, 1980.

KATER, MICHAEL H., *Das Ahnenerbe der SS 1935-1945*, Oldenbourg Verlag, 2001.

KAWAGUCHI, EKAI, *Three Years in Tibet*, Bénarès, 1909.

KRAUS, ELISABETH, *Die Universität München im dritten Reich : Aufsätze*, Herbert Utz Verlag, München, 2006.

KULESHOV, NIKOLAÏ STEPANOVITCH, *Russia's Tibet File*, Library of Tibetan Works and Archives, Dharamsala, 1996.

LALOU, M., *Inventaire des manuscrits tibétains de Touen-Houang, conservés à la Bibliothèque nationale*, I-III, Paris, 1939, 1950, 1951. *Rituels bönpos des funérailles royales*, Journal Asiatique, 1952. *Fiefi, poisons et guérisseurs* (ib. 1958). *Les religions du Tibet*, Paris, 1957.

LAMB, ALISTAIR, *Britain and Chinese Central Asia, the road to Lhasa, 1767 to 1905*, Routledge & Kegan Lamb, London, 1960.

LANGBEIN, HERMANN, *Hommes et femmes à Auschwitz*, Fayard, 1998.

LAUNEY, ADRIEN, *Histoire de la Mission du Tibet*, archives des Missions étrangères de Paris, Indes Savantes, 2001.

LE COMTE, LOUIS, *Un jésuite à Pékin, nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine (1687-*

- 1692), Phébus, Paris, 1990.
- LERT, FRÉDÉRIC, *Les ailes de la CIA*, collection « Actions spéciales », Histoire & Collection, 1998.
- LILLICO, S., *The Panchen-Lama*, Shanghai, The China Journal, vol : XXI, 1934, p. 96-99.
- LOBSANG RABGAY, *Relaxation Yoga : a better way to better health*, Library of Tibetan Works & Archives, 1985.
- MARX, KARL, *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Aubier-Montaigne, Paris, 1971.
- MEISSNER, W., (sous la direction de) *Die DDR und China, 1949 bis 1959*, Berlin, 1995. Et « *Stiftung Archiv des Parteien und Masseorganisationen* », (SAPMO) NL4076/180, pp 217-222.
- MIDAL, FABRICE, STROBER, DEBORAH HART, STROBER, GERALD S *Un simple moine, le dalai-lama raconté par ses proches*, Presses du Châtelet, 2006.
- MOORE, JAMES, *Gurdjieff*, Element Books, 1991 ; Seuil, Paris, 1999.
- MULLIN, Glenn H., *Selected Works of the Dalai-lama III*, Essence of Refined.
- MUNIER, PIERRE, *Les innombrables pouvoirs de l'océan de mercure*, éditions G. Trédaniel, 1986.
- ORLÉANS, PIERRE-JOSEPH D', *Histoire de deux*

conquérants tartares qui ont subjugué la Chine, C. Barbin, Paris, 1688.

OUSPENSKY, P.D., *In Search of the Miraculous : Fragments of an Unknown Teaching*, Routledge & Kegan Paul, 1950. *Fragments d'un enseignement inconnu*, Stock, Paris, 1994.

PADMASAMBHAVA, *Le Bardo Thödol, Livre des Morts tibétain*, Librairie d'Amérique et d'Orient, Jean Maisonneuve, Paris, 1987.

PEMA, JETSUN, *Tibet, mon histoire* (avec Gilles van Grasdorff), Ramsay, 1995, Livre de Poche, 1996.

RAVENSCROFT, TREVOR, *The Spear of Destiny : the occult power behind the spear which pierced the side of Christ*, Red Wheel, 1982.

RICHARDSON, H.E., *Tibet and its History*, Oxford University Press, 1962. *A Short History of Tibet*, New York, Dutton and Co, 1962. *The Dalai-lamas*, Londres, Occasional Paper of the Institute of Tibetan Studies N°1, Shambala, Pandect Press LTD, 1971.

RIGDZIN TSANGYANG GYATSO, *L'abeille turquoise, chants d'amour*, éditions du Seuil, 1996. *Vie et chants d'amour du sixième dalaï-lama*, éditions Claire Lumière, 1987.

ROCKHILL, WILLIAM WOODWILL, *The Land of the Lamas*, New York The Century Company, 1891. *The Dalai-Lama of Lhasa and their*

relationships with the Manchu Emperors of China, 1644-1908, Leyden, 1910.

SCHÄFER, ERNST, *Berge, Buddhas und Bären, Forschung und Jagd in geheimnisvollem Tibet*, Paul Parey, Berlin, 1933.

SERRANO, MIGUEL, *El Cordon Dorado, Hitlerisms Estoterics, The Golden Bond, Esoteric Hitlerism*, 1978. *Adolf Hitler, el ultimo avatara*, Santiago, Chile, Ediciones La Nueva Edud, 1984.

SHABAKPA W.D., *Tibet, A Political History*, New Haven Yale University Press, 1967 ; New York, Potala Publications, 1984.

SILBURN, LILIAN, *Le bouddhisme*, Fayard, Paris, 1977.

SNELLGROVE, DL & RICHARDSON H., *A Cultural History of Tibet*, Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1968.

SOGYAL RINPOCHÉ, *Le livre tibétain de la vie et de la mort*, La Table Ronde, 1993.

STEIN RA., *La civilisation tibétaine*, Paris, L'Asiathèque-Le Sycomore, 1962.

STEIN, ROLF, *Vie et chants de Brug-pa Kun-legs le yogin*, G.P. Maison-neuve et Larose, Paris, 1972.

SURKHANG WANGCHEN GELEK, « *The Critical Years : the Thirteenth Dalai-Lama* », in *Tibet Journal*.

TCHEUKY SENGUÉ, *Petite Encyclopédie des*

divinités et symboles du bouddhisme tibétain,
Claire Lumière, 2002.

TENZIN CHOEDRAK et GILLES VAN GRASDORFF, *Le palais des Arcs-en-ciel*, Albin Michel, Paris, 1998. *Les secrets de la médecine tibétaine*, Pion, Paris, 2002.

THUBTEN JIGME NORBU, *Tibet is my Country*, New York, E.P. Dutton & Company, 1961.

Tibetan Young Buddhist Association, *Tibet, The Facts*, Dharamsala, TYPA, reed, 1990.

TOKANTADA, *The Thirteenth Dalai-Lama*, Tokyo, 1965.

TOLSTOY, ILIA, *Across Tibet from India to China*, National Geographic, August 1946.

TRIMONDI, VICTOR et TRIMONDI, VICTORIA, *Der Schatten des Dalai Lama, Sexualität, Magie und Politik im tibetischen Buddhismus*, Patmos, 1999.

TRINLEY THAYÉ DORDJÉ et GILLES VAN GRASDORFF, *Le livre de la sagesse et de l'amour*, Michel Lafon, 2001.

TSERING SHAKYA, *The Dragon in the Land of Snows*, Londres, 1999.

TUCCI, GIUSEPPE, *The Tombs of Tibetan Kings*, Rome, ISMEO, 1950.

VAN GRASDORFF GILLES, *Dalai-lama, la biographie non autorisée*, Pion, 2002. *La nouvelle histoire du Tibet*, Perrin, 2006. *La*

- belle histoire des Missions étrangères*, 1658-2008, Perrin, 2007. *À la découverte de l'Asie avec les Missions étrangères*, Omnibus, 2008.
- VÂTSYAYANA, *Le Kama Sutra, règles de l'amour de Vâtsyayana, morales des Brahmanes*, Paris, 1891.
- WANG FUREN & SUO WANQING, *Highlights of Tibetan History*, Beijing, New World press, 1984.
- WANGYAL, TENZIN, *Les prodiges de l'esprit naturel*, Seuil, 2000. *Wonders of the Natural Mind*, Station Hill Press, 1993.
- WEBB, JAMES, *The Harmonious Circle : The Lives and Travail of G.I. Gurdjieff, P.D. Ouspensky, and Their Followers*, Thames & Hudson, 1980.
- WEI JLNGSHENG, *La Cinquième Modernisation et autres écrits du Printemps de Pékin*, Christian Bourgeois, Paris, 1997.
- WESSELS, C, *Early Jesuit Travellers in central Asia 1603-1721*, La Haye, Martinus, Nijhoff, 1924 et réimprimé par Low Cos Publications, New Delhi, 1939.
- WU, HARRY, *Retour au laogaï*, Paris, Belfond, 1996.
- YA HANZHANG, *The Biographies of the Dalai-Lamas*, Beijing, Foreign Languages Press, 1991.
- YOUNGHUSBAND, FRANCIS EDWARD, *India and Tibet*, New York, Oxford University Press,

1985.

Ouvrages de Sa Sainteté le quatorzième dalai-lama Tenzin Gyatso : *Terre des dieux, malheur des hommes*, entretiens avec Gilles Van Grasdorff, J.-C. Lattès, 1995. *Mon pays et mon peuple*, Genève, Olizane, 1984. *Comme un éclair déchire la nuit*, Paris, Albin Michel, 1984. *Une politique de bonté*, Vernègues, 1993. *Kalachakra, enseignements, préliminaires et initiations*, enseignements donnés à Barcelone, du 11 au 19 décembre 1994, éditions Vajra Yogini, 1997.

NOTES

- [1] *Histoire des dalai-lamas*, de Roland Banaux, Albin Michel, Paris, 1993.[\[Ret\]](#)
- [2] *Mon pays et mon peuple*, Sa Sainteté le quatorzième dalai-lama Tenzin Gyatso, Olizane, Genève, 1984.[\[Ret\]](#)
- [3] Littéralement, village (« ganj ») de McLeod.[\[Ret\]](#)
- [4] État de l'Himachal Pradesh, en Inde.[\[Ret\]](#)
- [5] *Terre des dieux, malheur des hommes*, entretiens de Gilles Van Grasdorff avec Sa Sainteté le quatorzième dalai-lama Tenzin Gyatso, JC Lattès, 1994.[\[Ret\]](#)
- [6] *Tibet, mon histoire*, de Jetsun Pema, en collaboration avec Gilles Van Grasdorff, préface d'Elie Wiesel, Ramsay 1996, Livre de Poche, 1996.[\[Ret\]](#)
- [7] *Le Palais des Arcs-en-ciel*, de Tenzin Choedrak, propos recueillis par Gilles Van Grasdorff Albin Michel, 1998 ; et, *Les secrets de la médecine tibétaine*, Tenzin Choedrak et Gilles Van Grasdorff, Pion, 2001.[\[Ret\]](#)
- [8] *Traveller in Space : in Search of Female Identity in Tibetan Buddhism*, de June

Campbell, Athlore Press, 1998.[\[Ret\]](#)

[\[9\]](#) *Dalai-lama, Fall eines Gottkönigs*, de Colin G. Goldner, Alibri Verlag, 1999.[\[Ret\]](#)

[\[10\]](#) Magazine *Stern*, 36/95.[\[Ret\]](#)

[\[11\]](#) Nyatri Tsenpo est le premier roi du Tibet, mais la date de son règne (IIe ou IIIe s. av. J.-C. ou IVe s. de notre ère) n'a jamais été établie. Les terres tibétaines d'alors touchent, au sud, les frontières du Bhoutan, du Sikkim, du Népal, et jouxtent le point de rencontre Assam, Haute-Birmanie-Yunnan ; à l'ouest, elles vont du Kashmir au Baltistan, jusqu'à Gilgit, plus au nord, avec les montagnes du Karokorum, lesquelles, avec la chaîne montagneuse du Kunlun, séparent, au nord, le Tibet du Turkestan chinois et le Changthang, haut plateau, en partie désertique, constellé de lacs salés ; à l'est, elles flirtent avec le Kansu et comprennent la vaste étendue autour du lac Kokonor (Amdo) ; plus au sud encore, on trouve les Marches tibétaines, une partie orientale aujourd'hui incluse dans le Xikang et le Qinghai. Les habitats se situent en moyenne entre 3 000 et 4 000 mètres d'altitude. Les sommets les plus élevés culminent entre 7 000 et 8 000 mètres, avec le Mont Everest o *Chomo Langma*, en tibétain) à 8 848 mètres.[\[Ret\]](#)

[\[12\]](#) Songtsen Gampo, 617-649. La liste des

principaux rois du Tibet se trouve en annexes.

[Ret]

[13] Ce roi népalais est le fondateur de la dynastie des Thakuri. À l'époque, les Néwars, l'ethnie dominante installée dans la vallée de Kathmandou, s'étaient convertis au bouddhisme, tout en conservant leurs structures sociales brahmanes.[Ret]

[14] Akshobya symbolise l'aspect de l'esprit parfaitement pur qui transforme la colère et l'agressivité en paix intérieure et en stabilité mentale constante.[Ret]

[15] Dans le Tibet des origines, et avant la diffusion du bouddhisme, la religion *bön*[*] était la plus répandue, implantée dans la région de Changtung, à l'ouest du Tibet.[Ret]

[16] Le lac bleu, d'eau salée, dans les années 1930, possédait plus d'une centaine de rivières et ruisseaux se jetaient dans le Kokonor (il n'y en a plus que vingt-trois aujourd'hui, dont la superficie variait à l'époque entre 4 635 km² et 5 694 km², et dont la circonférence est de 360 kilomètres). Il est situé au nord-est du Tibet, dans l'ancien Amdo, actuellement incorporé au Qinghai, dont la capitale est Xining, à environ cent quatre-vingt kilomètres à l'ouest.[Ret]

[17] Deuxième empereur de la dynastie Tang (618-907), Taizong (599-649) régna de 626 à 649. La

liste des empereurs de Chine et de leurs dynasties se trouve en annexes.[\[Ret\]](#)

[\[18\]](#) *Un Jowo est une statue représentant le jeune Bouddha.*[\[Ret\]](#)

[\[19\]](#) Les chroniques citent parfois d'autres noms.
[\[Ret\]](#)

[\[20\]](#) Tara, divinité féminine du bouddhisme tibétain, personnifie l'activité de tous les bouddhas pour le bien des vivants ; elle est aussi invoquée pour la protection contre toutes les formes de maladies, les déesses de la médecine étant son émanation.[\[Ret\]](#)

[\[21\]](#) Trisong Detsen (755-797).[\[Ret\]](#)

[\[22\]](#) Xuanzong (712-756), empereur de la dynastie Tang.[\[Ret\]](#)

[\[23\]](#) L'ancienne capitale de l'Empire Tang s'appelle aujourd'hui Xian, dans la province de Chensi.
[\[Ret\]](#)

[\[24\]](#) L'Empire islamique (632-1300) vit, depuis 786, sous le règne d'Haroun al-Rashid, alias al-Rachid, le Bien Guidé.[\[Ret\]](#)

[\[25\]](#) Dans l'imaginaire et l'histoire tibétaine, l'alternance entre mythe et réalité, l'un nourrissant l'autre, est toujours nécessaire. Dans ce livre, j'aurais tenté de rendre sensible cette dialectique si caractéristique et symbolique de la culture et la spiritualité tibétaines.[\[Ret\]](#)

- [26] Tritsug Detsen, alias Ralpachen, (815-832 ou 842), selon certaines chroniques.[\[Ret\]](#)
- [27] *L'Histoire des dalaï-lamas*, de Roland Barraux, *op. cit.*[\[Ret\]](#)
- [28] Langdarma (838 ou 842-846).[\[Ret\]](#)
- [29] Kônchog Gyalpo (1034-1102).[\[Ret\]](#)
- [30] Premier karmapa Dusum Khyenpa (1110-1193). La liste des karmapas se trouve en annexes.[\[Ret\]](#)
- [31] Formule qui utilise la force spirituelle de la vibration sonore, six syllabes conduisant à la purification des six émotions – orgueil, jalousie, désir, ignorance, avidité et colère – qui sont à l'origine du samsara, cycle infini des naissances et des renaissances qui conditionnent les êtres et ses six mondes : les êtres des enfers, les esprits avides et les animaux font partie des classes dites inférieures ; les hommes, les demi-dieux et les dieux ont, disent les bouddhistes tibétains, une existence meilleure.[\[Ret\]](#)
- [32] Cinquième karmapa Deshin Shekpa (1384-1415).[\[Ret\]](#)
- [33] Dakini : terme sanskrit, qui se traduit littéralement par « celles qui se déplacent dans l'espace ». Correspond à l'étymologie des anges de la tradition chrétienne. Elles représentent la Sagesse non-duelle, la Vacuité ; certaines sont les parèdres de Sagesse des adeptes des

tantras, d'autres pareilles aux fées de l'Occident ; d'autres enfin peuvent être malignes ou terrifiantes.[\[Ret\]](#)

[\[34\]](#) Yongluo (1403-1424), troisième empereur de la dynastie Ming.[\[Ret\]](#)

[\[35\]](#) Seizième karmapa Rangjung Rigpé Dordjé (1924-1981).[\[Ret\]](#)

[\[36\]](#) Tsongkhapa (1357-1419), fondateur de l'école Gelug, dont sont issus les dalaï-lamas et les panchen-lamas.[\[Ret\]](#)

[\[37\]](#) Les grands maîtres de l'école Sakya seront Sakya Pandita (1187-1251) et Chôgyal Phogpa (1135-1280). Sakya Trizin est l'actuel chef des sakyapas.[\[Ret\]](#)

[\[38\]](#) Deux karmapas se disputent aujourd'hui la coiffe noire, symbole de l'autorité de l'école Kagyu : Urgyen Trinley Dordjé et Trinley Thayé Dordjé, qui continuent de diviser les Tibétains.[\[Ret\]](#)

[\[39\]](#) Le troisième dalaï-lama Gyalwa Sonam Gyatso (1543-1588). La liste des dalaï-lamas se trouve en annexes.[\[Ret\]](#)

[\[40\]](#) Le monastère de Chôkorgyal fut construit en 1509 par le deuxième dalaï-lama Gyalwa Guendun Gyatso.[\[Ret\]](#)

[\[41\]](#) Altan Khan (1507-1582).[\[Ret\]](#)

[\[42\]](#) Dayan Khan (1464-1543).[\[Ret\]](#)

[\[43\]](#) Kubilaï Khan (1215-1294), fondateur de la

dynastie mongole des Yuan en Chine (1276-1294) et premier grand khan en 1280.[\[Ret\]](#)

[\[44\]](#) Dynastie mongole des Yuan (1280-1368).[\[Ret\]](#)

[\[45\]](#) Gengis Khan vers (1155-1227).[\[Ret\]](#)

[\[46\]](#) Kubilaï Khan (1215-1294).[\[Ret\]](#)

[\[47\]](#) *Marco Polo, Les Voyages interdits*, Gary Jennings, éditions Télémaque, 2008.[\[Ret\]](#)

[\[48\]](#) Le premier dalaï-lama Guendun Drub (1391-1475).[\[Ret\]](#)

[\[49\]](#) Le deuxième dalaï-lama Gyalwa Guendun Gyatso (1475-1542/1543).[\[Ret\]](#)

[\[50\]](#) *Une politique de bonté*, par Sa Sainteté le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, Vernègues, 1993.[\[Ret\]](#)

[\[51\]](#) *Paroles des dalaï-lamas, op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[52\]](#) Atisha (982-1054). On le dit fils du roi de Zahor et riche des préceptes tantriques que lui ont enseignés les grands yogis Dhombi, Naropa et Avadhutipa. Le pandit porte aussi le nom de Dipamkara Shri Jnana. Il est le supérieur du monastère de Vikramashila en Inde et le récipiendaire des deux grandes lignées de la transmission de la Parole du Bouddha, c'est-à-dire Manjushri/Nagarjuna et Maitreya/Asanga. On doit aussi à Atisha la traduction en tibétain du Kalachakra, *Düskhor*, la divinité du bouddhisme tantrique tibétain et ses enseignements que le quatorzième dalaï-lama

propage aujourd'hui dans le monde entier.

Soutenu par les rois et les chefs de clans qui dirigent de petits royaumes et domaines dans le sud-ouest du Tibet et qui invitent les érudits indiens à venir propager leur religion chez eux, Atisha arrive au Tibet en 1041. On le voit à Tholing, capitale du royaume de Gugé, au printemps de 1042 : il y est accueilli par un de ses plus vieux disciples, Rinchen Zangpo, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son arrivée correspond à une époque où le bouddhisme s'installe sur le Toit du monde pour devenir un des fondements de la culture tibétaine, se mêlant à elle et adaptant parfois quelques traditions des croyances locales : ces adaptations prônées par Atisha vont contribuer à former une religion – le bouddhisme tibétain – à mi-chemin entre chamanisme et bouddhisme originel, comme l'importance accordée aux trances des oracles par exemple...[\[Ret\]](#)

[\[53\]](#) Entretiens de l'auteur avec Tenzin Choedrak, médecin personnel du dalai-lama et directeur du Men-Tsee-Khang, l'institut de médecine et d'astrologie tibétaines, de Dharamsala ; archives du *Tibetan and Astrological Institute of His Holiness the Dalai-Lama*, et entretiens privés de l'auteur avec Sa Sainteté le quatorzième dalai-lama à Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[54] (1570-1662).[Ret]

[55] Aux temps lointains de la dynastie des Yarlung, les vassaux étaient tenus de jurer fidélité à leurs suzerains. Gare à celui qui cherchait à rompre ce lien, le serment ne pouvant se rompre qu'avec la mort des protagonistes... On immole donc, au Tibet, les sujets liés par le *serment de fidélité* aux trois rois du Dharma de la dynastie Yarlung. La Tombe Rouge de Songtsen Gampo contient son cercueil, des trésors, des armes. Avec lui, ont été immolés ses chevaux préférés et tous ceux qui lui avaient prêté serment. On le devine, plus le rang du récepteur du serment est élevé, plus nombreuses sont les victimes... Les prêteurs de serment étaient alors des esclaves. Si cela ne surprend pas aux temps lointains des rois, un esclavagisme organisé va néanmoins continuer à se développer au XVIIe siècle dans le Tibet des dalaï-lamas et se perpétuer jusqu'à la moitié du XXe siècle. Nous y reviendrons. Cf. *Märchen au Tibet*, H. Hoffmann, 1965 ; *Documents tibétains de Touen-houang concernant le concile du Tibet*, Y. Imaeda, *Journal Asiatique*, CCLXIII, 1-2, 1975 ; *Une note sur le rite duglud-'gon rgyal-po d'après les sources chinoises*, de Y. Imaeda, *Journal Asiatique*, 1978.[Ret]

[56] Taranatha (1575-1634).[Ret]

- [57] Karma Tenkyong Wangpo (1620-1642).[\[Ret\]](#)
- [58] Cette pratique mise en place sous le cinquième dalaï-lama va d'ailleurs traverser les siècles : l'actuel dalaï-lama, grand adepte des études et des enseignements, connaît parfaitement les textes et les particularités de chacune des écoles du bouddhisme tibétain.[\[Ret\]](#)
- [59] Entretiens privés de l'auteur avec Sa Sainteté Tenzin Gyatso à Dharamsala, pour *Terre des dieux, malheur des hommes*, *op. cit.*[\[Ret\]](#)
- [60] Fondée par Yi Songgye, la dynastie Yi a mis fin à l'occupation mongole qui durait depuis 1259. Mieux connue sous le nom de Choson, ces rois coréens régneront sur la Corée de 1392 à 1910.
[\[Ret\]](#)
- [61] Dynastie impériale chinoise mandchoue ou Qing (1644-1911).[\[Ret\]](#)
- [62] Gushri Khan (1582-1655).[\[Ret\]](#)
- [63] Le dixième karmapa Choying Dordjé (1604-1674).[\[Ret\]](#)
- [64] Le premier panchen-lama Khedrup Gelek Pelsang (1385-1438).[\[Ret\]](#)
- [65] Le deuxième panchen-lama Sonam Chöklang (1439-1504).[\[Ret\]](#)
- [66] Le troisième panchen-lama Ensa Lobsang Töndrup (1505-1564).[\[Ret\]](#)
- [67] Des textes cachés lors de la première diffusion du bouddhisme au Tibet auraient révélé au

cinquième dalaï-lama que son tuteur et maître Lobsang Choekyi Gyaltzen, abbé de Tashilhunpo, est une manifestation d'Amithaba, le bodhisattva de l'infinie lumière, et il décide de lui attribuer la dignité de panchen-lama.[\[Ret\]](#)

[\[68\]](#) Ce processus fondamental n'a pas échappé à la Chine, empire ou république, qui n'a eu de cesse de les diviser, de les opposer ou de les enlever afin de mieux pouvoir contrôler le processus de recherche de leurs réincarnations... *Histoire des dalaï-lamas*, Roland Barraux, *op. cit.* ; *Tibetan Works* et Archives, Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[69\]](#) Entretiens de l'auteur avec le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, en mai et octobre 1994. Un chiffre contesté par Pékin, bien entendu.[\[Ret\]](#)

[\[70\]](#) *La civilisation tibétaine*, Rolf A. Stein, Le Sycomore-L'Asiathèque, 1962.[\[Ret\]](#)

[\[71\]](#) Or, le commerce d'esclaves étant fort lucratif au Tibet des dalaï-lamas, il a perduré jusqu' en 1950 et l'occupation du pays par la Chine communiste[\[Ret\]](#)

[\[72\]](#) C'était toujours le cas en 1950, le 17 novembre plus précisément, lorsque, face à la menace communiste, le gouvernement tibétain décida de confier à Tenzin Gyatso le destin de son peuple : né le 6 juillet 1935, le quatorzième

dalaï-lama n'avait pas encore seize ans.[\[Ret\]](#)

[\[73\]](#) Une situation qui dura longtemps, puisqu'elle ne s'interrompt qu'à la moitié du XXe siècle.

[\[Ret\]](#)

[\[74\]](#) Dynastie Song (960-1279).[\[Ret\]](#)

[\[75\]](#) Au XVIIe siècle, le cinquième dalaï-lama va tenter de mettre fin à ces sacrifices et aux rituels tantriques des lamas cannibales. Mais c'est en vain, car les pratiquants de cette forme de tantrisme sont dans une logique qui puise son fondement dans les enseignements secrets du bouddhisme tibétain, dont ceux contenus dans le Tantra du Kalachakra.[\[Ret\]](#)

[\[76\]](#) *L'initiation de Kalachakra*, Fondements théoriques et pratiques, Alexander Berzin, éditions Dangles, 2000.[\[Ret\]](#)

[\[77\]](#) Le cinquième panchen-lama Lobsang Yeshé (1663-1737).[\[Ret\]](#)

[\[78\]](#) Entretiens de l'auteur avec Tenzin Choedrak, médecin du quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, à Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[79\]](#) Psychiatre suisse (1875-1961), fondateur du courant de la psychologie analytique, auteur de nombreux ouvrages de psychologie et de psychosociologie. On trouve dans sa méthodologie des notions provenant de l'anthropologie, de l'alchimie, des rêves, de la mythologie et de la religion. C'est sur cette base

que Jung a écrit ce commentaire du *Bardo Thodol*.[\[Ret\]](#)

[\[80\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[81\]](#) À la cour de Trisong Detsen vivait Vairocana, le premier grand traducteur tibétain. Formé par Padmasambhava, l'introducteur du bouddhisme au Tibet, et Shantarakshita, il reçut de Chandranandana, un érudit de l'université de Nalanda, les enseignements du Gyü-zhi. De retour au Tibet, il remit ces textes de médecine au roi, puis il initia Yuthog l'Ancien (786-911), le médecin de la cour. Comme les Tibétains ne semblaient pas prêts à recevoir ses tantras fondamentaux, on les cacha et on prédit qu'ils ne seraient découverts que lorsque les Tibétains seraient en mesure de les comprendre. Le Gyü-zhi apparut à nouveau en 1038 : il avait été caché dans le Pilier du Vase de la salle centrale du temple supérieur de Samyé par un certain Trapa Ngonshé. Différentes versions existent sur cette affaire. D'aucuns disent que Trapa Ngonshé se serait contenté de recopier les textes, puis de replacer les originaux dans le pilier d'où il les avait extraits. Toujours est-il que l'érudit va transmettre les secrets du Gyü-zhi et de ses Quatre Tantras de médecine à Küton Karmatra, qui les enseignera par la suite à Yuthog le jeune. Nous sommes déjà au XIIe

siècle. Depuis, de transmission en transmission, la médecine tibétaine a réussi à survivre à tous les soubresauts de l'histoire, jusqu'à ce que Tenzin Choedrak, le médecin personnel du quatorzième dalaï-lama, en confie les grandes règles et principes à l'auteur, entre 1996 et 1999, à Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[82\]](#) Ce n'est pas nouveau, sur le Toit du monde, de cacher la disparition d'un souverain : en 650 déjà, Tongtsen du clan Gar, ministre et homme de confiance de Songtsen Gampo, va rendre tardivement public le décès de son roi ; de même que le Grand Cinquième, lui-même, avait tu, pendant plus de deux ans, la disparition de son régent Sonam Chôphel.[\[Ret\]](#)

[\[83\]](#) Sangyé Gyatso (1653-1705).[\[Ret\]](#)

[\[84\]](#) L'auteur a travaillé de 1994 à 1998 sur les archives liées à l'histoire des dalaï-lamas mises à sa disposition, à Dharamsala, par le gouvernement du Tibet en exil et le département des Affaires culturelles et religieuses.[\[Ret\]](#)

[\[85\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[86\]](#) Shunzhi (1644-1661), premier empereur de la Chine mandchoue ou Qing.[\[Ret\]](#)

[\[87\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[88\]](#) Le mont Kailash se trouve au coeur d'un pays hostile, le Zhangzhung des temps très anciens,

le district de Ngari aujourd'hui, dont la capitale porte l'étrange nom de Khyunglung.[\[Ret\]](#)

[\[89\]](#) *Les commentaires de Tsongkhapa*, Library of Tibetan Works and Archives, Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[90\]](#) *L'abeille turquoise, chants d'amour*, Rigdzin Tsangyang Gyatso, éditions du Seuil, 1996 ; *Vie et chants d'amour du sixième dalaï-lama*, Rigdzin Tsangyang Gyatso, éditions Claire Lumière, 1987.[\[Ret\]](#)

[\[91\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[92\]](#) *Der Schatten des Dalai-Lama, Sexualität, Magie und Politik im tibetischen Buddhismus*, Victor et Victoria Trimondi, Patmos, 1999.[\[Ret\]](#)

[\[93\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[94\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[95\]](#) *Kalachakra, Enseignements, préliminaires et initiations*, quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, Éditions Vajra Yogini, 1997.[\[Ret\]](#)

[\[96\]](#) *L'abeille turquoise, op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[97\]](#) *The Divine Madman*, Keith Dowman, Clearlake, C.A. Dawn Horse Press, 1980.[\[Ret\]](#)

[\[98\]](#) *L'abeille turquoise, op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[99\]](#) Les Tibétains connaissent tous cette légende : une nuit, le dalaï-lama eut une vision qui lui procura un bonheur incommensurable. Sur une colline exposée au soleil, Chenrézig cherchait celle qui allait l'accueillir pour renaître sous sa forme humaine. C'est à l'ombre des arbres qu'il

la trouva, étendue sur les berges du Tsangpo. Après l'avoir observée un temps, il choisit d'entrer en elle sous la forme d'un rayon de soleil. Cette même nuit, la mère de Songtsen Gampo fit, elle aussi, un rêve : tandis que les divinités du Dharma faisaient des offrandes, son ventre rayonna de mille feux et une lumière, intense, insoutenable, irradiia son corps tout entier. Alors qu'elle cherchait un abri contre la chaleur, le Soleil et la Lune se firent ombrelles pour la protéger, et un tapis semé de mille fleurs s'offrit à ses regards... Neuf mois plus tard, à la naissance de Songtsen Gampo, l'enfant portait, au sommet de son crâne, une représentation d'Amithaba, le bodhisattva de l'infinie lumière.[\[Ret\]](#)

[\[100\]](#) Shunzhi (1644-1661), premier empereur de la Chine mandchoue ou Qing.[\[Ret\]](#)

[\[101\]](#) Dynastie Zhou (1122-249 avant J.-C.).[\[Ret\]](#)

[\[102\]](#) *Kangxi, Grand Khan de Chine et Fils du Ciel*, Louis Frédéric, Arthaud, 1985.[\[Ret\]](#)

[\[103\]](#) L'expédition s'embarque sur l'*Oiseau* et la *Maligne* le 3 mars 1685 et parvient le 23 septembre à l'embouchure du fleuve Ménam au Siam. Après plusieurs mois passés à Ayutthaya, qui est alors la capitale du royaume, à la cour de Phra Naraï, roi de Siam, les jésuites, sauf Guy Tachard qui reste au Siam, embarquent pour la

Chine, le 17 juin 1687. [\[Ret\]](#)

[\[104\]](#) *Un Jésuite à Pékin, Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine (1687-1692)*, Louis Le Comte, Phébus, Paris, 1990. En plus de la question de la vassalité s'ajoute un réel sentiment de supériorité naturelle de la Chine sur l'Asie et sur le reste du monde. Ce sentiment, le Guomindang, le parti nationaliste chinois fondé en 1912, puis la République populaire de Chine, à partir de 1950, s'empresseront de le reprendre à leur compte. C'est Tchang Kaï-shek d'abord, qui, après la mort du treizième dalaï-lama en 1933, va tenter d'imposer aux Tibétains, divisés et toujours aux prises à des guerres fratricides, les relations symbiotiques de protecteur-religieux et chercher à tout prix à leur faire reconnaître la vassalité du Tibet envers la Chine, fussent-ils nationalistes et du Guomindang. C'est encore Mao Zedong qui, le 11 septembre 1954, lors de sa première rencontre avec le quatorzième dalaï-lama et le dixième panchen-lama, reprend à son compte l'héritage des empereurs mandchous, se réjouissant de voir le Tibet revenir dans le giron de la Chine, tout en rappelant à ses hôtes qu'il est, lui aussi, le Fils du Ciel, le père de la nation, et un bodhisattva : pas Chenrézig, le bodhisattva de la compassion,

pas Amithaba, le bodhisattva de l'infinie lumière – dont le dalaï-lama et le panchen-lama sont les émanations –, mais Manjushri, *Wenshu*, en chinois, le bodhisattva de la connaissance, auxquels les empereurs chinois se sont toujours référés. L'annonce est de taille, mais n'a étonné aucun des Tibétains présents à cette réunion.

[\[Ret\]](#)

[\[105\]](#) Le sixième panchen-lama Palden Yeshé (1738-1780).[\[Ret\]](#)

[\[106\]](#) Yongzheng (1723-1735), empereur mandchou de Chine de la dynastie Qing, est le quatrième fils de l'empereur Kangxi.[\[Ret\]](#)

[\[107\]](#) Qianlong (1736-1795), un des empereurs les plus importants de l'Empire Qing de Chine.[\[Ret\]](#)

[\[108\]](#) Le sixième panchen-lama Palden Yeshé (1738-1780).[\[Ret\]](#)

[\[109\]](#) Pholanay Sonam Topgyal (1689-1747).[\[Ret\]](#)

[\[110\]](#) Pour exemple, en 1940, alors que le quatorzième dalaï-lama, âgé de cinq ans, vient d'arriver avec sa famille à Lhasa et s'installe au dernier étage du Potala, Reting Rinpoché, le jeune régent de vingt ans désigné par le gouvernement tibétain après la disparition du treizième dalaï-lama en 1933, dirige la troisième entreprise du Tibet.[\[Ret\]](#)

[\[111\]](#) Le huitième dalaï-lama Jampel Gyatso (1758-1804).[\[Ret\]](#)

[112] Endossant à nouveau son costume de protecteur, Qianlong avait imposé de profondes réformes. L'édit impérial du 23 avril 1751 prévoyait la suppression du statut de régent – le *desi* laïc, trop abusivement utilisé au goût des Mandchous –, le rétablissement du kashag et le renforcement du rôle des ambans, notamment pour contrôler les relations avec les États étrangers, voisins frontaliers ou plus lointains.

[Ret]

[113] Il ne disparaîtra qu'avec l'exil forcé du quatorzième dalaï-lama en 1959.[Ret]

[114] On appelle tulku une personnalité religieuse reconnue comme réincarnation d'un maître ou d'un lama disparu.[Ret]

[115] Le dixième shamarpa Mipham Choedrup Gyatso (1742-1792).[Ret]

[116] *Biographie du dalaï-lama*, Ya Han Chang, Institut tibétain de sciences sociales, département de l'information et des Relations internationales, Dharamsala, 1995 et 1996.[Ret]

[117] *Tibetan Works & Archives* du gouvernement du Tibet en exil, Dharamsala.[Ret]

[118] Force est de constater que, sous le règne de Kangxi, comme sous celui de Yongzheng, le lien de chöyön est mis à rude épreuve. Yongzheng ira jusqu'à proposer au cinquième panchen-lama de diriger le Tibet occidental, c'est-à-dire

le Tsang, et une grande partie du Tibet central, c'est-à-dire la région de l'Ü. Conscient que cette régence présente un grave danger pour la souveraineté tibétaine, Lobsang Yeshé refuse de se prêter au jeu de la division entre le monastère de Tashilhunpo des panchen-lamas et le Potala des dalaï-lamas. Il n'en sera toutefois pas toujours ainsi. La question de la régence se reposera un siècle plus tard, en 1837. Intronisé le 6 février 1822, le dixième dalaï-lama vient de mourir à l'âge de treize ans. Soupçonné d'être à l'origine de cette mort, le régent de l'époque, Tsömonling, est encouragé à la démission : il aura été aux affaires entre 1819 et 1844. Poussé par l'empereur Daoguang, le septième panchen-lama accepte de prendre la régence et de diriger les affaires politico-religieuses de son pays de 1844 à 1845. C'est une première dans l'histoire des panchen-lamas... et une dernière.[\[Ret\]](#)

[\[119\]](#) Zhongzhong (705-710), empereur chinois de la dynastie Tang (618-907).[\[Ret\]](#)

[\[120\]](#) Tridé Tsukten, alias Mes Agstom, le grand-père barbu (704/705-754/755).[\[Ret\]](#)

[\[121\]](#) Ruizong (710-712), empereur chinois de la dynastie Tang.[\[Ret\]](#)

[\[122\]](#) Xuanzong (712-756), empereur chinois de la dynastie Tang.[\[Ret\]](#)

[123] Sun Yatsen (1866-1975) fonde, en 1905, la Ligue révolutionnaire de Chine, prémisses du Guomindang, le parti national du peuple, créé en 1912.[Ret]

[124] Jiaqing (1796-1820), empereur chinois de la dynastie Qing.[Ret]

[125] Daoguang (1821-1850), empereur chinois de la dynastie Qing.[Ret]

[126] *Tibetan Works & Archives*, Dharamsala.[Ret]

[127] Le huitième panchen-lama Tenpei Wangchuk (1855-1882).[Ret]

[128] Propos recueillis par l'auteur en 1994 auprès de Sa Sainteté le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso pour leur livre d'entretiens, *Terre des dieux, malheur des hommes*, éditions JC Lattès, 1995.[Ret]

[129] Entretiens privés de l'auteur avec Sa Sainteté le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, à Dharamsala, en 1995, pour *Terre des dieux, malheur des hommes*, JC Lattès.[Ret]

[130] La légende, une des préférées du dalaï-lama, commence aux temps très anciens où les Tibétains étaient sans foi ni loi. Il s'y passait des choses bien extraordinaires. Les rivières s'encombraient de toutes sortes de branchages et d'impuretés, les eaux des lacs baissaient dangereusement, les poissons, sentant leur fin proche, s'entassaient derrière les rares plantes

aquatiques dans l'attente de l'instant fatidique. Ailleurs aussi, le paysage changeait. Il changeait partout, sur un espace immense, jusqu'à en devenir triste et rude. Les animaux maigrissaient à vue d'oeil ; on n'apercevait même plus la noire ondulation des troupeaux de yacks sauvages franchissant des crêtes au bout de l'horizon. Leur maigreur les en empêchait, ils mouraient de faim par manque de pâturages. Les hommes, quant à eux, s'épuisaient aussi. Dans les cavernes et les campements où ils avaient commencé à se regrouper pour vivre un semblant de communauté, on n'entendait même plus le cri des enfants, ni le soupir des femmes. Les rares à posséder encore un peu de vigueur imploraient les dieux des montagnes pour qu'ils leur vinssent en aide.

Un matin, un bruit d'enfer retentit sur toute l'immensité himalayenne. La terre s'ébranla. Les nuages descendirent au point de toucher les pics montagneux aux neiges éternelles. Et ce bruit monstrueux ne cessa plus. Les habitants du Toit du monde étaient accablés. Partout, on voyait des humains pleurer. Les plus lâches se terraient, les plus courageux continuaient à implorer les dieux de faire cesser leurs souffrances.

Il y eut d'abord une sorte d'assemblée, de congrès des dieux, rassemblés sur un énorme nuage,

obscur et épais. Leur conclusion fut unanime : pas question de laisser ainsi les humains se perdre dans leur turpitude. Et les divinités répondirent... à leur manière.

C'était un matin d'hiver... une chose bien curieuse se produisit. Le jour ne se leva point. Des brumes dormantes, épaisses, impénétrables, enserraient le plateau himalayen comme dans une tenaille. Soudain, le ciel s'ouvrit, rougit l'immensité, empourprant tout... Un double arc-en-ciel se dessina d'une extrémité à l'autre du plateau – imaginez une Echarpe d'iris comme sept fois la France ! Et, tout au sommet, un point lumineux. Plus il se mouvait, plus il grossissait. Un être humain descendait vers la Terre en utilisant l'arc-en-ciel comme échelle. Car les dieux avaient désigné Drigun pour devenir pour régner sur des hommes et des femmes dont les ancêtres étaient nés de l'union charnelle d'un singe, disciple de Chenrézig, le bodhisattva de la compassion et protecteur du Tibet, et d'une démonsse surgie des entrailles de la Terre. Mi-dieu mi-homme, avec Drigun apparurent les premiers rites funéraires car, avant lui, les rois fondateurs du Tibet n'avaient pas de tombe, leurs sépultures étaient aux cieux : c'est au cours d'un combat contre le roi du Minyag, aux abords du mont Kailash, que Drigun, lui-même, trancha la corde céleste et qu'il mourut sur-le-champ...

Une autre légende, que le dalaï-lama aime conter à ses disciples, concerne Padmasambhava, l'homme qui persuada le roi Trisong Detsen, un des trois rois du Dharma, de faire du bouddhisme une religion d'Etat au Tibet. Chose faite, en 779 ! Etonnant personnage, que ce Padmasambhava, né au milieu du lac Danakosa, à une époque où l'Uddiyana, une région que l'on situe dans la vallée du Swat au Pakistan, souffrait d'une énorme sécheresse. À tel point que Chenrézig, que l'on appelle Avalokiteshvara en sanskrit, demande à Amithaba, le Bouddha primordial de la famille du Lotus ou Padma, famille de bouddhas à laquelle appartiennent les êtres humains, d'intervenir.

Requête entendue. De son cœur jaillit soudain *HRIH*, la syllabe germe de Manjushri, qui incarne le savoir mystique et la connaissance suprême. Celle-ci se transforme aussitôt en un sceptre en or – *vajra** – au cœur d'un lotus. Le vajra se métamorphose, à son tour, en un garçonnet de huit ans. Ainsi est né, conte la chronique, Padmasambhava, l'introducteur du bouddhisme au Tibet et le fondateur de l'école Nyigma.

Le reste de sa vie ressemble à s'y méprendre à celle du Bouddha Sakyamuni. Le roi de l'Uddiyana décide d'adopter le petit garçon pour en faire son héritier. Il grandit à la cour.

On le jalouse, on intrigue beaucoup autour de lui.

On le marie, aussi, mariage évidemment arrangé, ainsi que le veut la coutume. Mais, Padmasambhava insupporte de plus en plus la cour, ses fastes, ses plaisirs faciles. Il veut partir. Le drame survient alors. On l'accuse d'avoir assassiné sa jeune épouse et, pour faire bonne mesure, le fils d'un ministre banni du royaume.

Padmasambhava s'enfuit, erre à travers l'Inde, médite dans les cimetières, mais n'en oublie pas pour autant de se cultiver. Il apprend la philosophie, l'astrologie. On l'initie aux tantras, les enseignements et les écrits qui établissent le bouddhisme vajrayana, courant prédominant au Tibet, et à ses doctrines secrètes fondées sur le principe de la transformation de la vision impure en vision pure par le travail sur le corps, l'énergie de l'être et l'esprit.

Sous sa forme tantrique, Padmasambhava est le Bouddha de Médecine, que les Tibétains appellent Urgyen Menla, un homme-médecine capable de soigner les voies les plus impénétrables de la conscience humaine.

Mais comment transmettre le message du Bouddha à des populations qui sont, à une très large majorité, illettrées. C'est vers le IXe siècle que les Tibétains découvrent leur Chanson de Roland, la geste du roi Gésar, preux nomade sans peur et sans reproche, dont la principale mission est de

combattre les ennemis du Dharma.

Gesar est une manifestation de Padmasambhava, dont il reçoit à la fois les enseignements les plus secrets et les prophéties. Protégé par les divinités et par les dakinis, Gesar mène ses guerres surtout à l'extérieur du Tibet, le courage au ventre et le bras sans faiblesse, qualités indispensables pour faire régner la justice et imposer aux vaincus le Dharma, la Loi du Bouddha.

Qui est Gesar ? Tout simplement le guerrier mythique du royaume de Shambhala, conté par les conteurs et les chasseurs d'énigmes. Ils enflamment les foules aux récits de leur héros : « Gesar est englouti dans un maëlstrom de poussière, dans la sueur des hommes et des bêtes, les chevaux fournissent un effort intense ; l'écume jaillit des bouches et des naseaux ; les yeux au regard fiévreux roulent follement dans leurs orbites. Soudain, c'est comme s'il n'y avait plus ni enjeu, ni fin ; seul compte ce galop furieux qui déchire la terre, cette rage de courir qui les a saisis et les lance en avant. Gesar ressent une tristesse poignante en voyant ce qu'il en est des hommes. » (in *Gésar de Ling, l'épopée du guerrier de Shambhala*, Douglas J. Penick, Guy Trédaniel éditeur, 2003.)

Mission accomplie, le Dharma préservé et imposé aux ennemis, l'épopée de Gesar se termine ainsi : « Quand, à l'aube, le premier rayon de soleil lança sa

flèche de lumière au-dessus des montagnes lointaines, alors, avec une grande clameur pleine de confiance, ils [Gesar et ses compagnons] poussèrent la grande invocation du guerrier. Et dans la caverne, sur le flanc de la montagne blanche, il ne resta que des vêtements vides sous un arc-en-ciel de lumière diaphane... Ce matin-là, alors que le jour allait poindre, un arc-en-ciel gigantesque se déploya sur le royaume de Ling [aux abords du mont Kailash]. Dans cette arche de lumière, le soleil et la lune brillaient ensemble et les étoiles scintillaient dans le ciel rosé de l'aurore tandis que le vent soufflait. Pendant trois jours le ciel resta ainsi. »

Fascinant Gesar ! Etonnant Padmasambhava !
Et non moins prodigieux Tsongkhapa, fondateur de l'école Gelug, les Bonnets jaunes dont sont issus les dalaï-lamas et les panchen-lamas !

[\[Ret\]](#)

[\[131\]](#) Entretiens de l'auteur avec le dix-septième karmapa Trinley Thayé Dordjé, pour *Le Livre bouddhiste de la sagesse et de l'amour*, pensées recueillies par Gilles Van Grasdorff, Michel Lafon, 2001.[\[Ret\]](#)

[\[132\]](#) Entretiens de l'auteur avec khenpo Choedrak Tempel pour *Le Livre bouddhiste de la sagesse et de l'amour*, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[133\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[134\]](#) Entretiens de l'auteur avec Tenzin Choedrak.

[\[Ret\]](#)

[\[135\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[136\]](#) Textes contenant les enseignements originels du Bouddha ; ils peuvent prendre la forme d'un dialogue entre le Bouddha et ses disciples, autour d'un thème particulier.[\[Ret\]](#)

[\[137\]](#) *Kalachakra, enseignements, préliminaires et initiations*, par Sa Sainteté le dalaï-lama, enseignements donnés à Barcelone, du 11 au 19 décembre 1994, éditions Vajra Yogini, 1997.

[\[Ret\]](#)

[\[138\]](#) *Initiation du Kalachakra*, Alexander Berzin, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[139\]](#) « La contribution des religions à la culture de la paix. »[\[Ret\]](#)

[\[140\]](#) *Kalachakra, enseignements, préliminaires et initiations*, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[141\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[142\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[143\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[144\]](#) Chogyam Trungpa (1939-1987) est la onzième réincarnation des Trungpa, une des importantes lignées de l'école Kagyu. En 1967, il fonde, conjointement avec Akong Rinpoché (1939- ?), le centre de Samyé Ling, en Ecosse. *Shambhala, la voie sacrée du guerrier*, Seuil, Paris, 1990.

[\[Ret\]](#)

[\[145\]](#) *Shambhala, la voie sacrée du guerrier*, *op.*

cit.[Ret]

[146] *Ibid.*[Ret]

[147] Entretiens privés de l'auteur, en 1999 et 2000, avec khenpo Choedrak Tempel, abbé et professeur du dix-septième karmapa Trinley Thayé Dordjé, et avec le karmapa.[Ret]

[148] Entretiens de l'auteur (1995-1998) avec Tenzin Choedrak, médecin personnel du quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso.[Ret]

[149] Deux livres de Gilles Van Grasdorff avec le docteur Tenzin Choedrak (1922-2001) donnent un aperçu global et très complet sur la médecine tibétaine et son histoire : *Le palais des arcs-en-ciel*, préface du quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, Albin Michel, 1998, et *Les secrets de la médecine tibétaine*, préface de Samdup Lhatse, directeur du Men-Tsee-Khang, Pion, 2000.
[Ret]

[150] *Ibid.*[Ret]

[151] *Le palais des arcs-en-ciel* et *Les secrets de la médecine tibétaine*, op. cit.[Ret]

[152] Ernst Schäfer (1910-1992).[Ret]

[153] Ernst Schäfer participa à une première expédition en 1931. Elle était conduite par Brooke Dolan II, fils d'un richissime industriel américain de Philadelphie, Brooke Dolan I, avec Gordon Bowles, Otto Gneiser et Hugo Weigold.
[Ret]

[154] De l'arabe *al-kemia*, science de Dieu.[Ret]

[155] Traduit de l'arabe au XIIe siècle, c'est un des textes les plus anciens de la littérature alchimique et hermétique. La légende dit qu'on aurait retrouvé ce texte très court dans le tombeau d'Hermès Trismégiste, gravé sur une tablette d'émeraude.[Ret]

[156] *Trois fois grand*, c'est le nom grec de Thot, dieu lunaire des Egyptiens, dieu de la magie, de l'occulte et de l'alchimie, d'où le nom d'hermétisme pour une science secrète.[Ret]

[157] Sulfure de couleur rouge (vermillon), principal minéral de ce métal.[Ret]

[158] Pierre Munier a vécu de nombreuses années en Inde, où il a travaillé sous la direction de maîtres hindous sur les techniques de solidification du mercure et les huiles métalliques. *Les innombrables pouvoirs de l'océan de mercure*, éditions G. Trédaniel, 1986.
[Ret]

[159] Le Palais des arcs-en-ciel, *op. cit.*[Ret]

[160] *Ibid.*[Ret]

[161] Au XIe siècle déjà, le Gyü-zhi évoquait, dans un de ses Quatre Tantras, les questions de contamination liées au progrès de l'humanité et aux expériences chimiques qui affecteraient sa consommation alimentaire et sa santé.[Ret]

[162] Né le 2 mars 1931, il dirige l'URSS de 1985 à

1991. Sa démission est précédée, deux ans plus tard, par l'effondrement des démocraties populaires en Europe de l'Est.[\[Ret\]](#)

[\[163\]](#) Entretiens de l'auteur avec le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[164\]](#) *Ibid.* La mort, justement, parlons-en. Et plus précisément d'une coutume méconnue. Nous sommes en 1885, entre le Yunnan et le Tibet, avec Léonard Dejean, de la Société des Missions étrangères de Paris. Le missionnaire vit déjà depuis une quinzaine d'années dans les Marches tibétaines. Pourquoi l'évoquer ? Parce que son témoignage est précieux pour parler d'une forme de funérailles que les Tibétains omettent souvent, qui consiste à se faire dévorer par les chiens croque-morts. « Auprès des grandes lamasseries de Ganden, Sera et Drepung (les trois principaux monastères des Bonnets jaunes, dont sont issus les dalaï-lamas et les panchen-lamas), à Lhassa et à côté des autres monastères du Tibet, il y a, attenante au couvent, une construction spéciale entourée de hauts murs de pierre, raconte cet explorateur. C'est là qu'on nourrit des chiens de la taille des plus gros chiens des Pyrénées, à la tête énorme, aux yeux sanguinolents, aux babines pendantes, aux poils longs et épais qui les font paraître plus gros encore qu'ils ne sont en réalité, à la

démarche lourde et pesante, ressemblant plutôt à des ours qu'à des chiens. Aussi leur donne-t-on des noms dignes d'être inscrits au vocabulaire spécial des chiens : *Tom*, ours ; *Tomna*, ours noir ; *Rousa*, mangeur de cadavre, ou croque-mort. D'autres noms font allusion à leur grondement terrifiant : *Guia djrou*, le grand tonnerre ; *Djrou guiel*, le roi tonnerre ; *Djrou tchra*, le fracas du tonnerre... » Or ces animaux ont pour charge de dépecer les décédés. Dejean précise encore : « Il faut une somme considérable pour jouir du privilège d'être dévoré par ces chiens, mais les dévots et riches Tibétains ne reculent pas devant la dépense des funérailles brillantes qui posent les familles aux yeux du peuple et facilitent au défunt une transmigration rapide, car les cadavres sont dévorés en quelques heures, les os sont broyés sans difficulté par les formidables mâchoires de ces molosses et, s'il reste quelques morceaux de crâne ou de fémur, les lamas gardiens des chiens sont assez bien payés pour faire les choses convenablement... Ils pilent dans un mortier de pierre ces fragments trop durs, et cette poussière d'os, mélangée à une bonne ration de thé beurré, termine à souhait le repas de ces chiens pourvoyeurs de transmigration. » [\[Ret\]](#)

[165] *Relaxation Yoga : a better way to better health*, du docteur Lobsang Rabgay, *Library of Tibetan Works & Archives*, 1985.[Ret]

[166] *Ibid.*[Ret]

[167] *Ibid.*[Ret]

[168] Entretiens de l'auteur avec Tenzin Choedrak, médecin personnel du dalaï-lama.[Ret]

[169] *Ibid.*[Ret]

[170] *Ibid.* Participer à une initiation du Tantra du Kalachakra implique un minimum de connaissances sur l'histoire du bouddhisme tibétain et de l'Anattura Yoga, le Yoga Suprême. Le quatorzième dalaï-lama, Tenzin Gyatso, a eu pour principaux maîtres Serkhông Rinpoché, qui descendait de la lignée directe de Kalachakra, et Ling Rinpoché, son précepteur ; tous deux lui ont transmis les pouvoirs secrets de ce Tantra si particulier. C'était en mars 1970, à Dharamsala. Depuis, le dalaï-lama parcourt le monde en diffusant le Kalachakra, une initiation qui permet de vivre une belle cérémonie tantrique. Elle coûte cher : en moyenne, deux cents euros par jour et par personne.[Ret]

[171] *Vie et chants de Brug-pa Kun-legs le yogin*, Rolf Stein, Maisonneuve et Larose, Paris, 1982.
[Ret]

[172] Shaw, 1994, p. 153.[Ret]

[173] *Der Schatten des Dalai-Lama*, op. cit.[Ret]

[174] *Ibid.*[Ret]

[175] Guendun Choephel (1905-1951) était membre du Parti réformateur du Tibet occidental qui, en 1939, avait imaginé donner au pays des neiges trois principes de base : le socialisme d'Etat, la souveraineté populaire et le nationalisme.[Ret]

[176] *Le Kama-sutra, Règles de l'amour de Vâtsyayana*, morales des brahmanes, Paris, 1891.[Ret]

[177] *Le Tao de l'Art d'aimer, le Kama-sutra de la Chine*, Jolan Chang, Calmann-Lévy, 1977.[Ret]

[178] *Sexualités bouddhiques, entre désirs et réalités*, Bernard Faure, Éditions du Rocher, 1994.[Ret]

[179] Le quinzième karmapa Khachap Dordjé (1871-1922).[Ret]

[180] Le nom religieux du quatorzième dalaï-lama est Jetsun Ngawang Lobsang Yeshe Tenzin Gyatso Sisum Wangyur Tsungpa Mepai Dhe Palsampo.[Ret]

[181] L'auteur a travaillé de 1994 à 1998 sur les archives liées à l'histoire des dalaï-lamas mises à sa disposition, à Dharamsala, par le gouvernement du Tibet en exil et le département des Affaires culturelles et religieuses.[Ret]

[182] 1985.[Ret]

[183] *Traveller in Space : In Search of Female*

Identity in Tibetan Buddhism, June Campbell, 1996.[\[Ret\]](#)

[\[184\]](#) *Traité d'histoire des religions*, Mircea Eliade, Payot, Paris, 1949 ; réédité à plusieurs reprises, la dernière fois en 1989.[\[Ret\]](#)

[\[185\]](#) *Le Bouddhisme*, L. Silburn, Fayard, Paris, 1977.[\[Ret\]](#)

[\[186\]](#) Gampopa (1079-1153), disciple de Milarépa, qui enseigna le Dharma au premier karmapa Dusum Khyenpa.[\[Ret\]](#)

[\[187\]](#) Le deuxième karmapa Karma Pakshi (1204-1283).[\[Ret\]](#)

[\[188\]](#) Entretiens de l'auteur avec Sa Sainteté le dalaï-lama à Dharamsala, en 1994 et 1995 ; *Paroles des dalaï-lamas*, Gilles Van Grasdorff, Marabout, 1996.[\[Ret\]](#)

[\[189\]](#) *Paroles des dalaï-lamas, op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[190\]](#) Milarépa, grand mystique et poète (1040-1123), dont les œuvres ne furent publiées en Occident qu'à partir de 1962, fut le disciple de Marpa (1012-1096), surnommé le traducteur, qui menait de front une vie de famille et sa vie spirituelle, et qui étudia au Bengale l'art du transfert dans un autre corps ou dans un paradis. Milarépa passa la dernière partie de sa vie dans les grottes.[\[Ret\]](#)

[\[191\]](#) *L'initiation de Kalachakra, fondements théoriques et pratiques*, Alexander Berzin,

préface de Sa Sainteté le dalaï-lama, éditions Dangles, 2000.[\[Ret\]](#)

[\[192\]](#) Helena Blavatsky (1831-1891) fonde en 1875 la Société théosophique, dont le premier groupe apparaît en France en 1883.[\[Ret\]](#)

[\[193\]](#) Alexander Csomo de Körös (1724-1772).[\[Ret\]](#)

[\[194\]](#) Tibétologue, Nicolas Roerich (1874-1947) est le cofondateur de l'Agni Yoga Society, Enseignement de l'Éthique de Vie.[\[Ret\]](#)

[\[195\]](#) Cofondatrice de l'Agni Yoga Society (1879-1954).[\[Ret\]](#)

[\[196\]](#) Yakov Blumkin (1898-1929).[\[Ret\]](#)

[\[197\]](#) Commission extraordinaire panslave pour la répression de la contre-révolution et du sabotage, dont le siège était situé à Moscou. La Tcheka qui comptait quarante mille hommes en 1918 et deux cent quatre-vingt mille au début de 1921.[\[Ret\]](#)

[\[198\]](#) Georges Ivanovitch Gurdjieff (1866 ou 1877-1949), célèbre figure de l'ésotérisme.[\[Ret\]](#)

[\[199\]](#) Nicolas II, tsar de Russie, (1868-1918).[\[Ret\]](#)

[\[200\]](#) Ou l'ordre de Thulé, société secrète allemande qui, au début, regroupait des ethnologues s'intéressant plus particulièrement à l'Antiquité germanique et au pangermanisme aryen.[\[Ret\]](#)

[\[201\]](#) Karl Haushofer (1869-1946), un des plus importants théoriciens de la géopolitique allemande.[\[Ret\]](#)

[202] Suchandra (900-876 av. J.-C.). Voir la liste des rois de Shambhala en annexes.[Ret]

[203] *L'initiation de Kalachakra, op cit.*[Ret]

[204] Antonio de Andrade (1580-1634).[Ret]

[205] Avant lui d'autres missionnaires se sont rendus en Asie. C'est le cas de Odoric de Frioul (on le désigne aussi sous le nom plus commun d'Odoric de Pordenone ou, plus rarement, sous celui d'Odoric d'Udine, du nom de son couvent ; selon certains chroniqueurs, son nom de famille serait Mattiussi), missionnaire franciscain qui choisit de quitter Padoue en avril 1318, direction Constantinople, où il s'embarque. Puis, par mer – il traverse la mer Noire –, puis par terre à partir de Trébizonde, il suit la route de l'Arménie par Ezreroum et le mont Ararat jusqu'à Tauris, puis jusqu'aux Indes. L'exploit est indiscutable. Odoric séjourne une trentaine de mois à Khanbalic, la capitale de Chine impériale de la dynastie Yuan. En chemin vers son Italie natale, on le rencontre dans les provinces chinoises du Chansi, du Chensi, du Sichuan, puis au Tibet et à Lhasa, où il serait arrivé en 1328 ou 1329. Histoire universelle des missions franciscaines, T.R.P. Marcellin de Civezza, M.O. de la mission de Gênes, traduit en 1898 ; *La belle Histoire des Missions étrangères de Paris*, Gilles Van Grasdorff,

Perrin, 2008[Ret]

[206] Grand Moghol Abkar (1542-1605).[Ret]

[207] Le Vatican confie à partir de 1656 l'évangélisation du Tibet central aux pères capucins. Ils choisissent Patan, au Népal, comme centre névralgique, avant de s'établir à Lhasa, en 1707, où ils se maintiendront pendant trente-huit ans.

Par décret du 8 avril 1725, le septième dalaï-lama Kelsang Gyatso donne un terrain aux missionnaires pour la construction d'une chapelle, d'un dispensaire et d'un cimetière. Début janvier 1741, un nouveau groupe de missionnaires, dont le père Horace délia Penna, arrive à Lhasa. La mission est porteuse de présents pour le souverain tibétain et pour son Premier ministre. L'acte signé par les missionnaires a été conclu au nom du Pape Innocent XIII (1655-1724). La chapelle a été dédiée à Notre-Dame de l'Assomption. Le dalaï-lama a appelé « le pape le grand lama de Rome ».

Le groupe de missionnaires d'Horace délia Penna, arrivé à Lhasa est également porteur d'une lettre de Clément XII (1652-1740). Datée du 21 septembre 1738, en voici la traduction :

Au magnifique, remplissant la charge de dalaï-lama du royaume du Tibet.

Clément, pape, douzième du nom,

Au magnifique, salut et lumière de la Grâce

divine. Notre cher Fils François-Horace della Penna, membre de la famille religieuse des Capucins, Nous a apporté tout ce que vous avez eu de bienveillante attention à l'égard de ses confrères missionnaires apostoliques ; vous avez mérité par là Notre gratitude la plus profonde, et n'en doutez pas, Nous garderons toujours de votre nom le souvenir le plus reconnaissant. Aussi, Nous avons cru juste de vous en donner, par notre lettre, le témoignage le moins équivoque. Nous avons été comblés de joie en apprenant avec quelle supériorité de vues, avec quelle facilité votre esprit pénétrant a su discerner la lumière éclatante de notre religion catholique, aimer sa vérité, apprécier sa morale très élevée, ses saints enseignements, grâce auxquels l'homme peut apprendre à supporter en paix et avec patience les revers de la fortune. Et Nous pensons que c'est votre bon naturel, votre raison dont la délicatesse a fait comme une semence de justice et de bonté, qui vous ont dicté ces sentiments.

C'est, en effet, Nous le voyons bien, l'inspiration de votre nature, ce sont les préceptes de votre religion qui vous donnent un tel amour de l'honnêteté, un tel culte de la vertu ; aussi avons-Nous l'espérance motivée que, par la miséricorde du Dieu infini, vous en arriverez à voir clairement que seule la pratique de la doctrine de l'Évangile,

dont votre religion d'ailleurs se rapproche beaucoup, peut conduire au bonheur d'une vie éternelle. Nous vous exhortons donc à prendre cette résolution, et à procurer par votre exemple et votre autorité, à ces peuples si considérables que vous gouvernez avec tant de gloire, ce nouveau bienfait, de tous le plus estimable et le plus nécessaire. C'est ce qui arrivera si vous permettez à ce cher fils, François-Horace, et à ses compagnons, de prêcher à tout votre peuple les dogmes de la foi chrétienne.

Dans cette pensée, Nous avons invité ces Missionnaires, si attachés à vous et à tout votre peuple, à se rendre vers vous malgré un long et périlleux voyage. Nous comptons sur une bienveillance qu'ils ont déjà expérimenté sur des intentions qui ne sont pas hostiles à nos lois ; et Nous vous prions avec instance d'ajouter à la gloire de votre dignité, la gloire de toutes la plus magnifique, celle d'accueillir avec sympathie nos Missionnaires. Nous appelons sur vous, pour une si grande oeuvre, le secours de la grâce de Dieu. (Bullarium Capucinatorum, t.VII, p. 259.)

Le septième dalai-lama y répondra le 7 octobre 1742, lui demandant de prolonger cette correspondance. Des cadeaux l'accompagnent : cinq lames d'or minéral, une couronne de lazulites, deux voiles couleur de feu.

Vingt-cinq Lhassapas seront convertis. Mais de la présence des capucins, il n'est resté que la cloche, sur laquelle on pouvait lire : *Te Deum laudamus, Te Dominium Confitemur*. Après la destruction de la chapelle par le lama tibétain, la cloche fut déposée dans un des temples de Jokhang, à la demande du septième dalai-lama ; elle fut malheureusement détruite avec l'invasion des communistes chinois en 1950. (Histoire de la Mission du Thibet, Adrien Launay, Archives des Missions étrangères-les Indes Savantes, 2001.) L'auteur est devenu en 2008 le premier historien de la Société des Missions étrangères, après Adrien Launay, à retracer son histoire, depuis sa fondation en 1658 jusqu'en 2008, *La belle histoire des Missions étrangères*, Gilles Van Grasdorff, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[208\]](#) Les Tibétains prononcent *Pö*.[\[Ret\]](#)

[\[209\]](#) *Voyages au Thibet en 1625 et 1626*, Antonio de Andrade, Imprimerie Haubout l'aîné, l'an IV ; une autre publication chez Clem, R. Marcham., est datée de 1879.[\[Ret\]](#)

[\[210\]](#) Bento de Goes (1562-1607).[\[Ret\]](#)

[\[211\]](#) Marco Polo (1254-1324).[\[Ret\]](#)

[\[212\]](#) Matteo Ricci (1552-1610).[\[Ret\]](#)

[\[213\]](#) *Early Jesuit Travellers in central Asia 1603-1721*, C. Wessels, La Haye, Martinus Nijhoff,

1924 et réimprimé par Low Cos Publications,
New Delhi, 1939.[Ret]

[214] *Early Jesuit Travellers in central Asia 1603-1721, op. cit.*[Ret]

[215] Devendra (876-776 av. J.-C.).[Ret]

[216] Tejasvin (776-676 av. J.-C.).[Ret]

[217] Chandradatta (676-576 av. J.-C.).[Ret]

[218] Desveshvara (576-476 av. J.-C.).[Ret]

[219] Chitarupa (476-376 av. J.-C.).[Ret]

[220] Devesha (376-276 av. J.-C.).[Ret]

[221] Georges Bogie séjourne à Tashilhunpo de 1774 à 1775, en compagnie d'un médecin dénommé Hamilton et d'un agent indien de la Compagnie, Purangir Gosain.[Ret]

[222] Guangxu (1875-1908), empereur chinois de l'Empire Qing.[Ret]

[223] Réforme des Cent-Jours, 11 juin au 21 septembre 1898.[Ret]

[224] On l'appelle aussi *Yihequan*, poings de la justice et de la concorde. Annales et archives de la Société des Missions étrangères de Paris.
[Ret]

[225] *Les 55 Jours de Pékin* sont aussi un film réalisé par Nicholas Ray en 1964, avec Charlton Heston, Ava Gardner et David Niven.[Ret]

[226] Empereur Guillaume (1859-1941).[Ret]

[227] Aghwan Dorjjeff (1854-1938).[Ret]

[228] *A Collection of Treaties, Engagements and*

Sanads Relating to India and the Neighbouring Countries, C.U. Aitchison, Calcutta.[\[Ret\]](#)

[\[229\]](#) Pierre Ier de Russie (1672-1725).[\[Ret\]](#)

[\[230\]](#) Elisabeth Petrovna (1709-1762), connue sous le nom Elisabeth, impératrice de Russie.[\[Ret\]](#)

[\[231\]](#) Le traité de Nertchinsk entre la Russie et l'Empire Qing a été signé le 6 septembre 1689.

[\[Ret\]](#)

[\[232\]](#) Les Touvas devinrent protectorat russe sous le nom de Uryankhaisky Krai, en 1914, trois ans après la chute de l'Empire mandchou des Qing.

[\[Ret\]](#)

[\[233\]](#) *Younghusband : The Last Great Impérial Adventurer*, Patrick French, Flamingo, Londres, 1994.[\[Ret\]](#)

[\[234\]](#) En 1898 et en 1901, lorsque se tiennent ces rencontres à Saint-Pétersbourg, Mahabala (1827-1927) est le vingtième roi de la lignée Kalki du royaume de Shambhala.[\[Ret\]](#)

[\[235\]](#) Les Russes y créaient des routes commerciales et sauvegardaient leurs intérêts côtiers. Ils poursuivaient une politique d'industrialisation de la Russie, avec par exemple la ligne de chemin de fer qui relie Batoum à Bakou et qui permet d'exploiter cette région riche en pétrole. À la fin du XIXe siècle, le port de Bakou exportait le tiers du pétrole mondial par voie maritime.[\[Ret\]](#)

[236] James Moore explique l'origine de son nom en parlant d'une « translittération quelque peu inconsistante de l'original Giorgios Giorgiades (ou Georgiades) : le patronyme grec est d'abord devenu Gurdjian en arménien, puis Gurdjieif en russe ; le prénom, Giorgios, a pris la forme occidentale de Georges ; quant à Ivanovitch, il s'agit d'une interpolation qui obéit à l'usage russe ». *Gurdjieff, Anatomie d'un mythe*, biographie, Seuil, 1999.[Ret]

[237] Dans son article, Alexandra David-Néel indique les dates de 1850 pour la naissance et 1938 pour le décès de Dorjief, alors que le lama serait né en 1854.[Ret]

[238] *The Harmonious Circle : The Lives and Travail of G.I. Gurdjieff, P.D. Ouspensky, and Their Followers*, James Webb, Thames & Hudson, 1980.[Ret]

[239] Cette version a été reprise par Ajestair Lamb, dans son livre, *Britain and Chinese Central Asia, The road to Lhasa, 1767 to 1905*, Routledge et Paul, London, 1960.[Ret]

[240] James Moore, *op. cit.*[Ret]

[241] *The Unveiling of Lhasa*, de Edmund Candler, The Kingfisher Library, E. Arnold & compagny, London, 1931.[Ret]

[242] *Diogenes*, Time and Tide, 11 mai 1957.[Ret]

[243] *Gurdjieff*, James Moore, *op. cit.*[Ret]

[244] Francis Younghusband (1863-1902), né aux Indes et formé à Sandhurst, avant de parcourir les plateaux de la Perse et de la Mandchourie.

[Ret]

[245] Tsanit Khenpo.[Ret]

[246] *British Parliamentary Papers on Tibet, 1855-1914.*[Ret]

[247] Le Georges Ivanovitch Gurdjieff, rencontré à New York, est né, en 1866, dans le quartier grec d'Alexandropol, en Arménie russe : son père, Giorgios Giorgidas, était d'origine grecque, et sa mère Arménienne. Cependant, même la date de sa naissance est source de polémiques. En la fixant en 1872, l'*Encyclopaedia Britannica* commet une erreur irréparable. D'autres spécialistes parlent de sa naissance en 1877, et cette date, elle aussi, est battue en brèche par James Moore : « La nuit du 17 novembre 1877, Gazi Mukhtar Pacha fut vaincu par le comte Mikhaïl Tarielovitch Loris-Melikov, général arménien, et les forces tsaristes entrèrent dans la ville de Kars. Nul événement dans les premières années du maître n'offre un point d'appui chronologique aussi fidèle que l'arrivée à Kars, aussitôt après, de Gurdjieff, de ses parents, de son frère *cadet* et de ses trois soeurs *cadettes*. Ceux qui défendent avec opiniâtreté la date de 1877 devraient expliquer

d'une manière ou d'une autre pourquoi l'éducation scolaire de Gurdjieff a commencé à Kars quelques mois plus tard ; comment la naissance de quatre frères et soeurs peut subir une telle compression temporelle – sans même parler de l'intervalle de quatre ans entre les deux échecs commerciaux de son père ; pourquoi les nombreuses déclarations de Gurdjieff ne mentionnent aucunement sa propre naissance durant le conflit russo-turc ?»

Soulignons encore que les enfants de l'époque n'étaient pas enregistrés officiellement dans ces régions du sud de la Russie ; les villageois se transmettaient oralement le souvenir de l'événement, par exemple à quel moment de la lune l'enfant était né ou lors de quel événement important pour la communauté ou le pays. Cette ancienne tradition a sans doute permis à Gurdjieff d'entretenir le flou sur sa date de naissance, mais il se peut aussi qu'il ne la connaissait pas lui-même. [\[Ret\]](#)

[\[248\]](#) *In Search of the Miraculous : Fragments of an Unknown Teaching*, de P.D. Ouspensky, Roulledge & Kegan Paul, 1950 ; *Fragments d'un enseignement inconnu*, de P.D. Ouspensky, Stock, 1994. [\[Ret\]](#)

[\[249\]](#) *Rencontres avec des hommes remarquables*, de Georges Ivanovitch Gurdjieff, Stock, Paris,

- 1979 ; Éditions du Rocher, Monaco, 1985.[\[Ret\]](#)
- [\[250\]](#) Selon certaines sources, Gurdjieff, lui, serait resté à Saint-Pétersbourg.[\[Ret\]](#)
- [\[251\]](#) James Moore, *op. cit.*[\[Ret\]](#)
- [\[252\]](#) Alexandre Ier (1777-1825).[\[Ret\]](#)
- [\[253\]](#) *La vie n'est réelle que lorsque « Je suis »*, de Georges Ivanovitch Gurdjieff, Éditions du Rocher, Monaco, 1983.[\[Ret\]](#)
- [\[254\]](#) James Moore, *op. cit.*[\[Ret\]](#)
- [\[255\]](#) *Récits de Belzébuth à son petit-fils*, de Georges Ivanovitch Gurdjieff, Stock, Paris, 1979, et Éditions du Rocher, 1985. Cité par James Moore, *op. cit.*[\[Ret\]](#)
- [\[256\]](#) À la fin du XIXe siècle et dans les premières années du XXe siècle, le Japon est une autre puissance incontournable sur l'échiquier asiatique. Une forte croissance (le Japon comptait trente-trois millions d'habitants en 1872, et plus de cinquante millions en 1910), une politique d'expansion de plus en plus agressive, des regards tournés d'abord vers les voisins immédiats, Corée et Chine, puis vers le Tibet, les luttes d'influence et les ambitions nippones en Asie se sont révélées à la suite de l'expédition punitive de 1874 contre les Formosans qui s'en étaient pris à leurs pêcheurs. Le 11 septembre, les Japonais anéantirent la moitié de la flotte chinoise dans le

golfe du Petchili, s'emparèrent, le 21 novembre, de Port Arthur, puis prirent le contrôle de la Corée et de la péninsule de Liao-Toung, au nord du golfe du Petchili. L'armistice entre le Japon et la Chine fut signé le 30 mars 1895. Le traité de paix de Shomoseki, le 17 avril, prévoit l'indépendance de la Corée, qui payait alors tribut à la Chine mandchoue, et la cession au Japon des îles Pescadores, de Formose – Taïwan – et de la péninsule de Liao-Toung, rendue avec Port Arthur, le 4 décembre 1895, après un front du refus engagé par la France, la Russie, la Grande-Bretagne et l'Allemagne.[\[Ret\]](#)

[\[257\]](#) Ekai Kawaguchi (1866-1945).[\[Ret\]](#)

[\[258\]](#) Le Norbulingka a été construit au XVIIIe siècle, sous le septième dalaï-lama.[\[Ret\]](#)

[\[259\]](#) George Nathaniel Curzon (1859-1925), premier marquis Curzon de Kedleston, fut vice-roi des Indes jusqu'en 1905, avant de devenir secrétaire d'État au Foreign Office.[\[Ret\]](#)

[\[260\]](#) À Darjeeling, Chandra Sarat Dun et les services secrets britanniques se frottèrent les mains : avoir un tel informateur dans la place est une aubaine. Mais, le vent tourne. Kawaguchi est arrêté. Emprisonné et torturé, il échappe de justesse à la mort. Aidé par quelques amis tibétains, le Japonais finit par quitter Lhassa et par rejoindre Darjeeling : il

rentre au Japon au mois de mai 1903, avant de revenir au Népal, deux ans plus tard.[\[Ret\]](#)

[\[261\]](#) Alexandre III (1845-1894).[\[Ret\]](#)

[\[262\]](#) Le sultan turc Abdoul Hamid II espérait favoriser le déplacement des pèlerins vers La Mecque, selon l'axe Damas-Médine.[\[Ret\]](#)

[\[263\]](#) *British Parliamentary Papers on Tibet, 1855-1914.*[\[Ret\]](#)

[\[264\]](#) *British Expansion in Tibet*, du Dr Tarknath Das, *The Modern Review*, février 1926.[\[Ret\]](#)

[\[265\]](#) *Russia's Tibet File, The Unknown Pages in the History of Tibet's independence* de Nikolai Stepanovitch Kulesov, *Library of Tibetan Works and Archives*, Dharamsala, 1996.[\[Ret\]](#)

[\[266\]](#) *The Biographies of the dalai-lamas*, de Han-Changi Ya, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[267\]](#) La marine impériale a connu deux sérieux revers : le premier, le 8 février 1904, à Port Arthur ; le second, le 27 mai 1905, où la flotte de l'amiral Rojdestvenski, venue de Baltique, a été presque entièrement coulée dans le détroit des îles Tsoushima. Une crise révolutionnaire secoue l'Empire des tsars. Des mutineries surviennent dans la marine, dont celle du *Potemkine*, et dans l'armée. Le 17 octobre, Nicolas II promet une constitution garantissant les libertés fondamentales et instituant une douma d'Empire, c'est-à-dire un Parlement élu

par tous les contribuables âgés de vingt-cinq ans. Le mouvement insurrectionnel finit par se calmer en décembre.

Comble de malheur pour les Tibétains, le Japon reconduit son alliance avec les Britanniques, le 12 août 1905, en garantissant les intérêts de Londres au Tibet et en Inde contre l'assurance d'une aide militaire en cas d'agression.[\[Ret\]](#)

[\[268\]](#) Georges V (1865-1936), dernier monarque britannique de la maison de Saxe-Cabourg.[\[Ret\]](#)

[\[269\]](#) Gilbert Elliot-Murray-Kynynmound (1845-1914), plus connu sous le nom de vicomte Melgund, restera en poste pendant cinq ans, de 1905 à 1910.[\[Ret\]](#)

[\[270\]](#) Sven Hedin (1865-1952).[\[Ret\]](#)

[\[271\]](#) Sven Hedin invitera son ami Heinrich Harrer pour son quatre-vingt-septième anniversaire. C'était en 1952, peu de temps avant sa disparition, le 26 novembre 1952 à Stockholm.[\[Ret\]](#)

[\[272\]](#) *Retour au Tibet*, Heinrich Harrer, Arthaud, 1985.[\[Ret\]](#)

[\[273\]](#) *Le Tibet dévoilé*, Sven Hedin, traduit et adapté par Charles Rabot, Librairie Hachette, Paris, 1910 ; édition complétée le 16 juillet 2007, à Chicoutimi, Québec ; édition numérisée, produite par Pierre Palpant, archives de la

Société des Missions étrangères de Paris, 2007.

[Ret]

[274] Arthur Balfour (1848-1930).[Ret]

[275] Campbell-Bannerman (1836-1908).[Ret]

[276] *Le Tibet dévoilé*, Sven Hedin, *op. cit.*[Ret]

[277] *Trespassers on the Roof of the World, the race for Lhasa*, de Peter Hopkirk, John Murray, Londres, 1982.[Ret]

[278] Brigadier général de l'Armée britannique, Cecil Rawling (1870-1917) entre, en 1902, au Tibet avec un de ses amis, le lieutenant A.J.G. Hargreaves pour des explorateurs sur le Toit du monde.[Ret]

[279] Peter Hopkirk, *op. cit.*[Ret]

[280] *Le Tibet dévoilé*, Sven Hedin, *op. cit.*[Ret]

[281] Henry Hugh Peter Deasy (1866-1947), fondateur de la société automobile anglaise *Deasy Motor Car Company*. [Ret]

[282] Yakub Beg (1820-1877), roi de Kashgarie. *Le Tibet dévoilé*, Sven Hedin, *op. cit.*[Ret]

[283] *Ibid.*[Ret]

[284] *Ibid.*[Ret]

[285] *Le Tibet dévoilé*, *op. cit.*[Ret]

[286] *Ibid.*[Ret]

[287] *Ibid.*[Ret]

[288] *Ibid.*[Ret]

[289] *Ibid.*[Ret]

[290] *Ibid.*[Ret]

[291] *Ibid.*[Ret]

[292] Tashi-lama : un des noms donnés par les Tibétains au panchen-lama, alors que, rappelons-le, l'empereur Qianlong lui avait donné le titre de panchen-erdeni.[Ret]

[293] *Ibid.*[Ret]

[294] Émanation de Vajrapani, la personnification de la puissance spirituelle de tous les bouddhas.
[Ret]

[295] *Ibid.*[Ret]

[296] *Ibid.*[Ret]

[297] *Ibid.*[Ret]

[298] *Ibid.*[Ret]

[299] *Ibid.*[Ret]

[300] *Ibid.*[Ret]

[301] *Ibid.*[Ret]

[302] Xuantong (1908-1912), plus connu sous le nom de Puyi, dernier empereur de la dynastie des Qing.[Ret]

[303] Décret impérial du 25 février 1910, communiqué au gouvernement britannique le même jour.[Ret]

[304] Yuan Shikai (1859-1916).[Ret]

[305] Le Sichuan sera confronté, entre 1911 et 1939, à 475 guerres civiles, au point d'être considéré alors comme la région « la plus arriérée et la plus corrompue » de Chine. Les seigneurs de la guerre, pro ou anti-Yuan Shikai se disputent la

province au milieu d'un chaos indescriptible. Le Sichuan proclamera même son indépendance, le 22 mai 1916, pour l'annuler quelques jours plus tard, le 8 juin.[\[Ret\]](#)

[\[306\]](#) Voir le document, en annexes.[\[Ret\]](#)

[\[307\]](#) Plus tard, confronté à la Seconde Guerre mondiale, le Tibet et la Mongolie resteront des pays neutres, au même titre que le seront la Suisse et la Suède.[\[Ret\]](#)

[\[308\]](#) *Three Years in Tibet*, Ekai Kawaguchi, *op. cit.*
[\[Ret\]](#)

[\[309\]](#) *Le Tao de L'Art d'aimer*, Jolan Chang, *op. cit.* ; et *Le Kama-sutra arabe*, Malek Chebel, éditions Pauvert, 2006.[\[Ret\]](#)

[\[310\]](#) La cruauté tibétaine traversera les siècles. Pour exemple, cette affaire qui se passe sous le règne du treizième dalaï-lama Thubten Gyatso, alors âgé d'une vingtaine d'années. Thubten Gyatso, qui interdit la peine de mort en 1898, a pour régent Demo Rinpoché, lequel a un frère du nom de Norbu Tsering. Pour se débarrasser du souverain tibétain, celui-ci sollicite l'aide d'un lama nommé Nyagtru. Ce dernier accepte et prépare un *yantra**, diagramme symbolisant une pratique, une divinité ou un ensemble de divinités, généralement composé de dessins géométriques et de mantras. Des rituels accompagnent chacun des gestes de Nyagtru :

autour d'une effigie d'homme, bras et jambes étendus, le lama inscrit le nom du dalaï-lama, et sa date de naissance, 1875... Rituels achevés, le lama glisse le yantra dans la semelle d'une paire de bottes que Demo Rinpoché s'est empressé d'offrir à Sogyal Rinpoché, un des tuteurs du dalaï-lama. Le surlendemain, l'oracle de Nechung connaît une transe, au cours de laquelle il laisse entendre que le souverain tibétain court de graves dangers si on ne retrouve pas une paire de bottes appartenant à Sogyal Rinpoché. On fouille les appartements du tuteur, on s'affole, car le temps presse... Le dalaï-lama convoque Sogyal et celui-ci conte que, dès qu'il enfle ces bottes, fait étrange, son nez se met à couler. Déposées devant Thubten Gyatso, les voici entièrement mises en pièces : le dalaï-lama découvre le yantra et ordonne l'arrestation immédiate de Demo Rinpoché et de ses complices. Biens confisqués, assigné à résidence, on laisse entendre que le gouvernement a fini par noyer le régent dans une immense cuve de cuivre emplies d'eau ; et ses complices auraient été égorgés dans leurs gèoles, à l'intérieur même du Potala.

Quelques années plus tard, en 1934, plusieurs semaines après la disparition du treizième dalaï-lama, un autre scandale éclate à Lhassa. Nous

sommes le 10 mai, quand Dordjé Tsegyal Lungshar, proche conseiller du défunt souverain et ministre des Finances du gouvernement, est arrêté sur les ordres du nouveau et tout jeune régent Reting Rinpoché pressé de se débarrasser d'un sérieux rival. Accusé d'avoir fomenté un coup d'État, Lungshar évite de justesse la peine de mort parce que Reting s'y est opposé, mais le ministre est condamné, le 11 mai, à être aveuglé au fer rouge.

Reting Rinpoché ne perd rien pour attendre. Démis de ses fonctions par Tagdra Rinpoché, le premier tuteur du quatorzième dalaï-lama va mourir, le 8 mai 1947, empoisonné, ses organes génitaux broyés. Reting aurait été retrouvé assis, en position de méditation et le bol qu'il utilisait pour boire du thé aurait été projeté en l'air, avant de s'encaster dans un pilier de bois à l'autre bout de la pièce : l'intérieur du bol était devenu l'extérieur, et l'extérieur l'intérieur. Le treizième dalaï-lama n'a pas pu empêcher que les mises à mort se poursuivent au Tibet, sous son règne et après.

Il faut en fait attendre l'exil du quatorzième dalaï-lama, pour que la Constitution tibétaine de 1963 stipule enfin, en toutes lettres, l'abolition de la peine capitale. Tenzin Gyatso explique les raisons de son choix en ces quelques mots : « Condamner à mort une personne est un acte grave, il s'agit tout simplement d'éliminer un être humain. Or, il est

important que l'individu concerné, il ou elle, puisse continuer à vivre, pour avoir la possibilité de changer, de modifier son comportement. Je suis persuadé que même chez les criminels les plus dangereux il existe une chance de transformation, d'amendement. Nous n'aimons pas être malades, n'est-ce pas, nous n'aimons pas souffrir. Il va de soi pourtant que nous n'allons pas éliminer notre corps si celui-ci est mal portant ! Nous ne nous en débarrassons pas, mais nous essayons de nous débarrasser de la maladie ou des maux qui nous font souffrir. Il en va ou devrait en aller de même dans la relation de la société au criminel... Chacun de nous *peut* devenir un jour un criminel. Inversement, même dans la pire des situations, tout criminel *peut* redevenir un être bon. En laissant vivre cette personne, on lui laisse cette chance d'accomplir le changement, que tous nous avons en puissance. C'est pourquoi je ne peux suivre les tenants de la peine de mort ; pour toutes les raisons que je viens de vous donner, je ne peux l'accepter... » (Entretiens privés de l'auteur avec la quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, en 1994 à Dharamsala, pour *Terre des dieux, malheur des hommes*, JC Lattès, 1995.)

Si les Tibétains de l'exil ne sont plus condamnés à mort, ce n'est pas le cas de leurs compatriotes au Tibet devenu chinois, où les condamnations se multiplient dans l'indifférence

générale depuis l'occupation communiste de 1950. Plusieurs milliers de Tibétains sont morts ainsi. Et leurs familles obligées de payer au gouvernement de Pékin la douille qui a servi à tuer les condamnés ![\[Ret\]](#)

[\[311\]](#) *Tibetan Works & Archives*, Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[312\]](#) Johan Rudolf Kjellen (1864-1922) : ce professeur pousse sa réflexion à associer à la géographie. C'est la naissance de la géopolitique.
[\[Ret\]](#)

[\[313\]](#) Karl Haushofer (1869-1946), officier de l'armée allemande et géopoliticien récupéré par les nazis. En 1913, il publie son premier livre sur le Japon, sous le titre de *Dai Nihon, Betrachtungen über Gross-Japans Wehrkraft und Zukunft*, Berlin, 1913.[\[Ret\]](#)

[\[314\]](#) Mutsuhito (1852-1912), le premier empereur de l'ère Meiji, mit fin aux shogunats, déplaça sa capitale de Kyoto à Edo, à qui il donna le nom de Tokyo, et fit du shintoïsme la religion d'État, au détriment du bouddhisme, importé de Chine et de Corée.[\[Ret\]](#)

[\[315\]](#) Horatio Herbert Kitchener (1850-1916), maréchal et homme politique britannique, acteur majeur de la politique coloniale de l'Empire britannique à la fin du XIXe siècle. Secrétaire d'État à la guerre, lors de la Première Guerre mondiale.[\[Ret\]](#)

[\[316\]](#) Charles Alfred Bell (1870-1945) a été nommé en 1908. Il se rend au Tibet et visite Lhasa en 1920. Il est l'auteur de plusieurs livres de référence sur le Tibet, sa politique et sa civilisation.[\[Ret\]](#)

[\[317\]](#) Archives de l'Administration centrale tibétaine, Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[318\]](#) Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine (1870-1924).[\[Ret\]](#)

[\[319\]](#) Lev Davidovitch Bronstein, alias Léon Trotski (1879-1940).[\[Ret\]](#)

[\[320\]](#) Joseph Staline (1879-1953) : son histoire se confond avec celle de l'Union des Républiques socialistes soviétiques.[\[Ret\]](#)

[\[321\]](#) Les influences marxistes et anarchistes sont apparues en Chine au début des années 1910, aussitôt après l'effondrement de l'Empire Qing, et se radicaliseront avec la Révolution russe de 1917. Chen Duxiu, un intellectuel, devient, de 1921 à 1927, le premier secrétaire général du Parti communiste chinois (PCC).[\[Ret\]](#)

[\[322\]](#) (1923-1927).[\[Ret\]](#)

[\[323\]](#) Mijail Borodin (1884-1953).[\[Ret\]](#)

[\[324\]](#) Zhou Enlai (1888-1976) deviendra ministre des Affaires étrangères de la République populaire de Chine de 1949 à 1976 ; il travaillera au rapprochement sino-américain.[\[Ret\]](#)

[\[325\]](#) Autour de Kang Sheng, il y a Guang Huian,

Pan Hannian, Chen Yun, alias Liao Chengyun. *Kang Sheng et les services secrets chinois* (1927-1987), de Roger Faligot et Rémi Kauffer, Robert Laffont, 1987.[\[Ret\]](#)

[\[326\]](#) Kang Sheng (1898-1975) est le chef des services secrets chinois. Kang Sheng est un nom de guerre, qui se traduit par « naissance paisible ». Il s'est tout à tour appelé Zhang Shaoqing (Zhang est son nom de famille), Zhang Shuping, Zhang Zhen, Zhao Rong, mais son nom le plus connu restant Kang Sheng, surtout à partir de 1933, où il se trouve en Union soviétique. Faligot, Kauffer, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[327\]](#) *Tibetan Works & Archives*, Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[328\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[329\]](#) Hitler est nommé chancelier le 30 janvier 1933.[\[Ret\]](#)

[\[330\]](#) Karl Dietrich Bracher, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[331\]](#) *Mein Kampf*, Adolf Hitler, traduction de J. Gaudefroy-Demonbynes et A. Calmettes, édition non expurgée à l'usage des Français (avant-propos de l'édition d'Alger, 1943), éditions France, imprimerie de la Typo-Litho et de J. Carbonel réunies, Alger, 1943.[\[Ret\]](#)

[\[332\]](#) Jusqu'en 1929, *Mein Kampf* est publié à vingt-trois mille exemplaires, dont treize mille seulement seront vendus. En 1935, deux ans après la mort du treizième dalaï-lama, plus de

1,5 million d'exemplaires seront vendus et, entre 1936 et 1946, on parle de dix millions d'exemplaires distribués à travers le monde, le livre étant traduit en seize langues.[Ret]

[333] *Mein Kampf*, op. cit.[Ret]

[334] *Ibid.*[Ret]

[335] *Ibid.*[Ret]

[336] Adolf Hitler, op. cit.[Ret]

[337] *Ibid.*[Ret]

[338] Heinrich Harrer (1912-2006).[Ret]

[339] Hermann Göring (1893-1946), considéré comme le successeur désigné de Hitler.[Ret]

[340] *Hitler et la dictature allemande*, Karl Dietrich Bracher, préface d'Alfred Grosser, Verlag Kiepenheuer & Wisch, Köln, 1980, et éditions Complexe, 1995.[Ret]

[341] Alfred Wegener (1880-1930), astronome et météorologue allemand, fervent partisan de l'idéologie nazie ; sa fille Charlotte a épousé Heinrich Harrer et, pour se marier, le couple a dû prouver son aryanité.[Ret]

[342] Heinrich Himmler (1900-1945).[Ret]

[343] Ernst Schäfer (1910-1992).[Ret]

[344] *Berge, Buddhas und Bären, Forschung und Jagd in geheimnisvollem Tibet*, Ernst Schäfer.
[Ret]

[345] Ce centre bouddhiste avait été fondé par Paul Dahlke.[Ret]

[346] *The Spear of Destiny : the occult power behind the spear which pierced the side of Christ*, Trevor Ravenscroft, Red Wheel, 1982.

[Ret]

[347] *Ahnenerbe Forschungs und Lehrgemeinschaft* : au procès de Nuremberg de 1948, son directeur, Wolfram Sievers (1905-1948), fut condamné à être pendu.[Ret]

[348] Herman Wirth (1885-1981).[Ret]

[349] Jérôme Dupuis, « Mauvais karma à Lhasa », *L'Express* du 21 novembre 1997.[Ret]

[350] *Sept Ans au Tibet* a été tourné en Argentine ; dans le rôle de la Grande Mère, Jetsun Pema, soeur cadette du dalaï-lama et fille de Dekyi Tsering.[Ret]

[351] *The New York Times* du 21 juin 1997, « Dalai Lama's Tutor, Portrayed by Brad Pitt, Wasn't Just Roving Through the Himalayas », un article de Bernard Weinraub.[Ret]

[352] *Los Angeles Times* du 16 juillet 1997, « Will the Past Haunt "Tibet" », un article de Judy Brennan.[Ret]

[353] Peter Aufschnaiter (1899-1973), cartographe et alpiniste autrichien.[Ret]

[354] Le 24 juillet 1938. L'expédition était composée d'Anderl Heckmair, Ludwig Vorg, Fritz Kasperek, et Heinrich Harrer.[Ret]

[355] 8 125 mètres d'altitude.[Ret]

[356] *Das Ringen um den Nanga Parbat* (1856-1953), Paul Bauer, Südeutscher Verlag, Munich, 1955. [\[Ret\]](#)

[357] 8 597 mètres. [\[Ret\]](#)

[358] L'intérieur du Potala a été décrit à l'auteur par Jetsun Pema, la soeur cadette du quatorzième dalaï-lama, et par Tenzin Choedrak, le médecin personnel du souverain tibétain. [\[Ret\]](#)

[359] Dromtön (1005-1064). [\[Ret\]](#)

[360] Wolfram Sievers (1905-1948) était chargé, au sein de l'Ahnenerbe, des recherches sur la race aryenne. Accusé d'avoir ordonné des expériences médicales sur des êtres humains, il a été condamné au procès des médecins de Nuremberg comme criminel de guerre, le 20 août 1947, et exécuté en 1948. [\[Ret\]](#)

[361] *Hitler-Bussha-Krishna – Eine unheilige Allianz vom Drittent Reich bis heute*, Überreuter Verlag, Wien 2002. [\[Ret\]](#)

[362] Archives du camp de concentration de Natzweiler-Struthof ; Musée du Struthof, Alsace. [\[Ret\]](#)

[363] *Trimondi Online Magazine* ; et, *der Schatten des Dalai-Lama*, op. cit. [\[Ret\]](#)

[364] Victor et Victoria Trimondi, op. cit. [\[Ret\]](#)

[365] *Sept ans d'aventures au Tibet*, Heinrich Harrer, Arthaud, 1983. [\[Ret\]](#)

[366] *Ibid.*[Ret]

[367] Tsering Dolma (1919-1964).[Ret]

[368] Jetsun Pema (1940-).[Ret]

[369] Lobsang Samten (1932-1985).[Ret]

[370] En 1946, au Tibet, le régent Tagdra Rinpoché a remplacé Reting, qui a démissionné et s'est retiré dans son monastère de Radeng. Le quatorzième Dalaï-lama deviendra le chef de la nation tibétain au moment de ses dix-huit ans : c'est ce que prévoit la Constitution tibétaine, sauf événement exceptionnel. Tenzin Gyatso et Tagdra ont autour d'eux une administration forte de soixante-quinze moines et d'autant de laïcs.[Ret]

[371] Heinrich Harrer, *op. cit.*[Ret]

[372] *The New York Times* du 10 janvier 2006, « Heinrich Harrer, 93, Explorer of Tibet », de Douglas Martin.[Ret]

[373] *The CIA's Secret War in Tibet*, de Kenneth Conboy, 2002.[Ret]

[374] Le deuxième dalaï-lama Gyalwa Guendun Gyatso, dans *Paroles des dalaï-lamas*, de Gilles Van Grasdorff, Marabout, 1997.[Ret]

[375] Quatrième karmapa Rolpi Dordjé (1340-1415).[Ret]

[376] Dekyi Tsering, mère du dalaï-lama (1900-1981).[Ret]

[377] Choekyi Tsering, père du dalaï-lama (1899-

1947).[Ret]

[378] On l'appelle également *panchen khenpo*. [Ret]

[379] En dialecte local, ces mots signifient « lama de Sera ». [Ret]

[380] *La Question du Tibet et la primauté du droit*, par le Comité juridique d'enquête sur la question du Tibet, Genève, 1960. [Ret]

[381] Entretiens avec l'auteur, en octobre 1994, à Dharamsala. [Ret]

[382] Né en 1898, Zhou Enlai fut, en 1921, le cofondateur, avec Mao Zedong, du Parti communiste chinois. Ministre des Affaires étrangères de la République populaire de Chine (1949-1958) et Premier ministre (1949-1976), il travailla au rapprochement sino-américain. Il est mort en 1976. [Ret]

[383] Ce document, dans son intégralité, longtemps méconnu des Tibétains qui pensaient que le panchen-lama était à la solde de Pékin, a été remis à l'auteur en 1996 par le gouvernement du Tibet en exil, afin de lui permettre de poursuivre ses enquêtes sur la vie du dixième panchen-lama. À la publication de ce document, l'auteur a reçu des intimidations émanant de l'association Chine-Europe Promotion pour « diffusion de fausses informations ». [Ret]

[384] Winston Churchill (1874-1965). [Ret]

[385] Franklin Delano Roosevelt (1892-1945),

trente-deuxième président des États-Unis d'Amérique.[\[Ret\]](#)

[\[386\]](#) *Office of Strategic Services*, fondé le 13 juin 1942 et démantelé, le 1er octobre 1945, par le président Harry Truman.[\[Ret\]](#)

[\[387\]](#) William Joseph Donovan (1883-1959).[\[Ret\]](#)

[\[388\]](#) Joseph Stillwell (1883-1946), général américain connu pour avoir été le chef d'état-major de Tchang Kai-shek.[\[Ret\]](#)

[\[389\]](#) Brooke Dolan (1908-1945).[\[Ret\]](#)

[\[390\]](#) Ilia Tolstoy, dit Bill (1903-1970).[\[Ret\]](#)

[\[391\]](#) *Tibet and her Neighbours*, Basil J. Gould, International Affairs, Londres, 1950.[\[Ret\]](#)

[\[392\]](#) *Across Tibet from India to China*, de Ilia Tolstoy, *National Geographic magazine*, août 1946 ; *A Portrait of Lost Tibet*, Rosemary Jones Tung, Rinehart & Winston, New York, 1980.[\[Ret\]](#)

[\[393\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[394\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[395\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[396\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[397\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[398\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[399\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[400\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[401\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[402\]](#) Entretiens privés de l'auteur avec Ngari

Rinpoché et avec Jetsun Pema, frère et soeur du dalaï-lama ; entretiens avec Tenzin Topgyal, député-secrétaire des Affaires religieuses et culturelles, à Dharamsala ; et texte original des confidences de Dekyi Tsering, la mère du dalaï-lama, à sa petite-fille Yang-zom Dolma (1950-1982), publié plus tard sous le titre, *Dalai-Lama My Son, a Mother's Autobiography*, Viking Penguin, 2000, Lowenstein Associates Inc.[Ret]

[403] *Ibid.*[Ret]

[404] *Ibid.*[Ret]

[405] *Ibid.*[Ret]

[406] Lin Biao (1907-1971) est membre du Comité permanent du Parti communiste chinois, avant de devenir, en 1959, ministre de la Défense nationale : il est le maître d'oeuvre de la Révolution culturelle entre 1966 et 1969.[Ret]

[407] Deng Xiaoping (1904-1997) est secrétaire général du Parti communiste chinois (PCC) en 1956, vice-président ministre de la République populaire de Chine ; parvenu à se maintenir, en 1976, il devient, à partir de 1987, le véritable dirigeant de la Chine communiste.[Ret]

[408] Kundun, Mary Craig, Presses du Châtelet, 1998 ; *Tibet is my Country*, Thubten Jigmé Norbu, *op. cit.* ; Dekyi Tsering, *op. cit.*[Ret]

[409] Jawaharlal Nehru, né le 14 novembre 1889 et mort le 27 mai 1964. Issu d'une famille de

brahmanes hindous du Cachemire, il fut une des figures de proue de la lutte pour l'indépendance de l'Inde et du parti du Congrès, avant de devenir Premier ministre de l'Inde, le 15 août 1947.[\[Ret\]](#)

[\[410\]](#) *The CIA's Secret War in Tibet*, de Kenneth Conboy et James Morrisson, University Press of Kansas, 2002.[\[Ret\]](#)

[\[411\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[412\]](#) *Tibetan Works & Archives*, Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[413\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[414\]](#) Entretiens de l'auteur avec Tenzin Choedrak, le médecin du quatorzième dalai-lama, à Dharamsala, en 1997.[\[Ret\]](#)

[\[415\]](#) Nikita Khrouchtchev (1884-1971).[\[Ret\]](#)

[\[416\]](#) U-Nu (1907-1995) fut Premier ministre à trois reprises entre 1948 et 1962.[\[Ret\]](#)

[\[417\]](#) *Contribution à la critique de la philosophie du droit de Hegel*, Karl Marx Aubier-Montaigne, Paris, 1971.[\[Ret\]](#)

[\[418\]](#) Entretiens de l'auteur avec le quatorzième dalai-lama Tenzin Gyatso, en 1994 à Dharamsala, Inde.[\[Ret\]](#)

[\[419\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[420\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[421\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[422\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[423\]](#) Directeur du Comité juif américain des affaires

inter-religieuses, le rabbin A. James Rudin est chroniqueur pour *Religion News Service*.[\[Ret\]](#)

[\[424\]](#) *Un simple moine, le dalaï-lama raconté par ses proches*, Collectif, Presses du Châtelet, 2006.[\[Ret\]](#)

[\[425\]](#) « Le Dalaï-lama : “Je suis un bouddhiste en robe marxiste” », Article d’Ursula Gauthier, *Le Nouvel Observateur* du 16 janvier 2008.[\[Ret\]](#)

[\[426\]](#) Entretiens de l’auteur avec un des oracles du dixième panchen-lama, réfugié en Inde.[\[Ret\]](#)

[\[427\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[428\]](#) *La Cinquième Modernisation et autres récits du Printemps de Pékin*, de Wei Jingsheng, Christian Bourgeois, Paris, 1997.[\[Ret\]](#)

[\[429\]](#) Vingt-cinq millions d’habitants, dont une partie de la population parle indo-européen mêlé de tibétain.[\[Ret\]](#)

[\[430\]](#) « The Miraculous escape of the Dalaï-lama », Heinrich Harrer, *Life* du 4 mai 1959.[\[Ret\]](#)

[\[431\]](#) Extraits des *Soixante-dix mille Caractères*. Ce document, en mandarin, a été remis à l’auteur en 1996 par le gouvernement du Tibet en exil.[\[Ret\]](#)

[\[432\]](#) *Tibetan Works & Archives*, Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[433\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[434\]](#) Jiang Qing (1912/1914-1991).[\[Ret\]](#)

[\[435\]](#) *Kang Sheng et les services secrets chinois*, *op. cit.*[\[Ret\]](#)

[436] Chen Boda et Kang Sheng laisseront le bénéfice de l'invention du livre sacré des maoïstes à Lin Biao, ministre de la Défense depuis 1959.[Ret]

[437] Wang Dongxing est né en 1916. Directeur du département de sécurité du comité central du PCC et directeur adjoint du 8e département du Gonganbu, chargé des laogais, avant d'être nommé vice-ministre du Gonganbu en 1959, puis directeur du Bureau des affaires générales du comité central. En 1973, il est promu au Bureau politique et succède à Kang Sheng, organisant, en 1976, l'arrestation de la bande des quatre. En 1978, il devient député de Pékin.
[Ret]

[438] Ou *Basansiyi* : l'unité spéciale 8341 sera remplacée par la 57003. *Kang Sheng et les services secrets chinois, op. cit.*[Ret]

[439] Mise à mal par la Révolution culturelle de 1966, la « liberté » de croyance réapparaît en 1978. Inscrite dans la Constitution, art. 36, pour cinq religions, dont le bouddhisme, cette « liberté » augure d'une période d'ouverture économique de la Chine.[Ret]

[440] *The Dragon in the Land of Snows*, de Tsering Shakya, Londres, 1999.[Ret]

[441] Entretiens de l'auteur avec Harry Wu, dissident chinois.[Ret]

[442] *Asia News*, 3 mai 2008.[Ret]

[443] Le deux mille cinq centième anniversaire de la naissance du Bouddha historique.[Ret]

[444] Dr Rajendra Prasad, premier président de l'Inde (1884-1963).[Ret]

[445] Dr Sanvepalli Radhakrishnan, deuxième personnage de l'État (1888- 1975).[Ret]

[446] Le seizième karmapa Rangjung Rigpé Dordjé (1923-1981).[Ret]

[447] C'est le 17 mai 1956 que, dans le nord-est du Tibet, les moines du monastère de Mimang fondèrent le Comité du peuple tibétain.[Ret]

[448] *Tenzung Dangling Maggar* ou *National Army of the Defenders on the Faith* (NADF). [Ret]

[449] Le VIIIe congrès du parti communiste chinois s'est tenu du 5 au 23 mai 1958. Dans l'ensemble, le Grand bond en avant fut un échec. Le manque de personnel compétent et le retrait des techniciens soviétiques, en 1960, vont affaiblir le pouvoir central : c'est le premier revers communiste depuis leur accession au pouvoir en 1949.[Ret]

[450] *Les ailes de la CIA* de Frédéric Lert, collection « Actions spéciales », Histoire & Collection, 1998.[Ret]

[451] *Fighting Dirty, the Inside Story of Covert Operations from Ho-Chi-Minh to Osama Ben*

Laden, de Peter Harclerode, Cassell, London, 2001.[Ret]

[452] *Ibid.*[Ret]

[453] Décédé en 2003 en Californie, Anthony Poshopny se fera encore remarquer entre 1960 et 1961 au Laos, dans la province du Xieng Khouang, pour des faits d'armes salués par William Egan Colby (1920-1966), son patron à la CIA.[Ret]

[454] Général Sukarno (1901-1970). *Fighting Dirty*, *op. cit.*[Ret]

[455] *Kundun*, Mary Craig, Presse de Châtelet 1998.
[Ret]

[456] *op. cit.*[Ret]

[457] Establishment 22 est le nom que lui a donné son premier inspecteur, le Major Général Uban, ex-commandant du 22nd Mountain Regiment of the Royal Indian Artillery pendant la Seconde Guerre mondiale.[Ret]

[458] La controverse des karmapas, Fédération des centres karma-kagyü de France, sous l'autorité du dix-septième karmapa Trinley Thayé Dordjé, Karmapa Paper, 1992.[Ret]

[459] Le neuvième karmapa Wangchuk Dordjé (1556-1603).[Ret]

[460] *His Holiness in Zion*, dans Vajradhatu Sun, vol. 4 N° 2, Boulder, C.O, décembre 1982. Extrait du *Livre tibétain de la vie et de la mort*,

de Sogyal Rinpoché, La Table Ronde, 1993.[\[Ret\]](#)

[\[461\]](#) *Ibid.*[\[Ret\]](#)

[\[462\]](#) Deuxième karmapa Karma Pakshi (1204-1283).[\[Ret\]](#)

[\[463\]](#) Il est essentiel de retenir que, comme le sont les panchen-lamas et les dalaï-lamas dans l'école Gelug, les shamarpas sont, dans l'école Kagyu, indissociables des Karmapas. Cependant, la pérennité des kagyupas ne repose pas uniquement sur ces deux autorités spirituelles : sont concernés aussi les Situs, les Gyeltsab, les Jamgon Kongtrul et/ou les Pawo. Retenons encore que les shamarpas et les situpas, fondateurs du monastère de Phalpong près de Dergué, constituent, avec les Karmapas, le tronc de transmission Karma Kantsang. Phagmo Drukpa, fondateur du monastère de Densathil, inspire, quant à lui, huit écoles mineures de tradition kagyupa, dont celle des Drukpa Kagyu.[\[Ret\]](#)

[\[464\]](#) Dans la lignée des shamarpas, le premier, Trakpa Sengyé (1283-1343) naquit l'année de la disparition du deuxième karmapa Karma Pakshi.[\[Ret\]](#)

[\[465\]](#) Il s'agit de Choekyi Gyeltsen (1377-1448).
[\[Ret\]](#)

[\[466\]](#) Le premier Gyeltsab s'appelle Gochi Peldjor Dodrup (1427-1489) ; le deuxième, Tashi

Namgyel (1490-1518).[\[Ret\]](#)

[\[467\]](#) Fédération des centres Karma-Kagu, *Karmapa Papers, op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[468\]](#) De 1980.[\[Ret\]](#)

[\[469\]](#) Entretiens de l'auteur avec l'oracle du dixième panchen-lama, en exil à Dharamsala.[\[Ret\]](#)

[\[470\]](#) Une assemblée, sous la présidence de Damchô Yongdu, s'est tenue pour désigner les régents, le 21 décembre 1981.[\[Ret\]](#)

[\[471\]](#) *Karmapa Papers, op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[472\]](#) Entretiens de l'auteur avec Shamar Rinpoché à New Delhi.[\[Ret\]](#)

[\[473\]](#) Quatorzième karmapa Tekcho Dordjé (1798-1868).[\[Ret\]](#)

[\[474\]](#) La tsa-tsa peut aussi contenir des reliques ou des cendres à la suite de la crémation d'un maître spirituel.[\[Ret\]](#)

[\[475\]](#) L'auteur se trouvant sur place a participé à cette manifestation.[\[Ret\]](#)

[\[476\]](#) *Karmapa Papers, op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[477\]](#) Entretiens privés de l'auteur avec Shamar Rinpoché en 2000 à New-Delhi.[\[Ret\]](#)

[\[478\]](#) La journaliste Susanna Cheung a rédigé un article sur cette évasion le 23 avril 2000 dans le *Sunday Review*, elle est correspondante de la BBC World pour l'Asie.[\[Ret\]](#)

[\[479\]](#) L'auteur se trouvait à Dharamsala au moment des événements.[\[Ret\]](#)

- [480] Shenrab Miwoché, 1857 avant J.-C.[Ret]
- [481] Tenzin Wangyal, *Wonders of the Natural Mind*, Station Hill Press, 1993, et *Les prodiges de l'esprit naturel*, Seuil, 2000.[Ret]
- [482] Montessori (1870-1952).[Ret]
- [483] *Tibetan Works & Archives*, Dharamsala.[Ret]
- [484] C'est le 29 mars 1963 que le Conseil fédéral autorise l'accueil des mille Tibétains.[Ret]
- [485] Entretiens de l'auteur avec Jetsun Pema, soeur cadette du dalaï-lama.[Ret]
- [486] Archives du Tibetan Children's Village et témoignage des enfants adoptés en Suisse et en France.[Ret]
- [487] Ville située entre New Delhi et Dharamsala.
[Ret]
- [488] Entretiens de l'auteur avec Tenzin Choedrak.
[Ret]
- [489] Entretiens de l'auteur avec Tenzin Choedrak.
[Ret]
- [490] *Ibid.*[Ret]
- [491] *Ibid.*[Ret]
- [492] *Ibid.*[Ret]
- [493] *Histoire des dalaï-lamas*, Roland Barraux, Albin Michel, 1996.[Ret]
- [494] *Aum, le culte de la fin du monde, l'incroyable histoire de la secte japonaise*, David E. Kaplan et Andrew Marshall, Albin Michel, 1996.[Ret]
- [495] *Der Schatten des Dalaï-lama, op. cit.*[Ret]

[496] *Gurus sans frontières*, dans la revue *Bulles* n° 83, troisième trimestre, 2004, UNADFI, association reconnue d'utilité publique et agréée par les ministères de la Jeunesse et des Sports et de l'Éducation nationale.[Ret]

[497] *Aum, le culte de la fin du monde*, op. cit. et *Gurus sans frontières*, Revue *Bulles*, op. cit. [Ret]

[498] *Travellers in Space : in search of female Identity in Tibetan Buddhism*, op. cit.[Ret]

[499] *Aum, le culte de la fin du monde*, op. cit.[Ret]

[500] *Gurus sans frontières*, op. cit.[Ret]

[501] *Aum, le culte de la fin du monde*, op. cit.[Ret]

[502]

<http://www.elevenshadows.com/tibet/hismatri>
13 juillet 1998.[Ret]

[503] Miguel Serrano (1917-2009).[Ret]

[504] *Der Schatten des Dalai lama*, op. cit.[Ret]

[505] *Lhasa, le Tibet disparu*, de Heinrich Harrer, éditions de la Martinière, 1997.[Ret]

[506] Gerald Lehner et Tilman Müller, article publié dans la revue *Stern*. [Ret]

[507] Il est né en 1911 à Heidelberg.[Ret]

[508] Jérôme Dupuis, *Mauvais Karma à Lhasa*, *L'Express* du 21 novembre 1997.[Ret]

[509] *La destruction des Juifs d'Europe*, Raul Hilberg, Folio Histoires, Gallimard, 2006.[Ret]

[510] Archives du camp de concentration de

Natzweiler-Struthof ; Musée du Struthof, Alsace.[\[Ret\]](#)

[\[511\]](#) <http://www.struthof.fr/fr/le-kl-natzweiler/introduction-a-lhistoire-du-camp/levacuation-du-camp-les-proces-des-responsables/les-proces/>[\[Ret\]](#)

[\[512\]](#) Miguel Serrano, *El Cordon Dorado, Histlerisms Esoterics, The Golden Band, Esoteric Hitlerism*, 1978 ; *Adolf Hitler, el ultimo avatara*, Santiago, Chile, La Nueva Edud, 1984.[\[Ret\]](#)

[\[513\]](#) Entretiens privés de l'auteur à Dharamsala, en 1994, avec le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso, pour *Terre des dieux, malheur des hommes, op. cit.*[\[Ret\]](#)

[\[514\]](#) AFP, 2 avril 2009.[\[Ret\]](#)

[\[515\]](#) AFP, entre août 2008 et avril 2009.[\[Ret\]](#)

[\[516\]](#) En 2000, le bureau des statistiques de la République populaire de Chine estimait la population du Tibet à 5 020 000 d'habitants, dont 1 470 000 de Hans et 790 000 d'ethnies diverses. Quant aux Tibétains de l'exil, leur nombre ne dépasse pas 140 000.[\[Ret\]](#)

Photos

Frontières du Tibet, de l'Inde et de la Chine



Tashilhunpo, siège monastique des panchen-lamas, une des plus hautes autorités du bouddhisme tibétain de l'école Gelug, celle des Bonnets jaunes. Sven Hedin se fait dessinateur, puis photographe pour saisir l'image de Tsongkhapa (A), le fondateur de l'école Gelugpa, au XVe

siècle, dont sont issus le dalai-lama et le panchen-lama;



puis, l'intérieur du mausolée du deuxième panchen-lama Sonam Chôklang (B); et, l'intérieur du cinquième panchen-lama Lobsang Yeshé (C).



et, l'intérieur du cinquième panchen-lama Lobsang Yeshé (C).



Explorateur, géographe, géopoliticien suédois, Sven Hedin effectua de nombreuses expéditions en Asie centrale. En 1899 et 1902, il explora le plateau tibétain, en essayant, en vain, d'atteindre Lhassa. Le 13 août 1906, partant de Leh, la capitale du Ladakh, et déguisé en Ladakhi, il entreprend un nouveau voyage qui le mènera, en février 1907, à Shigatsé, deuxième ville du Tibet et capitale du Tsang, près de laquelle se trouve Tashilhunpo, le monastère des panchen-Iamas.



Ci-dessous le neuvième panchen-lama Choekyi Nyima. Il s'agit d'une des très rares photographies du maître de Tashilhunpo, qui, après de multiples différends avec le treizième dalaï-lama, fuira Tashilhunpo le 15 novembre 1923, pour finir sa vie en exil, sans jamais revoir son monastère de son vivant. Ce portrait de Sven Hedin porte la date de leur première audience, le 13 février 1907.



Fondateur du groupe ésotérique *Les Chercheurs de Vérité*,
Georges Ivanovitch Gurdjieff, ami et conseiller du treizième
dalaï-lama, espion du tsar, pénètre en 1901 au Tibet,
déguisé en Kalmouk bouddhiste d'Astrakhan



Après deux exils, le premier en Mongolie, le second en Inde, le treizième dalaï-lama chassera les Mandchous de Lhassa et proclamera l'indépendance du Tibet, en 1913. Ce portrait du souverain tibétain a été pris, alors qu'il devait avoir une trentaine d'années.

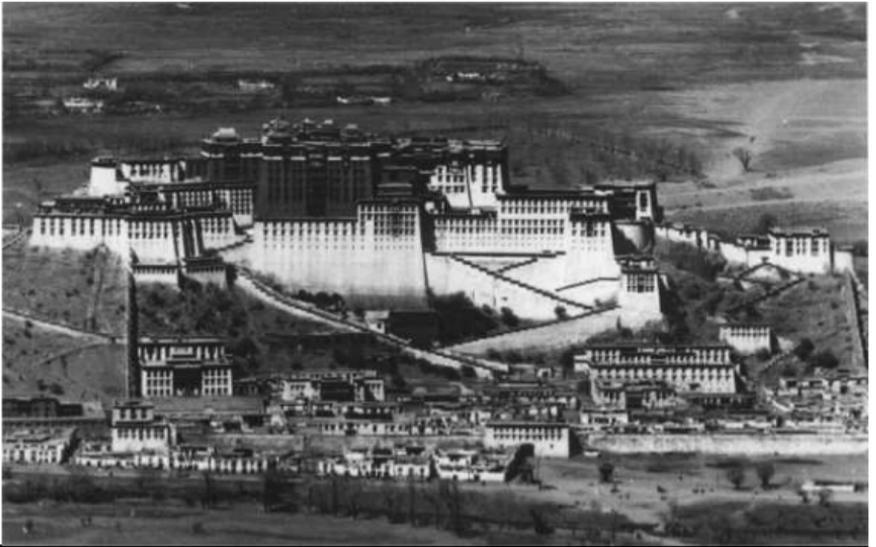


Ekai Kawaguchi, un bonze qui fut le premier Japonais à visiter le Népal, en 1899, avec la secrète intention de pénétrer au Tibet, arrive à Lhasa en 1901. Informateur de Sarat Chandra Das, son maître de tibétain devenu espion de Sa Gracieuse Majesté, Kawaguchi s'étonnera du libertinage qui polluait les lamasseries tibétaines en général. Arrêté et torturé par les Tibétains, Kawaguchi échappe de justesse à

la mort. Il quitte Lhasa et rentre au Japon au mois de mai 1903.



Nous sommes en février 1939. Les nazis arrivent à Lhasa. L'expédition est conduite par Ernst Schafer et, le photographe du moment, l'anthropologue Bruno Beger, immortalise cet instant. Au premier plan de cette vue générale de la capitale tibétaine, la Khyi-chu, le «rivière de la Félicité», dont les berges sont un lieu de promenade et de pique-nique fort prisé par la noblesse tibétaine.



Document rare, le trône du dalaï-lama, dans sa résidence d'été du Norbulingka, le Potala étant sa résidence d'hiver.



Svastika gravé dans la pierre à Lhassa (février 1938/mars 1939). Les Bonnets rouges ont pour sigle un svastika senestogyre : dans la religion hindoue, il symbolise la nuit, les puissances magiques et Kali, la déesse de la Mort. Les Bonnets jaunes ont, eux, pour sigle, un svastika dextrogyre : il symbolise la course apparente du soleil, le feu ou encore la vie, puis par extension un signe de bon augure.



En février 1939, l'expédition nazie conduite par Ernst Schafer franchit le chôrten de Lhassa : cet impressionnant monument religieux contenant souvent des reliques, servait aussi de porte à la cité. Une des obsessions de Heinrich Himmler était de trouver les origines de la race aryenne.



1937 - Basil Gould, gouverneur politique du Sikkim, reçoit dans sa mission britannique : ministres et aristocrates tibétains, dans leurs plus beaux atours, se bousculent à Deyi Lingka, les hommes jouant au cricket et les femmes au badminton. La mission britannique possède un appareil de cinématographie et c'est là que les Tibétains découvriront pour la première fois les actualités... britanniques.



Amateur de femmes, Reting Rinpoché au centre, devant l'appareil, aime aussi recevoir ses amis chez lui. Ici, il est avec Norbu et Tsarong, pour écouter sur le gramophone qu'on vient de lui offrir, la trompette de Louis Armstrong et danser sur *Wild Man Blues*...



La noblesse tibétaine reçoit beaucoup. Dans leurs maisons,
on nage dans l'opulence :
(A) dîner chez les Tsarong ;



(B) puis, un peu de balançoire pour se détendre en famille.



À Shigatsé, avec l'abbé de Tashilhunpo, le monastère des panchen-Iamas, et, aux dires des Bonnets jaunes, le cœur du royaume mythique de Shambhala. De gauche à droite : Wienert, Schafer, Môngdro Beger; l'abbé est assis au premier plan.



L'expédition Schafer à Lhasa. Au premier plan les ministres du gouvernement tibétain, au fond, de gauche à droite Wienert, Schafer, Beger, Geer et Krause.



L'expédition Schafer est reçue par les autorités tibétaines. Symbolisant les accords d'amitié entre les nazis et le Tibet, dont le régent est alors Reting Rinpoché, la rencontre a lieu sous le symbole des drapeaux nazis : à partir de la gauche, Beger, Geer, le ministre Tsarong Dzasa (au fond à gauche), Schafer et Wienert.



Février-mars 1939 : Schafer et ses compagnons rencontrent le Nechung, l'oracle d'État du dalaï-lama, qui leur prédit de terribles événements pour l'Allemagne et l'Angleterre.



Bruno Beger, l'anthropologue du IIIe Reich, en compagnie du régent Reting Rinpoché. C'est lui qui, en 1938, a découvert le quatorzième dalaï-lama Tenzin Gyatso. L'enfant n'a pas encore été transporté à Lhasa pour y être

intronisé. Le régent et les membres de son gouvernement rencontreront plusieurs fois Ernst Schafer et ses amis. A la veille de la Seconde Guerre mondiale, les Tibétains, qui cherchaient des alliances même chez les nazis, se montraient plutôt accueillants avec eux.



Bruno Beger, l'anthropologue du IIIe Reich, au travail.







En 1947, Heinrich Harrer, l'auteur de *Sept Ans au Tibet*, arrive à Lhasa et devient le précepteur du dalaï-lama. Membre de la SS, Harrer a toujours caché ses amitiés avec Adolf Hitler (ici, à gauche du Führer). C'est en 1997 qu'Heinrich Harrer a été confronté à son passé nazi lors de la sortie de *Sept Ans au Tibet*, le film de Jean-Jacques Annaud relatant ses aventures sur le Toit du monde.



Bien des années plus tard, le dalaï-lama en compagnie d'Heinrich Harrer.



Diplomate chilien, explorateur et auteur de livres sur la quête spirituelle et l'ésotérisme nazi, Miguel Serrano, figure majeure du néonazisme, est convaincu qu'Adolf Hitler se cacherait dans le royaume mythique de Shambhala, d'où il s'apprêterait à conduire la planète vers le IVe Reich.



Étonnante aussi est l'amitié du dalaï-Iama avec Shoko Asahara, le gourou de la secte Aum : « Un ami, peut-être pas parfait, mais un ami », tels furent les mots du souverain tibétain après l'attentat au gaz sarin de Tokyo le 20 mars 1995.



Ilya Tolstoï, dit Bill, est porteur d'un message du président Roosevelt. Les Américains pensaient qu'en couvrant le dalaï-lama de cadeaux, dont une montre gousset en or, ils arriveraient à convaincre Reting Rinpoché et son gouvernement. Tenzin Gyatso a sept ans, quand Tolstoï le photographie.



La famille du dalaï-lama et leurs serviteurs. Les parents de Tenzin Gyatso sont assis, au premier rang.



En 1942, Schafer et Krause, les expéditionnaires de Lhasa, sont mandatés, par l'Ahnenerbe, pour filmer et photographier les expériences médicales du KZ de Dachau. Elles sont menées par le médecin S.S. Siegmund Rasher (qui se fait photographe aussi). Ici, le prisonnier est suspendu à un parachute, dans un bus spécialement équipé pour ces expériences de pressions extrêmes en altitude.



1942-1943... début de l'opération Dragon. Ilya Tolstoï (à droite) et l'explorateur Brooke Dolan sont les deux agents américains venus négocier un droit de passage au Tibet pour acheminer armes et bagages au Guomindang de Tchang Kaï-shek.



La route est longue jusqu'à Lhasa. L'expédition de Brooke Dolan et de Tolstoï franchit ici une rivière par bac.



Le onzième panchen-lama imposé par les communistes chinois : il est assis dans le palanquin doré qui le transporte au temple du Jokhang de Lhassa pour y être intronisé. Tout est en place pour la grand-messe finale : à la mort de Tenzin Gyatso, c'est ce panchen-lama qui désignera le quinzième dalaï-lama et, ainsi, le Tibet sera définitivement assimilé à la République populaire de Chine.

